This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GIFT OF
Prof.
Charles A. Kofoid

LA FIN

DE

L'ANCIEN MONDE

LES NOUVEAUX CIEUX

ET

LA NOUVELLE TERRE

PAR

L'Abbé ROCA

CHANOINE HONORAIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES

PREMIER MILLE

PARIS

JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1886

LA FIN

DE L'ANCIEN MONDE

LES NOUVEAUX CIEUX

ET

LA NOUVELLE TERRE

LA FIN

DE

L'ANCIEN MONDE

LES NOUVEAUX CIEUX

ET

LA NOUVELLE TERRE

PAR

L'Abbé ROCA

CHANOINE HONORAIRE, ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES HAUTES-ÉTUDES

PREMIER MILLE

PARIS

JULES LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1886

TOUS DROITS RÉSERVÉS

BX1530
R6

GIFT OF
CHARLES A KOFOID

LA FIN

DE

L'ANCIEN MONDE

LES NOUVEAUX CIEUX

&

LA NOUVELLE TERRE

Et vidi Cœlum novum et Terram novam !
Primum enim Cœlum, et prima Terra abiit.
(Isai, LXV, 17 — II Petri III. 13.
Apoc. XXI. 1. 5).

AVANT-PROPOS

En adressant au Vatican ma dernière publication, « *La Crise fatale* », je l'accompagnai de la lettre suivante :

« Il est hors de doute pour moi que l'esprit public, en « France et dans la Chrétienté tout entière, est profondé- « ment pétri, de nos jours, d'idées et de principes évangé- « liques. Les paraboles s'accomplissent, la graine du divin « Semeur lève de toutes parts.

« Une influence d'en haut, le souffle même du Rédemp- « teur, fait tressaillir les peuples, et les pousse, à leur

M169273

« insu, vers la pleine réalisation de la *Promesse Dominicale :*
« *Adveniat Regnum tuum.* »

« Cette tendance, sourde encore, confuse, inconsciente,
« mais énergique et, dans tous les cas, irrésistible, ressort
« à mes yeux de l'état général de l'intellectualité moderne,
« du développement prodigieux de la science, de ses
« applications pratiques aux arts, à l'industrie, à tous les
« travaux de l'heure présente ; elle s'atteste enfin par le
« renouvellement qui se fait de tout le mobilier de la
« Planète.

« La Civilisation qui s'inaugure, est la *résultante* directe
« et nécessaire de dix-neuf siècles de propagande chrétienne
« et de préparations évangéliques.

« Un monde nouveau, celui du Christ, va prendre la
« place de l'ancien monde, de celui de César, de ses vieilles
« iniquités et de ses vieilles erreurs.

« C'était divinement fatal !

« Et c'était annoncé. Je le prouverai, textes en main,
« dans une œuvre qui aura pour titre : « La Fin du Monde,
« — Les nouveaux cieux et la nouvelle terre. »

« A l'heure présente, il s'agit pour nous, prêtres, non
« pas d'arrêter la Planète dans l'évolution libératrice et
« dans la marche en avant, que lui imprime son Libérateur,
« mais de la conduire sagement au terme de la délivrance
« sociale, par des routes savantes, afin qu'elle n'ait pas à
« s'y précipiter par les voies sanglantes de la révolution,
« comme elle fait, depuis cent ans, par notre faute.

« Diriger scientifiquement les nations adultes vers la
« *Terre promise* de la *Vérité* souveraine, de la *Justice*
« absolue, et de l'*Economie* chrétienne, par des *Institutions*
« *impersonnelles* où les *princes* ne soient plus rien, où les
« *principes* soient tout, telle est, telle doit être l'œuvre
« essentielle du sacerdoce, dont la tête est à Rome.

« *Vérité, Justice, Economie !* c'est le Trinôme éternel de
« tout gouvernement scientifique et social qui s'organise
« selon le type même du gouvernement divin, afin que

« l'homme *cubique* dont parle Platon, se développe dans « ses trois dimensions *intellectuelle, morale* et *physique.*

« Seule, l'Arche sainte de ce gouvernement trinitaire « sauvera les types de la civilisation, de l'épouvantable « déluge où la Révolution engloutit, sous nos yeux, tout « l'édifice de l'ancien monde, toutes les fondations du vieux « régime, condamnées à disparaître par *Celui* qui disait : « Toute plantation qui ne vient pas de mon Père céleste, « sera arrachée de cette terre. » (1).

Le livre que je promettais ainsi au Pape, est celui que je publie aujourd'hui.

Les idées que j'y formule ne me sont pas personnelles : j'ai pris les unes dans les monuments et les traditions les plus vénérables de la science antique ; j'ai saisi les autres, toutes vivantes, dans l'air que respirent mes contemporains, et je montre l'accord parfait qui se découvre entre les premières et les secondes.

Ces dernières résument l'esprit de la nouvelle France, l'âme même de ma Patrie, mille fois plus religieuse qu'on ne pense et qu'elle ne se le figure elle-même. Si j'élaguais de cet écrit tous les témoignages que j'y fais rendre à la conscience universelle, il n'en resterait peut-être pas cinquante pages.

On s'en apercevra bien en me lisant.

Enfant du peuple et de mon siècle, dont j'aime les aspirations sublimes ; fils et prêtre en même temps d'une Eglise, dont je partage le symbole, et dont je ne rejette pas la discipline, pour plus d'anachronismes qu'elle présente à notre époque, je porte, étroitement unies dans mon cœur, cette vieille Eglise et cette jeune Civilisation, Mère et Fille brouillées à mort, et qui ne se repoussent,

(1) Matth. XV. 13.

l'une l'autre, que par suite des plus déplorables malentendus.

Je voudrais dire, à toutes les deux, que dans le différend qui les divise et qui les met en mal si grave, elles ont raison ensemble et qu'ensemble elles ont tort.

La tâche est difficile, je le sais. Elle est encore plus délicate : l'erreur et la vérité se mêlent de telle manière, chez l'une comme chez l'autre, qu'elles y forment comme des nœuds inextricables.

Il faudrait une prudence extrême et une science infinie, pour départir exactement le bien du mal, et le vrai du faux, qui se confondent dans leur sein.

A défaut de cette sagesse, j'y emploierai ma bonne foi tout entière, et tout entière aussi ma bonne volonté.

A l'égard de la *Mère* en particulier, j'y mettrai, de plus, le respect profond qui est dû à son grand âge, bien qu'en raison même de sa vieille expérience, elle encoure de plus grandes responsabilités. Peut-être n'a-t-elle pas toujours agi comme fait la prudence des parents à l'égard des légèretés de leurs enfants.

Vis à vis d'elle, ce qui me donne beaucoup de marge et toute liberté, c'est que les abus à flétrir chez elle, ne sont pas le fait de la sainte Eglise de Jésus-Christ, mais d'une secte qui se dit cette Eglise et qui ne l'est pas, qui malmène la divine Institution des Apôtres, qui en vit grassement, et qui la déshonore en la violant.

J'ai de terribles vérités à faire éclater contre cette nouvelle synagogue. Et, pour que personne ne s'y trompe, je préviens, de prime abord, que c'est *elle, elle* seule et toujours *elle*, que je vise,

quand je parle de l'Eglise ultramontaine, par opposition à l'Eglise chrétienne catholique ; de l'empereur clérical transitoire, par opposition à l'immortel vicaire de Jésus-Christ ; et d'attributions temporelles et royales, par opposition aux prérogatives spirituelles et apostoliques de l'origine.

A la faveur de ce relevé de fonctions, de lignes et de plans ; grâce à cette distinction, parfaitement orthodoxe, entre les deux institutions, l'une divine et l'autre humaine, qui se confondent dans le système romain, je puis être inflexible, et je le serai ! Il le faut absolument, car nous périssons ! Et, par le fait de nos abus, l'humanité subit un martyre qui l'exaspère.

L'accouplement adultère qui s'est fait de l'esprit et des principes de l'Evangile avec l'esprit et les principes du monde, des idées et des intérêts du Christ avec les idées et les intérêts de César, pour accomoder le Christ et son Evangile au goût des politiciens, — ce monstrueux accouplement est l'unique cause des maux horribles dont souffrent les peuples dans l'Eglise et dans l'Etat.

Il faut que ce scandale cesse.

Quand la démarcation entre l'excès et le droit, entre l'erreur et la vérité, se dessine en traits de flamme, comme elle le fait à mes yeux dans une lumière scientifique, toute conscience droite, tout cœur intègre, prend un verbe inexorable.

On pourrait me brûler, on ne me fera pas taire.

Il y a une fausse religion, et cette fausse religion tue la vraie, celle du Christ et des Apôtres.

Un Archevêque l'écrivait dernièrement, mais à demi-mot. Que n'a-t-il parlé clair, aussi clair que Fénélon : « Rien de plus noble et de plus beau que la Religion, disait le Cygne de Cambrai ;

rien de plus bas et de plus méprisable que l'idée que s'en font et qu'en donnent communément tous ceux qu'on appelle des dévots ! » (1).

Les dévots de nos jours se nomment ultramontains.

Ce langage de Fénélon est lui-même bien timide, comparé à celui des grands Evêques d'autrefois, à celui des Saint-Laurent-Justinien, des Guillaume Durand, des Barthélemy des Martyrs, des Saint-Charles-Borromée, des Saint-François-de-Salles, des Bérulle, des Saint-Grégoire-de-Nazianze et de tant d'autres, dont je redirai les cris douloureux, au Chapitre X de ce premier volume.

Je pourrai paraître dur : Il n'en sera rien, et si je péche en quelque chose, ce sera par modération. L'amour a ses colères. Il s'arma de fouets vengeurs dans le Temple de Jérusalem, et ce fut à coups de pieds que le Christ renversa les tables des trafiquants des choses saintes.

Qu'on ne se hâte pas trop de me condamner : il y aura des surprises, à la fin de ces pages, surtout dans la seconde partie de cette œuvre.

Voici, dans un premier chapitre, ramenées à quelques traits, les vues générales que je me propose de développer, sous le titre de « Fin de l'Ancien Monde », ou du Monde de César et de sa Politique.

Le second volume, dont j'ai déjà tous les matériaux recueillis sous la main, aura pour titre : « Le Nouveau Monde », ou le Monde de Jésus-Christ et de son Evangile, autrement dit le Royaume de Dieu sur la Terre, ou encore le Règne scientifique de la *Vérité*, de la *Justice* et l'*Economie* sociales.

(1) Fénélon. Essai de Gouvernement, chap. X.

LA FIN
DE L'ANCIEN MONDE

LES NOUVEAUX CIEUX
ET LA
NOUVELLE TERRE

PREMIÈRE PARTIE

LA FIN DE L'ANCIEN MONDE

CHAPITRE Ier

LE CHRISTIANISME SCIENTIFIQUE

SOMMAIRE : I. Evolution chrétienne. — II. Esotérisme du Dogme catholique. — III. Drame historique de la Rédemption sociale. — IV. Aspirations évangéliques de la jeune France. — V. Catholicisme scientifique et social, déjà pressenti dans primitive Eglise. — VI. Régénération forcée de la vieille Papauté. — VII. Le Christ et l'Eglise transfigurés à la lumière des temps nouveaux.

I

Le Christianisme tend à se réaliser dans l'ordre économique et social. Sans rien perdre de son essence et sans dénaturer son dogme, il descend, de la sphère spéculative et nébuleuse, sur le terrain pratique des applications utilitaires et positives, afin de mieux s'adapter à cette terre qu'il doit régénérer dans tous les sens.

La Nature est domptée : grâce aux agents nouveaux que la science a dégagés des tenaces étreintes de la matière, l'art et l'industrie accomplissent les prodiges annoncés par le Libérateur : « Vous ferez des miracles plus grands que les miens. » (1).

(1) Joan. XIV. 12.

Le travail de l'homme n'est plus ce qu'il était autrefois, servile, infamant et méprisé. Il se couvre de gloire. De stupide et routinier, il devient intelligent, méthodique et précis. Il s'affranchit de la glèbe, lui aussi, et déjà l'on prévoit l'heure où, cessant d'être serf, manant et roturier, il obtiendra ses lettres-patentes de noblesse. Quoi d'étonnant? N'avait-il pas pris ses quartiers de divinité dans un atelier de Nazareth ? L'ouvrier se libère de l'esclavage des forces brutes ; il devait bien cesser d'être machine et bête de somme, du moment que le Christ s'était fait charpentier. Ici encore la parole de l'Evangile se vérifie : « Je l'ai dit : Vous serez des Dieux. » (1).

En modifiant les conditions que l'ignorance et le préjugé imposaient au travail, la science a modifié, du même coup, l'état de la Planète, changé l'aspect du globe et transformé la société. Le monde prend une autre figure, comme il était prédit (2). Regardez à Suez, à Corinthe, à Panama, sur mille autres points des deux hémisphères.

La rénovation s'étend à tout : idées, maximes, lois, mœurs, relations sociales, tout s'en ressent.

Les peuples se retournent, pour frayer les routes brillantes de l'avenir, loin des sentiers obscurs battus par les empiristes d'autrefois.

Si nos pères revenaient sur la terre, ils ne s'y reconnaîtraient plus. Leurs vieux cadres de gouvernement se sont brisés. L'édifice religieux et politique sous lequel ils s'abritèrent s'est effondré. Ses antiques colonnes, Papauté temporelle, Principautés ecclésiales, Abbayes princières, Seigneuries féodales, Monarchies, Empires, Baronies, Noblesse, Castes, toutes les pièces de soutènement, piliers et contreforts, se sont écroulés à la fois. De cette ancienne construction, il ne reste plus debout que quelques pans de muraille, qui seront rasés à leur tour : « Les ruines mêmes en périront », disait Ballanche (3).

(1) Joan. X. 34.
(2) I. Joan. II. 17. Transit figura hujus mundi.
(3) Ballanche. Le Vieillard et le Jeune Homme.

Songer à relever ces débris sur le même plan architectural, ce serait une folie. Plus qu'une folie ; ce serait une impiété comparable à celle de cet empereur romain qui, pour donner un démenti à la parole du Rédempteur, tenta de rebâtir le grand Temple de Jérusalem, l'une des sept merveilles de l'univers.

« Il n'en restera pas pierre sur pierre, » avait dit le Christ (1), visant, à travers l'œuvre gigantesque de Salomon et d'Hiram, les fondations cyclopéennes de l'ancien monde babylonien, planté tout entier sur des assises matérielles comparables à ces blocs de granit, dont le Messie signalait à dessein les proportions colossales, à la base du Temple.

Contre ce décret d'anéantissement général, rien ne pouvait prévaloir, du temps de Titus ; rien ne peut prévaloir, de nos jours.

Légataires de la domination césarienne qui s'est perpétuée jusqu'en 1789, les potentats de l'ancien régime n'ont rien à dire à l'encontre d'un arrêt de mort, qu'ils ont exécuté eux-mêmes, avec un entrain où l'on croirait voir un parti pris de se renverser de leurs propres mains.

Les démolisseurs de ce lourd édifice ne furent pas les sans-culottes. Les premiers Jacobins portaient couronne, mître ou tiare. M. de Saint-Yves les montre à l'œuvre dans *La Mission des Souverains*.

En France, les vrais révolutionnaires s'appelèrent Richelieu et Louis XIV, — Richelieu chez qui le cardinal s'effaça devant le politicien, et Louis XIV qui disait : Les divers ordres de la nation ne sont rien, « l'Etat, c'est moi ! »

Quand la sape de 89 fut mise en branle, elle eut beau jeu contre un monument dont l'ensemble était déjà brisé, et dont la charpente était pourrie.

La véritable histoire s'écrit de nos jours. Une critique savante fait retomber, sur qui de droit, les responsabilités

(1) Luc, XIX. 44.

qui incombent à chacun, sous la pourpre comme sous le diadème (1).

Songez donc au vertige dont furent saisies les têtes couronnées, à partir surtout du traité de Westphalie et jusqu'en 1789.

Rien de brutal comme les faits, et les faits sont là, consignés dans des Mémoires irrécusables qui font foi, sous la plume même des délinquants, et sous la propre signature des coupables.

Feuilletez les extraits authentiques qu'en a recueillis, sans passion, l'auteur véridique des origines de la France contemporaine (2).

Ils étaient bien avertis, pourtant, « ces malfaiteurs de sang et de race, » comme les appelait Leibnitz :

« Démolisseurs titrés et blasonnés, leur disait-il, princes « politiques et princes religieux, ducs, comtes, marquis, « barons, gentilshommes, de toute robe et de tout rang, « considérez ce que vous faites. Si cette fièvre de liber- « tinage n'est pas coupée à temps, malheur à vous ! vous « jetterez par terre tout l'édifice social, et vous serez « ensevelis sous les ruines. » (3).

« Alors comme alors ! » répondaient ces joyeux viveurs. — Et ils ajoutaient : « Après nous le déluge ! »

Et l'inévitable catastrophe s'est produite : « Toutes les « Institutions religieuses, politiques et sociales, ont été « ébranlées par ceux-là mêmes qui n'existaient que par « elles », dit Henri Martin, le plus judicieux de nos historiens. « Tout respect s'est perdu dans le monde, par « la faute des princes temporels et des princes spirituels, « qui étaient les conducteurs des peuples. Les supériorités « qui planaient sur la société se sont détruites de leurs

(1) Saint-Yves. Mission des Souverains. — Taine. Origines de la France contemporaine. — Henri Martin. Histoire de France. — Michelet. Id.

(2) Taine. Première partie. L'Ancien Régime.

(3) Leibnitz. Nouvel essai sur l'entendement. Liv. IV, chap. XVI. — Edit. de Amédée Jacques, p. 480.

« propres mains. On les a vues se démolir à l'envi, les « unes par les autres. » (1).

On ne s'explique pas cette fureur et ces aberrations, sans un dessein de la Providence. Le propre des hommes et des institutions qui se personnifient en eux, n'est pas de se tuer ainsi de gaité de cœur.

II

Il se cache là-dedans une manœuvre stratégique du Christ, rénovateur de la planète.

L'action dynamique de sa doctrine, la vertu secrète de son Evangile, c'est de forcer le mal à dévorer le mal, c'est de combiner le jeu des passions humaines de manière à les faire concourir toutes à l'accomplissement de la Rédemption sociale.

Je m'expliquerai mieux dans un autre chapitre.

Il est écrit, dans nos saints Livres, que le *Feu consumera le Monde, sur la coupelle du Jugement dernier*.

Quel est ce Monde à consumer ? Quel est ce *Feu* qui le dévore ? Quelle est cette *Coupelle* où il brûle ? Quel est enfin ce *Jugement dernier* qui s'exerce sur lui depuis dix-neuf siècles ?

J'essaierai de le faire entendre dans le cours de ce livre.

Les prêtres, jusqu'à présent, ne pouvaient pas dire ce qu'est, au fond, la Rédemption qu'ils n'ont jamais cessé de prêcher, tant bien que mal, selon les besoins du temps. Ils ne le pouvaient pas, parce que les finalités sociales de l'Evangile se dérobaient aux yeux de tous, même des papes.

L'infaillibilité de l'Eglise n'est pas ce que l'on se figure. Elle ne consiste point dans la prescience claire et certaine des phases multiples et variées par lesquelles a passé, passe et passera longtemps encore le catholicisme, à l'instar

(1) Henri Martin, tome XIV, p. 348.

de tous les corps organiques et vivants ; mais bien dans l'à-propos avec lequel elle saisit le moment favorable à ses évolutions. Pouvait-on prévoir que de saint-Pierre sortirait un jour Pie IX ? et que des catacombes surgirait le temple de Hildebrand ?

La transformation qui s'accomplit présentement dans la chrétienté ne pouvait être connue de personne, bien qu'elle fut annoncée, dans les paraboles de l'Evangile, sous l'emblème d'un second avénement, celui de l'Esprit. Qui pouvait soupçonner, à la Renaissance, quand se fit le réveil puissant de la raison humaine, que cette éclosion intellectuelle, était le rayonnement même de l'Esprit attendu, lequel venait vérifier l'oracle, en glorifiant le Christ et en transfigurant son œuvre ?

Les voiles tombent sous nos yeux et ne pouvaient pas tomber plus tôt.

Grâce aux développements prodigieux qu'ont pris les connaissances dans tous les domaines de la Nature, en fouillant le globe jusqu'aux terrains fossiles, et l'histoire de notre race jusque dans les grottes des troglodytes, dans les cavernes d'Aurignac, d'Engis, de Néanderthal, des Eyzies et de la Naulette, on peut, de nos jours seulement, former la synthèse générale de toutes les lumières scientifiques, et donner à l'œuvre christique des proportions que n'aurait jamais conçues l'Ange même de l'Ecole, et que les scolastiques du moyen-âge n'auraient pas manqué de condamner, comme ils condamnèrent les belles doctrines de Galilée, et des plus grands savants de la Renaissance.

Une nouvelle Exégèse, véritablement scientifique celle-ci, et que nul pape ne réprouvera certainement, découvre présentement, dans le Christianisme, une économie sociale dont le grandiose dépasse tout ce que le génie le plus hardi pouvait imaginer de plus beau.

L'Evangile du Christ portait à l'humanité, la mort et la résurrection tout à la fois : il est en même temps l'oméga d'un cycle qu'il ferme, et l'alpha d'un cycle qu'il ouvre. Ici, fossoyeur du vieux monde autoritaire, il creuse, sous

les pieds du césarisme, la tombe où le couchera tôt ou tard la vertu dynamique de sa doctrine libérale ; là, rénovateur du cosmos social, il prépare le berceau où sera reçue la famille humaine régénérée. Il tue le vieil homme et la vieille société ; il enfante l'homme nouveau, et la société nouvelle. Aux vieux Cieux et à la vieille Terre, il substitue de nouveaux Cieux et une nouvelle Terre.

Quand le Christ parle de la *Fin du Monde*, c'est le Monde babylonien qu'il vise. Quand il promet d'être avec nous jusqu'à *la consommation du siècle*, le siècle qu'il désigne n'est pas autre que celui dont Tacite disait, en empruntant la langue des sanctuaires de l'origine : « *Corrompre et se dissoudre*, c'est le propre du *siècle*. » (1). Quand il dit : « Je ne viens pas détruire la Loi, je viens au contraire la dégager et l'accomplir, » (2) il s'agit non de la loi cultuelle des Juifs, dont il renverse au contraire le cérémonial et le Temple, mais de l'éternelle Loi religieuse qui gouverne toutes les Humanités terrestres et célestes, de cette Loi trinitaire et synarchique, qui fut celle des Melchissédec, de la Paradesa et des πρωτογόνοι (3), Loi divine dont les anarchistes de Babylone avaient brisé les statuts sociaux.

Il porte dans sa tête un plan dont saint Pierre dévoile assez bien le but, quand il enseigne qu'il se fera, sur cette terre, une Restitution de toutes choses, en leur premier état (4).

Le Programme du Christ s'arrête là ; sa mission aussi : Quand il aura dépossédé de tous leurs privilèges arbitraires ceux qui furent les maîtres du pouvoir dans l'ancien régime ; quand il aura, selon l'expression de saint Paul, expolié, pour les réduire à rien, les Principautés et les Puissances temporelles ; (5) quand enfin il aura renversé

(1) Corrumpere et corrumpi, *sæculum* est.
(2) Matt. V. 17.
(3) Hébr. XII. 23.
(4) Act. III. 21. Tempora restitutionis omnium.
(5) Col. II. 15.

tous les obstacles qui s'opposent à la réintégration de l'Humanité dans sa forme sociale, et au rétablissement du Royaume du Ciel, c'est-à-dire de la Science, — car le Règne de Dieu c'est le Règne même de la Science, — alors, dit l'Apôtre, le Christ remettra le monde entre les mains de son Père. Son rôle de Libérateur et de Rédempteur sera fini. « *Je suis avec vous jusqu'à cette heure-là... usque ad* CONSUMMATIONEM *sæculi.* »

Le jour approche, je crois, où non seulement les deux dogmes de la *Fin du Monde* et du *Jugement dernier*, mais tous les articles de notre Credo, passeront, de l'état mystique et sentimental, à l'état expérimental et rationnel.

Ils apparaîtront à la lumière de toutes les sciences réunies, ce qu'ils sont en réalité, savoir, les formules adéquates des lois cosmogoniques et sociologiques qui régissent, à la fois, l'univers matériel et l'univers moral, — deux mondes calqués l'un sur l'autre, établis sur un même plan, et gouvernés par un même code. En d'autres termes, nos dogmes se démontreront, aux yeux des sages, comme des vérités fondamentales dont l'évidence égalera celle des axiomes mathématiques.

Déjà la science moderne a jeté, sur ce point, des vues fort pénétrantes : ces aperçus nouveaux serviront à la théologie chrétienne, quand celle-ci se dégagera des cavernes gothiques du Moyen-Age, pour venir se transfigurer à la lumière des temps nouveaux (1).

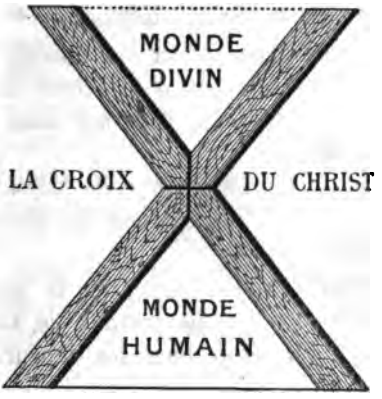
La Bible n'est pas ce que l'on pense communément. Recouverte d'un triple voile, comme l'Isis égyptienne, elle est l'Anagramme du Monde, le formulaire de ses lois, une sorte de Rituel maçonnique où se trouvent consignées, sous des figures à la fois réelles et symboliques, les *Vérités-Principes*, dont les initiés des sanctuaires primitifs poursuivaient la découverte, dans les laboratoires des

(1) V. Edgard Quinet. La Création : introduction et passim. — Swammerdam. Biblia naturæ.

Temples universitaires, et du haut de leurs tours astronomiques.

Pour me borner ici au seul dogme de la Rédemption, on constatera que ce dogme n'est pas autre chose que l'expression même de la Loi d'Evolution douloureuse, dont les naturalistes, comme Darwin, ont très bien observé les effets critiques sur la marche progressive du Cosmos et de la Civilisation.

Aux yeux des Sacerdoces antiques, ce dogme se traduisait sous l'emblême d'une Croix formée par les côtés de deux triangles qui se rencontrent par la tête, comme on le voit dans cette figure :



L'un de ces triangles, celui d'en haut, symbolisait le monde des principes cosmogoniques, l'autre, celui d'en bas, représentait le monde des faits naturels. Crucifié au point de jonction de ces deux mondes, le Christ les résume, les rapproche et travaille sans cesse à les unir.

L'Evangile, avec le drame sanglant qui en forme le fond, est une Parabole transcendantale, où se déroulent, sous des formes allégoriques, et réelles en même temps, les destinées de notre globe et de l'humanité qu'il porte.

Incarnation de la Raison incréée dans la raison créée, manifestation de l'Absolu dans le relatif, le Christ en personne est un symbole central, une sorte de Hiéroglyphe en chair et en os, parlant et agissant d'une manière toujours typique. Il est l'*Homme-Livre*, que nomment ensemble la Kabbala et l'Apocalypse, et qu'ont épelé, tour à tour, en modes divers, les Voyants et les Prophètes de tous les temps et de tous les peuples, les poètes et les philosophes de la Grèce et de Rome, tous les Pères de l'Eglise et les exégètes de tous les siècles.

Ce *Livre vivant* est écrit en dedans et en dehors, pour les yeux de l'esprit et pour ceux du corps, avec des caractères symboliques d'un sens profond « *insondable comme l'azur du firmament* » selon la belle expression de Bonaparte, sur le rocher de Sainte-Hélène.

Dans chacun des actes de sa vie théandrique, et dans chacune des paroles tombées de sa lèvre intarissable, le *Divin* perce dans l'*humain*, l'*Eternel* dans le *temporel*, l'*Infini* dans le *fini*.

On peut répéter de Lui ce que de Maistre a dit de la création : « C'est un vaste système de choses invisibles, visiblement organisées. »

La destinée du Christ résume, en la centralisant, la destinée de notre race, et les travaux de sa Passion ne figurent, hélas! que trop bien les labeurs de la Rédemption sociale.

Cette terre à nous est un Calvaire aussi, où le sang coule, où l'Humanité souffre horriblement, étendue comme elle est sur la Croix que forment les deux lignes transversales de l'Equateur et de l'Axe des Pôles.

Le Drame du Golgotha, c'est le drame même de notre histoire : de part et d'autre, mêmes passions en jeu, mêmes acteurs, mêmes bourreaux, même victime. Oui, même victime, car si le Christ est la *Tête* divine de l'Humanité, l'Humanité de son côté constitue son véritable *Corps*

social, et « *les deux n'en forment qu'un,* » comme il est écrit : « *Il seront deux dans une même chair.* » (1).

Le genre humain se mire et se reflète dans son Messie comme dans un miroir concentrique qui lui rend, point par point, tous les traits de son visage meurtri, toutes les blessures de son corps ensanglanté. Si le Prophète a pu dire, de l'un, que *tout son corps n'est qu'une plaie* (2), Hippocrate enseigne, de l'autre, que tout, dans son être, est *vice et maladie* (3).

III

Cette haute exégèse est celle des meilleurs esprits de notre époque, comme elle fut celle des Alexandrins et des plus grands Pères de l'Eglise. Saint-Yves la professe savamment. Le docteur Sepp et le docteur Ewald l'ont enseignée dans leurs écoles. Strauss et Renan l'auraient adoptée à leur tour, si, dans le beau mythe que créa le premier, et sous la charmante figure qu'imagina le second, ils avaient pu, l'un et l'autre, découvrir l'Arche-type vivant dont ils n'ont vu que le reflet. Je ne déplore pas outre mesure leurs erreurs, parfois généreuses. En tamisant la lumière comme ils ont fait, et même en la décomposant, ils l'ont mise à la portée des rationalistes de notre époque ; — peut-être fallait-il ces belles infidélités, pour ramener l'attention du monde sur le Héros de l'Evangile.

Le Crucifié du Calvaire est bien, comme a dit Strauss, la personnification de tout le genre humain, Christ social, celui-ci, endolori de son côté, fils de Dieu à sa manière, couronné d'épines à son tour, percé de clous, broyé, saignant, toujours martyrisé de ses propres mains, dans la rage aveuglante des passions atroces, qui nous excitent

(1) Hoc sacramentum magnum est, ego dico in Christo et in Ecclesia. Saint-Paul, Ephes. V. 32.

(2) Isaïe, 1. 6.

(3) ὅλος ἄνθρώπος νόσος.

les uns contre les autres, et qui font de nous des bourreaux et des victimes à la fois.

Mais, bien qu'elle s'encadre avec une harmonie parfaite dans l'histoire universelle, la figure de Jésus-Christ ne perd pas ses lignes originales. Pour être l'Idéal ou l'idéalisation de l'Humanité, ce Type sacré n'en conserve pas moins sa physionomie personnelle et vivante.

Voilà ce que Strauss n'a pas compris.

Il ajoute : « la Rédemption n'est pas faite ; elle se fait. » Il a raison encore sur ce point, mais autrement qu'il ne lui semble. Non certes, la Rédemption n'est pas finie dans ses effets historiques : commencée sur un point de l'humanité, de l'espace et du temps, elle doit atteindre tous les points de l'humanité de l'espace et du temps, du moins sur notre planète, — à supposer qu'elle n'ait pas son contre-coup sur d'autres globes. Peut-être ce drame n'est-il qu'un acte, ou, si l'on veut, un *fac-simile*, d'un Drame auguste qui s'est répété, depuis l'origine des siècles, dans des millions de mondes rachetés avant le nôtre, et qui se répètera dans des milliards de mondes à venir, *et per omnia sæcula sæculorum*.

Qui osera fixer des bornes à la Toute-Puissance de l'Eternelle Bonté ?

Quoi qu'il en soit de cette hypotèse que je ne suis pas le premier à formuler, toute Rédemption, qu'elle s'opère chez nous ou ailleurs, sur le Christ personnel ou sur le Christ social, se réalise toujours d'après la même loi, par la *Souffrance* : « *Il faut que le Christ souffre pour entrer dans la gloire.* » (1)

Pour cela, il faut un autel, une hostie, un sacrificateur et des bourreaux. C'est fatal !

Il faut des Judas dont l'or est le mobile et l'aiguillon, des Pharisiens dont la religion est le prétexte, et des Scribes de métier dont la plume vénale se prostitue au service des plus

(1) Opportet Christum pati, et ita intrare in gloriam. Luc. XXIV. 46.

mauvaises passions ; il y faut des Anne, des Caïphe, des Hérode, des Pilate, tout un clan de politiciens, adulateurs du pouvoir et de la fortune, courtisans idolâtres de César, de Mammon, et des autres princes de ce bas monde.

Et c'est bien en effet avec de tels personnages et dans ces mêmes conditions, que se consomme de nos jours, en France, le drame de la Rédemption sociale.

Certes, nul ne dira que les politiciens font défaut chez nous à l'heure présente. La race en pullule hors du Temple et dans le Temple, comme à l'époque du Christ. Ils foisonnent partout. Ils infestent les voies organiques du corps social, dont ils décomposent les entrailles, comme font les microbes dans les temps de choléra. Il s'en est fait une invasion comparable à celle des barbares du Nord qui ravagèrent l'Europe romaine, ou à celle des sauterelles qui dévorèrent l'Egypte des Pharaons.

Quand un pareil fléau se déchaîne sur un peuple et qu'une telle crise se déclare, c'est qu'il y a des purifications à faire, quelque chose à nettoyer, des humeurs malignes à expurger des viscères humains.

Toute purgation est douloureuse et provoque la fièvre.

Ce mal épuiserait une nation, si les animalcules qui sont les agents de ce dévoiement et de cette épidémie, ne finissaient pas par se dévorer entre eux.

Mais c'est le propre, ai-je dit, c'est la vertu secrète de l'Evangile, de retourner les passions contre les passions, pour qu'elles s'anéantissent les unes par les autres. La vermine est bien forcée de manger la vermine, quand elle ne trouve plus rien à se mettre sous la dent. Cela s'est vu en 93. Cela se voit à notre époque, sous une autre forme : nos politiciens se dévorent entre eux, dans cette fosse aux lions qui se nomme le Parlement. Qui donc en sort comme Daniel, indemne et sain et sauf? « *Apparent rari nantes, in gurgite vasto !* » Ils y périront tous !

Ah ! nous en verrons de belles ! Les voraces ont pelé

la France. Pour chaque once de chair qui reste sur les os de cette infortunée, ils sont dix, vingt, trente affamés qui se disputent le morceau. A l'œuvre on les a vus, dans Paris, aux dernières élections : pour 38 banquettes qu'on leur offrait à la Chambre, plus de 400 sont montés à l'assaut. Allah ! Allah !

Enumérez les Constitutions, comptez les Gouvernements que ces rongeurs ont minés, démolis, jetés par terre, en moins d'un siècle. Que d'hommes d'Etat précipités du haut du Capitole sur la Roche tarpéienne ! Que de Ministères tombés depuis quinze ans, dans la gueule du Moloch politique ! Que de têtes broyées sous la dent du Dragon de l'Apocalypse ! Que de députés engloutis et consumés dans la fournaise babylonienne.

S'il nous fallait, comme pour l'armée, prendre à la charge du Trésor public tous les mutilés du pouvoir, tous les estropiés des batailles parlementaires, tous les endommagés des luttes politiques, le Palais des Invalides ne suffirait pas à caser ces débris, et notre budget s'épuiserait à leur servir des pensions de retraite.

Tous ces désastres étaient nécessaires. Il fallait ces prises de bec et de griffes ; il fallait ces coups de mâchoire, cette faim d'ogre et ces appétits de cannibale ; il fallait cet entre-dévorement général, pour accomplir socialement le précepte de l'Apôtre « Débarassez-vous de la *Vieille Humanité* et de ses vices, afin de vous revêtir de la *Nouvelle Humanité* et de ses vertus. » (1).

La France sortira de cette crise épouvantable ; elle en sortira purgée, convertie, régénérée. Sa Passion, comme celle du Christ finira par un triomphe. C'est immanquable. A ton tour, tu descendras de ta Croix, o ma Patrie, tu traverseras les ténèbres de ton sépulcre, et tu monteras, radieuse et transfigurée, dans la lumière de ton avenir et dans la gloire de ton ciel étoilé.

(1) Colos. III. 9.

IV

Par la force même des choses, par la vertu secrète de la morale évangélique et des principes chrétiens, qui sont devenus plus qu'on ne le croit, la morale et les principes des peuples régénérés, cet abominable état de choses cessera, malgré tous les démons de la politique. Cet état cessera parcequ'il est anormal, violent, contre nature, absolument opposé à notre génie national.

Comment! telle qu'elle était avant l'apparition du christianisme, la Gaule l'appelait déjà, d'instinct, elle aspirait à lui de toute son âme, et maintenant qu'elle a été saturée de son essence et de son arôme, pendant dix-neuf siècles, vous voulez qu'elle rejette de son sein ce qui est devenu le plus pur de son sang, la moëlle de ses os, la vie de sa vie, l'esprit de son esprit, et le cœur de son cœur! Autant vaudrait la condamner au suicide.

N'est-ce pas de notre bonne Patrie que Pelletan chantait les divines fiançailles quand il écrivait :

« Elle est là, je la vois, la Gaule aux blonds cheveux,
« la Sulamite du couchant. Laissez-moi la saluer en passant
« du nom de mon amour. Elle est couchée au bord de
« l'océan, dans la grâce sauvage de sa jeunesse. Le flot la
« baise respectueusement de sa lèvre amère, et la berce
« au bruit sourd de son tonnerre... Elle a sans doute
« entendu une voix, dans l'espace, car, à moitié soulevée
« sur son coude, elle écoute encore, les yeux tournés vers
« l'orient. Le vent de Dieu frémit à travers sa couronne de
« lierre, et la flamme du désir infini rayonne dans son
« regard. Elle attend, la coupe à la main, dans le frisson
« de la passion, la venue du Fiancé. Le Christianisme
« paraît, la Gaule reconnaît son Epoux. » (1)

Osera-t-on dire qu'elle a violé la foi jurée ?

(1) Eugène Pelletan. Profession de foi du XIXe siècle.

Parce qu'on la voit déserter en masse le temple ultramontain, on se figure de nos jours que la France divorce avec le Christ, et qu'elle apostasie... Erreur, Erreur !

Ce qu'elle répudie, c'est une forme disciplinaire qui fût faite pour son enfance, et qui ne va plus à son âge adulte. Autres temps, autres mœurs, autre idéalité.

Comme elle pressentait, il y a deux mille ans, le Christianisme religieux dans sa forme mystique, elle pressent à notre époque le Christianisme social, dans sa forme scientifique.

De l'Evangile en fleur, elle a respiré tous les parfums qui se mêlaient à l'encens embaumé des autels. Mais la saison des fleurs a passé. Les blés ne sont plus en herbe; ils ont jauni. L'épi doré penche sa tête pleine, et appelle la faucille. Les fruits mûrs pendent aux branches, et sollicitent la main. De toutes les promesses sociales que lui apporta la riche floraison du Christianisme naissant, l'Europe entière réclame aujourd'hui le résultat légitime, la moisson et la cueillette.

Et c'est parce que l'Eglise actuelle ne veut pas, ne sait pas, ou ne peut pas ouvrir cette ère économique, c'est parce qu'elle ne répond pas à l'attente universelle, que les peuples se détournent d'elle et l'abandonnent à sa stérilité.

Grâces à Dieu ! il n'y a pas d'autre apostasie que celle-là; notre veine religieuse n'est pas tarie. Je la crois plus pleine que jamais, et je me fais fort de le prouver dans la seconde partie de cet ouvrage.

Mais cette veine, il faut la trouver. Si on venait à l'ouvrir, la France étonnerait le Monde. Elle se montrerait telle qu'on la vit à Tolbiac, telle qu'on la vit sous la bannière de Jeanne d'Arc, telle qu'on la vit à l'époque des Croisades, telle enfin qu'on l'a revue, sous une autre forme, au commencement de ce siècle, alors qu'elle vomissait son âme sociale dans des torrents de lave brûlante, où les éclairs et la foudre de ses nouvelles idées, roulaient

avec les tonnerres de sa mitraille, sur plusieurs points à la fois de l'Europe épouvantée.

Elle a une mission incomparable à remplir dans le monde moderne. A cette mission, elle seule peut aspirer. Son tempérament s'y prête du tout au tout, avec son esprit de sacrifice, avec son goût d'apostolat humanitaire et de propagande généreuse, avec les vives, soudaines et sublimes inspirations dont le jet, parfois, lui monte au cerveau comme un éclair qui l'illumine, comme un fumet qui la grise et la transporte.

Vous l'avez plongée dans le matérialisme le plus grossier, et vous l'avez énervée, corrompue, en faussant son génie. Ce n'est pas là son élément. Rendez-lui ses horizons; rouvrez sa voie.

« La France, disait Napoléon, ne fait la guerre que pour de grandes idées. » Sur ce terrain de bataille, elle est invincible. Combattre pour des intérêts de cotonnades et d'opium ou pour des causes borgnes et douteuses comme celle du Tonkin et d'ailleurs, ce n'est pas dans la fortune de ses armes.

La France est Missionnaire, elle est Apôtre, elle est Prophète!

Il est vrai que, brouillée depuis longtemps avec la prudence des vieilles perruques, et tête brûlée des nations, « *elle a pris pour pilote le génie des tempêtes* », comme disait Balzac; il est vrai qu'elle s'est faite le *boute-en-train* des équipées politiques et des gaudrioles révolutionnaires. Oui, sans doute, mais aussi, n'est-ce pas elle qui sonne, en ce moment la *diane* et le *boute-selle* des réformes sociales, en attendant que la *furia* l'empoigne d'emboucher les trompettes de la rénovation religieuse, dont la chevaleresque *Fille du Christ* ne manquera pas de prendre l'initiative, un de ces quatre matins, — demain peut-être!

Et que faut-il pour cela? Le moindre signal y suffirait: qu'un chaleureux appel soit fait à son cœur, qu'un simple cri d'Evangile social soit poussé par un Pape réformateur, et la voilà debout, la Gaule Chrétienne!

Ah ! si nos grands et Saints Evêques d'autrefois, si les Hilaire de Poitiers, les Denis de Lutèce, les Martin et les Grégoire de Tours, les Lupicien, les Karileff, les Remi et tant d'autres, pouvaient se réveiller de leur sommeil tant de fois séculaire, vive Dieu ! ils électriseraient encore la France, comme ils firent de leurs jours, avec ces paroles magiques : « Francs, vous êtes toujours les soldats du Christ, et, bien que sous une autre forme, les œuvres de Dieu se font encore sur la terre par vos faits et gestes nouveaux ! »... — « Milites Christi ! Gesta Dei per Francos ! » Et si l'un d'eux venait siéger au Parlement, croyez-vous qu'il s'amuserait à jouer de la clarinette politique, comme fait l'Evêque d'Angers ! Ah ! non, il remplirait la France du bruit retentissant des clairons d'Ezéchiel et des trompettes d'Isaïe, pour annoncer au *vieux monde, sa fin ; au monde nouveau, sa belle Aurore.*

Prenant la Patrie non plus comme un enfant qu'on berce d'espérances et d'images souriantes, mais telle qu'elle a grandi, ils lui prêcheraient, de nos jours, un Christianisme proportionné à ses facultés, et glorieusement transfigurée à la lumière de toutes les sciences. « Au lieu de déployer dans la nue, bien au dessus de la tête des peuples, comme ils furent obligés de le faire, dans les temps de barbarie, le magnifique pavillon d'or où ils fixèrent, comme des étoiles, les pieuses croyances et les douces promesses du Royaume à venir des Cieux, ils en inclineraient jusqu'à terre le dôme étincelant » (1) et ils réaliseraient l'Avènement de ce Règne béni de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, dont le Christ nous annonça le triomphe futur.

Ils diraient : « L'heure sainte a sonné ! » De la consulante légende, ils feraient une réalité pour les pauvres et les petits. Ils ouvriraient la Parabole mystique, et les vérités qui se dérobent encore sous ses voiles, éclateraient aux yeux de tous.

Au langage nouveau que lui tiendraient ses vieux

(1) Taine. L'Ancien Régime.

Evêques, la France moderne reconnaîtrait ses Docteurs et ses Pères. Elle reconnaitrait aussi son Epoux, son Christ, son Evangile. Et des transports d'enthousiasme, et des prodiges de vertu, nous diraient alors si elle mérite d'être traitée comme la traitent, à l'envi, ses petits-maîtres, du haut des chaires ultramontaines et du haut des tribunes parlementaires, du haut des colonnes des journaux et du haut des pupitres universitaires, — aussi obscurantistes et sectaires les uns que les autres.

Personne plus n'est purement chrétien, là-haut, dans les régions officielles. La politique, cette infâme prostituée de toutes les Babylones, a tout souillé, dans le sanctuaire comme ailleurs. Il faut que les Prêtres se convertissent les premiers, s'ils veulent convertir le monde. Il faut nous résoudre à tuer en nous le vieil homme, l'homme politique et spéculateur, pour ne parler à la France que le véritable Verbe de l'Evangile. Il n'y va pas seulement de la Religion; il y va de l'Etat; il y va de la fortune publique, de l'honneur national, de l'avenir du Monde entier.

Je pose la question de vie ou de mort:

Si au bout de la voie où elle s'est engagée résolument, la France ne retrouve pas, dans une lumière nouvelle et sous une forme savante, ses anciennes croyances, c'est fini, la France est perdue pour toujours. Retourner en arrière, se replonger, les yeux fermés, dans les ténèbres du passé, elle ne le peut, elle ne le fera jamais. Son génie, sa raison, son cœur, sa conscience même l'en empêchent, et la vérité de la science, qui est Dieu! le lui défend.

Prêtres, Evêques, Pape, il faut nous le tenir pour dit. C'est irrévocable!

De sorte que le problème se formule bien, tel que le posait Guizot: « Rome peut-elle, sans se dénaturer religieusement, se mettre en harmonie avec les idées, les sentiments, les institutions qui prévalent et prévaudront de

plus en plus, dans le monde civilisé ? » La Religion peut-elle s'accomoder avec les progrès accomplis ? Par de là le Christianisme élémentaire et mystique, y a-t-il, oui ou non, un Christianisme supérieur, rationnel et scientifique ?

Prenez garde à votre réponse ! si c'est *non*, c'en est fait de la France et de la Chrétienté tout entière, « car il n'est pas plus possible de fonder un Etat sans religion que de bâtir une ville en l'air », comme disait Plutarque. C'en est fait des peuples et c'en est fait de toute Eglise !...

Si c'est *oui*, c'est un *renouveau* sans pareil, c'est un triomphe général, sans exemple dans l'histoire, c'est la Résurrection religieuse et sociale de l'Europe latine, et, peu après, du Monde entier.

Or, ce sera *oui*. Les Francs l'annoncent ! la Chrétienté le pressent ! la Science l'affirme !

Le Christianisme n'est pas seulement ce que l'on enseigne de nos jours. Il porte, cachées dans ses dogmes, des promesses économiques et des finalités sociales, qu'il est temps de dégager scientifiquement.

On le sait bien sur la Chaire de saint Pierre. On l'enseignait à Pérouse, dans des Mandements restés célèbres. A la tête de l'Eglise siège, à cette heure, un Pape providentiel dont il ne convient pas de scruter les sublimes desseins, plus que la prudence ne lui permet de les dévoiler lui-même.

Mais relisez les Encycliques, et pesez chacun des actes de son glorieux Pontificat. Je ne puis insister. Que ceux qui ont des yeux pour voir sans lunettes *obscurantistes*, regardent ! Que ceux qui ont des oreilles pour entendre sans sourdines fanatiques, écoutent !

Ceux-là ne sont ni les des Houx, ni les de Mun, ni les Baragnon, ni les Freppel, ni les Pitra.

Les Politiciens de l'Ultramontanisme qui poussèrent le plus à la proclamation du Dogme de 1870 ; ceux-là mêmes par qui le vicaire de Jésus-Christ fut armé du redoutable

glaive, craignent aujourd'hui que cette arme à deux tranchants ne frappe à droite au lieu de couper à gauche, comme on l'entendait alors, et ils font des neuvaines, les malheureux ! pour la conversion du Pape « infecté de libéralisme » comme ils disent à la gent mystique et rétrograde. » (1).

V

Léon XIII a raison, pourtant ! S'il n'avait pas tant de ménagements à garder avec les sycophantes de la politique, s'il pouvait s'expliquer librement de manière à être bien compris des peuples modernes, les acclamations de l'Europe entière répondraient à son appel, certainement !

« Le monde est mûr pour une nouvelle prédication de l'Evangile, » pour parler comme Châteaubriand. Il attend une forme religieuse supérieure. Les meilleurs esprits de notre époque se fatiguent à le répéter. Ce que j'ai recueilli de témoignages à cet égard remplirait un in-folio. J'en ai déjà cité bon nombre dans mon livre du « *Christ, le Pape et la Démocratie.* » Sans me redire, j'en signalerai d'autres dans cet ouvrage.

La théologie primaire a fait son temps. Il faut aux hommes des vérités plus hautes qui seront les vérités anciennes, revêtues de formes adéquates à l'intellectualité de notre époque.

Vienne donc enfin la « Nouvelle Révélation de la Révélation » dont parlait J^h^. de Maistre, que Jésus-Christ annonça lui-même, (2) que réclament aujourd'hui tous les sages, que pressentent tous les esprits éclairés, et que déjà les *Gnostiques,* c'est-à-dire *ceux qui savent* ou les *initiés,* avaient entrepris de populariser, *mal à propos* et *à contre-temps,* il y a dix-huit siècles.

(1) Voir les pièces publiées par le Journal *Le Matin*, de novembre 1885.
(2) Joan. XVI. 13.

C'était trop tôt de leurs jours, et l'Eglise fit bien de leur fermer la bouche, sur le champ. Le monde de César, alors dans la plénitude de sa force inhumaine, si peu disposé à mourir de nos jours encore, bien qu'il soit criblé de coups, et qu'il perde la vie à flots, par les blessures multipliées que lui ont déjà faites les peuples chrétiens, ne se serait pas laissé battre et tuer par l'école d'Alexandrie. Il aurait tout brisé, tout écrasé dans, sa fureur sauvage.

Si malgré tant de prudence et de ménagements, le sang dût couler à torrents jusqu'au règne de Constantin, durant l'ère terrible des persécutions générales, qu'aurait-ce été, grand Dieu ! si l'Eglise eût porté découverte, devant César et ses lieutenants, l'*Arche Sainte* des destinées sociales de l'humanité, et si elle eût permis qu'on interprétât trop tôt le sens ésotérique des oracles de Jésus-Christ, et des prophètes ? Parler de socialisme religieux et scientifique, était-ce possible alors ?

C'est, je crois, la raison capitale (1) pour laquelle on réduisit au silence les disciples d'Origène, et c'est peut-être aussi l'un des motifs qui firent condamner tous les Savonarole du moyen-âge. (2)

Ces imprudents avaient la langue trop longue, pour leur temps.

Ce fut probablement à ces mêmes fins, que l'on rejeta

(1) Il y en avait d'autres que je ferai connaître, dans un chapitre plus explicite.

(2) Il y a une sagesse vraiment transcendante dans la Direction spirituelle et religieuse de l'Eglise. Elle ne se trouve en défaut sur aucune des lignes qui furent déterminées *ex cathedrâ*. J'ai la conviction que le jour où Rome dira *le fin mot du Catholicisme*, qui n'est pas du tout ce que se figurent les ignares de l'ultramontanisme et les neuf dixièmes de ses ennemis, il se fera un revirement complet dans l'esprit public. Le Catholicisme n'est pas *une fin* ; il est *une voie* par laquelle devait passer le Christianisme pour atteindre à son *but social : « In viâ sumus. »* Nous touchons au *terme* voulu. M. Schœrer, un des hommes les plus clairvoyants, en matières confessionnelles, pressentait fort bien la divine Economie de l'Evangile, quand il écrivait ces lignes qui l'étonneront sans doute lui-même aujourd'hui si elles retombent sous ses yeux, car elles l'accusent d'inconséquence. Parlant de l'éducation primaire que l'Eglise a faite des peuples, jusqu'à présent, il disait : « A ce point de vue, je le reconnais, il se trouve que le « Catholicisme a joué un rôle considérable dans l'accomplissement du plan divin. On peut dire « de lui qu'il s'est *abaissé* pour nous *élever*. Ses infidélités au pur esprit chrétien, ses tran- « sactions, son apposition même à l'enseignement du nouveau Testament, ont peut-être été « inévitables et même jusqu'à un certain point favorables à l'évangélisation du monde. Sous ce « régime approprié au temps de sa minorité spirituelle, la Chrétienté devenait capable d'une « plus grande indépendance. » (1).

(1) Lettres à mon Curé. IVe Lettre.

tout de suite du *Canon*, les Evangiles apocryphes, la légende dorée, les allégories de Christophore, et les martyres symboliques de Sainte-Foi, de Sainte-Espérance et de Sainte-Charité, — sans compter une masse d'écrits et de traditions compromettantes. (1)

Ce fut enfin sous le coup des mêmes nécessités, que les Conciles repoussèrent plus tard, comme intempestives, et pour d'autres causes, les doctrines des Vaudois, des Albigeois, des Hussites et de tant d'autres.

« Trop parler nuit, trop gratter cuit, » dit un proverbe. « N'éveillez jamais le tigre qui sommeille, ni le frippon qui dort, » dit un autre adage.

« Chaque chose à son heure. Il y a le temps de se taire, et il y a le temps de parler, » enseigne le livre de l'Ecclésiaste. (2)

C'était alors le temps du silence ; c'est aujourd'hui l'heure de la prédication, par dessus les toits : « Ce qui vous sera soufflé à l'oreille, vous le crierez à haute voix », disait le Christ. (3)

Cette heure a sonné, selon moi. Les trompettes dont parle l'Evangile, retentissent déjà aux quatre coins de la terre, depuis que les sciences sociales les ont embouchées.

« Nous savions très peu de choses, hier encore, des « forces que les réservoirs de la Nature tiennent emmaga- « sinées, et qu'ils commencent à mettre à notre disposition.

« Les prodiges de la *foi* vont devenir possibles à la « *science*, comme le Christ l'avait annoncé ; (4) et l'homme « qui déjà s'élève au-dessus des superstitions, conquerra « tantôt sa place dans l'univers. Il sait à présent que, « plénipotentiaire de Dieu, il est le Roi de la Nature et

(1) M. Renan lui-même, dans son livre sur le siècle de Marcaurèle, rend un hommage éclatant à la sagesse avec laquelle l'Eglise catholique élabora son Credo, à travers les erreurs multiples des sectes qui fourmillèrent dans la Chrétienté durant la période d'incubation que traversa la nébuleuse de son Dogme, jusqu'au Concile de Nicée.

(2) Ecclé. III. 7.

(3) Matth. X. 27.

(4) Majora his facietis. Joan. XIV. 12.

« qu'il est appelé à lui commander en Maître, et à la « soumettre, elle et tous ses agents, à son service per- « sonnel. »

On blasphème de l'Evangile quand on affirme qu'il a dit son dernier mot. S'il n'avait pas autre chose à révéler c'en serait fait de lui, et Montesquieu aurait eu raison d'inviter le Monde à ses prochaines funérailles.

« Une doctrine qui, pendant dix-neuf cents ans, n'a pu « établir, parmi les hommes, le repos et le bonheur dont « la promesse est formelle, pourtant, dans la bouche du « Christ, et qui, en échange de la paix, de l'ordre et de la « prospérité, n'a su leur donner, durant tout le moyen-âge, « que des guerres prétendues religieuses, les *auto-da-fé* « et les bûchers de l'inquisition, puis enfin des révolutions « épouvantables comme celles dont l'Europe ultramontaine « est le théâtre depuis cent ans, est une doctrine jugée et « condamnée, » écrivait Ramée.

Ce philosophe aurait raison, dans le cas où l'Evangile nous aurait déjà livré tout ce qu'il porte dans ses Paraboles.

Mais non ! l'Evangile du Christ porte autre chose, qu'il a fallu tenir caché jusqu'à nos jours ; il porte sous des voiles mystiques, prêts à se déchirer, les dogmes sacrés de l'Avenir, les vérités scientifiques du Christianisme social ou du socialisme Chrétien ; il porte enfin le dénouement rationnel de tous les problèmes que l'esprit humain a soulevés, et qui réclament une prompte solution.

L'abbé Bautin s'en doutait ; l'abbé Blanc l'a soupçonné ; le Père Gratry l'a balbutié ; d'autres en grand nombre l'ont entrevu, qui plus, qui moins.

Pourquoi Rome a-t-elle gardé le silence jusqu'à présent, sur le mystère social ? Parce qu'elle ne pouvait pas le dévoiler plus tôt.

Au Vatican les heures sont marquées par un chronomètre qui ne se règle pas sur nos horloges, si facilement détraquées.

Il fallait attendre que l'aiguille fît le tour du cadran de

l'Evangile, et vint signaler le deuxième Avénement dont parlait Jésus-Christ, de cet avénement de l'Esprit qui devait nous révéler le sens profond des enseignements du Verbe, dans la pleine lumière de la science.

« *Cet esprit, qui est le mien, disait-il, prendra de moi pour me clarifier en vous.* » (1).

Or, nous y sommes enfin dans cette lumière de la science.

Selon la *Légende dorée,* le Coq mystérieux dont le Christ a dit un mot, la nuit de sa passion — nuit qui s'est prolongée pendant dix-huit siècles (2) — ce Coq devait chanter, vers la fin de l'Ancien Monde, pour réveiller les peuples de leur sommeil séculaire.

Ce chant d'aurore, ce cri de réveil-matin, pourrait bien être celui que fit entendre le *Coq Gaulois,* en l'an fatidique de 89, et qui mit en sursaut la France d'abord, puis l'Europe entière, endormies l'une et l'autre, jusqu'alors, dans les ténèbres du moyen-âge.

L'heure de la Légende aurait donc sonnné, et les *Gnostiques,* ou les *initiés,* seraient bien venus, de nos jours, à parler haut, sans ambages ni réticences, comme ils l'avaient entrepris dès le commencement.

Quoi qu'il en soit des apocryphes et des savants de l'Ecole d'Alexandrie, il est certain que la portée sociale des Evangiles canoniques doit éclater au grand jour, à notre époque, si l'on désire ramener le monde à Jésus-Christ, et si l'on veut arracher l'Eglise et l'Etat aux dangers terribles qui menacent leur existence.

L'Esprit déborde de partout. Selon la parole même du Messie, « cet Esprit souffle *où* il veut, *comme* il veut, et *quand* il veut, et personne ne sait ni d'où il vient, ni où il va. » (3)

Allez en arrêter la diffusion, vous, pauvres rétrogrades,

(1) Joan. XIV. 14, etc.
(2) Nox sœculum est. Saint-Léon.
(3) Joan. III. 8.

avec les développements inouïs qu'ont pris de nos jours les voies de publication !

Cet Esprit nouveau a fait sa Pentecôte, non plus en langues mystiques, comme au Cénacle, mais en langues rationnelles, en lumières scientifiques, dans les écrits innombrables des sociologistes modernes.

Et il se trouve que ce merveilleux rayonnement projette absolument le même éclat, dans l'idéologie de notre époque, que dans celle de l'origine.

Cette concordance me frappe extraordinairement. Il y a là, sans aucun doute, une coïncidence providentielle, dont la Chaire de Pierre ne manquera pas de tenir compte.

Tous les signes d'un renouvellement complet de notre Dogme et de nos sociétés, sont dans l'air, et je les y vois en traits de feu.

C'est de l'*ésotérisme* des Paraboles évangéliques que sortira la solution des grands problèmes économiques de notre époque. Les quatre *Missions*, de Saint-Yves, n'ont pas d'autre objet que d'amener ce dénouement, par la voie méthodique, et cette œuvre est un des plus grands signes du temps.

Je marche, comme lui, dans le rayonnement de l'histoire, en pleine lumière scientifique, dans la voie royale de la tradition universelle, et dans la trajectoire de toutes les prophéties, soit canoniques, soit extra-canoniques.

Je n'ai pas la prétention de m'imposer aux évêques comme un oracle. Je ne suis qu'un pauvre prêtre, sans mission aucune, mais plein d'amour pour le Christ, le cherchant avec passion, et le découvrant partout, caché sous les voiles des paraboles, sous les mythes des anciens temples, et sous les symboles traditionnels de tous les sanctuaires primitifs.

Ce Christ, je brûle de le faire connaître, tel que je le vois, tel que je l'adore, vivant, transfiguré, glorieux et triomphant.

Je vais en éclaireur, à mes risques et périls, l'œil fixé sur ce Christ scientifique, et confiant en Lui.

Au nom du Ciel ! qu'on ne rejette pas à la légère les témoignages testamentaires de ma foi.

J'avoue que pour ma part, je ne partage plus les scrupules de conscience, qui paralysèrent la plume du savant exégète dont voici le langage : « Je cherche l'esotérisme « des enseignements du Christ, dans les Evangiles apo- « cryphes *seulement*. Des raisons de haute convenance « m'empêchent de le révéler dans les Evangiles consacrés, « où je *sais* qu'il se trouve aussi, mais sous des voiles que « je n'ose soulever. »

J'aurais compris cette réserve, avant les grands travaux de l'Ecole moderne. J'aurais eu moi-même cette retenue, si les sciences sociales n'avaient pas pris les développements immenses qu'elles offrent de nos jours.

Je l'aurais peut-être encore présentement si je ne voyais pas, clair comme le jour, le gouffre et les écueils où l'Eglise peut sombrer d'un moment à l'autre, et où se briserait, à son tour, l'édifice social tout entier.

A la situation désespérée que je décrirai aux chapitres VIII, IX, X et XI, il n'y a pas d'autre issue que celle que j'indique.

Seize années de voyages, de recherches et d'études, sur les deux hémisphères, m'ont appris où nous en sommes.

C'est le moment, ou jamais, de tirer le voile et de découvrir l'Arche Sacro-Sainte qui porte les destinées sociales de l'Humanité.

La volonté de Dieu se manifeste d'ailleurs, à des signes irrécusables : l'heure est venue de parler, puisque les bûchers sont éteints. Plus de baillons, de nos jours ! plus de chevalets ! plus de cachots ! plus d'éteignoirs officiels !

Croyez-vous que ce soit pour que l'erreur seule s'en gaudisse ? Debout ! les apôtres et les Evangélistes, comme aux glorieux temps des témoignages des martyrs, mais

sans crainte des tyrans cette fois-ci. Il n'y a plus à redouter; « quand vous leur jetterez, sous le nez, les perles divines dont parle le Messie, qu'ils se retournent contre vous, pour vous dévorer, vous et vos perles. » (1)

César est dompté *virtuellement*. On peut lui dire, en face, toute la vérité. Je ne m'en ferai pas faute.

Pour ces raisons, je ne marcherai pas sur les battues de la vieille exégèse. Je chercherai dans les *livres canoniques*, ce qu'on n'avait osé chercher, jusqu'à présent, que dans les *Apocryphes*, et nous y trouverons les mêmes vérités, les *Saintes Vérités du Christianisme Social*.

Pesez-bien ceci :

De par les paroles les plus formelles du Rédempteur, une évolution complète, radicale, universelle, était à faire dans ce monde. Il fallait que la Planète-Terre fut arrachée des liens de Satan et des crocs de César, pour être plantée, finalement, dans la *Vérité*, dans la *Justice*, et dans l'*Economie* scientifiques, qui formèrent la triade sociale de l'Age d'or, et dont le Christ a promis de restaurer la *Loi Sociale*. (2)

Cette évolution ne devait s'accomplir que par la *force morale*, la seule qui ne soit pas aveugle, inféconde et subversive. A cette fin, le Sauveur avait dit : « J'ai caché mon levain dans cette farine d'âmes que vous êtes ensemble ; attendez qu'il fermente et que la pâte lève. » (3) Il avait dit encore : « J'ai mis en terre le grain de sénevé, attendez qu'il devienne un grand arbre. » (4)

Les hommes attendirent ; ils attendirent longtemps ; ils attendirent durant dix-huit siècles. Le Christ aussi attendait ; mais il fut joué, comme les peuples !

Les temps sont venus, pourtant, disait déjà le roi le plus intelligent qu'ait eu la France, Henri IV. On sait qu'il

(1) Matth. VII. 6.

(2) C'est de cette Loi que parlait le Rédempteur quand il disait : « Non veni solvere Legem, sed adimplere. »

(3) Matth. XIII. 33.

(4) Luc, XIII. 19.

avait conçu, dans sa tête de chrétien, un plan de réorganisation sociale, conforme au saint Evangile, et d'où seraient sorties la paix, l'harmonie et la prospérité de l'Europe. On sait aussi qu'il était sur le point d'exécuter cette entreprise, avec le concours d'Elisabeth d'Angleterre, quand le couteau d'un assassin fanatisé, vint arrêter l'ouvrier du Christ social. (1)

Plus tard, mais pas trop tard encore, un des plus grands ministres de la couronne de France, répétait à Louis XVI les paroles de son aïeul : « Les temps sont venus, Sire; on ne saurait plus différer.

Faible de caractère, voulant et ne voulant pas, tergiversant toujours, le Roi faisait bon accueil, très bon accueil, à ces conseils, et sentait bien que Turgot avait raison; mais.....

Il lui aurait fallu du courage pour briser les résistances de la noblesse et de la cour... et il en manqua ! Il en manqua pour son malheur, pour celui de sa famille, pour celui de la noblesse, pour celui de la cour, pour celui de la France, de l'Europe et du monde entier.

Peut-être n'avait-il compris Turgot qu'à demi. Il dut comprendre tout-à-fait, dans la nuit du 14 juillet 1789, à l'heure où le duc de Liancourt accourut à Versailles annoncer l'explosion formidable qui venait d'éclater dans Paris, la victoire du peuple sur les troupes royales, et la prise de la Bastille.

Quoi ! s'écria le monarque; ce serait la révolte dans ma capitale ! — C'est plus que la révolte, sire, répondit l'estafette : c'est la Révolution que voulait prévenir Turgot, une révolution épouvantable et qui fera le tour du monde !

Les avertissements que les sages donnèrent à la cour de Versailles, d'autres sages les prodiguent depuis longtemps, à la cour du Vatican. Mais l'empereur clérical, successeur de Hildebrand, a fait jusqu'ici la sourde oreille aux inspirations réitérées de Saint-Pierre, c'est-à-dire, aux siennes

(1) Voir les Mémoires de Sully. — Edit. de Le Laboureur.

propres, à celles de sa conscience sacerdotale : le monarque politique fait taire en lui le Pontife, et il n'a pas toujours accueilli les Turgot, comme Louis XVI accueillait son ministre.

Mystère! Mystère! cette résistance qui ne s'explique pas, et qui confond la raison humaine, tellement elle jure avec l'Evangile, est peut-être d'ordre transcendental, pour des fins ultérieures. Qui peut en juger? Ni je condamne, ni je n'approuve. Je demeure abîmé dans la prière, et comme anéanti.

J'en souffre pourtant, j'en pleure même de douleur, car le sang coule en Europe, depuis des siècles, et parfois à torrents; le malaise y est général, les souffrances y sont horribles, les crimes s'y multiplient! — et l'on n'y verrait certainement ni tant de sang, ni tant de malaise, ni tant de souffrances, ni tant de crimes, si, sur la chaire de Saint-Pierre, le Vicaire de Jésus-Christ n'était pas doublé d'un César clérical, — aussi diplomate et aussi politicien que les autres Césars!

Le rôle d'*Arbitre* souverain des rois, que rêvait Henri IV, celui de *pacificateur* des peuples que le moyen-âge conférait à la piété de Saint-Louis, par le seul ascendant de ses vertus; celui de *Justicier* public et de *Vengeur* des iniquités de la force, que remplissait naguère, avec tant d'éclat, le Poète sublime des Châtiments, et qui lui a valu sous l'Arc de triomphe de l'Etoile, et sous les voûtes du Panthéon, la plus magnifique apothéose que le monde ait jamais vue... ce triple rôle serait depuis longtemps le rôle auguste des Pontifes romains, si ces pontifes n'avaient jamais eu d'autre ambition sur la terre, que celle d'y tenir la place de Dieu, c'est-à-dire, de la *Vérité* sociale, de la *Justice* sociale, et de l'*Ordre* social économique.

Quoi qu'il en soit du César clérical, et quelles que puissent être ses responsabilités au tribunal de Dieu, comme au tribunal de l'histoire, en tant que pape temporel, avec son cumul de couronnes et d'attributions de toute espèce,

humaines et divines, royales et sacerdotales, caduques et éternelles, le tout échaffaudé à triple étage sur sa tête, avec le *gloria in excelsis* de la Tiare, — il est certain qu'en France, à l'heure dont je parle, en 1789, le *vin* de l'Evangile s'étant trouvé plus fort que les outres qui le contenaient, les outres volèrent en éclats, et de la sorte, vaisseaux et liqueur, tout fut perdu !

Premier acte sanglant d'un drame qui en aura de plus sanglants encore, avant son dénouement nécessaire, si la leçon ne porte pas ses fruits à temps.

L'heure presse, plus qu'on ne pense !

Malheur aux peuples qui, à défaut de l'évolution organique, qu'ils étaient en droit d'attendre des mandataires de la science et de l'autorité divines, en sont réduits à faire, par eux-mêmes, une révolution brutale, empirique et désastreuse ! Mais trois fois malheur et malédiction en même temps, sur la tête des responsables, surtout quand, avertis une première fois, ils continuent à mépriser les grands enseignements de la Providence ! !

Dans les conditions, à jamais déplorables, où se fit le mouvement en France, il n'y eut pas, il ne pouvait pas y avoir de parturition normale, biologique et sociale.

Ce fut un avortement, une violation criminelle des saintes lois de la vie. Tout alla de travers. L'œuvre rata, souillée de boue, de sang et de feu.

VI

Elle est à reprendre. Elle n'est pas faite ; elle est à faire, de toutes pièces. Elle ne s'accomplira pas sans Rome ; voilà pourquoi les responsabilités qui incombent à celle-ci, me font frémir d'épouvante. Je ne tremble pas pour le Vicaire de Jésus-Christ, je tremble pour l'Empereur clérical qui a si longtemps paralysé le Pape. La Chrétienté ne se régénérera pas sans Rome, régénérée elle-même, la

première, à cet effet. Tant que celle-ci ne rentrera pas dans la voie divine de l'*Eternel Evangile*, (1) le monde n'y entrera pas non plus. Le Saint-Siége apostolique est une Epigénèse essentielle de Sociologie.

Au milieu du système gouvernemental que cherchent d'instinct les peuples modernes, la Papauté occupe le point central, où sont fixés, dans une roue, l'axe de rotation et le moyeu.

Leibnitz l'a dit avant moi.

Vous ne changerez pas cette économie providentielle.

Lorsque, dans une roue, les rayons, les jantes, toutes les pièces sont mises en branle, le centre ne bouge pas, ou du moins semble ne pas bouger. Cependant la force est là : c'est de là que les rayons vont agir sur la circonférence; c'est de là que part l'impulsion... et tout tourne, tout, même le moyeu, même l'axe.

C'est en ce point organique et central du corps social que se tient le Christ vivant, caché derrière Pierre, comme Pierre l'est derrière Hildebrand, et comme Hildebrand l'est derrière le César clérical, dans la multiplicité d'attributions entassées sur la tête du Pape, et symbolisées par la Tiare.

La vertu de la Rédemption sociale se trouve ainsi prisonnière, pour ainsi dire, dans un triple maillot de ligatures et de gaînes.

N'ayez pas peur ! pour plus inextricable que paraisse ce *nexus*, il sera défait !

Sera-ce d'un coup de sabre révolutionnaire, comme il advint à Gordium? sera-ce par la Science? — Par la science, j'espère.

Sinon, ce serait à recommencer, Dieu sait après quelles calamités ! car le sabre ne résout rien; c'est l'arme de César, et César est un monstre brutal et sanguinaire. La science seule résout, car la science est divine.

Le Christ ne renverse pas; il relève. Il n'abolit pas la

(1) Evangelium œternum. (Apoc. XIV. 6.)

Loi, il l'accomplit en la transfigurant ; il est la résurrection (1).

Pouvez-vous imaginer quel coup de Soleil éclatera dans nos ténèbres, à l'heure où son dogme éternel s'illuminera des rayons de toutes nos sciences, ou plutôt, où nos sciences reconnaîtront qu'elles s'illuminent du rayonnement de son dogme ? Alors on découvrira l'harmonie parfaite qui règne, entre le dogme et la science, entre la foi et la raison, entre l'Evangile social et la civilisation moderne ; alors toutes les aspirations de la conscience nouvelle se trouveront réalisées.

Or, je dis que cette transfiguration, symbolisée par celle de Thabor, est sur le point de s'accomplir.

Si les plus grands savants de nos jours, ceux qui excellent dans toutes les branches de la science, étaient réunis *demain*, dans la 1re Chambre de la synarchie trinitaire et sociale qui finira bon gré mal gré par prendre la place de tous nos mauvais gouvernements, — *demain*, la merveille dont je parle se montrerait aux yeux de tous, et la race humaine aurait cessé de souffrir.

La Religion du Christ est de taille à répondre à toutes les exigences des temps nouveaux.

La logique tirera, des entrailles mêmes du Saint Evangile, « *cette Religion raisonnable* » que réclame l'humanité par la plume des écrivains du jour : « Elle seule pacifiera « tous les esprits, en enseignant les formules scientifiques « de la morale et du travail ; elle seule amènera une amé- « lioration de l'espèce humaine, dont profiteront ensemble « la *collectivité* et *l'individualité*, dans une existence *ter-* « *restre* et non plus seulement *céleste, palpable*, et non « plus seulement *éthérée, appréciable* et non plus seulement « *mystique*, déduite de *principes indiscutables* et non pas « fondée sur des hypothèses *inintelligibles*. » (2).

Cette religion pressentie, mais très mal conçue jusqu'à

(1) Ego sum Resurrectio et vita. Joan. XI. 25.
(2) Prince Lubomirsky.

présent, même par l'auteur que je viens de citer, réalisera la *Promesse Dominicale,* dans toute son étendue... ce qui est dire beaucoup plus qu'on n'a rêvé jusqu'à cette heure.

Ah! si vous croyez mieux faire que le Christ, vous, politiciens de tous les partis, de toutes les écoles, et de toutes les sectes, vous vous trompez étrangement! Son idéal dépasse le vôtre, de toute la hauteur qui sépare la terre du ciel; et son idéal n'est pas celui d'un songe-creux? C'est l'idéal d'un positiviste et d'un algébriste. Le Christ est la Raison suprême; et il ne serait pas rationaliste! Il est comme Verbe créateur, l'essence même de tous les êtres, et il ne serait pas réaliste! Rayez ces erreurs de vos papiers et de vos cerveaux, sectaires de la Science et de la Religion.

Qu'on le sache bien à Rome : Il n'y a plus une minute à perdre. Il faut, sans coup férir, se mettre à l'œuvre, car tout craque dans l'édifice social, et tout s'effondre dans le vieux temple. De la Science, s'il vous plaît! Il nous faut de la Science! Il nous en faut absolument!

L'heure de la Résurrection des peuples a sonné.

Mettons en relief, dans une lumière irrécusable, le côté social de l'Évangile, tenu caché, jusqu'à ce temps, pour un dessein providentiel.

Dégagée comme elle est enfin « *des filets des chasseurs* », dont parlent les prophètes, l'humanité redevenue libre, d'esclave qu'on l'avait faite, ne s'inclinera plus devant l'*autorité arbitraire de la force;* elle ne fléchira que devant *la force arbitrale de l'autorité,* — ce qui est bien différent. Le type religieux ne sera plus *le cadaver* de Loyola; ce sera la noble élévation de l'esprit, le vol de l'aigle vers la lumière dont le soleil est Dieu. Désormais, elle ne courbera sa tête radieuse que sous la main savante de son Rédempteur religieux, politique et social, régnant sur elle par des Institutions *impersonnelles,* où les princes de toute robe et de toute dénomination ne seront plus rien, et où les principes éternels seront tout. Et si dans cette nouvelle

Église, qui sera celle-là même qu'on vit à l'origine, il venait à se rencontrer en homme tenté de s'agenouiller devant un autre homme, serait-ce devant Pierre lui-même, Pierre retrouverait son verbe d'autrefois pour crier à ce frère : « Debout devant moi, car je suis homme, moi aussi, et homme comme vous (1). »

Aux adultes de notre époque, nous avons donc à révéler, dans toute sa magnificence, l'esotérisme des paraboles. Il n'y a pas d'autres solutions que celles du Christ aux problèmes économiques qui font trembler avec raison les sociologistes de notre époque, les plus clairvoyants et les plus intrépides.

Ceci était écrit depuis longtemps dans notre gnose :

« *Solutio omnium difficultatum, Christus!* »

VII

Appuyés sur ce Christ scientifique et social, nous doublerons aisément le *Cap des Tempêtes,* qu'a rencontré l'Humanité. Sinon ce serait le naufrage de la Planète, un cataclysme qui serait le dernier.

Courage, saint Père, et de l'avant ! La réforme, par la Science ! Comment voulez-vous que les nations modernes, autonomes aujourd'hui, libérales, émancipées d'un bout à l'autre de la chrétienté, puissent reconnaître leur Libérateur, sous l'accoutrement dont nous le tenons encore affublé, et sous les dehors mortuaires que lui donna la scolastique du Moyen-âge, pour le mettre à la portée des barbares de cette époque ?

Il n'est plus là, pétrifié, pour ainsi dire, dans la rigide terminologie de notre scolastique, emmailloté, comme une momie, dans les suaires de notre dogmatique. Surrexit! non est hic ! (2).

Il triomphe ailleurs, au-dessus de nos têtes et de nos

(1) Petrus verò elevavit eum dicem : Surge et ego ipse *homo* sum ! (Act. X. 26.)
(2) Marc XVI. 6.

formulaires ultramontains, aussi vides de son esprit que l'est, de son corps, le sépulcre de Jérusalem, autour duquel nos sectes routinières montent la garde, toujours prêtes à s'entre-tuer. Grand symbole de ce que l'ignorance et le fanatisme ont fait de nous !

Le Christ plane plus haut, ressuscité, glorieux, resplendissant de tout l'éclat des sciences modernes, lesquelles ne font que refléter les rayonnements de son front et les éclairs de ses yeux, — comme il l'avait annoncé (1).

Prêtres, faisons de la Science à notre tour ; sortons des tombeaux de l'abstraction et de la métaphysique, pour entrer dans la pleine vie du concret et du réel. Le rêve nébuleux du Ciel nous a trop fait négliger le terrain pratique, sinon pour nos Eminences et nos Grandeurs, du moins pour la masse innombrable des pauvres, des humbles et des petits.

Nous avions bel et bien oublié que, suivant la parole du Maître, la volonté de Dieu doit s'accomplir *ici-bas,* comme elle se fait *là-haut,* dans un gouvernement qui repose sur la base trinitaire de la *Vérité,* de la *Justice* et de l'*Economie* sociales (2).

Il y a plus, il y a mieux, dans notre Evangile, que ce que nous en avons déduit jusqu'à présent. A la donnée religieuse et morale, que nous en avions dégagée tant bien que mal, il faut que nous ajoutions enfin la donnée sociologique, les vraies formules de la vie des peuples.

Si nous sommes incapables de ce travail, s'il est vrai, comme l'écrivait Mgr Isoard, « qu'en fait de sciences nouvelles, nous sommes *nuls* dans nos séminaires », eh bien ! appelons les savants à notre secours. « Nous vous viendrons en aide, quand vous voudrez », disait Michelet; acceptons cette offre bienveillante, et que l'*alliance de la Religion et de la Science* s'accomplisse une seconde fois,

(1) Joan. XIV. 16-26. — XV. 26-XVI. 7.
(2) Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terrâ. (Matth. VI. 10.)

telle qu'on la vit dans les temples universitaires de l'antique Paradesa.

C'est parmi nous, je le répète, sur terre ferme des vivants et non pas seulement dans les régions d'outre-tombe, que le Rédempteur est venu planter le Royaume de son Père.

Notre globe est un globe céleste, lui aussi, bien que noirci encore de crimes et de sang ; il a sa place au firmament, et il se range astronomiquement parmi les groupes sidéraux qui forment notre tourbillon solaire.

Cette pauvre planète et son infime humanité, sœurs cadettes d'autres planètes et d'autres humanités, plus heureuses que les nôtres, ont à évoluer, pour se transfigurer sur place.

La Terre, cessera d'être ce qu'elle est encore de nos jours, un véritable enfer, où les peuples s'entre-tuent comme des démons, depuis près de six mille ans, où les forts écrasent les faibles, où les grands mangent les petits et où les riches dévorent les pauvres.

On n'y mourra pas éternellement de faim. C'est abominable, ce qui se passe : les cadavres innombrables que le crime jette à la terre, ou qui s'y précipitent d'eux-mêmes, pour échapper aux étreintes du désespoir, révoltent cette mère, rassasiée jusqu'au dégoût du sang de ses enfants. Il n'y a que le *sans-entrailles*, qui ne souffrent pas de cette horreur.

Les loups voraces, les tigres, les hyènes, les chacals, les renards et les chiens, qui font leur pâture de ce monde, disparaîtront. Les instincts rapaces, libidineux et féroces y feront place à des sentiments chrétiens. Les accapareurs, les roués et les filous, les draîneurs de capitaux, les rafleurs d'or, les affameurs des multitudes, les grands voleurs et les grands scélérats de la politique, renonceront au jeu satané de leurs maudits coups de bourse et de leurs savantes rapines.

Toute l'erreur des prétentions ultramontaines git dans la persuasion que l'individu, la famille et la cité reçurent de l'Eglise, au moyen-âge, l'ordination chrétienne qui découle scientifiquement de l'Evangile. C'est faux, archi-faux ! Cette ordination se fit du mieux qu'on put, à cette époque barbare ; elle se fit selon le vieux principe césarien de l'*empire de la force*, principe violateur de la justice, et que foudroya le Christ Rédempteur, pour lui substituer son principe à lui, celui de la *force de l'autorité*, basée sur la Justice, sur la Vérité, et sur l'Economie scientifiques et sociales (1).

Ce maudit système, nécessaire en son temps, devait se dissoudre sous l'action dynamique de l'Esprit de l'Evangile, qui est un Esprit de Liberté, d'Egalité et de Charité fraternelle, répondant, de tout point, au trinôme sociologique de l'âge d'or.

De là, pour n'avoir pas voulu le reconnaître, les Maîtres de la terre, ont vu surgir la Révolution qui date, non de 89, comme on dit vulgairement, mais des Apôtres. On l'avait étouffée, mais elle reparut à la première aurore de la Renaissance chrétienne, aussitôt après l'an mil, comme on le verra par le détail dans un autre chapitre ; elle reparut alors pour venir faire son coup d'éclat en 1789.

Faudra-t-il donc qu'elle recommence ? Malheur à vous, dans ce cas !

Sans doute, le clergé fit bien, au Moyen-âge, de promettre aux opprimés, par de là cette existence endiablée, le règne à venir de la justice divine, où tout serait remis dans l'ordre, et où se ferait « *la restitution de toutes choses,* » comme enseigne l'Apôtre (2).

« Le Royaume des Cieux, tant qu'il ne pouvait pas s'éta-
« blir sur la terre, il fut bon, dit Maxime Du Camp, de le
« montrer là-haut. La Foi l'attendait, l'Espérance s'en

(1) Reges gentium dominantur... non erit *sic* inter vos. Luc XXII. 25. — Marc X. 42. — Matth. XX. 25.

(2) Tempora restitutionis omnium. Act. III. 21.

« consolait, la Charité le réalisait pour les pauvres, comme « elle pouvait ; mais la Science seule y conduit l'huma- « nité, et le fera descendre sur la Terre. » (1).

Parler ainsi, c'est chanter l'*Adveniat*, c'est parler comme Jésus-Christ.

Repousser ce dogme, c'est jeter à la face du Rédempteur l'outrage d'un démenti, et c'est donner raison, du même coup, à ce blasphème d'un philosophe moderne : « Si son règne est impraticable chez nous, et s'il est vrai « qu'il ne soit pas fait pour ce monde, qu'il aille planter « son utopie dans la lune, ce grand idéologue ! »

Mais le Christ n'a pas dit que son Royaume n'est point de ce monde ! Il n'en vient pas, disait-il ; il n'est pas encore réalisable à cette heure « nunc » (2) ; mais il commandait en même temps d'en implorer l'avénement. Et il ajoutait : en principe, vous l'avez déjà parmi vous (3). Il dépend de vous de l'y faire fleurir, et de lui faire donner tous ses fruits (4).

Quelle ironie ! après dix-neuf siècles d'attente et de souffrances, quelle ironie pour les pauvres, dont les yeux s'ouvrent, et qui s'aperçoivent enfin du jeu criminel dont ils ont été les dupes et les victimes jusqu'à présent !

C'est clair désormais, si le Ciel ne leur vient pas, c'est qu'on l'empêche d'arriver. D'autres l'ont escamoté à leur profit exclusif, et ils s'en sont mis les clefs en poche. A qui ose les réclamer, ces clefs, malheur ! pour toute réponse, on les brûlait quand on pouvait, et de nos jours encore on leur riposte à coups de canon, avec des raisonnements qui sont les résonnements de la mitraille.

Qu'on l'ouvre enfin, ce Paradis, sur la Terre ! Qu'on l'ouvre à deux battants, par la Science et par la Religion, si l'on ne veut pas que les révolutions en brisent les serrures et en défoncent les portes.

(1) Maxime Du Camp. La Charité dans Paris.
(2) Joan. XVIII. 36.
(3) Luc XVI. 21.
(4) Joan. XV. 16.

Prêcher aux autres la résignation quand on est soi-même dans la jouissance de tous les biens d'ici-bas, quelle dérision !

« Monsieur le Curé, disait une douairière, je trouve que « dans vos prônes aux petites gens, vous ne leur répétez « pas assez que la Providence a bien fait toutes choses, et « qu'ils n'ont pas à murmurer contre les riches. Si la « sainte volonté du Seigneur est qu'il souffrent ici-bas, « ils n'ont qu'à se résigner pour mériter le Ciel, dans un « autre monde où ils ne souffriront plus. Vous nous per- « dez, Monsieur le Curé, et vous vous perdez vous- « même, faute de bonne théologie ! »

Quelle insulte à la Providence du Père ! Non, Madame, mille fois non ! telle n'est pas la volonté de Dieu ! Et, si la Rédemption s'est faite c'est précisément pour en finir avec cet abominable état de choses !

Nous ne sommes pas prêts d'en venir à bout. Je montrerai les obstacles dans un chapitre particulier. Ici je ne les signalerai qu'en passant :

Voyez ce jeu d'enfer : à mesure que montent les parvenus, ceux-là mêmes qui, pauvres hier, criaient si fort contre les riches, ils trouvent que les choses ne vont plus si mal, une fois que, nantis à leur tour de la fortune, ils ont pu mettre les pauvres sous leurs pieds.

Ah ! ce qu'on entend sortir de ces lèvres à rebords d'écuelle, comme dirait Alphonse Daudet ! « Le peuple, le « peuple ! le vrai peuple, c'est nous, disent-ils ; ce qui « grouille en bas, dans la misère, c'est la vile plèbe. Le « mauvais côté de notre civilisation, c'est d'avoir élevé la « canaille jusqu'à nous, et de l'avoir faite notre égale, « devant la loi. »

Ainsi parlent les révolutionnaires de la veille, devenus les conservateurs du lendemain !

César n'est pas mort, vous dis-je.

Je le démasquerai sous toutes ses faces !

Ferai-je du scandale ? Pour les politiciens de tous les partis et de toutes les sectes, c'est possible ! Mais pour la grande masse de l'Humanité, non ! certainement non.

D'ailleurs peu m'importe ! La règle canonique est là, qui me force à parler : « Sacrifier la vérité, pour éviter le scandale, c'est mal ! » (1).

Je serai franc, sincère et droit.

Je comprends que le Pape se taise encore ; et me condamnerait-il, que je le comprendrais aussi, sans m'en émouvoir, en aucune manière.

S'il était à ma place, indépendant comme je me trouve, et voyant ce que je vois, le Pape écrirait ce que j'écris ; et si j'étais à la sienne, lié comme il est (2) et voyant ce qu'il voit, je garderais peut-être sa réserve. Ce que je dis-là, ce n'est pas la bouteille à l'encre, du moins pour ceux qu'éclaire l'Evangile.

Moi, je vais en piqueur du Christ social. Pionnier de la synarchie évangélique et du Royaume de Dieu, sentinelle avancée dans les voies de la Rédemption universelle, qu'ai-je à redouter ? La seule chose qui puisse m'arriver, c'est de passer pour *fou*, comme Saint-Paul (3) ou pour *licencieux*, comme mon divin Maître (4).

Grand honneur qu'on me ferait, et que je ne mérite certes pas.

Dans tous les cas, il est certain que le plan transcendant de l'Epopée messianique se dévoile, en ce moment, aux yeux des savants, — et je sais qu'il se réalisera dans sa portée sociale tout entière. C'est inévitable.

Pauvres et riches s'en réjouiront également : les premiers y ont tout à gagner ; les seconds n'y ont rien à perdre.

« La question sociale n'est pas si compliquée qu'on se « le figure, disait Victor Hugo ; elle est très simple, pour « ceux qui la voient de haut. » (5).

(1) « Melius est ut scandalum oriatur, quam ut veritas derelinquatur. »
(2) Joan. XXI. 18.
(3) Act. XVI. 24.
(4) Luc VII. 34.
(5) Victor Hugo. Discours du Château-d'Eau, en faveur des Congrès ouvriers.

Laissez se dérouler l'action du Rédempteur. Pas de drame, pas de poème, qui puissent se comparer à ce Drame et à ce Poème.

« Ramener ici-bas, pour qu'il y fleurisse de nouveau, « l'*Age d'or* des traditions antiques, voilà, disait Fourier, « le terme final de la Rédemption, sa clôture et son « triomphe. »

Ce mot de Fourier est plus juste que celui de Saint-Simon.

Sans avoir vu, comme Fourier, *le point de départ* de la Rédemption sociale, Saint-Simon en a très bien vu, pourtant, le *point d'arrivée :* « L'âge d'or, que la tradition met « à tort dans l'origine, est devant nous », disait-il.

Il est à la fois, dans le principe et dans la fin, dans l'Alpha et dans l'Oméga du monde : nous en venons, et nous y retournons.

En parlant comme il a fait, Fourier parlait comme ont parlé tous les Prophètes canoniques, et comme ont aussi parlé tous les Voyants des Temples universitaires.

Ecoutez-les :

CHAPITRE II

LES PROPHÉTIES ET LES ORACLES

SOMMAIRE : I. Prophéties canoniques. — II. Comment elles se sont accomplies. — III. Prophéties extra-canoniques. — IV. Oracles évangéliques. — V. Comment ces oracles se réalisent de nos jours.

I

Il y aura de nouveaux Cieux et une nouvelle Terre (1). Les vieux Cieux passeront, la vieille Terre passera; mais ma parole ne passera pas (2).

Vision du crépuscule et vision de l'aurore : Sentinelle, qu'y a-t-il depuis le soir? Qu'y a-t-il depuis le matin (3)?

La Fin vient! La Fin vient!! La Fin vient!!! La voici sur les quatre coins du globe (4).

La grande journée de l'Eternel commence : journée de ténèbres et de brouillards, de méprises et de confusions (5).

Laissez passer la tempête de Jéhova et la fureur de son ouragan (6).

J'ébranlerai les montagnes et les mers; je briserai le Ciel et la Terre, et je soulèverai toutes les nations (7).

L'armée des cieux se fondra; le pavillon céleste sera roulé comme une tente qu'on replie, comme un volume qui

(1) Isaïe LXV. 17.
(2) Marc XIII. 31.
(3) Isaïe XXI. 11. 12.
(4) Ézéch. VII. 2.
(5) Soph. I. 4.
(6) Jérém. XXX. 25. XXXIII. 19.
(7) Aggée II. 6. 7.

se referme, et les Étoiles tomberont du firmament comme les feuilles du figuier en automne (1).

J'anéantirai tous les gouvernements de la terre; ma justice soufflera sur eux, et ils sécheront d'épouvante, et le tourbillon de ma colère les emportera comme des brins d'herbe (2).

Je foulerai les montagnes sous mes pieds jusqu'à les réduire en poudre; j'aplatirai les côteaux comme une jonchée de paille broyée (3).

La Terre chancellera comme un homme ivre; elle sera réenlevée comme une loge de vigneron, et changée de place comme une tente qu'on transporte (4).

Élevez vos yeux vers le Ciel, abaissez-les sur la Terre : de tout cela, que restera-t-il? Rien! Les Cieux s'évanouiront comme la fumée; la Terre sera rejetée comme un vêtement usé (5).

Je ferai entièrement périr toutes choses de dessus ce globe (6).

Fils de l'homme, va dire aux princes : Jéhova rompra vos sceptres; il cassera dans vos mains vos bâtons de commandement et vos verges de domination (7).

Sous le coup des iniquités qui ne cessent de les harceler, les peuples s'embraseront comme des fours; ils dévoreront leurs gouverneurs; ils consumeront leurs rois et leurs prêtres. Ils briseront leurs sépultures et ils jetteront hors des tombeaux les ossements des princes et des sacrificateurs, et ces os seront répandus comme du fumier dans les champs (8).

A force d'être pressurées, les nations poussent des hurlements de rage et de désespoir; à cause de ces crimes, mon nom est partout blasphémé chaque jour, continuellement (9).

(1) Isaïe XXXIV. 4.
(2) Isaïe XL. 23.
(3) Isaïe XLI. 15. 25.
(4) Isaïe I. 8. XIII. 12. XXIV. 18.
(5) Isaïe LI. 6.
(6) Soph. I. 2.
(7) Isaïe XIV. 4. XXII. 9. — Jérém. IV. passim.
(8) Osée VII. 7. — Jérém. VIII. 1. 2.
(9) Isaïe LII. 5.

Ils mangent la chair de mon peuple; ils tondent mon peuple; ils arrachent la toison à mon peuple (1).

Mais ce dégat finira : ceux qui oppriment cesseront d'opprimer; ceux qui tondent cesseront de tondre (2).

Je reduirai les princes à rien (3).

O mon peuple! je briserai le joug qu'ils font peser sur tes épaules; je romprai les lanières avec lesquelles ils te garrottent (4).

L'homme formidable ne sera plus. Le trône des Déloyaux sera jeté par terre (5). Je mettrai tout à la renverse, à la renverse, à la renverse! (6).

Ceux qui te dévorent seront dévorés; ceux qui te dépouillent seront dépouillés, et je livrerai au pillage ceux qui te pillent (7).

Ils périront parce qu'ils ont violé l'alliance éternelle qu'ils avaient faite, dans la justice, avec les peuples (8).

Ils n'aiment qu'une chose : le *donnez-nous* (9).

Dépouillés de leurs vêtements de joie, ils s'habilleront de frayeur, avec des tuniques d'épouvante et des casaques de tremblement (10).

Ils ont semé des vents, ils ne moissonneront que des tempêtes (11).

Que n'ont-ils semé la justice! Ils auraient récolté la paix (12).

Et ce n'est pas seulement dans la cour des rois, aux oreilles des princes, que retentissent ces oracles. L'œil des prophètes a fouillé partout, jusqu'au fond des sanctuaires, et leur voix porte le frisson dans toutes les synagogues.

Fils de l'homme, perce la paroi de mon Temple. Vois ce qu'ils font là, dans les ténèbres, chacun dans son cabinet peinturlé d'images. — Et je vis des choses abominables : des figures de reptiles et de bêtes immondes. Ils étaient là

(1) Michée III. 3.
(2) Isaïe XVI. 4.
(3) Isaïe XL. 23.
(4) Jérém. XXX. 8.
(5) Daniel VIII. 23.
(6) Ézéch. XXI. 32.
(7) Jérém. XXX. 16.
(8) Amos I. 9.
(9) Osée V. — Isaïe I. 23.
(10) Ézéch. XXVI. 16.
(11) Osée VIII, 7.
(12) Isaïe II. 17.

soixante-dix d'entre les Anciens, se tenant debout autour de Zaanzanja, fils de Sçaphan, à qui ils donnaient de l'encensoir au visage (1).

O Aholiba! voici ce que dit l'Éternel : Je vais exciter contre toi ceux avec lesquels tu t'es prostituée, les gouverneurs et les magistrats, les grands seigneurs, les princes et les rois. Ils te dépouilleront de tes vêtements; ils enlèveront les ornements dont tu te pares. Ils te laisseront exposée aux regards de tout le monde. Les puissants sont venus vers toi comme vers une femme perdue, et c'est dans le lieu saint, au milieu de mon encens et de mes parfums, au chant sacré des hymnes, que ces abominations ont été commises. Qu'on la juge, comme on juge les adultères, et qu'on l'assomme à coups de pierres (2).

Au lieu de la vision, vous aurez les ténèbres sur l'autel, et la nuit au lieu du jour. Le soleil se couchera sur vos têtes, et la clarté deviendra, pour vous, noire comme la poix (3).

Malheur aux pasteurs qui se sont repus eux-mêmes, au lieu de paître leurs ouailles (4).

Qu'on ôte cette tiare! Elle ne sera plus. Déposez cette couronne. J'abaisserai ce qui est en haut; j'élèverai ce qui est en bas. (5).

Vous vous abusez, prêtres, avec vos invocations de mensonges : Temple de Jéhova! dites-vous; Temple de Jéhova! Temple de Jéhova! — On vous en donnera de Temple de Jéhova! Et qu'en avez-vous fait? — Une caverne de voleurs! Oui, c'est moi, Jéhova, qui vous le dis en face. Allez voir à Scilo ce que j'ai fait de votre ancien temple (6).

Je traiterai comme souillés les princes des lieux saints (7).

Bêtes des champs et bêtes des forêts, vous pouvez

(1) Ézéch. VIII. 6-17.
(2) Ézéch. XXIII. 22-47.
(3) Michée III. 6.
(4) Ézéch. Voir le commentaire de Chrisostôme appliquant ce texte aux prêtres de son temps.
(5) Ézéch. XXI. 31.
(6) Jérém. VII. 1-12. — Matt. XXI, 13.
(7) Isaïe XLIV. 18.

envahir mon sanctuaire. Les sentinelles en sont aveugles; ils ne savent rien : ce sont des chiens muets (1).

Ils ont les yeux platrés, de sorte qu'ils ne voient plus; ils ont le cœur muré, de sorte qu'ils ne comprennent plus (2).

Vous devriez être des maîtres consommés depuis que vous êtes à l'étude, et voilà qu'il faut vous remettre aux premiers éléments des sciences divines, semblables à des enfants qui ne supportent pas d'aliments solides et qui ont encore besoin du lait de la nourrice (3).

Le Royaume de Dieu vous sera ôté, pour être donné à une nation qui lui fera porter des fruits de Justice (4), et votre maison deviendra déserte (5).

Ils ont dit : Nous sommes les sages; la loi de l'Éternel est avec nous. — Mensonge, mensonge! La plume des scribes est une plume de fausseté. Ils ont rejeté la *Parole;* comment la sagesse serait-elle avec eux? (6).

Ils ont beau faire appel de secours à tous les rois de la terre, et sonner, aux quatre vents, de la trompette d'alarme, il n'y aura personne qui se mette en campagne pour eux (7).

Mais voici qui est encore plus effrayant : Elle est tombée la grande Babylone, et les images taillées de ses dieux se sont brisées par terre (8).

Mystère! Babylon magna! Mère de formications et d'impuretés! (9).

Je vous dirai l'abominable sacrement de la Femme et de la Bête qui la porte, assise sur les sept collines (10). Cette Femme est la grande cité qui étendit sa domination sur tous les rois de la terre (11). Épouse adultère, elle s'est abandonnée aux puissants de ce monde et aux marchands spéculateurs des intérêts des nations (12). Elle a soûlé les

(1) Isaïe LVI. 9.
(2) Isaïe XLIV. 12.
(3) Hébr. V. 12.
(4) Matt. XXI. 43.
(5) Luc XIII. 35.
(6) Jérém. VIII. 8.
(7) Ezéch. VII. 14.
(8) Isaïe XXII. 9.
(9) Apoc. XVII. 5.
(10) Apoc. XVII. 7-9.
(11) Apoc. XVII. 18.
(12) Ezéch. XIII. 28. — Apoc. XVIII. 3.

peuples du vin falsifié de ses doctrines, et on l'a vue s'énivrer du sang des martyrs de Jésus (1).

Séparez-vous d'elle, mes enfants (2). J'ai répudié cette Femme ! elle n'est plus mon épouse, qu'elle vous montre sa lettre de divorce (3).

« Toute Église devient Babylone, dit un saint, quand la « charité disparaît de son cœur, pour y faire place à « l'amour du pouvoir, et quand les pasteurs se paîssent « eux-mêmes au lieu de paître leurs troupeaux. Cet amour « de soi se porte à de tels excès, dès que la bride lui est « lâchée, qu'il s'attaque à Dieu lui-même, jusqu'à prendre « sa place sur l'autel. »

Peut-on s'étonner après cela d'entendre saint Pierre s'écrier : « Le Jugement commencera par la maison même de Dieu (4) ». Cette menace n'est que l'écho de celle d'Ézéchiel : « Ouvriers de la destruction, à l'œuvre tous ! et commencez par le sanctuaire ! » (5).

II

Je m'arrête pour respirer.

Aussi bien, comment redire tout ? C'est par milliers qu'éclatent dans nos Saints Livres, ces foudroyants anathèmes. Il en est même d'inexprimables.

La langue des prophètes est une langue à part, forgée pour eux, dirait-on, sur les enclumes des cyclopes, avec du picrate et des éclairs. Aux purs, tout est pur ; aux saints les grandes audaces et les mots crus, au besoin. La justice indignée de ces consciences indomptables pousse des cris qui déchireraient les oreilles des albinos de la foi.

Porte-parole de l'humanité souffrante, ils hurlent les

(1) Apoc. XVII. 6.
(2) Apoc. XVIII. 4.
(3) Osée II. 25.
(4) I. Pétr. IV. 17.
(5) Ezéch. IX. 6.

tourments de tous les siècles martyrs. Qu'on imagine les douleurs, les larmes, les sanglots et le désespoir de plusieurs générations, ramassés, accumulés dans une poitrine d'homme, et se frayant un passage de vive force, comme les cataractes du Niagara, ou comme la lave des volcans, pour se répandre à travers le monde : — tel est leur verbe formidable !

Aussi quels éclats de tonnerre ! Cela résonne comme les clairons du dernier jour, avec un souffle à la Rouget de l'Isle. On dirait la générale d'une révolution, ou la sainte Marseillaise de la Délivrance universelle, annonçant aux peuples leur salut national, le réveil des forces sociales et la résurrection de la chair des esclaves.

Le symbolisme de ce langage est d'un grandiose et d'une vérité qui saisissent. Qui peut s'y tromper?

Ces côteaux des siècles qui se brisent, ces montagnes de l'ancien Monde qui s'éboulent avec fracas, désignent, sous des images qui les voilent à peine, les vieilles grandeurs dynastiques, ces colosses monstrueux de la puissance souveraine et de l'autocratie absolue, ces monopoles écrasants de la fortune, dont la ruine se consomme de nos jours, partout où a passé l'Esprit du Rédempteur, dans un vent d'Evangile.

Cette Babylone, où les accouplements adultères du temporel et du spirituel, de la politique et de la religion, ont enfanté l'abomination de la désolation, faut-il dire quel nom elle porte de nos jours?

Ces princes réduits à rien, et à qui le Tirtée des temps modernes, Béranger, recommande de faire l'aumône ; et ces autres princes, ceux des lieux saints, qui fatiguent de leurs revendications toutes les chancelleries du monde en faisant signe aux Etats de leur venir en aide, sans qu'aucun pouvoir tire l'épée en leur faveur, est-il besoin de les désigner plus clairement?

Ces peuples embrasés comme des fours, qui dévorent leurs gouverneurs, leurs prêtres et leurs rois, qui brisent

leurs tombeaux pour en jeter les cendres aux vents, ne les connaissez-vous pas?

Ces vieux cieux qui s'effondrent, ce vieux soleil devenu noir comme un sac de charbon, ces vieilles étoiles qui tombent du firmament, ne les voyez-vous pas dans les dogmes autoritaires, dans les principes erronés, dans les idées arbitraires, dans les préjugés intéressés, dans toutes les fausses lumières qui brillaient au ciel de César, et que la Science va balayant de nos horizons intellectuels?

Ecoutez Saint-Paul :

« Celui dont la voix a si souvent remué la terre, a fait « maintenant cette promesse : encore une fois j'ébranlerai « non seulement la terre, mais encore le ciel. Or, ces « mots : *encore une fois*, marquent l'abolition des choses « temporelles et muables, afin que celles qui sont éternelles « et immuables subsistent seules... Notre Dieu est un feu « qui consume. » (1).

III

Et prenez bien garde à ceci : ces mêmes prophéties, revêtues du même symbolisme, et répétées presque mot par mot, sortirent à la fois de tous les sanctuaires universitaires de l'ancien monde. Elles vinrent de partout se mêler et souvent se confondre, avec celles des voyants orthodoxes d'Israel et de Juda.

L'accord fut général. « Qu'on n'oublie pas, dit le savant « auteur des *Missions*, que toutes les prophéties du monde « ont annoncé, en chœur, à tous les peuples, leur résur- « rection nationale et leur salut social. » (2).

Ce fait s'impose à l'attention de tous, et particulièrement du Pape et des Evêques.

(1) Hébr. XII. 26.
(2) Saint-Yves, Missions des Juifs, p. 100-101.

Qu'ils prêtent l'oreille à ce concert universel : « Il doit venir un temps, marqué par les destins, dit Théopompe, où Ahriman sera détruit. Alors, on ne verra plus d'inégalités ni d'injustices sur la terre. Celle-ci deviendra le séjour d'hommes heureux, vivant comme des frères sous le même toit, revêtus de corps purifiés, exempts de maladies. A l'ombre des tabernacles de la paix, ils jouiront d'un bonheur inaltérable, nourris des fruits de la Justice et de la Vérité, sous le sceptre béni d'Ormuzd, ou du Dieu de la lumière. » (1).

Les anciens Toscans enseignaient que l'Univers sera dissous, pour prendre une nouvelle forme ; des signes annonceront ce prodige dans le ciel : les trompettes des anges retentiront de toutes parts, et les vieilles étoiles se détacheront du firmament, pour faire place à d'autres foyers de lumière.

C'est, comme on le voit, le même parabolisme que chez les prophètes, que dans l'Evangile, et dans l'Apocalype dont presque toutes les images se retrouvent dans la théologie persanne.

Les livres sacrés des Perses primitifs, ceux de l'Iran, du Touran, de l'Inde, de la Chine et du Japon, présagent les mêmes évènements et les peignent sous les mêmes allégories.

Dans Nonus, le Dieu vainqueur que chante ce poète, dans ses immortelles Dyonisiaques, foudroie sur la terre Typhon ou Typée, artisan du mal moral et du mal physique, qui dévastent ce globe. Il rétablit parmi les hommes, après sa victoire, le règne de la justice, de l'amour et de l'harmonie sociale.

L'Edda parle, comme Isaïe, d'un Ciel nouveau et d'une nouvelle Terre : « La nouvelle Terre, dit-elle, sera plus belle que la première ; elle sera plus agréable, couverte de verdure et de moissons qui croîtront d'elles-mêmes, sans être fécondées par les sueurs de l'homme, — (tellement la

(1) Ce passage et les suivants sont cités par Dupuis dans son « Histoire critique de tous les cultes... », à partir de la p. 378. Edition déjà signalée.

la science aura substitué partout l'action puissante des machines et des forces de la nature, à la corvée des esclaves et des mercenaires). — Les injustices, les maux, les douleurs seront bannis de ce monde, ajoute la prêtresse.

La Voluspa, prophétesse des scandinaves, nous montre le grand Dragon — c'est encore le Dragon de l'Apocalypse — attaqué et tué par le Fils d'Odin, ou le Dieu Thor. « Le vieux Soleil s'éteindra, dit-elle ; la vieille Terre se dissoudra ! Mais je vois briller un nouveau Soleil ; je vois sortir une nouvelle Terre, je vois ondoyer des moissons mûres que la main de l'homme n'a point semées. Le mal s'enfuit, le mal disparaît. »

Dans les livres sacrés de tous les peuples, se retrouve ce même dogme philosophique d'un monde détruit et remplacé par un meilleur ordre de choses, social, religieux, économique.

Cette croyance fait le fond de la IVe Eglogue de Virgile, que Constantin fit lire en plein concile de Nycée, à cause de ses concordances avec le langage des prophètes.

« J'appelle de mes vœux, fait dire Babrius à l'un de ses héros, le jour où la faiblesse sera plus forte que la force, et où la vertu terrassera le vice. »

On voit reparaître ces mêmes idées dans les belles fictions où tous les peuples orientaux célébrèrent l'âge d'or et son retour. Elles brillent également dans le IIIe livre des questions naturelles de Sénèque. Elles sont partout (1).

Cette attente, générale dans l'ancien monde et partout

(1) Je pourrais multiplier ces documents à l'infini. On ne les trouve pas seulement chez Dupuis, on les recueille tout aussi bien chez des auteurs catholiques, comme le Docteur Sepp, dans sa belle Introduction à la vie de Jésus-Christ, traduite par Charles Sainte-Foy (Jourdain). — Voyez encore la Bible dans l'Inde, par Jaccolliot. — La VIIIe Lettre de Consoni à Lambroso (Migne XVIII, page 523 et suiv.) — Clavel : Histoire des Religions, introduction. — Pierre Leroux : De l'Egalité (IIe partie, chap. III). — Théologie païenne par Burigny (Tome II, chap. 17). — Boulanger : Recherches sur le despotisme oriental (sect. 10). — Voltaire : Addition à l'histoire générale (p. 15, Edit. de 1763). — Volney : Ruines (p. 236). — Ramée : Théologie cosmogonique. — Marquis de Saint-Yves d'Alveydre : Missions des Juifs, où se concentrent tous les rayonnements des dogmes primitifs.

manifeste, a frappé M. Renan comme les autres érudits; mais, pour lui, elle était née de rêves, de ces rêves de palingénésie universelle, dont se berça l'imagination de tous les peuples. « Ces rêves, dit-il, formaient comme un cycle de littérature, que l'on couvrait du nom des Sybiles » (1).

Cette explication n'explique rien du tout.

Quand de pareilles idées ont fait travailler les plus fortes têtes; quand elles ont inspiré le fond des poèmes les plus sublimes, du Ramayana, des Pouranas, des Dyonisiaques, des Héraclides primitifs, de la Théséïde, des Argonautides, etc.; quand elles ont préoccupé des philosophes comme Socrate, Platon, Aristote, Cicéron et Sénèque; quand elles ont rempli des œuvres comme celles que cite Dupuis et qu'énumère en détail le docteur Sepp dans la revue générale qu'il passe de toutes les traditions du monde, on est mal venu à dire : « C'étaient des rêves ordinaires, un mélange confus de claires-vues et de songes » (2).

Claires-vues, tant qu'on voudra; songes et rêves, nullement! C'étaient les annonces certaines des réalités historiques de notre époque.

Je dirai, dans le chapitre suivant, d'où sortaient ces flamboyantes visions, dont le foyer se place bien plus haut que ne l'ont soupçonné les critiques les plus hardis.

IV

Mais je n'ai presque rien dit encore des prophéties de Jésus-Christ. Je ne puis pourtant pas les passer sous silence.

Si donc, fermant les livres de l'ère antique nous ouvrons les écrits canoniques de l'ère nouvelle ; si nous sortons de

(1) Renan : Vie de Jésus, p. 17.
(2) Renan : Vie de Jésus,. p 18.

l'Ancien Testament, pour entrer dans le Nouveau, qu'entendons-nous, dans l'Evangile, dans les Epitres et dans l'Apocalypse?

Ici le langage est plus précis, bien qu'il s'enveloppe toujours des mêmes allégories. — Il fallait ce parabolisme, alors encore, et pour bien des raisons dont la plus grave était qu'il ne convenait pas d'allumer trop vite le courroux de César, ni d'ouvrir, dès la première heure, l'ère sanglante des persécutions.

On sent que « la Fin de toutes choses approche », comme dit Saint-Pierre (1), et que « la dernière heure va sonner, pour l'ancien monde », comme l'affirme Saint-Jean (2). — Il est vrai, ajoute le premier, que « mille ans sont comme un jour, devant l'Eternel » (3) et même pour l'humanité collective qui a, elle aussi, l'éternité devant elle.

« Malheur à ce monde, à cause de ses scandales » (4), car « il se trouve constitué tout entier dans le crime et sur l'iniquité » (5).

Il y a un *intrus*, ici-bas. L'Irshou, l'Homicide, *ab initio*, l'Homme ennemi (6).

Il a couvert cette terre d'institutions à lui, anti-sociales, anti-divines et anti-humaines, empiriques et despotiques. Or, « toute plantation qui ne vient pas du Père de la vie, et dont les racines ne plongent pas dans la justice et dans la vérité absolues, sera détruite, arrachée jusqu'aux radicules. » (7).

Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé, jeté au feu (8).

Il n'y a pas de place pour deux maîtres sur ce globe, pour le Christ et pour César, pour l'Esprit de liberté et pour l'Esprit de domination, pour la vérité et pour l'erreur, pour le bien et pour le mal (9).

(1) I. Pétr. IV. 7.
(2) I. Jean. II. 18.
(3) II. Petr. III. 8.
(4) Matth. XVIII. 7.
(5) I. Joan. V. 19.
(6) Joan. VIII. 44.
(7) Matth. XV. 13.
(8) Matth. III. 8.
(9) Luc XVI. 13.

De ces deux Maîtres, l'un chassera l'autre : César sautera ! Le Prince de ce monde sera détrôné, culbuté, expulsé (1).

Serpents, race de vipères, scribes hypocrites, pharisiens corrompus, sépulcres blanchis, comment échapperiez-vous au jugement qui va se faire ? (2).

Les forts seront renversés, les faibles monteront au pouvoir ; les premiers seront les derniers, les derniers seront les premiers (3) ; les petits et les humbles posséderont la terre (4), à condition toutefois qu'ils restent doux, qu'ils ne rendent pas œil pour œil et dent pour dent, quand leur heure qui sera la mienne, aura sonné (5). Il faut que leur soleil, à l'exemple de celui du Père céleste, se lève aussi bien sur les mauvais que sur les bons (6).

A moi seul la justice et le jugement. Quand mon temps sera venu, quand mes idées de miséricorde, de pardon, de paix et de fraternité, auront pris dans vos cœurs, dans vos lois et dans vos tribunaux, la place de vos principes erronés, de vos idées sectaires, inquisitoriales et vindicatives, alors justice sera faite de vos prétendues justices, et l'on saura ce que valaient vos droits-canons et vos jurisprudences (7).

(Voilà le sens, non plus mystique, mais rationnel et scientifique de ce « *Jugement général* » qui sera bien le *dernier*, puisqu'il sera définitif, le seul juste, le seul d'accord avec la vérité éternelle et le droit absolu. Ce Jugement *final* cassera les arrêts législatifs de l'ancien monde, dans ce qu'ils auront eu de contraire à la justice divine ; il abolira, des vieux codes, tout ce que la complaisance des valets du césarisme a pu y introduire d'inhumain, pour tenir en échec les faibles devant les forts, les pauvres devant les riches, les peuples devant les autocrates.)

(1) Joan. XII. 31.
(2) Matth. XXIII. 25-33.
(3) Marc X. 31.
(4) Matth. V. 4.
(5) Matth. V. 38.
(6) Matth. V. 45.
(7) II. Mac. VI. 14. — Joan. VII. 16.

Je referai tout à neuf (1).

Vous voyez ce magnifique Temple de Salomon, centre et foyer de votre vie nationale, et symbole en même temps de tout l'édifice religieux et politique de l'ancien monde : Je vous le dis en vérité, de cette superbe construction, il ne restera pas pierre sur pierre (2).

En d'autres termes : De votre économie présente, de tout le système césarien dont les institutions pèsent sur l'humanité comme une chape de plomb, pas une bastille, pas une loi, pas une idée, ne substituera. Le vieux monde sera rasé.

Ses disciples lui demandent à quels signes on reconnaîtra l'approche de cette transformation radicale. Et alors, pour répondre à cette question délicate, il groupe ou plutôt il entremêle, dans un seul tableau, sous des couleurs qui se confondent, trois ordres de catastrophes, où les habiles de la politique ne verront d'abord que les rapsodies d'un songe creux, ou les délires d'un cerveau malade — *delirium mentis*. Et de la sorte, tout en voyant, il ne verront pas, et tout en entendant, ils n'entendront pas, — heureusement !

C'est d'abord la catastrophe nationale du monde juif, qui se consomme avec la ruine de son temple ; c'est ensuite la catastrophe politique du monde romain dont la chute s'effectue avec la ruine du Panthéon ; c'est enfin la catastrophe plus formelle et plus radicale de la fin des temps Césariens, laquelle s'accomplit sous nos yeux avec la ruine d'un autre *Monde* et d'un autre *Temple*, — Temple et Monde de Hildebrand.

V

Et notez-le bien, pas un des signes annoncés ne fait défaut à cette heure :

« Ne vous y trompez pas, et que personne ne vous

(1) Isaïe XLIII. 13. LXV. 17. — Apoc. XXI. 5.
(2) Matth. XXIV. 2. — Marc XIII. 2.

« séduise, en aucune manière, dit l'apôtre. Ces évène-
« ments s'accompliront quand se sera montré le *fils d'ini-*
« *quité*, lequel s'élèvera au dessus de tout ce qui est
« divin, au point de s'asseoir dans le Temple de Dieu, et
« de se présenter lui-même comme Dieu, jusqu'à ce que
« le Seigneur le détruise par l'esprit de sa parole, à la
« lumière éclatante de son second avénement. » (1).

Les spéculateurs dont Saint-Pierre annonçait l'arrivée, aux derniers jours du Monde, sont déjà dans le sanctuaire ultramontain : « Avares qu'ils seront, à la faveur d'un
« langage artificieux ils feront de vos âmes un commerce
« lucratif ; mais leur condamnation s'avance à grands pas,
« et la main qui doit les frapper n'est pas endormie » (2).

« Ces sortes de gens, ajoute Saint-Paul, ne servent
« point Jésus-Christ-Notre-Seigneur, mais leur ventre ;
« ils séduiront le cœur des simples par des paroles miel-
« leuses » (3).

Tous les prodromes sont là, visibles, palpables, tels que les ont décrits les voyants de tous les sanctuaires, sous les mêmes allégories d'un *Ciel qui passe*, d'un *Soleil qui s'obscurcit*, d'une *Lune qui s'éteint*, et d'*Etoiles qui filent*, pour faire place à d'autres Cieux, à d'autres astres, à d'autres lumières, — astres et lumières qui déjà brillent sous nos regards, au firmament de la Science.

Tous les oracles s'accomplissent à la lettre, mais pas avec la mise en scène fantasmagorique et par les coups de théâtre à la Robert-Houdin, qu'attendaient, et qu'attendent peut-être encore les aveugles de l'ultramontanisme.

Les Trompettes du Jugement dernier, sonnent déjà sous le souffle puissant des Messagers de Dieu : inspirateurs des sciences modernes, ces Anges, attendus depuis si longtemps, sillonnent enfin nos horizons sur les ailes rapides de la vapeur et de la foudre. A leur bruit, les peuples se

(1) II. Thessal. II 3.
(2) II. Petr. II. 1. 3. et III 3.
(3) Rom. XVI. 18.

réveillent de leur sommeil séculaire, et les morts, les morts du moyen-âge, ressuscitent aux quatre coins du globe. Des fluides merveilleux, des forces endormies jusqu'à présent dans les sépulcres de l'ignorance, durant le règne trop prolongé de l'esprit des ténèbres sur toute l'Europe, entrent en jeu sur la scène renouvelée du monde, pendant que toutes les colonnes de l'ancien édifice, papauté temporelle, royautés, aristocraties et castes tremblent sur leurs bases pourries et s'écroulent de toutes parts.

Les vieilles assises de la Terre sont ébranlées jusqu'aux fondements (1). Les rumeurs formidables de l'Océan, de cet Océan d'âmes dont Isaïe entendait déjà la tempête éclatante (2) remplissent au loin le monde, et l'agitation tumultueuse des masses humaines partout soulevées comme les vagues de la mer, et comme elles passionnées et houleuses, font sécher d'épouvante ceux qui ne comprennent pas encore le sens des oracles.

Le Paraclet, annoncé par le Christ (3), plane sur les débris du vieux monde, et derechef il couve, sur l'abîme, les éléments d'une nouvelle genèse.

Partout les nations sont entrées en guerre d'idées, et combattent à coups de doctrines les unes contre les autres, celles-ci voulant pousser l'humanité dans les voies merveilleuses de l'avenir, celles-là travaillant à la ramener dans les voies ténébreuses du passé.

Dans la même patrie, dans le même état et dans la même église, pas de peuple qui ne se divise en deux camps hostiles : partout deux tendances, deux drapeaux, deux armées en présence, ici l'armée des Néophiles, là celle des Archéophiles ; d'un côté les progressistes, de l'autre les rétrogrades.

« Il sera l'étendard autour duquel se livreront les plus ardentes batailles » (4), avait dit le vieux Siméon.

De deux hommes qui se trouvent ensemble aux champs

(1) Et movebuntur omnia fundamenta terræ. Ps. LXXXI. 5.
(2) Isaïe XVII. 12-13.
(3) Joan. XV. 26.
(4) Luc II. 34.

ou au moulin, l'un est pris dans les ténèbres et s'y perd, l'autre se sauve dans la lumière. Et dans la même famille, à la même table, et dans le même lit, partout où ils sont deux, ils se divisent d'opinion, l'un tenant pour le *vieux*, l'autre pour le *nouveau*, l'un confiant dans César, et l'autre dans le Christ (1).

Ah ! vraiment, il avait dit juste : Sa doctrine est bien le glaive qui divise et qui sépare (2). C'est la guerre et non la paix, c'est la scission à l'infini, qu'il apportait au vieux monde pour le dissoudre entièrement (3), comme il l'annonça.

Quand vous verrez arriver ces choses, sachez que l'heure est proche : ceignez vos reins, tenez-vous prêts ! (4).

Tout s'accomplit : une nouvelle Loi, déjà reconnue par les peuples comme la sanction sociale de l'Evangile, fut proclamée, à l'instar de celle de Moïse, au milieu des tonnerres et des éclairs d'un autre Sinaï, en l'an cyclique 1789.

Les sourds mêmes finiront par entendre, et les yeux des aveugles verront clair à la fin, comme l'annonçait Isaïe (5).

Ici se fait la Crise définitive (6).

C'est la consommation du vieux monde (7).

Je serai avec vous jusqu'à la fin, avait dit le Christ à ses disciples (8).

Si ce texte devait être pris dans le sens que lui donne la glose ultramontaine, c'est-à-dire comme constituant un privilége en faveur de l'Eglise cléricale, c'en serait fait de cette Eglise, car les temps sont révolus ; le vieux monde se dissout ; il expire. La Rédemption passe en ce moment de la sphère individuelle dans la sphère sociale.

Le Christ a tenu parole. Il n'a pas dit ce qu'il ferait après, ou plutôt, si, il l'a dit, et parfaitement dit. Je me

(1) Matth. XXIV. 40.
(2) Matth. X. 34.
(3) Luc XII. 52.
(4) Luc XII. 35
5) Isaïe XXIX. 18. XXXV. 5.
(6) Νυν κρίσις κοσμοῦ τούτοῦ. Joan. XII. 31.
(7) Matth. XIII. 39.
(8) Matth. XXVIII. 20.

contenterai de l'indiquer ici, de manière pourtant à ne pas trop anticiper sur les développements que prendra cette doctrine, dans le second volume de cet ouvrage :

Cette oracle a une portée autrement belle que celle que lui donne la secte. C'est à sa chère Humanité, à cette Eglise universelle qui constitue son vrai corps social, que le Christ a promis assistance éternelle. Je ne vous abandonnerai pas durant la traversée ; nous ferons voyage ensemble sur l'océan des ages, et ensemble nous entrerons dans le port de la délivrance sociale, pour débarquer, sur la Terre où florira le Royaume de mon Père et de votre Père, de mon Dieu et de votre Dieu (1).

Ce monde, je le répète, est sur le point d'aboutir. Mais à quel terme ? où allons-nous ainsi, sous la conduite de notre Chef?

« L'Humanité est sortie de l'Eden ; c'est vers l'Eden qu'elle est ramenée », disait Fourier (2). La Rédemption n'a pas d'autre but.

Pour juger de l'avenir, interrogeons donc le passé.

(1) Joan. XX. 17.

(2) D'après ce sociologiste, le plan général sur lequel se tableraient les destinées du genre humain serait le suivant :

1° L'Edénisme, point de départ. 2° La Sauvagerie, succédant à l'Age d'or au sortir de la Paradésa. 3° Le Patriarcat qui réorganisa la société sur le modèle de la famille humaine. 4° La Barbarie, sortie des abus de l'autorité patriarcale. 5° La Civilisation classique où commencent pour nous les temps connus, plusieurs milliers d'années après la création. 6° Le Césarisme, issu de la corruption et des excès de la civilisation païenne. Et 7° la Civilisation chrétienne qui doit ramener l'homme à l'Edénisme en le faisant passer par trois étapes encore à fournir, étapes désignées sous les noms de Garantisme, d'Association et de Phalanstère.

Je préfère, à cette nomenclature, les catégories plus simples, formulées en ces termes par Ramée : il y a eu trois phases bien distinctes dans la marche de la Civilisation, savoir : 1° Le cycle de la Science et de l'Amour, qui a pu durer des milliers d'années ; 2° Le Cycle de la Force ou du Césarisme dont nous connaissons à peu près l'origine, sans remonter plus haut ; 3° Le Cycle de la Ruse ou de la Diplomatie, où nous sommes encore et d'où la Science nous tirera. Ramée n'a pas connu le Christ. Il attend tout de la Science seule : au fond il a raison, car Christ et Science, c'est tout un : Ego sum veritas.

Je ne me sens pas le courage, je l'avoue, de condamner les savants comme Ramée, si nombreux à notre époque. Une fois admis par eux, comme il le fut par Lamennais, qu'il n'y a pas d'autre Christ que le Christ ultramontain, il faut de toute nécessité que la science moderne rejette ce fantoche de Rédempteur. Et cela même est providentiel, car de la sorte seulement pouvait s'accomplir la parole du Prophète (1).

(1) Inventus sum a non quærentibus me. Isaïe LXV. 1.

CHAPITRE III

L'AGE D'OR

SOMMAIRE. — I. L'Église des primitifs. — Théologie cosmogonique des temples universitaires. — III. Témoignages nombreux d'une civilisation éteinte. — IV. Retour certain de cette antique civilisation.

I

Nous l'avons vu, les mêmes témoignages qui annoncent la Fin du Monde césarien, rapportent aussi le souvenir d'un Monde de *Vérité*, de *Justice* et *d'ordre social*, et nous en promettent le retour.

Ce monde primitif est désigné, dans les traditions universelles, sous les noms divers d'Age d'or ou d'innocence, de Règne de Saturne, d'Osiris ou de Dyonisios, de Cycle de Ram, de l'Agneau, de l'Éden ou de la Paradesa.

Saint Paul l'appelle « *l'Eglise des Primitifs* » (1), ou mieux, d'après le texte grec, « la Société des premiers *engendreurs* ou des premiers *engendrés*, suivant la position de l'accent (2).

On en trouve les vestiges en mille endroits de la Bible et sur tous les points de la tradition profane.

Cette civilisation fut-elle scientifique, ou fut-elle simplement intuitive? En d'autres termes, s'était-elle élaborée,

(1) Ecclesia primitivorum. (Hébr. XII. 23.)
(2) Πρωτοτόκων.

comme la nôtre, à la sueur de notre front, à travers mille épreuves? ou bien fut-elle le produit spontané, et pour ainsi dire inconscient, des innéités propres à l'état d'innocence originelle?

Dans cette dernière hypothèse, l'homme, pour atteindre à la perfection de sa destinée sociale, aurait été doué de lumières intuitives aussi sûres que le sont pour les castors, pour les abeilles et les fourmis, les instincts merveilleux à l'aide desquels ces infimes travailleurs organisent leurs cités, et réalisent d'emblée l'idéal de leurs industrieuses républiques.

La perturbation qui mit fin à ce bienheureux état de choses, se serait produite, dans ce cas, par le mauvais usage que l'homme fit de son libre arbitre le jour où, présumant trop de ses forces, il voulut substituer ses propres conceptions aux pures idées qu'il tenait de son principe céleste.

Cette heure marquerait le terme des pures joies de l'innocence enfantine et des béatitudes du Cycle d'or, à l'aurore de l'histoire.

On ne peut pas dire que tout soit rêve dans cette théorie; cependant la science critique en a beaucoup rabattu. Une exégèse plus profonde et mieux éclairée a découvert, dans le récit génésiaque de Moïse et des livres sacrés de tous les peuples, un sens beaucoup plus élevé.

Saint-Yves, qui résume tous les travaux de l'école moderne et des écoles anciennes, y compris celle d'Origène, condamne ces idées comme puériles, et prouve, en se basant sur des données cosmogoniques et historiques, que la civilisation primitive fut pleinement scientifique.

Je n'ose pas me prononcer.

Au fond, ce débat n'importe, en aucune manière, à mon sujet. Dans une hypothèse comme dans l'autre, le cycle d'or a existé; cela me suffit.

Dans aucun cas, il n'a pu y avoir de révélation comme

l'entend la Théologie primaire de l'Eglise romaine, c'est-à-dire d'une manière anthropomorphique, par des voix supra naturelles et antiphilosophiques, par la brusque intervention d'un « *Deus ex machinâ* ». Elle s'est faite par des moyens organiques et rationnels, sans interversion des lois immuables de la Création. Quand nous lisons dans la Bible que Dieu parlait à Adam, aux patriarches, à Moïse, aux prophètes, il ne faut pas croire que leurs oreilles étaient frappées par des sons articulés, et leurs yeux émerveillés par des prodiges sensibles.

La thèse de M. de Bonald est abandonnée par tout les savants comme ridicule et comme indigne à la fois de l'homme et de Dieu.

« La divinité, dit l'auteur des Missions, n'agit dans « l'Humanité que par l'humanité; et celle-ci, reflet et « organe de celle-là, n'a jamais eu d'autre moyen de « réceptivité du divin que l'intelligence, faculté supérieure « de notre âme. »

Évidemment! Mais la révélation n'en fut pas, pour cela, moins divine, au contraire : toute lumière, projetée dans le monde des esprits, dérive du foyer central, qui est le Verbe éternel, de même que toute lumière, projetée dans le monde des corps, dérive pour nous du Soleil, foyer central de notre tourbillon. Il est loisible à la Raison suprême de resplendir comme il lui plaît dans le miroir que lui présente la raison humaine.

La Vérité divine dut se montrer aux hommes, dès qu'ils eurent atteint l'âge de discernement, comme elle continue à se montrer à nous, c'est-à-dire à travers le symbolisme dont elle est revêtue dans la *Nature naturée*, et par la découverte scientifique des lois qui constituent la *Nature naturante*. En d'autres termes, à travers les effets on atteignit aux causes, et l'on remonta jusqu'aux principes.

« L'Univers est une Parabole vivante » (1). « Il se

(1) De Bonald.

compose d'un vaste système de choses invisibles, visiblement organisées » (1). C'est l'Isis voilée des Sanctuaires.

Le privilége du génie consiste à soulever un coin de la draperie qui couvre le mystère, afin de saisir le dedans, le dessus et l'endroit des phénomènes plastiques, dont l'ignorant n'aperçoit que le dehors, le dessous et l'envers.

Dans les Temples universitaires de l'ancien Cycle, les initiés étaient conduits méthodiquement et par degrés à cette science approfondie du monde, comme nous le voyons dans les récits que Théophraste nous a laissés sur la vie d'Apollonius de Tyane, et par d'autres exemples que citent en grand nombre Ramée et Saint-Yves.

Plus près des sources de l'Être, et doué, comme il était, de cet œil simple et pur, pour lequel tout est lucide, comme dit l'Évangile (2), l'homme, à l'origine des sociétés, voyait, mieux que nous, partout écrites dans l'organisme du Cosmos, les lois souveraines dont le jeu harmonieux lui enseigna l'application qu'il devait faire de cette *norme* au gouvernement de la famille humaine, afin que la sainte volonté du Père de la vie s'accomplit en chœur, sur la terre, parmi les groupes sociaux, comme elle s'accomplit à l'unisson, dans le Ciel, parmi les groupes sidéraux.

Ramée a recueilli sur ce point des données précieuses : « Les rapports réciproques du Ciel et de la Terre étaient « scientifiquement déterminés et calculés, dit-il, par les « anciens. Les savants qui présidaient au gouvernement « des peuples, depuis le sommet jusqu'à la base des sociétés, « réglaient leur action administrative d'après les indications « que fournissait l'état respectif du Ciel et de la Terre. « Rien n'était livré au hazard : pas d'à peu près, pas « d'empirisme, pas de routine. Ils modifiaient les ressorts « constitutionnels suivant les besoins nouveaux des « sujets » (3).

Sans doute l'Hiéroglyphe du Monde, ce Sphinx des

(1) De Maistre.
(2) Matth. VI. 22. — Luc. XI. 36.
(3) Ramée. Théologie cosmogonique, p. 103.

Sanctuaires, resta pour les profanes un mystère scellé; mais les Champollion de cette époque, tous les initiés de premier ordre, savaient bien que l'Univers est un être vivant, doué d'une âme à lui (1), et possédant, comme le corps humain, sa biologie propre, sa constitution physiologique, sa loi nécessaire de progrès, ses organes, ses cordons aromals, tous véhicules appropriés aux courants magnétiques, aux effluves électriques, soniques et divines qui circulent dans son vaste sein (2).

Et voilà justement comment ils découvraient les changements qu'il fallait apporter aux formes gouvernementales des nations, afin d'éviter les révolutions qu'amène fatalement toute rupture d'harmonie entre l'état politique ou social des peuples et l'état cosmique des régions qu'ils habitent. Ce dernier se modifie sensiblement selon la position de la planète, l'inclinaison de son axe et l'influence des constellations qui viennent tour à tour se mettre en conjonction avec elle dans les grandes révolutions cycliques de l'Univers.

C'est peut-être là ce qu'indiquent vulgairement certaines expressions, aujourd'hui vides de sens, et dont la lettre seule s'est conservée dans nos langues modernes comme, par exemple, quand nous disons : *les temps changent; les temps ne sont plus les mêmes; autres temps, autres mœurs*, etc. (3).

La Science est de nos jours en voie certaine de retrouver

(1) C'est le mot de Virgile : « *Meus agitat molem* ». Ce poète laisse transpirer, en maints endroits de ses œuvres, les connaissances théologiques qu'il tenait de son initiation à la doctrine des Temples primitifs. Il faut lire, à ce sujet, la savante dissertation de Warburton, insérée dans la traduction de Virgile par Desfontaine.

(2) Aristote a consigné, dans ses écrits, des notions précieuses à cet égard :

« Il est venu jusqu'à nous, à travers les âges, une antique et vénérable tradition, à savoir que les astres sont animés, et que la Divinité embrasse et régit la Nature entière. L'anthropomorphisme et les fables furent inventées, dans un but civil, pour faciliter l'instruction du vulgaire. Mais elle est véritable, assurément, cette ancienne tradition d'après laquelle les essences premières sont divines. Plusieurs fois peut-être les Sciences et les Arts ont été déjà perdus, puis retrouvés par les hommes, et l'on doit croire que nous avons ici les restes, heureusement sauvés, de la Science du premier âge. C'est ainsi seulement que nous acceptons les croyances des anciens et de nos pères. » Métaphysique, liv. XXII, chap, 8.

(3) Voir Daniel, le Prophète, II. 9. 21.

la signification ésotérique de ce langage, et par là-même, la Clef des variations cosmiques, si l'on en juge par une masse de faits déjà acquis à l'expérience (1).

De la connaissance approfondie de toutes ces lois, sortit, à l'origine, cette *Théologie cosmogonique* dont Ramée a pieusement recueilli les débris dans les traditions des sanctuaires primitifs. Il a collectionné ces fragments dogmatiques dans l'ouvrage qui a pour titre ce même nom de *Théologie cosmogonique* (2).

Ces dogmes, à la fois religieux et sociaux, étaient, dit-il, les formules mêmes de la Création, les axiomes adéquats à la nature des choses, les notions prises sur le vif de l'essence des êtres.

Disons tout de suite que la réédification de ces mêmes dogmes se prépare sous nos yeux et se poursuit activement, grâce aux travaux et aux analyses que font les savants dans les domaines divers de la nature vivante, dans l'astronomie, la physique, l'embryogénie, etc.

Dans toutes les carrières des sciences naturelles, l'armée des mineurs est à l'œuvre : ceux-ci fouillent dans les profondeurs, cherchant les matériaux et les extrayant de partout; ceux-là taillent des blocs, équarrissent la pierre, la sculptent et la polissent. Ce sont les travaux préléminaires. La coordination scientifique, ou la synthèse de tous ces éléments, se fera, n'en doutez point. L'esprit humain n'aura pas de cesse avant qu'il ait terminé son œuvre gigantesque en posant au faîte du Temple qu'il élève, la clef de voûte qui est le Verbe, fait *chair* d'abord, pour se faire *science* après.

On aboutira infailliblement à des résultats conformes aux principes essentiels du Christianisme primitif, et pas

(1) Je signale, à ce propos, les récentes études du major Burcke, officier belge, sur l'Electricité et le Magnétisme. L'auteur démontre, dans cet ouvrage, l'animation de la Terre et son organisme biologique.

(2) Ramée. Théologie cosmogonique. Librairie d'Amyot, rue de la Paix, et Garnier frères, Palais-Royal.

une parole du saint Evangile ne sera démentie. Les vérités religieuses ne feront que passer de l'état mystique à l'état rationnel, « et il se trouvera, à la fin, que la Science et la Révélation auront *dit la même chose,* en deux modes différents » (Ballanche).

Il n'y a pas deux vérités, qu'on le sache bien; il n'y a pas deux sciences et deux théologies, pas plus qu'il n'y a jamais eu de vraie Théologie sans Science, ni de vraie Science sans Théologie.

Les Dogmes catholiques seront montrés conformes de tout point aux Dogmes cosmogoniques, quand les premiers seront délivrés des injures que lui a infligées l'École ultramontaine.

II

Les fondements du Temple et de la Cité, posés, comme ils furent à l'origine, sur des bases scientifiques et sur des équations vivantes, étaient solides comme le roc, ordonnés comme l'harmonie, et beaux comme la vérité.

« On enseignait dans les Sanctuaires, dit Hérodote, la raison de toute chose, le principe majeur et le principe mineur, Ἔρως et Ἀντέρως, le principe mâle et le principe femelle : esprit et matière, semence et champ ou matrice, Père et Mére, Ciel et Terre, Soleil époux et Planète épouse, force virile et fécondante, force féminine et réceptive.... Tout cela était expliqué méthodiquement à Memphis et dans les autres temples » (1).

On en trouve la preuve dans l'orientation, la forme et la distribution cadastrale des anciennes métropoles, à travers les ruines qui en restent et d'après les récits qui s'en sont conservés.

Nonus raconte au Ve chant des Dyonisiaques sur quel plan astronomique étaient bâties les villes de l'ancien

(1) Hérodote III, ch. 37.

Cycle, et il l'explique en particulier pour celles de Delphes et de *Thèbes la Divine* (1).

Voici quelques détails qui pourront intéresser : « Delphes retraçait en petit la figure du Monde, dit Nonus : ce qu'il faut entendre, comme Dupuis l'explique, non seulement de sa construction matérielle, mais encore de ses institutions économiques et sociales, et par l'ordre qui régnait dans toutes les classes de sa population. Cadmus lui donna la forme circulaire, à l'instar de celle de la sphère de l'Univers, avec des rues qui la traversaient dans le sens des quatre points cardinaux, et avec autant de portes qu'il y a de sphères planétaires. » — (Absolument comme la Jérusalem de l'Apocalypse, dont saint Jean dessine le plan d'après les Diptyques sacrés des temples.)

Pas une forme, pas une image, une allégorie n'étaient gravées sur les monuments publics, qui ne fussent une représentation des lois harmonieuses du monde physique et du monde moral. C'étaient des concordances à l'infini, des références lumineuses du visible avec l'invisible. Là, tout était à sa place et dans son rôle, hommes, femmes et choses, êtres entre eux, villes entre elles, états entre eux. Il y avait pondération savante, ordre, proportion, concert, bonheur, joie. C'était vraiment le Ciel sur la Terre!

Orphée et Musée chantent cette merveille, quand ils célébrent la construction des cités harmonieuses, lesquelles s'élevaient aux accords ravissants de la lyre d'Amphion et de Zétus (2).

Les divers groupes de la société, familles, communes, états, se déterminèrent donc d'après les lois éternelles qui règlent les mouvements du Ciel astronomique, les tourbillons solaires et les combinaisons physiologiques des molécules dans les agrégats chimiques et dans tous les corps organisés (3).

(1) *Diospolis* magna, fondée par une tribu sacerdotale, venue d'Ethiopie dans la Haute-Egypte. (Dézobry et Bachelet.)

(2) A la page 74 de sa Théologie cosmogonique, Ramée exhume l'aménagement intérieur des Temples, des palais et des habitations particulières.

(3) Le livre VIIIe de l'Etat ou de la République de Platon retrace, avec assez de clarté, cette constitution sociale, symbolique.

On créa comme Dieu crée, avec des mathématiques.

Pour s'expliquer cette merveilleuse culture sociale, il faut savoir, dit Ramée, qu'à tous les temples était adjoint un collège de Savants, appelés Prêtres ou Anciens. C'étaient les sanctuaires mêmes de la Science. Il y en avait d'*universitaires* où étaient cultivés tous les arts, toutes les industries, tous les métiers, et où se conservaient les étalons de toutes les productions, types, modèles, etc.

Et il y en avait de *particuliers* à telle branche de la Science et à tel art spécial, suivant la convenance qu'offrait le lieu.

Le système gouvernemental du Cosmos fut ainsi transporté tout entier dans le système gouvernemental des sociétés, et la Terre, organisée sur ce patron divin, offrit *en bas*, comme dit Hermès Trimégiste, une image fidèle de ce qui est *en haut*.

La *Promesse* sociale du Christ nous donne l'assurance que cette merveille se renouvellera : « Père, que ton *Règne* arrive et que ta *Volonté* s'accomplisse sur la Terre, comme elle se fait dans le Ciel. » On se remettra à faire de la Religion comme l'on fait de la géométrie, avec la même rigueur de logique et d'évidence, en partant de principes ou d'axiomes certains pour aboutir à des formules concises, pleines, intelligibles, aphoristiques, comme celles où l'on arrive dans les sciences exactes, et qui forment le corps et la substance même des sciences. Le Cartésianisme, dont Bossuet a prévu les conséquences, tout en les redoutant — bien à tort — pour le Christianisme, amènera, à l'encontre des terreurs de Bossuet, le triomphe rationnel et définitif de la Religion chrétienne par l'application qui lui sera faite des quatre règles admirables posées par le génie de Descartes, dans son immortel discours de la Méthode. Voilà pour l'avenir. Revenons au passé :

Quel spectacle dut présenter notre globe, aux jours

fortunés de l'Age d'or, alors qu'Astrée elle-même présidait à ses destinées et que « la Vérité régnait tout entière parmi les hommes », comme dit Ramée.

On se fait une idée de cet Eldorado quand on lit, dans le Soumati-Ritwidj, des peintures comme celle-ci : « Durant cette période (celle du Crita-Youga, le Cycle « d'or des Indiens), les peuples vivaient paisiblement « entre eux et formaient une seule famille. La terre pro- « duisait au delà de leurs besoins, et leur vie, exempte de « querelles et de soucis, s'écoulait dans la contemplation « de l'éternelle vérité et dans l'attente de la vie céleste, « dont l'existence présente était le prélude. C'était l'âge « patriarcal des pures doctrines, des saintes croyances « et des mœurs innocentes. Depuis, un voile d'ombre et « de sang s'est étendu sur les peuples » (1).

On se l'imagine aussi quand on se rappelle les danses astrales, dont les archéologues ont retrouvé les figures parmi les débris des temples où s'exécutaient les ballets sacrés. On sait que les mouvements de l'Univers céleste, modèle de l'Univers terrestre, se dessinaient, comme au compas, dans les évolutions cadencées de ces chœurs symboliques, dans leurs marches et leurs contre-marches, dans les cercles noués et dénoués tour à tour, pour former des orbes toujours plus grands.

On sait, d'autre part, que les initiés des sacerdoces encyclopédiques avaient si bien adapté le calendrier de leur système ritualiste au calendrier de leur système zodiacal, que le cadran des fêtes religieuses et sociales correspondait exactement avec le cadran des révolutions astrologiques, — si bien que lorsque les temps prophétiques furent accomplis, les Mages de l'Orient, sur la foi de la Science, allégorisée dans une étoile de leur ciel intellectuel, se mirent en marche, à point nommé, vers le berceau « du Désiré des Nations » (2), et que la naissance,

(1) Textes rapportés, dans la Bible, dans l'Inde, par Jacolliot, qui les a extraits du Soumati-Ritwidj et des Commentaires de Manou.

(2) Saint-Yves. Missions des Juifs, p. 727.

la vie, la mort, la résurection, tous les mystères de la vie de Jésus, symbolisés dans les rites figuratifs de l'ancien culte, se trouvèrent en parfaite consonnance avec les grands évènements de l'Histoire et avec tous les mystères de la Nature, sur la terre et dans les cieux.

Le Christ naquit, comme Ram, comme Osiris et comme tant d'autres personnages cycliques, au Solstice d'hiver, à l'heure annuelle où le Soleil, remontant sur l'Écliptique, sort du sein de la nuit-mère, ou de la Vierge cosmique, comme Jésus du sein de la Vierge Marie.

Il se transfigura sur le Thabor au solstice d'été, quand le Soleil triomphe, au plus haut de sa course héliaque; et il ressuscitait avec la Nature au retour du printemps, comme l'Ormuzd des Perses, le Rama des Indiens, l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Phéniciens, l'Atys des Prygiens et le Dyonisios ou l'Hercule des Grecs.

Que conclure de ces analogies? Faut-il rejeter les deux Testaments, comme ont fait Dupuis et son école, à l'exemple de Celse et de Porphyre, précisément parcequ'ils concordent si bien avec les enseignements de tous les Temples et avec le symbolisme de l'Univers? (1).

Mais c'est là, justement ce qui rend la Bible si vénérable.

Elle n'est pas le ramassis, comme on a dit, mais le *Recueil canonique* de toutes les traditions religieuses et sociales de l'ancien monde paradisiaque. Elle était écrite dans le pavillon céleste et dans la constitution même de

(1) Il faut voir, d'après les récits d'Abumalzar, de Kircher, Selden, Pic, Roger-Bacon, Albert le Grand, Blaeüw, Steffer, Hyde, Dupuis, etc., avec quelle précision se sont accomplis, dans la vie du Christ, tous les symboles astronomiques et tous les mystères prophétiques de la Nature, cette Sibylle révélatrice des secrets du Cosmos. On a dit, en toute vérité, « qu'au fond, l'Univers « avec tous ses rapports et toutes ses manifestations n'est pas autre chose que l'expression « concrète et matérielle du Verbe qui la crée, qui la pénètre et qui l'informe continuellement. » (Sepp. Intr., p. 36.)

On sourit de pitié quand on voit la misérable dialectique avec laquelle l'Ecole ultramontaine, absolument vide de toute science cosmogonique, entreprit de réfuter, par l'organe du dominicain Bernard Lambert, l'argumentation puissante de l'Ecole encyclopédiste.

J'aurai occasion de montrer, dans un autre chapitre, comment la Religion a été glorifiée par les attaques mêmes de ceux qui voulaient la démolir, et comment elle a été démolie, au contraire, par ceux-là mêmes qui tentaient de la glorifier. La chose est très piquante.

l'univers, avant qu'elle le fut, graphiquement, sur les parchemins des Temples. (1).

« Tant mieux, dit Saint-Yves, si dans le culte où je suis né, je retrouve les récits, les cérémonies, les sacrements, l'ombre des mystères de Delphes et d'Eleusis, de Bolsène et de Thèbes, de la Kaldée et de la Paradesa » (2).

Voilà, révérend Père Bernard, ce que vous auriez dû répondre à Dupuis, et non pas des platitudes comme celles que vous avez opposées à sa puissante argumentation.

Les traditions vénérables que Moïse consigna dans la Bible, lui avaient été livrées dans les sanctuaires d'Egypte, qui l'initièrent à leurs sciences prodigieuses (3) ; elles formaient le patrimoine commun de tous les sacerdoces primitifs, lesquels en avaient hérité, à travers les âges, de cette *Eglise prototype* des premiers nés, dont parle saint Paul (4).

Il n'y a jamais eu qu'une seule véritable Eglise. Cette Eglise, dite catholique à cause de son universalité de temps et de sa pérennité de doctrine, ne date pas des Apôtres, dit saint Augustin (5) ; elle était avant eux, elle naquit avec le premier homme. Elle porte, depuis l'Evangile, le nom de chrétienne, parce que le Christ vint, non pas la fonder, mais la rétablir sur ses bases originelles, en l'arrachant des mains du sacerdoce juif qui en avait corrompu les dogmes à son profit, absolument comme le sacerdoce ultramontain les a de nouveau corrompus de nos jours en faveurs de ses prétentions temporelles.

Ce qui nous égare ce sont nos fausses chronologies, et nos catégories mentales plus fausses encore ; c'est le parti-pris de ne pas sortir des cadres officiels et des programmes

(1) Opera manuum ejus, annuntiat firmamentum. Ps. XVIII. 2.

(2) Saint-Yves. Missions des Juifs, p. 230.

(3) Et eruditus est moyses *omni* scientia Ægyptiorum. (Act. VII. 22.)

(4) Hébr. XII. 23.

(5) Voici les propres paroles de saint Augustin : « Res ipsa quæ religo nuncupatur, erat apud *Antiquos*, nec defuit *ab initio* generis humani, quousque Christus veniret in Carnem, unde vera religio, *quæ jam erat*, cœpit apellari Christiana. » — Voir le beau parti que Chassang tire de ce texte pour refuter Dupuis, dans l'édition même qu'il a publiée des œuvres de Dupuis, p. 254.

historiques, imposés jadis par la secte ultramontaine à l'Université elle-même, quand celle-ci ne relevait que de celle-là.

Qu'espérer des recherches de ceux qui étudient l'antiquité avec l'idée préconçue de justifier la chronologie d'Ussérius, de Saint-Gérôme et de la Vulgate? Qu'attendre, par exemple des travaux de M. Pavie qui fouille l'Inde des Védas, antérieure à Moïse de plusieurs milliers d'années, avec la pensée arrêtée d'y rencontrer l'influence du futur législateur des Hébreux? Et que dire de M. Philarète Chasles, qui en arrive à découvrir que l'Inde primitive est fille de la Grèce, quand celle-ci n'est tout au plus que l'arrière petite-fille de la première.

La cause de toutes ces erreurs gît dans la généalogie très mal comprise que donne du Messie l'évangéliste Saint-Luc (1). Ce n'est pas Saint-Luc qui se trompe, ce sont les exégètes primaires qui l'ont interprété de travers.

De même qu'un héros à quatre pattes de Lafontaine, prenait le Pirée pour un homme, de même les commentateurs de l'Evangile ont pris, pour des personnages historiques, les types de civilisation qui se sont succédé, depuis la période fort longue de l'Adam-Ève ou de la Paradesa, jusqu'à l'avénement des Abramides, dont Abraham fut le Chef (2).

On s'est aussi scandalisé, mal à propos, de la ressemblance qui se découvre entre le Rédempteur du Monde et le Yesous-Christna, de l'Inde, le Ram des Indous, le Fo-Hi de la Chine, le Zoroastre des Perses et les autres Héros des grands poèmes cycliques. On en a conclu que la vie de Jésus est un décalque de la vie de ces grands personnages et que la belle morale de l'Evangile n'est après tout qu'un pastiche de leurs enseignements. Tandis qu'au contraire ces figures hiératiques étaient l'idéalisa-

(1) Luc III. 24-38.

(2) Il faut voir dans la savante Mission des Juifs, par Saint-Yves, comment est traitée cette question capitale (p. 95 et suiv.).

tion prophétique du véritable Libérateur, et que l'antiquité tout entière, avec ses pressentiments grandioses, fut un beau prélude de l'avenir, comme l'ont démontré scientifiquement le Docteur Sepp, en Allemagne, et Saint-Yves d'Alveyde, en France.

Selon la brillante parole de Clément d'Alexandrie « le Drame universel de l'histoire du monde s'est accompli typiquement dans le Drame de la vie de Jésus-Christ. »

On dit que le rossignol, dont le sommeil est plein de rêves harmonieux, prélude avant l'aube, quand il est encore endormi, aux refrains qu'il modulera aux premiers rayons de l'aurore. Ainsi chanta peut-être l'humanité des premiers âges, dans l'état intuitif où elle se trouvait alors.

L'histoire était grosse du Christ, quand elle en accoucha il y a dix-neuf cents ans ; et le Prophète avait eu raison d'annoncer que la Terre pousserait son *Germe* et donnerait son *Fruit* (1).

Cette thèse est trop bien établie dans les œuvres de Sepp et de Saint-Yves, pour que je perde mon temps à la refaire ici.

On peut dire, théologiquement, qu'après avoir germé dans le monde durant les milliers d'années qui précédèrent son éclosion dans un berceau d'enfant, le Verbe ne fera plus que s'épanouir chez nous, durant les milliers d'années qui s'écouleront depuis sa naissance temporelle, jusqu'à son entière formation sociale.

L'Ecole de Dupuis, de Volney, de Nork, de Strauss, de Renan et de ses amis, reviendra certainement de son erreur. D'ailleurs elle se donne à elle-même un formidable démenti :

D'après ces Messieurs, les fondateurs du Christianisme auraient composé leur système religieux après coup, de manière à le mettre en harmonie avec les traditions de tous les peuples et avec les dogmes le plus profonds de la

(1) Isaïe LXI. 11. — Levil. XXVI. 4.

théologie cosmogonique. Très bien ! mais comme, d'autre part, ces mêmes critiques ne cessent de reprocher aux chrétiens des premiers âges et de tous les temps leur simplicité, leur ignorance et leur incapacité, on se demande comment des simples, des ignorants et des incapables ont pu dresser une synthèse si admirable, et comment ils s'y sont pris pour faire converger les grandes lignes de l'histoire et tous les rayons de la science antique, sur le front de ce Jésus de Nazareth qui n'était lui-même qu'un « *naïf villageois* », au dire de M. Renan.

Contradiction flagrante ! Je n'ai pas à m'y arrêter.

A quoi sert d'ailleurs la controverse ? « Quand *la science* « *des simples* aura été mise *à la portée des savants* », comme le désirait de Bonald ; « et quand l'affinité natu- « relle de la science et de la religion les aura réunies « toutes les deux », non plus seulement dans la tête d'un homme de génie, comme le voulait de Maistre, — (c'est déjà fait, grâce à Dieu, pour quelques rares intelligences) — mais dans l'esprit public, — et nous y arrivons (1), — alors tout s'expliquera dans le passé comme dans le présent, et l'on saura ce que fut cet *Age d'or* que le Rédempteur ramène parmi nous. On le saura parce qu'on le reverra tel qu'il fut à l'origine. Nous y allons, mais à travers le sang et les ténèbres, quand il faudrait y aller dans l'amour et la lumière scientifique.

III

En attendant, continuons à recueillir, au sujet de la Paradésa, les lumières qui sont éparses dans la tradition.

(1) Qu'on ne s'étonne pas trop de cette affirmation, qui est de M. de Maistre : le *Petit Journal*, qui est la feuille la plus populaire de France et du monde entier, puisqu'elle tire à près d'un million d'exemplaires par jour, publie déjà des articles où sont vulgarisées les notions les plus élevées de la Cosmogonie. Voir, par exemple, en tête de numéro, l'article du 23 avril 1885, sur la *Création du Monde*.

Pour qu'un journal qui, chaque matin, tâte le poulx à la foule et qui en connaît si bien l'oreille, aborde de pareils sujets, il faut que l'heure soit plus avancée qu'on ne le croit généralement.

Dorylas rapporte qu'aux yeux des premiers hommes le Monde était comme un instrument mélodieux rendant, à l'instar d'une lyre bien montée, des accords parfaits; aussi donnèrent-ils à l'Univers le nom de Salle de Concert et de Danse, Χορεῖον (1).

De longs siècles après, Pythagore entendait encore cette musique des sphères célestes et terrestres quand il s'absorbait dans la contemplation des œuvres divines et de leurs harmonies sociales.

Swedenborg, dont l'état mental demeure un mystère pour la science, comme de nos jours celui de l'académicien Crookes, affirme que les vraies notions du Monde, telles qu'elles furent découvertes par les « Anciens primitifs », gisent cachées dans les vieux temples de l'Asie. « C'est là qu'on les retrouvera, dit-il, et déjà de nos jours un Français en a déterré de précieux restes à Bagdad » (2).

Dans plusieurs passages des Nombres, de Josué et de Samuel, il est dit que la Vérité fut manifestée à des peuples plus anciens que les Hébreux. Il s'est perdu des livres sacrés du plus haut prix, quatre au moins : le livre de Jasher ou de Jaschar, autrement dit le Droiturier, cité au deuxième livre de Josué (3) et dans Samuel (4); le livre des Guerres de Jéhova, et le recueil des Énoncés prophétiques, mentionnés tous les deux aux Nombres (5);

(1) Censorin. Dies Natalis. Rosellini.

(2) Il ne faut pas oublier qu'au dire des Brahmes 7 millions de manuscrits collectionnés dans les pagodes du Ceylan et de l'Indoustan attendent et sollicitent les études des savants européens. Le seul temple de Chélambrun, dans la Carnatie, est desservi par 15,000 prêtres parlant encore le sanscrit.

Les auteurs qui, comme Strange, Colbroell, Weber, Schlegel, Burnouf, Desgranges, sir Ch. Metcalfe, etc., se sont occupés d'Indianisme, ont trop étudié le Brahmamisme, qui est l'époque de la décadence, comme chez nous l'Ultramontanisme, et pas assez le Védisme, qui est la période des croyances pures. Ils ont fait comme ceux qui, pour connaître le Christianisme primitif, négligeraient les Évangiles, les Actes, les Épitres et les Écrits des premiers Pères et s'en tiendraient à la théologie des temps modernes où peu de chose subsiste de la tradition divine et des sublimes enseignements de l'Église apostolique.

(3) II. Josué X. 12-13.

(4) Samuel I. 17-18.

(5) Nombres XXI. 14-15.

et enfin l'Épître de saint Paul aux Laodiciens, relatée dans l'Épître aux Colosses (1).

Si Salomon, qui dissertait en maître des propriétés botaniques et des vertus médicinales des plantes, depuis l'hysope de la vallée jusqu'aux cèdres des montagnes, a consigné cette science précieuse dans des écrits, ces ouvrages se sont également perdus, sans compter les millions et les milliards de volumes que la fureur des politiciens et des sectaires a consumés dans l'incendie des bibliothèques publiques et privées (2).

Le fameux dilemme qu'on prête à Omar, — d'aucuns disent gratuitement, — au sujet de la destruction des 900,000 volumes d'Alexandrie, fut, de tout temps, familier aux fanatiques : « Ou ces livres n'enseignent rien qui ne se trouve déjà dans notre doctrine, — et alors il faut les brûler comme inutiles, — ou ils renferment des erreurs contraires à notre dogme, — et alors il faut les brûler comme nuisibles. »

Raisonnement faux, péchant gravement contre la logique, puisque, entre les deux cornes de ce dilemme, se présente le cas imprévu où ces livres, condamnés par l'ignorance, auraient pu transfigurer notre dogme dans une lumière scientifique qui nous échappe, et l'aurait ainsi vengé des erreurs de l'Ecole obscurantiste.

Cette déplorable argumentation est justement celle que fit le Pharisaïsme quand il condamna le Christ : « Ou la doctrine de Jésus de Galilée se trouve d'accord avec celle de Moïse, et alors elle est superflue, ou elle lui est contraire, et, dans les deux cas, il faut la repousser en

(1) Col. IV. 16.

(2) Elle est inépuisable la liste des livres dont il nous reste plus que les titres dans Diogène Laerce, Aulu-Gelle, Athénée, Plutarque, Denis d'Halicarnasse, Térence-Varon, dont la Pragmatique religieuse fut brûlée sous Grégoire VII.

Ce qui en a été détruit particulièrement du IVe au VIe siècle ne peut pas se raconter. Ramée observe que sans l'Orient, moins maltraité que ne le fut l'Occident, et sans les traductions qui furent faites du XIIe au XVe siècle, il aurait fallu plusieurs milliers d'années à l'esprit humain pour refaire la synthèse scientifique que quatre siècles d'études et de recherches permettent de reconstituer de nos jours, grâce aux Arabes, aux Juifs et aux lumières rapportées de Constantinople par les Croisés.

supprimant son auteur » (1); or, il se trouva que l'Evangile glorifiait la Loi en l'accomplissant dans une intellectualité plus haute et plus juste que celle de la Synagogue.

Quoi qu'il en soit de ces abus, ce qu'il y a de certain, c'est que la nuit, une nuit barbare, s'était faite : « Les trésors de la science antique ont disparu, dit Eusèbe de Césarée, dans son *Chronicon*, où il parle de peuplades venues du fleuve Indus, en des temps très reculés. « Ces « peuplades, dit-il, se fixèrent dans l'Ethiopie et envoyèrent « delà des colonies en Egypte pour y camper la première « civilisation qui ait fleuri sur les rives du Nil. »

Cette donnée historique concorde exactement avec ce que Théophraste rapporte du Voyage d'Appolonius de Tyane en Ethiopie, où ce Missionnaire des Temples universitaires vint confronter les traditions qu'il avait recueillies dans les sanctuaires de l'Inde et de l'Egypte, avec les enseignements sacrés des vieux Prêtres éthiopiens.

Entre autres passages de Théophraste, je relaterai le suivant : « Apollonius visita tous les temples antiques et « s'entretint avec les prêtres de ces sanctuaires, pour les « ramener aux vraies traditions, quand il découvrait « qu'ils s'en étaient écartés. Il fut sollicité par le sage « Jarchas, souverain Pontife des Indes, de lui dire ce « qu'il avait appris de Pythagore, ce que Pythagore avait « appris des Égyptiens, ce que les Egyptiens avaient « appris des Ethiopiens, et ce que les Ethiopiens avaient « appris de l'Inde des Védas (2). »

« Il faut, dit Burnouf, assez bien versé dans les études « orientales, que la Religion, la Morale, la Philosophie, « l'Histoire, la Littérature et les Arts remontent aux « sources primitives pour s'y régénérer. »

Les Idyles de Théocrite, les Églogues de Virgile, les

(1) Philon.

(2) Vie d'Apollonius, par Théophraste. Traduction de Chassang, maître de conférences à l'École normale supérieure, p. 19, 93, 111, etc.

Fables de Phèdre, d'Œsope, de La Fontaine, etc., le Cantique des Cantiques, mille morceaux, dans tous les genres, dont se sont enrichis les classiques de tous les peuples, y compris les Hébreux, découlent en droite ligne de l'Inde primitive, et ont été transportés, de toutes pièces, dans nos littératures courantes.

Jacolliot, qui cite à foison, donne des preuves irrécusables de cette filiation dans sa *Bible dans l'Inde* : « Deux cents « pages de textes comparés, dit cet auteur, établissent « victorieusement cette thèse : que la Société judaïque fut, « par l'Egypte, une émanation de l'Inde, comme au reste « toutes les autres civilisations connues » (1).

Ce n'est donc pas sans raison que Burnouf engage les Evêques à organiser fortement, dans leurs séminaires, l'étude du sanscrit, « afin, dit-il, de rééclairer, aux lumières de l'Orient primitif, le sens très obscurci des dogmes catholiques. »

« Rien que par les fragments que nous connaissons de « la Science antique, on peut juger, dit Dupuis, de quelle « hauteur sont tombés les *théologiens*, les *philosophes*, les « *poètes* et les *économistes* de notre époque. »

Pour apprécier la valeur qu'avaient, aux yeux des grands philosophes de la Grèce, les débris de la Civilisation qui les avait précédés, il nous reste les récits de Diogène Laërce, lequel nous montre Platon payant *cent mines* (9000 fr.) trois livres de Pythagore, et donnant *quarante mines* (3600 fr.) pour un mince écrit de Philolaüs, d'où il tira son Timée (2).

Ce même Platon enseigne qu'anciennement un Dieu gouvernait l'Univers (3), ce qui doit s'entendre évidemment de

(1) Jacolliot : La Bible dans l'Inde, p. 201. On reproche à cet auteur quelque insuffisance de critique. En vérité, c'est autre chose qu'on incrimine en lui. L'Université, d'après lui, est aussi sectaire que l'Église ultramontaine. Elle ne pardonne pas à Jacolliot les rudes coups dont il l'accable pour briser son dogme erroné et pour rompre les cadres étroits de sa Chronologie et de ses Catégories mentales. Voilà le grief véritable.

(2) Vie de Platon et Vie de Philolaüs, par Diogène Laërce.

(3) Politiq. Edit. Serran. T. II, p. 269.

l'époque où « la Vérité, la Justice et l'Amour régnaient sur la Terre » (1), où « *les hommes étaient cubiques* », c'est-à-dire développés dans leurs trois dimensions, intellectuelle, morale et physique, et où la Synarchie régnait, avec ses trois pouvoirs sociaux, correspondant à ces trois ordres d'aptitudes physiologiques.

« Il n'y avait pas eu d'esclaves jusqu'alors, dit Hérodate (2), et il n'y en avait pas encore en ce moment. »

« Les Déloyaux et les Formidables, le Voraces et les Incapables », dont parlent les prophètes, ne s'étaient pas encore emparés de la planète pour la désoler comme ils firent plus tard, et comme ils continuent à le faire, depuis près de 6,000 ans.

Prenez conseil des siècles antiques, nous dit l'auteur du Deutéronome. Scrutez les Ecritures et déchiffrez le secret des Paraboles. Considérez ce qui fut à l'origine (3), quand tous les peuples ne parlaient qu'une seule et même langue, comme l'atteste la Bible (4).

Enquérez-vous touchant les sentiers des âges primitifs, et reprenez le bon chemin, répète Jérémie (5).

O Terre! Terre! Terre! reviens à Jéhova, ton Rédempteur! (6).

Pour plus de détails et pour confirmer ces témoignages, je me permets de renvoyer le lecteur aux sources où j'ai puisé moi-même, et que j'indique sommairement au bas de la page (7).

Ramée pense, à bon escient, que les dogmes de la Théologie cosmogonique furent recueillis, pour la dernière fois,

(1) Ramée.
(2) Hérod., liv. III, p. 137.
(3) Deut. XXXII. 7.
(4) Erat autem terra labii unius, et sermonum eorumdem. Gén. XI. 1.
(5) Jérém. VI. 16.
(6) Jérém. XXII. 29.
(7) Straumates d'Eusèbe de Césarée (liv. V. p. 601 et suiv.). — Diodore de Sicile (liv. V, chap. 35). — Tite-Live (liv. VIII, chap. 8, et liv. XL, chap. 29). — Vie de Numa, par Plutarque (chap. XXII). — Valère Maxime (liv. I). — Lactance. Instit. div. (liv. I, chap. 22). — Théologie cosmogonique de Ramée.— Les Missions de Saint-Yves (passim.).

dans les sept volumes écrits en grec, et dans les sept volumes écrits en latin, qu'on découvrit l'an 572 de Rome, dans le tombeau de Numa, 490 ans après sa mort.

Condamnés par la Sénat, ces livres furent publiquement brûlés.

L'esprit anarchique de Rome ne permettait déjà plus alors de vulgariser les grandes doctrines théologiques et sociales que Numa avait résumées dans ses manuscrits, d'après les enseignements des Etrusques et des Sabins. Ces sciences, ajoute Ramée, étaient elles-mêmes l'écho traditionnel des doctrines orphiques de l'*Age d'or*.

Le pacte fédéral, universel des nations, cette alliance bénie de la Science et de la Religion, de la Terre et du Ciel et de tous les peuples entre eux, fut rompu par le Césarisme babylonien et empêché de se renouer par tous les Césarismes qui se sont succédé depuis.

IV

Pourtant les formules scientifiques de cette belle civilisation n'ont jamais péri entièrement.

Saint-Yves a pu, de nos jours, en retrouver les traces et en reconstituer la synthèse. Ses trois *Missions* ouvrent l'ère sociale des temps à venir. Tous les *Meunier* du *Rappel* et d'ailleurs, ne les empêcheront pas de faire leur chemin.

Les notions qu'il livre à la Science moderne s'étaient conservées, dans les sanctuaires, sous forme de rites symboliques, et ne cessèrent pas de se transmettre, par voie d'initiation, de Temple à Temple, et de l'une à l'autre génération, plus ou moins voilées partout (1), suivant les milieux politiques qu'elles avaient à traverser.

Gougenot Desmousseaux, si dur aux Juifs, rend justice

(1) « Vous serez toujours voilée ». (Genèse XII. 14. XX. 16.) Il faut voir, dans la Mission des Juifs (p. 342 et 351) quelle est cette Sara ou Saraï que Pharaon rejette de son palais, et à qui l'autocrate Abimelec impose l'obligation de ne jamais se montrer aux peuples qu'avec un voile sur les yeux. Voilà une découverte exégétique qui venge pour toujours Abraham des turpitudes dont l'accusent les interprètes de la vulgate.

pourtant à la famille des Caraïtes, descendants directs et légataires incorruptibles des Esséniens et des Nazaréens. Les Caraïtes, selon lui, conservent encore de nos jours, partout où ils ont essaimé, en Espagne, en Portugal, en Afrique, dans la Roumanie et dans la Crimée, les pures traditions de l'origine, la vraie Kabbale patriarcale, la science des sciences, les dogmes authentiques de l'éternelle Religion.

Ragon, de son côté, et comme lui tous les auteurs qui ont fouillé jusqu'aux racines de la Maçonnerie moderne (1), regardent les corporations des tailleurs de pierres, des Pontifs ou faiseurs de ponts, des maçons constructeurs et des charpentiers, qui élevèrent, durant le Moyen-âge, les belles cathédrales gothiques de l'Europe, comme les dépositaires de cette science des édifications divines et sociales, qui se dissimulait sous l'art architectural des édifications matérielles.

Ces monuments restent et parlent haut. Que de satires! quelles savantes leçons gravées, pour toujours, sur ces bibles de granit, même à Rome, où se trouvent si bien chapitrés, à Saint-Pierre, les abus les plus criants de la Cour papale!

Les Convents tirent leur nom des Convents mêmes où se tenaient les Assemblées des initiés. Ceux-ci s'appelaient *frères* entre eux, absolument comme les moines qui, eux aussi, firent longtemps partie de ces associations, surtout en Italie (2).

(1) Je dis jusqu'aux *racines*, et j'ai tort. Ces racines plongent dans l'antiquité à des profondeurs que Ragon n'a pas sondées, et qu'aucun franc-maçon ne paraît avoir soupçonnées. Il faut remonter plus haut que saint Jean, plus haut même que Salomon et que Hiram pour trouver les premiers vestiges de cette institution. Voici en effet ce qu'on lit dans la vie d'Appollonius de Tyane : « D'après les traditions de la Statuaire antique, les sculpteurs et les tailleurs de pierres voyageaient d'un bout à l'autre de la terre avec les outils nécessaires pour travailler le marbre, l'ivoire, le bois, l'or et les autres métaux. La matière informe leur était fournie dans les Temples qu'ils élevaient sur des modèles divins. (Opere citato., p. 202.)

(2) Personne n'ignore que les Jésuites eux-mêmes ne tardèrent pas à s'affilier à la Maçonnerie, d'où ils furent expulsés. (Voir l'ouvrage intitulé : *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie*, par Bonneville.) Ils fondèrent l'ordre des *Rose-Croix*, avec la loge de *J.·. N.·. R.·. J.·.*

Fénélon et beaucoup d'autres prêtres en ont fait partie au XVIIe siècle, et dernièrement les feuilles publiques ont mis au grand jour le diplôme maçonnique de Pie IX, avec la date et le numéro d'ordre de son immatriculation. (Voir le numéro du 1er mai 1885 du *Monde Maçonnique*, qui se publie à Paris.

Tels sont, à travers les siècles, les échos très affaiblis de l'Age d'or.

Le Christ vint rallier toutes ces survivances, au moment même où la main des Césars leur portait le dernier coup et en achevait la dispersion sur tous les points de la terre, et particulièrement dans les Gaules. La conquête de ce pays par Jules César renversa les collèges druidiques où brillaient encore les derniers rayons de la science antique.

L'appel du Christ à tous les restes de l'ancien ordre social, membres brisés alors et disséminés partout, comme l'enseigne saint Pierre (1), se fit en vue de la réédification du Temple social dont il se posa lui-même comme la *pierre angulaire*, et dont il sera aussi le couronnement glorieux un jour.

Ce temple est son Corps universel, son Corps organique, vivant, se reconstituant petit à petit, et courant à sa transfiguration par le progrès même de la Science et de la Civilisation nouvelles. Construction divine dont saint Paul nous montre les fondements établis sur la prédication des prophètes et des apôtres, et dont il nous décrit si bien l'économie générale et les développements universels (2).

Si les idées évangéliques se répandirent comme une traînée de feu sur la poudre, partout où elles furent prêchées dans leur céleste pureté; si tous les peuples les entendirent et les adoptèrent, à la voie de Pierre et de ses compagnons; si, à la parole de saint Paul, cet infatigable

(1) Electis advenis *dispersionis* Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ, etc. (I. Pétr. I, 1.)

(2) Lire le 1er chap. de l'Ep. aux Colosses, et les quatre premiers chapitres de l'Ep. aux Ephésiens, particulièrement les versets 20, 21, 22 du XIe chap. Là se trouve à mes yeux la clef de toute la Théologie de saint Paul, et le secret de la Rédemption sociale, secret dont nul mieux que lui n'a connu la profondeur, comme on le voit aux versets 3 et 4 du IIe chap.

J'appelle aussi l'attention sur cet étonnant passage des Actes (chap. II, v. 8, 9, 10, 11, 12), où il est dit que des gens, venus de tous les points du Monde, entendirent la même *langue*. Le mot *langue* aurait-il ici le même sens qu'il comporte dans des expressions comme celles-ci : *la langue des symboles et des rites*, la *langue des temps modernes*, la *langue des poètes, des savants*, etc.? — Dans ce cas, la portée de ce passage est immense; elle signifierait ceci : brisée dans sa syntaxe primitive, lors de la catastrophe symbolisée par la dispersion de Babel et par la confusion des langues, cette langue idéologique fut reconstruite par le Christ, qui en livra le formulaire et le vocabulaire aux Apôtres.

semeur d'Eglises, qui traversa, comme un météore, toute la société judéo-gréco-latine de son temps; si deux siècles à peine de propagande discrète suffirent pour qu'un apologiste du Christianisme put s'écrier, en plein tribunal de César : « Nous sommes d'hier, et déjà nous formons, à votre insu, la grande masse de l'empire; chassez-nous de vos armées, de vos places publiques, de vos rues et de vos palais, et vous serez effrayés de votre solitude » ; — s'il en fut ainsi, c'est que, d'un côté, cette doctrine trouvait un écho profond dans tous les cœurs où elle réveillait joyeusement les souvenirs endormis du passé, et que, d'autre part, elle répondait exactement au mot d'ordre antique des initiés, aux doctrines secrètes de cette franc-maçonnerie de lumière, dont Apollonius de Tyane fut un des porte-rayons, d'un bout à l'autre de la terre (1).

Ces hommes n'avaient jamais cessé de miner en dessous les bastilles du Césarisme sur toute la terre, et de préparer le relèvement de ce Temple divin qui s'appelle l'Humanité sociale.

Voilà pourquoi le Christ disait à ses apôtres, en parlant sans doute des prophètes orthodoxes, mais sans exclure pourtant les prophètes extra-canoniques : « Ce que vous allez récolter, d'autres l'ont semé. Vous entrez dans la moisson que d'autres mains ont préparée » (2). Vos pères plantèrent le cep, vous en cueillerez les grappes.

Dans une infinité de passages de l'Evangile, il est question de disciples secrets, venant à Jésus de nuit, et ne se manifestant pas ouvertement, les uns par respect humain, peut-être, les autres par crainte de l'infernale synagogue, la plupart à cause des positions officielles qu'ils occupaient, soit parmi les serpents et les vipères du

(1) On s'est même demandé si ce personnage n'est pas l'Apollo dont parle saint Paul, dans plusieurs de ses Epîtres. I. Cor. 1. 12. — III. 4. 6. 22, — IV. 6. — XVI. 12. — Tit. III. 13. — Il est aussi nommé aux Actes : XVIII. 24. — XIX. 1. — Il aurait été évêque de Corinthe sur la fin de ses jours. Quelques pères en font mention dans ce sens, et saint Jérôme le range même parmi les Pères grecs, entre Origène et Eusèbe d'Edesse. (Voir la dissertation qui précède le Commentaire de Dom Calmet sur l'Epître aux Galates. Tome II, p. 5).

(2) Joan. IV, 27-38.

Sanhédrin, soit parmi les renards de la Tétrarchie de Galilée, soit enfin parmi les carnassiers du Césarisme romain, dont les aigles s'étaient abattues sur la Judée (1).

Au reste, le raccordement des fils traditionnels de tous les peuples et de tous les sanctuaires me paraît suffisamment indiqué dans l'Evangile même : que signifie, par exemple, la visite des Mages, venus de l'extrême Orient au berceau de Jésus Enfant? Que veulent dire son voyage et son séjour en Egypte? Que présage l'arrivée de ce savant Ethiopien, député par la reine Candace vers Jérusalem, à l'époque de la mort du Sauveur? Saint Paul ne rattache-t-il pas le Sacerdoce de Jésus-Christ au Sacerdoce universaliste des premiers temps, dans la personne de Melchisédech, et ne consacre-t-il pas tout le VIIe chapitre de son Epître aux Hébreux à la constatation de ce fait, dont la portée est immense? C'est l'englobement de tous les temples universitaires, à la fois, dans la lumière du Christ.

Ainsi nous voyons le Royaume de l'Evangile se relier au cycle de Ram, par une chaîne dont les anneaux se tiennent depuis la Paradésa jusqu'à l'ère chrétienne.

Je sais bien ce que m'objecteront les ultramontains : la synthèse que vous édifiez, me diront-ils, d'autres l'avaient conçue dès le commencement, et l'Eglise la réprouva.

C'est vrai! et j'ajoute que l'Eglise fit bien de la repousser, dans les termes où elle se présentait.

Les partisans de cette synthèse enseignaient — du moins quelques-uns — qu'il n'y avait pas eu, à proprement parler, de révélation chrétienne, mais un simple renouveau de la première manifestation divine, faite au berceau des sociétés et conservée dans les Temples de l'Inde, où le Christ serait allé la recueillir, pour la rééditer.

(1) A l'appui, voir : Luc XXII. 10. 11. 12. XIII. 50. — Matt. XXVII. 57. — Marc XV. 43. — Joan. I. 45-46. III. 1-2. XII. 42. XIX. 38. — Act. V. 34. etc.

Voilà l'erreur condamnable. Cette erreur subsiste encore de nos jours. J'ai entendu un Brahme affirmer que Jésus-Christ passa une partie des trente premières années de sa vie à étudier dans les sanctuaires de l'extrême Orient, et qu'il y reçut l'initiation, comme Moïse l'avait reçue dans les Temples d'Egypte.

Pour Moïse, ce n'est pas douteux : la Bible l'enseigne formellement, aussi bien dans le Nouveau que dans l'Ancien Testament (1).

Chez le Christ, c'est autre chose.

Pour renouer la chaîne rompue de la Tradition, pour rattacher l'Occident à l'Orient et pour jeter les bases encyclopédiques du système religieux et social, qui reconstituera sur la terre le Royaume de Dieu, en y ramenant l'Age d'or, Jésus n'avait besoin ni de voyages, ni d'école, ni d'initiation.

Le Verbe y suffit seul ; il fut l'unique Maître de sa jeune intelligence se développant, comme la nôtre, « en grâce, en sagesse et en âge, devant Dieu et devant les hommes » (2).

Nulle trace de science acquise, historique, contingente et relative dans l'Evangile ; nulle réminiscence d'école; pas d'érudition, pas de controverse, rien de didactique ! Il n'y a là que de la Science pure, des vérités absolues. Et les érudits s'en aperçurent vite, dès le début de ses prédications : « Il n'enseigne pas comme les docteurs, s'écriaient-ils (3); jamais homme n'a parlé comme cet Homme » (4). « Il est tout à fait original, étrange et singulier ! » (5).

Quoi ! quand il s'agit de connaissances de cet ordre, on admet, sans réplique, que le génie de chacun puisse s'élever, comme il a fait, par exemple, chez Pascal, dès l'âge de douze ans, jusqu'à la 32e proposition d'Euclyde,

(1) Act. XII. 22.
(2) Luc II. 52.
(3) Matt. VII. 29.
(4) Joan. VII. 46.
(5) Marc IV. 10.

ans aucun livre, sans aucun secours, rien qu'avec des *arres* et des *ronds;* on admet qu'à seize ans ce même Pascal ait pu, seul, composer le Traité des *sections oniques*, où il condensa, sans l'avoir apprise, toute la cience qui s'était développée depuis Apollonius de Perge ; n accorde que Rembrandt a pu dessiner d'une façon nagistrale avant de savoir lire, — que le pâtre Mangianelo a calculé, dès l'âge de cinq ans, aussi vite qu'une nachine arithmétique, — que Mozart a exécuté une sonate le piano avec ses doigts de 4 ans, et composé un opéra à 8 ans, — que Thérèse Milanolbo a joué du violon, à 5 ans, avec tant d'art et de supériorité que Baillot disait : « On ne me fera pas croire que cette enfant n'ait joué du violon dans un autre monde avant de passer dans celui-ci »; — on accepte tout cela, et encore d'autres faits plus extraordinaires, comme des états de clairvoyance et de parfaite ucidité d'esprit; — et l'on veut que le Christ ait dû recourir aux leçons d'un pédagogue pour concevoir l'Evangile tel qu'il est, pétri d'essences divines et de principes premiers ?

Mais comment se fait-il qu'au milieu des foules, ivres l'enthousiasme en entendant sa parole, et qui répétaient sans cesse : « d'où lui vient tant de sagesse, à ce Jésus de Nazareth qui a grandi parmi nous et dont la famille nous est bien connue » (1), — comment, dis-je, ne s'est-il pas trouvé un malin, ne fut-ce qu'un bout de scribe et de pharisien, pour rappeler à ces populations que le jeune Docteur s'était absenté de la bourgade à telle époque et pour tant d'années, de mois ou de jours ?

Les partisans de cette hypothèse historique dressèrent ainsi, sur une fausse base, la Synthèse générale que condamna l'Eglise, à cause des illusions qui s'y mêlèrent aux plus sublimes vérités.

Les Chrétiens qui l'avaient adoptée furent nombreux

(1) Marc. VI. 2.

dans les premiers temps, surtout dans l'Ecole d'Alexandrie où s'était faite la fusion des idées juives et des idées grecques, et où fleurit le Néoplatonisme dont le fond est absolument pythagoricien, et comme tel universaliste, à la manière des Anciens Temples. Ces doctrines éclectiques, dont l'origine remonte au berceau même de l'Ecole grecque et dont les premiers maîtres furent les Septante interprètes que Ptolémée Philadelphe, le second des Lagides, fit venir à sa cour pour traduire la Bible en grec, furent enseignées, à des degrés divers, par Philon le Juif (1), par Dorithée, Simon le Magicien, Ménandre le Samaritain, tous instruits des sciences égyptiennes ; au IIe et au IIIe siècle, elles furent reprises et plus ou moins soutenues par Carpocrate, Basilide, Valentin et Tatien d'Alexandrie, par Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Edesse, par Marcion et Cerdan, quelque peu aussi par Origène et Tertullien, qui tous prétendaient les avoir puisées aux sources primitives de l'Inde religieuse.

La seule chose qu'il faille retenir de cette tentative et de ces grands enseignements, aussi bien que des paroles du savant Brahme, rapportées plus haut, c'est que, entre le dogme de Jésus et le dogme des Sanctuaires antiques de l'Orient, il y a consonnance et harmonie parfaite.

Ce résultat, quelque prodigieux qu'il soit, n'est pas fait pour étonner ceux qui savent que les Vérités absolues sont les mêmes dans tous les âges, sous tous les climats et dans toutes les civilisations.

Les Civilisations passent, les Dogmes se corrompent, et les Eglises aussi, comme se corrompt toute chose ici bas. Mais de la corruption d'un Dogme et d'une Eglise naît toujours un autre Dogme et naît toujours une autre Eglise, où viennent refleurir les Vérités divines des civilisations antérieures.

(1) Les érudits connaissent le *dicton* qui avait cours à cette époque : « Est-ce Philon qui a *platonisé*, ou est-ce Platon qui a philonisé? »

Et c'est ainsi que les belles moissons du Christ surgiront demain des sillons de toutes les sectes, où la semence évangélique fermente aujourd'hui et se décompose, absolument comme fait le grain de blé, à l'heure de sa germination.

Laissez seulement venir ces *grands moissonneurs de l'avenir*, dont Joseph de Maistre entendait déjà les pas lointains. Ils sont à nos portes : « Sion, réjouis-toi ; voici sur les montagnes les pieds de ceux qui t'apportent d'heureuses nouvelles, et qui publieront la paix universelle » (1).

Vous verrez alors ce qui surgira des champs engraissés du sang des martyrs, durant le Moyen-âge, et labourés, en tous sens, depuis la Renaissance, par nos incessantes révolutions religieuses et sociales.

J'ai foi absolue dans le Science moderne, cette illumination promise du Paraclet annoncé.

A force d'approfondir les secrets de la Nature et les lois éternelles de l'Univers moral, pourquoi nos savants n'arriveraient-ils pas, eux aussi, comme firent Orphée, Cadmus, Hermès Cadmilos et les autres grands génies qui édifièrent le Zodiaque, le Kalendrier, le Solfège, les modes musicaux, les lois de la géométrie et les autres outils de la Science et de la Civilisation, à découvrir les formes idéales du Monde, et les dogmes cosmogoniques, stéréotypés, en quelque sorte, dans l'empyrée et dans la constitution intime de tous les êtres organiques et inorganiques.

On ne saurait trop présumer de nos savants, munis comme ils sont, désormais, des méthodes expérimentales, qu'ils tiennent de Bacon et de Descartes, et pourvus d'instruments de précision, chaque jours perfectionnés (2).

Qui peut prévoir où s'arrêteront les déductions de

(1) Nahum, le Prophète. I. 15.

(2) Dans les conférences publiques et gratuites qu'il donne à l'Institut populaire du progrès le Dr Pinel affirmait hier (13 septembre 1885) que les deux théories *microbienne* et *hypnoptique*, connues d'hier seulement, portent avec elles une révolution immense dans la Science. Nous entrons à peine dans la voie du progrès, où nous ferons désormais des pas rapides.

l'histoire et où en aboutiront les conclusions logiques, quand nous aurons fouillé toutes les ruines et fait parler les millions de manuscrits, cachés encore pour nous dans les temples de l'Inde et de la Haute-Asie?

Le mouvement d'ailleurs est dirigé par des hommes dont le spiritualisme est aussi remarquable que la modestie, comme on le verra par de nombreux exemples, dans la seconde partie de cet ouvrage, au chapitre des Nouveaux Cieux.

En attendant, puisque j'écris ces lignes, à l'heure même où la jeunesse des Ecoles célèbre, avec enthousiasme, le centenaire du *Doyen des Etudiants*, comme s'appelle humblement le vénérable M. Chevreul, qu'il soit permis à un pauvre prêtre de mêler sa voix au concert d'admiration qui retentit dans Paris et qui trouvera écho d'un bout à l'autre de la France.

L'Esprit qui préside à nos cultures, c'est l'Esprit même de Dieu. « L'Agriculteur, c'est le Père » (1), disait le Christ. « Le Champ d'exploitation, c'est l'Humanité », disait saint Paul (2).

« Le Père est aussi l'Architecte, ajoutait l'apôtre; et l'Humanité, c'est en même temps et l'Edifice et l'Ouvrière » (3),

Edifice merveilleux! Architecte incomparable! Ouvrière inconsciente, le plus souvent!

Caché derrière la trame des temps, qui nous dérobe son action providentielle, le Père élève sa construction par nos propres mains, sans que nul de nous en soupçonne la portée grandiose, ni puisse se rendre compte du concours qu'il y prête, malgré soi très souvent, — même dans Rome.

L'Homme s'agite et Dieu le mène.

Cependant, pour que l'esprit humain puisse déjà, comme

(1) Pater meus. Agricola est. (Joan. XV. 1.)
(2) I. Cor. III. 9.
(3) I. Cor. III. 9.

il fait à cette heure, se douter de la magnificence du Monument; pour que l'auteur des Missions ait pu nous en montrer les lignes radieuses, la forme scientifique et les proportions encyclopédiques; pour que, d'un autre côté, la logique serrée de l'écrivain qui publiait, il y a quatre ans, « *La future Constitution de la France* » (1), qu'il aurait pu, tout aussi bien, intituler la Constitution scientifique de la Chrétienté, ait pu arriver, de déduction en déduction, comme un faiseur d'algèbre, à un pareil résultat, il faut bien que le voile commence à se déchirer devant le regard des Sages, et que l'heure soit près où les hommes verront les vieux Cieux et la vieille Terre faire place aux nouveaux Cieux et à la nouvelle Terre qu'annoncèrent les prophètes et que le Christ nous a promis.

Ce serait peut-être ici le lieu de grouper, dans un chapitre à part, ces annonces et ces promesses. Elles sont magnifiques. Mais ce travail n'est pas nécessaire; il risquerait même de fatiguer le lecteur par des redites inévitables.

L'avenir rayonne d'ailleurs dans la lumière du passé, et cette lumière est ineffable.

Si l'Age d'Or a existé, — et il n'y a que les aveugles qui puissent en douter, — si l'Age de Fer ou du Césarisme est condamné à disparaître, pour ramener le Cycle d'or — et tel est le but certain de la Rédemption —, il ne nous reste plus qu'à voir le Christ à l'œuvre, de son temps et à travers l'histoire, et qu'à montrer à tous comment le Monde stupide de Satan tombe, à l'instar de le vieille Jéricho, qui le symbolisait, et comment il s'écroule, comme elle, au bruit des trompettes évangéliques.

(1) Destrem. *La future Constitution de la France*. Dentu. Paris.

CHAPITRE IV

LA RÉDEMPTION SOCIALE

SOMMAIRE : I. Action conquérante du Christ sur le vieux monde césarien. — II. Conditions de la bataille. — III. L'opportunisme de nos jours. — IV. Le brigandage politique. — V. Le Christ seul Libérateur et seul Rédempteur social.

I

Renverser les deux pôles du monde ; remettre en bas ce qui était en haut, et remettre en haut ce qui était en bas ; prendre ce globe par le fond, à revers et à rebours, pour le retourner comme on retourne un gant ; enfoncer les montagnes et relever les vallées ; changer la direction de l'axe religieux de la planète, de manière qu'on y adore ce qu'on avait brûlé, et que l'on y brûle ce qu'on avait adoré ; éteindre dans les cieux le soleil, la lune et les étoiles de la vieille intellectualité, pour allumer à leur place, le soleil, la lune et les étoiles d'une intellectualité nouvelle ; souffler en un mot tout l'ancien ordre de choses, pour lui en substituer un autre entièrement nouveau, — tel fut, tel est le plan général de la Rédemption (1).

Ce plan répond assez bien, ce me semble, à celui des Epopées cycliques, où le pieux génie des anciens sanctuaires symbolisa la mission du futur Libérateur. Les

(1) Isaïe XLIX. 8. 9. 10. — Jérém. I. 10.

douze travaux du nouvel Héraclide, dépassent en magnificence les douze travaux du vieil Hercule. Evidemment, nous avons ici plus que Salomon, comme dit l'Evangile (1), et plus en même temps que tous les Héros divinisés des temps mythologiques.

A moi ! s'écrie le nouveau Dyonisios, non plus cette fois par la bouche de Nonus, mais par l'organe de l'Evangéliste — à moi les petits, les faibles et les pauvres ! A moi tous ceux qui pleurent, mourant de faim, couverts de haillons, chargés de fers, broyés, saignants, sous les pieds des oppresseurs ! (2).

Moi seul puis en finir avec les monstres qui ravagent l'humanité, avec les Mastodontes et les Mammouths des pouvoirs politiques. Vos cris de détresse, o peuples opprimés, sont montés jusqu'à moi ; voilà pourquoi j'interviens (3).

Ce mauvais monde aura affaire à mon bras. J'en aurai raison.

En avant ! dit le nouvel Hormuzd. J'enfonce le glaive de lumière dans le cœur du stupide Ahriman, et j'entame sa lourde cervelle. Diviser le monstre, c'est le tuer. Une fois rompus les épais ligaments de son crâne, Satan se dissoudra.

Aveugle et sourd à la fois, cet enfant des ténèbres a horreur de la lumière et s'évanouit au grand jour de la Science. Négation de l'être et de la vie, il est la puissance d'inertie, la force de résistance à toute action civilisatrice. Ses créations, si l'on peut dire que le néant crée, sont les produits de l'ignorance : ténèbres, vices, mauvaises mœurs, préjugés, erreurs, fanatisme, esclavage, haines aveugles, guerres fratricides, tels sont les matériaux de Satan, et telle aussi sa maudite engeance. On dirait une immonde exudation de l'abîme, que ce même abîme

(1) « Ecce plus hic quâm Salomon. » (Luc XI. 31.)
(2) Matth. XI. 28.
(3) Act. VII. 34.

résorbera, quand la Science aura dardé là sous ses rayons (1).

Issus nous-même de ce fœtus opaque, d'où la parole

(1) Cette doctrine est orthodoxe, quoi qu'en dise une école. Le philosophe le plus catholique de notre époque, Auguste Nicolas, la professe comme il suit, dans son livre « *L'État sans Dieu* » : « Le mal n'a pas d'existence *substantielle*, mais seulement *modale* ; c'est un *acci-* « *dent*, non une *essence*. C'est le *non bien, non équitia, néquitia*. Toutes les expressions significatives du mal sont *privatives : manquement, défaut, injustice. iniquité, désordre, etc.* » (Édition de 1873, p. 40.)

Néanmoins, je vais faire pousser des cris d'effraie aux anthropomorphistes de la secte : je gâte décidément leur enfer en éteignant les brasiers de la chaudière de Satan, et j'abîme par trop leur diable en rasant net ses cornes, ses griffes et sa queue.

Ces gens là sont théologiens à la manière dont parle Xénophanès : « Si les chevaux et les « bœufs, disait-il, savaient écrire ou peindre, ils ne manqueraient pas de représenter leurs idées « sur Dieu, sur le Ciel et sur l'Enfer, sous des formes et des images qu'ils tireraient du milieu « de leurs sensations. Le Ciel serait, pour eux, une belle écurie dont les anges du bon Dieu « tiendraient les mangeoires toujours pleines, et l'Enfer une affreuse étable dont les palfreniers « auraient plus à cœur de les rosser que de remplir leurs rateliers. » (Morceau conservé par Sextus Empiricus et rapporté par Clément d'Alexandrie. — Stromates, liv. V, p. 601.

L'Enfer et le Satan des Temples universitaires, les mêmes absolument que ceux des Prophètes et de l'Evangile, sont autrement réels et redoutables que l'Enfer et le Satan de la Théologie obscurantiste. Pour qui a sondé l'ésotérisme des dogmes catholiques, il est clair que, pour exprimer d'une manière intelligible au vulgaire, ces grandes vérités philosophiques, il n'y a pas d'autres formes de langage que celles des allégories apocalyptiques. Je prends un exemple entre mille de ceux qui ont fait sourire les beaux esprits du XVIIIe siècle, celui de cette Fille d'Abraham que Satanas tenait liée depuis dix-huit ans, et dont le Christ brisa les ligatures (saint Luc XXX, 16). Quand la science moderne, par les moyens récents que les fluides magnétiques lui ont mis en main, redresse un membre noué et corrige les erreurs organiques de la nature *brute ou satanée*, fait-elle autre chose que ce que fit le Christ dans cette circonstance ?

— Vous niez donc le surnaturel et les miracles de l'Evangile ? dira-t-on. Je m'expliquerai sur ce point dans la seconde partie de cet ouvrage, à l'article des Nouveaux Cieux. Pour le moment, il suffit de vous rappeler ce qu'annonçait le Christ : « Vous opérerez un jour des prodiges plus grands que les miens. » « Et majora horum faciet quœ ego facio, qui credit in me. » Joan. XIV. 12.

Je ne cesserai de le répéter, parce que c'est la vérité : le dogme catholique bien compris est le dogme même de la théologie cosmogonique de tous les Sanctuaires primitifs, car il n'y a jamais eu deux Vérités dans le Monde. « Dœmon est Deus inversus » enseigne le 18e dogme de la Kabballah, — le Diable c'est l'inverse de Dieu, — et s'il pouvait avoir une existence réelle, Dieu, certainement, n'existerait pas. Le diable est menteur comme son père, a dit Jésus. Or, quel est le père du diable ? C'est le faux, c'est le néant, c'est le non-être. Le diable nie ce que Dieu affirme, et Dieu nie ce que le diable affirme. Le diable affirme sa propre existence ; Dieu lui donne un éternel démenti, en faisant triompher le bien du mal, la verité de l'erreur et l'être du néant. » (Eliphas Lévi, Science des Esprits, p. 156.)

Voici résumée sur ce dogme toute la doctrine du Zand'Avesta des Perses anciens, formulée par Zoroastre : « Ahriman, prince des démons noirs, et Ormuzd, prince des anges lumineux, personnifient l'un les ténèbres de l'erreur, l'autre les lumières de la vérité, — le premier, le néant, qui est le mal absolu, l'autre, l'être, qui est le bien absolu, — celui-là la mort, celui-ci la vie. — L'éternelle bataille qu'Ormuzd livre à Ahriman, par la médiation de Mitthras, a, pour fin de conquête, le triomphe définitif du bien sur le mal, de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres, de la vérité sur l'erreur, de la vertu sur le vice. Le méchant cessera d'être, car le bon, plus fort que le mauvais, finira par l'exterminer. Ahriman s'évanouira devant Ormuzd sous les coups de Sivah (1), et Dieu sera tout en tous et dans chacun. »

Naguère, un esprit, qui certainement n'est pas un esprit de l'abîme, définissait ainsi le mal :

(1) Seconde personne de la Trinité persanne.

créatrice nous dégagea en nous tirant « des profondeurs de Satan », dont parle Saint-Jean (1), et en nous formant aussi peu que possible, comme enseigne Saint-Jacques (2), nous nous ressentons tous de cette mauvaise origine.

Comme des larves, à peine émergées des tenaces étreintes de la matière brute, n'ayant reçu de Dieu que le commencement de l'être (3) et devant nous finir nous-mêmes, nous traînons après nous l'arrière-faix des lits qui nous portèrent dans l'obscure matrice du sarcome, et dans le sein enténébré de Satan.

Prisonnier en quelque sorte de ces entraves embryonnaires, l'homme en les brisant sort des ombres de la mort, comme une larve qui se dégage du limon ; il se constitue, avec effort et par l'effet d'un secours qui lui vient d'en haut, dans son état propre d'être intelligent, conscient et libre.

De là cette sentence de mort contre la vieille forme ; de là cette loi du brisement et du sacrifice ; de là ce dogme chrétien de la *Résurrection des morts*, présentée dans toutes les théologies, sous la forme d'une renaissance spirituelle (4).

De là enfin cet appel de l'Apôtre : « Debout ! les endormis ! sur pieds, les morts ! » (5). Captifs, secouez vos chaînes ! Délivrez-nous du mal, Seigneur ! » (6).

Rompez tout pacte avec la puissance d'en bas, principe, ou *Prince de ce monde* (7). Pas de transaction possible entre le Christ et Bélial, entre la justice et l'iniquité, entre l'erreur et la vérité (8). Jadis vous étiez l'ombre ;

« Le Satan éternel, principe noir, père de la nuit, source immonde d'erreurs et de maux, roi du néant et du barathrum, agent de mort, puissance des gouffres sans fond, ouvrier de destruction, aveugle ennemi de l'être qui est Dieu, personnification sourde, aveugle, et prosopopée lugubre du faux, est sans cesse attaqué, entamé, dévasté et sera finalement expulsé de tous les Mondes par la force d'expansion vivante, active, irrésistible de l'Être, du Bien et de la Vérité, qui sont Dieu. »

(1) Apoc. II. 24.
(2) Jacob. I. 18
(3) Initium aliquad creaturœ. (Jacob. I. 18.)
(4) Saint Jean VI. 39-55.
(5) Surge, qui dormis ! exsurge a mortuis ! (Eph. V. 14.)
(6) Matth. VI. 13.
(7) Joan. XII. 31.
(8) II. Cor. VI. 14. 15.

vous êtes aujourd'hui la lumière (1). Fils de la nuit autrefois, vous êtes à présent les fils du jour; que dis-je? vous êtes le jour (2).

Votre théologie est bien profonde, o grand Paul. Elle me rappelle exactement la théologie des anciens sanctuaires où l'on cultivait la totale science. Les initiés des Temples d'Egypte recueillaient, des lèvres de l'Epopte, les mêmes enseignements, à l'heure des saintes purifications qui les préparaient aux visions divines.

« Sachez, dit Saint-Jean, que le Christ est venu dissoudre toutes les œuvres de Satan » (3). Les vieux prêtres persans avaient dit exactement la même chose, des conquêtes d'Ormuzd sur Ahriman.

Alerte donc! détachez-vous de ce monde endiablé, vous les bénis du Père, vous les élus de la lumière, et de la liberté! et en avant! (4).

Et l'éparpillement des molécules constitutives de Satan, commença tout de suite, sous les coups du Christ. Comme jaillissent, vives et pétillantes, au contact du briquet qui frappe la pierre, les étincelles prisonnières jusque-là de la masse brute, — de même se libèrent, une à une, de l'infernal agrégat, les âmes, ces atômes lumineux de la nouvelle Humanité qui formera le corps libre, solidaire et social du Christ, épigénèse d'un monde nouveau (5).

Lessing jette un grand jour sur cette vérité quand il dit : « Le Christ est venu créer un monde entièrement nouveau. Quand la Rédemption commença, l'Evangile, ses Apôtres et leurs premiers adhérents, se trouvèrent complètement étrangers à la vie du monde, à son organisation officielle, à ses usages, à ses lois, à ses mœurs et à ses idées, — en un mot, tout à fait en dehors du mauvais système social, dont le Christ venait de prononcer la condamnation, et de prédire la ruine. »

(1) Eph. V. 8.
(2) I, Thés. V. 5.
(3) I. Joan. III. 8.
(4) Eph. V. 8.
(5) Ecclesia quæ est corpus Christi et plenitudo ejus. (Eph. I. 22.)

Ce travail de Rédemption générale est une œuvre de *Résurrection*, de *Régénération* et de *Réorganisation* en même temps. Les dogmes catholiques ne sont pas lettres-mortes et faits arrêtés ; ils sont les formules vivantes des Lois cosmogoniques de la création. Ces lois s'accomplissent continuellement, au détriment de l'exécrable Lémure, dont la compacité se défait, et qui finira par s'évanouir à la lumière du Christ, comme Ahriman s'évanouit à la lumière d'Ormuzd.

Saint-Jean l'enseigne formellement (1).

Tout converti au Christ est une pierre qui se détache de l'édifice réprouvé ; c'est un diable de moins dans la cité des ténèbres, c'est un ange de plus dans la cité de la lumière (2).

Voilà la désagrégation du vieux Cosmos, dont parlait le Messie, quand il disait : « Pensez-vous que je sois venu apporter la paix dans ce monde ? Non ! vous dis-je, mais le glaive, la séparation et la ruine. » (3).

En maints endroits de leurs Epîtres, saint Paul et saint Judes appellent les *convertis*, des éléments *sélectés*, des matériaux *ségrégés* (4) pour la construction du Christ (5).

Considérée dans sa réalité historique, l'Incarnation du Verbe est un fait, non plus mystique, mais réel, scientifique et social, non pas terminé, mais en *devenir* perpétuel, jusqu'à ce que le « *Christ soit pleinement formé* » comme dit saint Paul (6) par l'intégrale édification de son corps universel. » (7).

Elle commençait, il y a dix-neuf cents ans ; elle se continue depuis lors ; elle est loin d'avoir fini. Elle recevra son couronnement, d'après Saint-Paul, « lorsque le Christ sera

(1) Apoc. XX. 7.

(2) Il est à remarquer que le Christ lui-même qualifié de *fils du diable*, et même de *diables*, tout court, les méchants et les pervers : « Vos ex patre *diabalo* estis. » (Joan. VIII. 44.) L'un de vous est un *diable*. (Jan. VI. 71.)

(3) Luc XII. 51.

(4) Hébr. VII. 26. — Jodœ 19.

(5) Eph. IV. 12.

(6) Gal. IV. 19.

(7) Eph. IV. 16.

tout en tous et dans chacun de nous » (1), quand son cœur et ses idées seront devenus les nôtres, et que le monde se trouvera pleinement d'accord avec Lui.

« Dans sa conscience sans tache, a dit Ewald, le Christ porte la conscience universelle, celle qui sera, dans l'avenir, la conscience de l'humanité tout entière ». Au fond, Strauss n'errait donc pas ; Ewald non plus, ni non plus Fourier, Saint-Simon, Auguste Comte, Cabet, Pierre Leroux, avec la plupart des encyclopédistes de 1830 : Le Christ est bien en effet la Personnification divine de l'Humanité régénérée ; tous les mystères de sa vie, depuis sa naissance jusqu'à sa résurrection, marquent les étapes de notre destinée collective, et l'on peut, en toute vérité, répéter avec Strauss que « l'Evangile est le rituel maçonnique des idées rationnelles dont les germes gisent enfouis dans notre propre entendement, où ils sont comme étouffés par la chair et le sang. »

Si l'Eglise a condamné les théories de cette école, c'est pour la part d'erreurs qui s'était mêlée à ses beaux enseignements.

Avais-je raison, quand j'affirmais plus haut que la science de nos jours est en voie de rééditer la Théologie cosmogonique des sanctuaires primitifs ? En définitive, tous nos dogmes sont vrais, si on les décape de la rouille ultramontaine, et si on les dégage des formules scolastiques, qui leur servent de langes, pour ne pas dire de suaires.

Encore une fois, *Création, Chûte, Incarnation, Rédemption, Transfiguration, Passion, Croix, Mort* et *Résurrection, Assension,* tout est typique, c'est-à-dire réel et figuratif en même temps, sans cesse reproduit sur tous les points de l'espace et du temps, dans tous les mondes et dans toutes les Humanités, qui n'en font qu'une, en vérité.

Le *Paraclet* annoncé descend, toujours plus radieux,

(1) Eph. I. 23. — Col. III. 11.

da l'esprit humain, et nous révèle de plus en plus, et le Père de la vie et son Verbe éternel, desquels deux il *procède* à la fois. La Science, c'est Dieu dans l'humanité !

En s'épanouissant en nous, ce Verbe, qui fut hier l'*Aurore* et qui sera demain le *Soleil des nouveaux Cieux*, ne fait qu'entrer plus avant *dans son propre*, comme Saint-Jean l'enseigne, et quand nous le rejetons, ce sont *les siens* mêmes qui l'écartent, parce qu'*ils préfèrent les ténèbres à la lumière* (1).

Mais les siens ne le repousseront pas toujours : « Toute chair le verra en son temps », dit le prophète (2).

« Quand je serai exalté (par les progrès de la Science et de la Civilisation), j'attirerai tout à moi, » affirmait-il lui-même (3). Il est le noyau de la nouvelle Humanité, son point de conjonction, un vrai principe d'épigénésie. « Là où se trouve le corps central, là se rassembleront les aigles, » disait-il (4).

« Je vois Satan tomber dru de ciel en terre, comme une pluie de soufre, » criait un jour le Christ (5). Satan se dissout, en effet, avec le Césarisme qui fut sa personnification politique et sociale, ou plutôt antisociale.

« Le caractère distinctif du Christianisme, a dit Channing, « c'est qu'il forme l'individu, en faisant de lui la monade « intelligente et libre d'un nouvel ordre social, à venir. » Royer-Collard énonçait la même vérité, quand il écrivait : « Le côté providentiel de la Révolution française, fut de « briser les faisceaux puissants de l'ancienne société, pour « réduire le monde à de simples individualités, destinées à « se grouper de nouveau autour du Principe de liberté. »

« A travers les ténèbres vers la lumière, à travers les fers vers la liberté, à travers les haînes vers l'amour », telle est bien la devise de l'humanité, depuis l'Evangile.

Le monde évolue, le processus se déroule, la nébuleuse

(1) Joan. I. 11.
(2) Isaïe. XL. 5.
(3) Joan. XII. 32,
(4) Luc XVII. 37. — Matth. XXIV. 28.
(5) Luc X. 18.

s'éclaircit, nous courons au terme fixé par le Christ : « Père, qu'ils soient *un*, comme nous sommes *un*, vous et moi. » (1).

Mais quels labeurs ! Voyez la bataille, et voyez-en les conditions :

II

D'un côté, les faux principes des vieilles sciences sociales, l'esprit féroce de domination sur les corps et sur les consciences ; les idées sataniques, dures aux pauvres, cruelles aux faibles ; — de l'autre, les nouveaux principes et les nouvelles idées, secourables aux pauvres, clémentes aux faibles, toutes pétries d'amour, de miséricorde, de tolérance et de pardon. Doux et fraternel Esprit de notre Evangile, quand régneras-tu pleinement dans la famille humaine, comme entre enfants, que nous sommes tous, d'un même Père !

« Je vous dis que ceci tuera cela, » s'écriait Victor Hugo. Et Shakespeare écrivait : « Quand la *douceur* et la *violence* jouent un empire, tenez pour certain que c'est la douceur qui l'emportera. »

« Les princes de ce monde se précipitent vers leur ruine », disait saint Paul (2). C'est fatal ! ils tomberont tous.

Ah ! mais, la lutte sera longue, hélas ! et sanglante aussi ! Jugez donc :

L'infernal César a pour lui toutes les bastilles dont il a couvert la terre des serfs : il a la force brutale et les gros bataillons. L'or aussi est à lui, l'or, ce nerf de la guerre, cette clef qui ouvre toutes les portes en corrompant tous les cœurs ; l'or, cette machine de combat, plus puissante

(1) Joan. XVII. 22.
(2) I. Cor. II. 16.

que le génie, plus redoutable que les catapultes et les balistes d'Archimède ! Et le fanatisme donc ! et l'ignorance ! et la routine ! et l'incurable stupidité du troupeau ! et les faux frères ! et la valetaille des autocrates, ces polices de toutes couleurs et de toutes livrées, ténébreuses légions de l'abime, embusquées sur tous les chemins de la Rédemption sociale, derrière les trônes, les prétoires, les siéges officiels, et, quelquefois même, hélas ! derrière l'autel, sous le masque religieux !

C'est à désespérer de la réussite !

Et pourtant, dites-moi, de ce garrot de Satan, de ces ligatures de fer de l'ancien monde, que subsiste-t-il de nos jours, sur tous les points du globe où la Croix s'est montrée ?

Une immense ruine !

« La Résurrection des peuples, a dit Findel, est le grand miracle de notre siécle. » C'est vrai.

Mais ce miracle, comment s'est-il fait ? Ce livre l'expliquera, j'espère.

Tout de suite, et en deux mots, je vais symboliser, dans une métaphore, l'action foudroyante du Christ sur le colossal édifice, dont le granit et le bronze volent en éclats de toutes parts, sous nos yeux.

La gigantesque machine de Gouvernement autoritaire, qu'avait montée le génie du mal, cette pirogue du brigandage politique où manœuvrèrent tous les corsaires de l'ancien monde, les Irshou, les Nembrod, les Gengis-Kan, les Tamerlan, les Timour, les Démon du midi, les Bonaparte, et, pour n'en oublier aucun, tous les Césars de la terre, — ce Léviathan de la force, le Christ, un jour le cramponna de sa puissante main, et l'entraîne depuis lors à sa remorque, sur l'océan des âges, pour le conduire aux abîmes. Il le harcèle sans relâche, il en bat les flancs, il

en perce les côtes, il en brise l'armature, les avirons et les antennes, il en déchire les voiles et les cordages.

Qu'en reste-t-il à l'heure qu'il est ? La carcasse ! une carcasse disloquée, tournoyant sur le gouffre, éperdue, affolée, coulant bas, — jouet des vents et des flots populaires, « ludibrium ventis ! »

Les roués petits Césars qui entreprennent de nos jours, de renflouer cette galère, et de la radouber à leur profit, se consument en vains efforts. Ils le savent bien : de guerre lasse, les voilà réduits à la politique des expédients.

L'*Opportunisme !* tel est le dernier mot du Césarisme aux abois, et des politiciens désarçonnés.

III

Elle est jolie, votre trouvaille ! Je voudrais bien qu'on me dise en quoi les *opportunistes* diffèrent des empiristes. Et, si ces derniers sont traités de charlatans, parce qu'ils manquent de méthode scientifique, pourquoi nos politiciens échapperaient-ils à cette flétrissure, eux qui manquent absolument de science divine et de principes sociologiques ?

Chose singulière ! La ruine des institutions de l'ancien régime, aussi bien dans l'Etat désorganisé que dans l'Eglise des clercs, mangée aux vers de toutes les sectes, — cette ruine, dis-je, se constate partout, si bien qu'un écrivain de mérite, M. Fabre des Essarts, effrayé de cette débacle générale, vient de composer un livre où il engage les prêtres à faire, eux aussi, de l'*opportunisme* en matière de religion. Vous n'avez pas besoin de nous adresser cette prière : il y a longtemps que dans « ce tombeau de l'em-« pire romain, sur lequel se dresse, tiare en tête, le « spectre de César » (1) on ne fait pas autre chose que de

(1) Hobbes.

l'*opportunisme* politico-clérical, quand il faudrait y faire du Christianisme scientifique, social, universel, intégral, vraiment catholique, tel que le voulait Gerson, et tel que l'avaient compris les pères de la primitive Eglise.

M. des Essarts ne publiera pas son livre ; je l'en félicite et je m'en réjouis.

Le désastre de l'ancien monde est complet ; sa déroute est générale dans toutes les sphères : le césarisme, découronné par l'Evangile de son apothéose officielle, est réduit à de simples individualités, sans reconstitution organique possible. Il ne s'en relèvera pas.

Nos hommes d'Etat et nos hommes de sacristie, naviguent dans l'empirisme le plus déplorable, par la nuit la plus profonde, sans aucune étoile à leur ciel, sans boussole, sans pilote, sur une mer déchaînée dont les vagues humaines grondent de toutes parts, comme les flots d'un océan courroucé.

J'étalerai tout au long le spectacle de cette désolation aux chapitres qui termineront ce premier volume.

De quelque côté que je porte mes regards, je ne vois que des ruines, et au milieu de ces ruines, des hiboux ! « Tout est à la renverse, à la renverse, à la renverse ! » absolument comme l'avait annoncé le prophète (1).

Comptez les systèmes, soi-disant économiques, dont le monde a fait l'essai, brisé les ressorts et rejeté les cadres, comme impuissants, depuis que la scélérate politique a rompu « l'antique et savante alliance des peuples de la Paradesa. » (2).

Pauvre esprit humain, en as-tu fait des rêves depuis lors ! t'es-tu bercé d'assez d'illusions ! Tu as caressé toutes les utopies. Le problème éternel que tu t'es posé de tant de manières, s'est toujours résolu en faux : Chimères après chimères, et tout n'a été que chimères dans ton

(1) Ézéch. XXI. 32.
(2) Isaïe XXIV.

cerveau, comme tout n'était que serpents sur la tête de Méduse !

« *Trois mille formes* de gouvernement arbitraires ont ravagé notre Planète, et l'ont souillée dans tous les sens. » (1).

C'est justement le nombre des maladies qui ont affligé l'humanité, au dire d'Hippocrate, et c'est aussi, chose étrange ! le nombre des sectes cultuelles qui ont exploité les plus beaux sentiments de notre race, à travers les siècles (2).

Ainsi, autant de politiques, autant de cléricatures, et l'on peut dire, autant de fléaux ! Tant il est vrai qu'en dehors de l'éternel Evangile, dont parle Saint-Jean (3), rien ne tient debout, ni dans l'Etat, ni dans l'Eglise, — et que toute erreur dogmatique en haut, provoque en bas une erreur sociale, qui lui correspond et qui finit par précipiter, dans un commun désastre, et les autels des fausses divinités, et les trônes des fausses souverainetés.

Dans la seule France, et dans le cours restreint de son histoire, ce qui a été dévoré d'idées, de doctrines, de systèmes, est incroyable, — et cela, malgré le sommeil de cette nuit barbare qui pesa sur nous jusqu'à la Renaissance. Enumérez, en particulier, les régimes qui, depuis moins de cent ans, se sont abattus sur nous comme des calamités publiques. Coup sur coup, il nous a fallu renverser dix-huit constitutions, au risque de nous ensevelir sous leurs débris.

Ah ! elle est propre votre sagesse, o grands politiciens !

Comme elle siérait bien, sur vos lèvres, à l'heure actuelle, si vous étiez de véritables *Francs*, cette parole d'Isaïe : « Nous nous épuisons à concevoir ; un travail d'enfantement pénible déchire nos entrailles depuis des siècles, et qu'en est-il sorti jusqu'à ce jour ? des tempêtes

(1) Destrem. La future Constitution de la France.

(2) « En étudiant les religions positives ou organisées, par genres, par espèces, variétés, divisions, et sous-divisions, on compte trois mille formes religieuses différentes qui se sont créées et qui ont vécu sur la surface du globe. » Destrem, Future Constitution de la France, t. II, p. 23.

(3) Πρωτεύαγγέλιον. Evangelium *æternum* super *omnem* gentem, et tribum et linguam et populum. (Apoc. XIV. 6.)

de vent ! » (1). S'il n'en sortait que des tempêtes de vent ! Hélas ! hélas ! il en sort aussi des tempêtes de boulets, des ouragans de mitraille, et des torrents d'or et de sang à mettre à sec nos caisses et nos veines !...

« Nous ne pouvons en aucune manière, délivrer le pays ! » concluait le prophète.

Concluez donc, vous aussi, barbares de la politique, avouez votre impuissance ; confessez vos erreurs, et retirez-vous au plus vite, pour faire place au Christ social !

Mais, basth ! voilà qu'ils manœuvrent de nouveau, pour retourner encore cette malheureuse France dans le vieux sens, sur ce gril des expériences maudites, où ils la consument jusqu'aux os, comme une proie qu'ils dévorent à belles dents, et dont ils s'engraissent à tour de rôle.

Partout l'esprit de secte et de parti s'est substitué à l'esprit social, et toujours l'arbitraire étouffe l'arbitrage ! Toujours et partout l'infâme politique, l'horrible Bête de l'apocalypse, la sale Prostituée de toutes les Babylones, se vautrant dans nos budgets, et démoralisant les peuples.

Jamais, jamais, de science organique ! Jamais de Christianisme social, vivant, intégral ! Et le Pape laisse faire ! Et les Evêques ne disent mot, même quand ils siègent au Parlement ! Et les savants se désintéressent de ce problème, qui est pourtant le problème de la vie et de la mort des peuples ! (2).

(1) Isaïe XXVI. 18.

(2) Je n'ose pas dire toute la vérité. Et pourtant, puisque saint Paul a eu ce courage, pourquoi ne suivrais-je pas son exemple ? La voici donc toute entière :

« Nulle chair ne se glorifiera devant Dieu ; nul mortel, pour plus illustre qu'il soit selon les idées du monde ; nul empereur, qu'il porte couronne ou qu'il porte tiare à la manière de César ; nul sage, nul philosophe à la mode ancienne ; nul politicien, nul diplomate, pour tant qu'on admire leur science et leur habilité, n'implanteront sur la terre le Royaume de Dieu. Cette fondation sera l'œuvre des dernières couches sociales, à qui le Christ disait : « C'est vous, les petits, « les humbles et les doux qui posséderez la terre » (Luc XI. 32. Matt. V. 4). « Je vous rends » grâces, ô mon Père, de ce que vous avez caché ces vérités aux puissants, pour les révéler aux « faibles. » (Luc X. 21.)

Saint Paul ne faisait que commenter cet Evangile quand il écrivait : « Ce sont-elles, ces classes rebutées, traitées autrefois d'ignobles et d'infâmes, c'est cette balayure de la terre qui en deviendra la gloire, et c'est par elle que triompheront la Justice et la Vérité : Ignobilia mundi et contemptibilia, elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destruat, *ne gloriatur omnis caro in compectu Dei*. (I. Cor. 1. 28-29.) Les forces viennent d'en bas, parce que c'est là bas que le Christ les a portées, comme nous le verrons plus loin.

« La France s'ennuie ! » disait Lamartine, après 1830. De nos jours, elle fait plus que de s'ennuyer, elle souffre horriblement.

« Un homme allant de Jéricho à Samarie tomba sous la main des brigands qui le volèrent, le dépouillèrent et le laissèrent, couvert de plaies, à demi-mort, sur le chemin. »

Ce voyageur de l'Evangile, c'est la chrétienté moderne. Une bande de politiciens, de spéculateurs et de pillards, s'est abattue sur elle. Ce fléau est pire que celui des sauterelles égyptiennes. L'invasion de cette peste date de 1648, où fut inaugurée, à Westphalie, le règne de la diplomatie athée et le *struggle for liffe* officiel des forts et des rusés contre les faibles et les innocents.

Cette calamité a déjà coûté à l'Europe *deux mille cent milliards* de francs et *quatre-vingt millions* d'hommes (1). Je détaillerai ces crimes et ces responsabilités dans un autre chapitre.

Ce qui aggrave la situation de la France, c'est qu'elle n'a pas à satisfaire les appétits d'une seule bande de voraces, mais de quatre, aussi affamées de pouvoir les unes que les autres. Semblables à ces nuées de corbeaux qui fondent, des quatre points de l'horizon, sur un champ de carnage, ces quatre partis se disputent la même proie, et les nouveaux venus ne chassent les premiers du festin des harpyes que pour y faire ripaille à leur tour. Nous assistons à de vraies saturnales, à une véritable débauche d'arbitraire. On fait ribote du sang et de l'or de l'Europe. Et cela dure depuis près de deux siècles et demi.

Ah ! mais, c'est trop fort, à la fin ! Assez de votre politique ! La France ne l'aime pas. Prenez garde ! vous lui en avez donné une indigestion : on l'a bien vu au 4 octobre, dans ce soulèvement d'estomac, qui lui a fait jeter sur le carreau ce qui lui pesait le plus au cœur.

Patiente, la lionne, elle l'a été certes, et beaucoup !

(1) Saint-Yves, *Missions des Souverains*, p. 229.

Mais il y a un terme à tout. On joue trop avec elle ; on la fatigue, et de plus l'on fait mal à ses petits. Prenez garde ! prenez garde !

IV

Elle n'oublie rien, rien ! ni les débordements des cours infectes de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV ; ni la nuit de la Saint-Barthélemy, ni les bûchers de l'Inquisition, ni les soudards des Dragonnades ; ni le trébuchet et le Parc-aux-Cerfs de ses ignobles Sultans ; ni les sanguinaires entreprises des hommes de Brumaire et de Décembre ; ni les folles visées de la Restauration ; ni les équipées bourgeoises des gros repus de 1830 ; ni l'impudente effronterie avec laquelle les d'Orléans lui soutirèrent il y a quinze ans, son dernier morceau de pain, alors qu'elle était épuisée par la razzia de milliards dont elle venait de payer l'effroyable démence du bas-Empire !

Il y a une justice de Dieu, — souvenez-vous en ! — et, de cette justice, les peuples se chargent d'exécuter les arrêts, quand on pousse à bout leur longanimité.

Tremblez ! la marée monte, et les colères grondent sourdes et menaçantes, comme les prodromes d'une tempête formidable. J'ai parcouru la chrétienté d'un bout à l'autre, et je sais où nous en sommes !

Il est temps d'aviser !

— Mais que veut donc l'Europe, à cette heure ? et que faut-il à la France en particulier ? demandera-t-on.

La *Délivrance !* Messieurs. La *Délivrance,* entendez-vous ? La *Délivrance* évangélique !

La France veut en finir avec les *Incapables* et les *Déloyaux,* avec les *formidables* et les *rapaces,* dont parle le prophète ; elle veut le règne absolu de la *Vérité,* de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, par des *institutions*

impersonnelles où les hommes ne soient plus rien, où les principes et non les princes soient tout, et où les barbares de la politique ne puissent plus faire leur jeu diabolique, à coups de canon sur les peuples, et à coups de bourse sur leurs épargnes.

La France est mûre pour l'avènement de la *Promesse Dominicale :* « Pater, adveniat Regnum tuum ! Fiat Voluntas tua, *sicut* in cœlo, *et* in terrâ ! » (1).

Voilà ce que cherche d'instinct la France de Clovis, de Saint-Louis, de Jeanne d'Arc et de Henri IV. Toute constitution qui s'écartera de cet idéal, sera brisée par elle, toutes et quantes fois le but sera manqué.

Et en cela, cette France se comporte en fidèle Mandataire du Christ social, car il est écrit : « Tout arbre qui ne donnera pas de bons fruits — (et les seuls bons fruits sont ceux de l'Evangile) — sera coupé, arraché, jeté au feu. » (2).

Il y a une *Science sociologique*, démontrable et déjà démontrée ; il y a une *Loi* certaine, juste et vraie, de bon gouvernement. *Cette Science et cette Loi* furent connues de nos premiers Pères, les Πρωτοτόκοι, et, par elles, l'*Age d'Or* a fleuri sur ce globe. Elles ont été retrouvées, de nos jours, prouvées et formulées, *non par des prêtres* (n'ayez pas peur !) mais par des savants laïques, par des hommes largement taillés en pleine étoffe moderne, et tournés, tête et cœur, à la façon du jour (3).

Nos politiciens n'en savent rien, et n'en veulent rien savoir. Ils ont d'autres chats à fouetter, que les erreurs sociales ; ils ont d'autres intérêts à soigner, que les intérêts sacrés de la Justice, de la Vérité, et de l'Economie sociales.

La Justice !... La Vérité !... Qu'est-ce que c'est que çà ?

(1) Luc. XI. 2.
(2) Matth. VII. 19.
(3) Saint-Yves. *Les trois Missions.* — Destrem. *La future Constitution de la France.* — Godin, de Guise. *Le Gouvernement ; ce qu'il a été, ce qu'il doit être.* — Ad. Coste. *Questions sociales contemporaines*, etc.

demandait un Procureur de César (1), et répètent après lui tous les Procureurs de ce même César, le premier devant le Christ personnel qu'il condamna malgré les cris de sa conscience, les seconds devant le Christ social, cette Humanité nouvelle qui est son corps organique, et que l'on traite, depuis dix-neuf cents ans, comme fut un jour traitée sa tête divine, au Prétoire et sur le Calvaire.

Que ces gens se démettent enfin en faveur des savants et des synarchistes. C'est assez souffrir de leurs faits et gestes ; je n'ose pas dire de leurs crimes, car l'ignorance les excuse sans doute, comme elle excusa les premiers bourreaux : « Père, pardonnez-leur ! ils ne savent pas ce qu'ils font ! » (2).

En résumé, ou ils veulent, et ils ne peuvent pas, et ce sont alors des impotents à mettre aux Invalides ; ou ils peuvent, et ne veulent pas, et ce sont alors des traîtres qui ont des comptes à rendre à la Patrie.

Dans les deux cas, ils torturent la France.

Arrière !

Mais il nous fallait ces terribles épreuves, sans doute. « Un peuple a toujours, en religion comme en politique, le gouvernement qu'il mérite », répétait Donoso Cortès.

Nous étions coupables, tous ! nous le sommes encore, et plus que jamais.

« Quelle injustice avez-vous trouvé dans ma *Justice*, dit « l'Eternel, pour vous éloigner de moi comme vous avez « fait, o mon peuple ? » (3).

« Ils m'ont abandonné, moi qui suis la source des eaux « vives ; et ils se sont creusé des citernes corrompues, « qui ne peuvent pas même garder leurs eaux ! » (4).

Hélas ! cette apostasie ne s'explique que trop : « Les « hommes avaient pris les *princes* pour les *principes*, et « les *prêtres* pour la *religion*, » comme dit Saint-Yves (5) ;

(1) Joan. XVIII. 38.
(2) Luc XXIII. 34.
(3) Jérém. II. 5.
(4) Jérém. II. 13.
(5) Saint-Yves. Missions des Juifs, p. 391.

ils avaient confondu l'*autocratie* avec la *théocratie*, les *autoritaires* avec l'*autorité* divine de la science, et l'*arbitraire* des Césars avec l'*équité* de la justice. Et de la sorte, quand nous avons dit : A bas le Christ ! nous ne voulons plus qu'il règne sur nous ! (1) « Dieu c'est le mal ! il faut en finir avec lui ! » (2) — c'est que nous avions fait Dieu responsable de tous les crimes commis en son nom, par les gouvernants, et nous repoussions le Père, quand nous ne voulions repousser que les tyrans.

Nous devions passer par là, afin d'être amenés, par l'excès même de nos maux, à la connaissance exacte des saintes lois de l'Evangile.

« Ah ! il vous a plu de vous donner des maîtres de chair et d'os, disait le Prophète ; vous avez préféré vous courber sous le sceptre des hommes que sous la main paternelle de votre Dieu, vous saurez ce qu'en vaut l'aune, de ces sceptres et de ces triques ! vous l'apprendrez à vos dépens (3).

Expérience équivaut à science.

Chères ouailles, criait le Christ, vous n'avez qu'un seul bon Pasteur, et ce Pasteur c'est moi, qui donne ma vie pour mes brebis (4).

Quant aux autres, dit Saint-Yves : « Tous bergers, ces loups, quand ils veulent gagner la confiance du troupeau ; tous loups, ces bergers, une fois qu'ils sont les maîtres du bercail. »

Pauvres enfants ! ajoutait le Christ ; vous n'avez qu'un seul Père et qu'un seul Docteur ; et ce Père et ce Docteur c'est encore moi ! Sans moi, vous n'apprendrez rien de bon, ni rien de bon vous ne ferez (5).

(1) Luc XIX. 14.

(2) Internationale.

(3) Ps. IX. 21. — I. Reg. VIII. 5. 7. 22.

Constitue legislatores super eos, ut sciant gentes quod homines sunt. (Ps. IX. 21.) Les rois sont partout présentés dans la sainte Écriture comme des fléaux, et leur nombre se mesure à la dose d'iniquité qui règne sur la terre.

(4) Joan. X. 11.

(5) Isaïe XXVIII. 16. — Matth. XXI. 42. — Marc XII. 10. — Act. IV. 11. — Rom. IX. 33. — I. Pétr. II. 7.

Fatiguez-vous à la tâche ; épuisez-vous en labeurs sur *votre toile de Pénélope ;* roulez, comme Sisyphe, de bas en haut de la montagne, votre éternel *rocher*, que vous n'élèverez au faîte que pour l'en voir retomber sans cesse ; bâtissez, démolissez, recommencez à bâtir pour démolir encore... tant que la Justice et la Vérité scientifiques dont les formules se trouvent dans les Paraboles évangéliques, en présideront pas à vos constructions sociales, vous travaillerez en vain (1) ; — tant que vous rejetterez, de la base du monument, la *Pierre angulaire* (2), votre édifice s'écroulera.

Si les trois mille démonstrations déjà faites, ne vous suffisent pas, o peuples, continuez !...

Peut-être, comme les moines du Moyen-âge, qui se saignaient pour mâter leurs membres, trouvez-vous qu'il faut ouvrir de temps en temps les artères du corps social, pour en dompter la vigueur ? — Dans ce cas, c'est bien ! laissez faire les bouchers qui vous conduisent à l'abattoir, sur les champs de bataille. Je vous dirai au chapitre VII de quels torrents de sang ils ont inondé la Planète : quatre-vingt millions d'hommes ont été tués en Europe en 245 ans, et trente millions de vos frères ont été massacrés en 84 ans de 1800 à 1884 ! Demain, votre tour peut arriver !

Pauvres peuples, disait un malheureux Prêtre ; songez-y bien : le Christ seul est Sauveur ! le Christ seul est Rédempteur ! Le Christ seul est Libérateur ! (3).

« D'autres Seigneurs que toi, d'infâmes Charlatans, « nous ont dupés et maltraités jusqu'ici, pleurait le pro- « phète Isaïe ; c'est par toi seul, o Jéhova, Notre « Rédempteur, que nous serons délivrés. » (4).

« Maudit, comme insensé, est l'homme qui se confie en « l'homme et qui fait son appui d'un bras de chair ! « Béni, par contre, est comme sage, celui qui se confie

(1) Ps. CXXVI. 1.
(2) Eph. II. 20.
(3) Lamennais. Paroles d'un croyant.
(4) Isaïe XXVI. 13.

« en l'Eternel, principe de toute sagesse et de toute « vérité. » (1).

Vous n'avez qu'un seul Maître, répétait le Christ, et ce Maître, c'est moi! (2).

V

Crâne maître, en effet!

Quand je vois, à travers l'histoire, comment il a roulé tous les lions de l'ancien Monde, tous les chacals de la politique, tous les renards de la diplomatie, tous les grands mammifères de l'époque barbare; quand je considère le branle-bas universel que sa doctrine à déterminé dans toutes les sphères du vieux régime; quand je me rends compte du désarroi qu'il a jeté, de nos jours, parmi les petits césars qui intrigaillent encore parmi nous, — je ne puis pas ne pas reconnaître qu'en fait de génie gouvernemental, le Christ dépasse les plus madrés.

Il dépasse certainement ce rusé matois qui disait en Italie : « Mettez un ministre des affaires étrangères comme moi dans chaque Etat européen, et vous verrez s'il est besoin de Christianisme et d'Évangile pour réorganiser l'Europe » (3). Il dépasse Voltaire, qui demandait à La Harpe « s'il ne trouvait pas que lui, Arouet, avait plus d'esprit que Jésus ». Il dépasse enfin M. Renan, lequel reprochait au Christ « de ne s'être jamais fait une idée « précise de la puissance romaine, de n'avoir eu aucune « connaissance de l'état général du Monde, de n'avoir vu, « dans la cour des rois, qu'un lieu où les hommes ont de « beaux habits, et de n'avoir conçu la société aristocratique « que comme un jeune villageois qui voit le monde à « travers le prisme de sa naïveté » (4).

(1) Jérém. XVII. 5. 7.

(2) Matth. XXIII. 10

(3) Je ne me porte pas garant de ce langage; je le tiens d'un proche parent du Ministre, le marquis X.... Que Mancini proteste, si on l'a calomnié en lui prêtant cette outrecuidance. Je ne demande pas mieux.

(4) Renan. Vie de Jésus, p. 38.

Telum imbelle! Ce n'est rien! ou si c'est quelque chose, c'est tout au plus comme ce que la bouche lance en l'air et qui retombe sur le nez. Renan se mordra la langue un jour pour avoir prononcé de telles paroles.

Au reste, ces traits n'atteignent pas le Rédempteur, qui disait : « Toute injure prononcée contre le Fils de l'Homme sera pardonnée ; mais ce qui ne le sera pas, c'est le blasphème contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire contre le dictamen de la Conscience » (1). Et tel n'est le cas, je suppose, ni de Renan, ni de Voltaire, ni de Mancini, sincères tous les trois, probablement, dans l'œuvre qu'ils ont opérée, et qui peut-être était à faire, comme je l'expliquerai dans un autre chapitre.

Le Christ est au dessous de nos pauvres conceptions. Il est cette Puissance insondable dont parlait Victor Hugo, et qu'il ne semble pas avoir entrevue distinctement lui-même : « Puissance inconcevable, disait-il, trônant là-haut, « si mystérieuse et si grande qu'elle supporte *tout*, depuis « l'affirmation la plus terrible, jusqu'à la négation la plus « loyale, *tout*, depuis le fanatique féroce jusqu'à l'athée « honnête, et que, semblable à l'astre dérobé par les « nuées, englouti par les tempêtes, noyé par les déluges « nocturnes, elle est *au delà, impassible, éternelle!* » (2).

Paroles sublimes! Verbe de voyant, digne du grand génie dont la langue expirante jetait naguère ce dernier cri aux peuples du Monde entier : « Je demande une prière à toutes les âmes; je crois en Dieu! »

Le Hongrois Munkacsy, ce peintre de renom, dont Paris admirait si fort, dernièrement, « *Le Christ devant Pilate!* », exposé dans la galerie de M. Sedelmeyer, s'est fait, du Rédempteur, une idée autrement scientifique que l'auteur fantaisiste de « *la Vie de Jésus* », lui qui nous le montre debout, ferme, intrépide, devant le mandataire de César.

Celui-ci, visiblement troublé par l'éclair de lumière que

(1) Luc XII. 10.
(2) Discours prononcé au Château-d'Eau, le 4 août 1879.

darde, dans sa fauve prunelle, l'œil flamboyant du Christ, frissonne et s'assombrit.

— Êtes-vous roi? vient de lui demander le Proconsul. — Oui! mais mon royaume, ne venant pas de ce monde, n'est pas *encore* de ce monde (1).

Ce mot *encore* lui donne le vertige et le frisson. Il compte donc régner un jour! se dit en lui-même le représentant de l'Empire romain. Et alors, sans doute, il se rappelle l'oracle qui naguère faisait trembler le Sénat, au dire de Suétone (2). Peut-être aussi lui revient-il en mémoire le bruit étrange qui circulait dans Rome, peu d'années auparavant, sur le danger que courait l'État, au rapport de Cicéron (3).

Pilate soupçonne-t-il qu'il a devant lui ce Roi mystérieux que les oracles ont annoncé? Ou bien s'effraie-t-il de l'étrange expression de ce regard qui semble calculer, en ce moment, la quantité précise de dynamite qu'il faut placer au pied des bastilles du Césarisme, pour qu'elles sautent toutes à l'heure voulue?

Telles sont les pensées qui se font jour dans cette savante et magistrale toile (4). D'autres non moins puissantes s'y révèlent encore.

Les têtes diaboliquement superbes que le peintre exégète a faites à cette meute de scribes, de pharisiens et de prêtres, qui assiègent en foule le tribunal du Proconsul, sont celles des pouvoirs arbitraires qui se sentent menacés. Ces hommes murmuraient naguère : « Il faut couper court au

(1) Je ne saurais mieux rendre, en français, le tour de phrase dont se servit le Christ pour dire qu'il venait renverser le vieil édifice gouvernemental et retourner la Constitution sociale des peuples, comme on retourne un bas : « Regnum *meum* non est *de hoc mundo*.... *Nunc* autem regnum meum non est *hinc*. (Joan. XVIII. 36

(2) Voici les propres paroles de cet historien : « Vers cette époque, la croyance se répandit dans Rome que la Nature venait d'enfanter un Roi pour le peuple romain, et le Sénat en fut ému. » (Suéton. Vie d'Auguste, liv. V, chap. 94.)

(3) « Tout à coup, une nouvelle se propage dans la ville entière : on dit qu'un bruit sourd s'est fait entendre avec un frémissement d'armes, dans le territoire latin. Les Aruspices interrogés répondent que ce bruit mystérieux annonce que la forme de la Société est menacée d'être brisée. (Cicéron. De Arusp. responsis, p. 326.)

(4) Cette œuvre remarquable était destinée au Salon de 1881, où elle ne put être présentée à temps. Elle fut exposée, rue de Larochefoucauld, dans la galerie de M. Sédelmeyer, et fut l'objet d'une brochure publiée par M. Laverdan.

danger; le monde en plein s'en irait après ce séducteur (1). — Il soulève la nation, crient-ils, ici, à l'oreille du gouverneur; il trouble l'ordre public, il renverse l'État, c'est un Révolutionnaire (2). »

Et ils avaient raison, plus qu'ils ne pensaient, mais autrement qu'ils ne le disaient : ce n'était pas la seule nation juive qu'il venait soulever, mais tous les peuples de la terre; ce n'était pas un seul temple qu'il venait démolir, mais tous les temples sectaires; ce n'était pas un seul Etat qu'il venait renverser, mais les Etats anarchiques et politiques de partout.

Et c'est fait, ou a peu près! Dans tous les cas, c'est désormais inévitable : la Délivrance s'opère tant bien que mal, — plus mal que bien, — par notre faute, car, au lieu de venir scientifiquement, elle s'impose révolutionnairement. N'importe! les peuples sont en l'air : la Justice l'emportera, le Christ triomphera; il triomphe déjà par les coups même d'assommoir dont ses ennemis se frappent les uns les autres.

Le Monde présent, avec l'esprit nouveau qui le possède, avec la soif d'équité sociale qui le travaille, est bien l'œuvre du Rédempteur, allez! Il est le fruit de son génie et le prix de son sang. « Son bras seul a tout fait, dit Isaïe; personne ne l'a aidé » (3); au contraire, « tous les puissants de la terre s'étaient ligués contre lui » (4).

Donc, ce Monde est au Christ, et saint Paul a raison : « Peuples vous êtes à Lui, » Vos estis Christi! (5).

S'ils ne se rendent pas compte et s'ils blasphèment leur Libérateur, c'est par notre faute, à nous prêtres, absolument comme à Jérusalem, quand le peuple juif le crucifia, à l'instigation du Sacerdoce synagogal.

Saturée, repue d'Evangile depuis longtemps, l'Europe

(1) Joan. XII. 32.
(2) Luc XXIII, 2-5.
(3) Isaïe LXIII. 5.
(4) Ps. II. 2.
(5) I. Cor. 3. 23.

chrétienne rend cet Evangile aujourd'hui par toutes ses idées et par toutes ses aspirations à la fois. Voilà ce que nous devrions sans cesse répéter à nos frères.

Mais nous n'osons pas! Rome s'y oppose, — pas la Rome de Paul et de Pierre, — mais la Rome du pouvoir temporel, celle de Nicolas Ier, de Boniface VIII et de Grégoire VII. Qu'importe! Le Christ domine César; l'Evangile prime les décrétales. Au-dessus de l'impérialat de Hildebrand, sous lequel étouffe le Souverain Pontificat, il y a le Royaume de Dieu! Et le Rédempteur est bien le Maître en définitive, et le seul Maître, aussi bien des Papes et des Rois que des charbonniers et des prolétaires.

« N'ayez pas peur! dit l'Apôtre; soyez fermes! ne « vous soumettez pas au joug d'une nouvelle servitude » (1). « Ne vous rendez pas esclave des hommes; vous ne l'êtes « que du Christ qui vous a donné la liberté (2). »

« Ce monde, dit Disraëli, dans Coningsby, est gouverné « par d'autres personnages que ne l'imaginent ceux dont « l'œil ne plonge pas derrière les coulisses. » (3).

Quelle est cette puissance mystérieuse? Serait-ce le génie du mal, le chef de l'occultisme, tête inconnue de la Francmaçonnerie et des autres sociétés secrètes, comme l'insinue une secte, et comme le dit formellement le fanatique Gougenot-Desmousseaux? Allons donc!

Après tout, qu'importent les agissements des Fils de la Veuve, si l'œuvre qu'ils font sans le savoir se trouve être finalement l'œuvre du Rédempteur?

En travaillant, comme ils font, au triomphe de la Civilisation et à l'avènement social du Règne de la Justice, de la Vérité et de l'Economie scientifiques, c'est pour le Christ qu'ils travaillent, sciemment ou non: ils maçonnent son

(1) Gal. V. 1.
(2) I. Cor. VII. 23.
(3) The World is governed by very different personnages to what is imagined by those who are not behind the scene. »

corps ecclésial, le vrai Temple de Dieu, l'Humanité glorieuse de l'avenir.

« A quelque titre que vous aimiez et que vous serviez « l'humanité, disait Lowe, le fondateur de « l'*Unitarian* « *American* », vous êtes attachés, de fait et de cœur, à la « Mission rédemptrice. Cela suffit pour le moment : vous « êtes chrétiens ; allez toujours ! » (1),

Ce qu'il y a de certain, et dont je rends grâce au seul Libérateur, c'est que César est malade, bien malade. Il agonise. Le vieux radote ; il perd la tête. Ses entrailles sont rongées et dévorées par un feu d'Evangile, qui va consumant toutes les erreurs et toutes les iniquités sociales, sur la coupelle du jugement dernier.

La terre entière, revenue de ses égarements, criera miséricorde, un jour, à genoux devant le juge redoutable des *vivants* et des *morts*, — morts et vivants qui sont connus enfin, et que nous voyons, là, se mouvant, les uns pâles d'effroi, déconcertés, à l'ombre de César, qu'ils implorent ; les autres radieux et triomphants, à la lumière de Jésus-Christ, qu'ils adorent.

« Il y a un procès toujours pendant entre l'Eternel et son « Peuple, et ce procès Dieu le plaide contre Satan. » (2). Ce débat n'est pas autre que celui de la Science contre l'ignorance, de la Justice contre l'iniquité, et de la liberté contre l'esclavage.

Rien n'est capable de frustrer le Rédempteur de sa victoire, ni d'éluder les conséquences économiques des principes nouveaux, par lui déposés, comme un ferment divin, dans le vieux corps de l'humanité, son organisme social.

« Tout chemin conduit à Rome, dit-on. » Il serait plus vrai de dire que « tout chemin conduit au Christ, » ou mieux encore que « le Christ vient à nous *nécessairement*,

(1) Brochure de M. Courdaveaux, professeur à la Faculté de Douai.
(2) Michée VI. 2.

par tous les chemins à la fois. » Il vous tient investis, mes pauvres amis ! Vous aurez beau fuir, vous ne lui échapperez pas ! Si, continuant à faire la bête, vous ne voulez pas qu'il arrive par la voie religieuse et scientifique, malheur à vous ! Malheur à vous, car il arrivera tout de même, mais par la voie révolutionnaire, à travers mille ruines qu'il n'aura pas faites, lui, mais que vous aurez faites, vous ! C'est forcé, sachez-le ! C'est inexorable comme la logique et comme l'algèbre des éternelles lois du monde.

Ceux-là seuls peuvent en douter qui ne savent pas le premier mot de l'Evangile, ou qui en ont frelaté l'esprit !

Puisque nous y sommes encore à temps, croyez-moi, arrangeons-nous avec le Christ social qui vient, — afin que son Règne s'établisse parmi nous *à l'amiable* et non par *la violence*. Ce sera faire acte de sagesse. Il nous y engage fort lui-même, dans une parabole ; écoutez :

« Quel est l'imbécile de Roi, dit-il, qui, voyant s'avancer contre lui un prince ennemi, avec une armée plus considérable que la sienne, ne se hâte pas de lui envoyer une légation pour faire un traité de paix et s'entendre avec lui, à l'amiable ? » (1).

C'est dans ces conditions de force supérieure, entendez-vous, politiciens de toute robe, que le Rédempteur s'avance contre vous, avec les bataillons formidables que lui fournissent, à l'infini, les nouvelles couches sociales, à mesure que celles-ci montent de là-bas. Et savez-vous avec quelle idéalité elles entrent en scène ? Savez-vous avec quel verbe ?

Ecoutez-les : « Ceux-là sauveront la société *qui sauront* « *faire abnégation d'eux-mêmes*, pour se dévouer à l'œuvre « humanitaire. Le règne des individualités cessera pour « faire place à celui de la collectivité. *Il faut nous déper-* « *sonnaliser*. A bas les princes, et vivent les *Principes !* « à bas les hommes, et vive l'Humanité ! » (2).

(1) Luc XIV. 31.
(2) Du journal le *Socialiste*. Organe du parti ouvrier, n° du 12 septembre 1885.

Je dis que le Christ n'a jamais parlé autrement. Ce programme est son programme social. Ceux qui ne voient pas cela écrit, mot par mot, dans l'Evangile, sous un tour mystique, nécessaire en son temps, sont des aveugles ou des pharisiens.

En présence de ces innombrables recrues du Libérateur, comprenez-vous enfin pourquoi je dis que la Rédemption se fera, de gré ou de force, par la voie religieuse et scientifique, ou par la voie révolutionnaire, ténébreuse et sanglante ?

Je l'ai écrit ailleurs (1); je le répète ici : « La fermentation d'idées, que le Christ a produite dans le monde, par ses maximes évangéliques, atteint déjà cette limite extrême, passé laquelle les gaz brisent leur enveloppe et produisent des cataclysmes.... L'Évangile a une force d'expansion, d'explosion, quand il le faut, incalculable. Nous ne pouvons pas faire que cette force reste inerte, prisonnière plus longtemps dans les foudres de chair où elle est en ébullition.

« Elle mettrait tout en feu, si, par notre faute, elle ne mettait pas tout en lumière, dans un gouvernement général, *impersonnel*, de *Science*, de *Justice* et de *Prospérité*.

« Papes et Rois, Prêtres et Peuples, vous en mourrez, si vous n'en vivez pas ! A votre choix : « *Ou la ruine ou la résurrection* » comme il est écrit en bon lieu (2). »

Soyez sages : « Legationem mittentes, rogate ea quæ pacis sunt. » (3). Il n'en est que temps !

Mais je me laisse entraîner, et je m'aperçois que je m'engage dans un ordre d'idées qui trouveront mieux leur place dans le second volume de cet écrit.

J'ai d'abord à montrer comment sont balayées de notre vieux Ciel, toutes les étoiles de notre fausse intellectualité, et comment l'aire de l'ancien monde est nettoyée, de long en large, par le *van* formidable que le Baptiste voyait déjà dans la main du Rédempteur (4).

(1) La Crise fatale, p. 17 et 25.
(2) Luc II. 34.
(3) Luc XIV. 32.
(4) Luc III. 17.

CHAPITRE V

LA DÉROUTE GÉNÉRALE DU VIEUX MONDE

SOMMAIRE : I. Coup d'œil d'ensemble. — II. Prostration universelle. — III. D'où viendra le salut. — IV. Les Étoiles de l'avenir.

I

Le firmament intellectuel du vieux Monde est dans un état de délabrement complet.

Un jour viendra, disait le Prophète, où l'obscurité tombera des cieux sur les peuples et où les ténèbres envelopperont la Terre comme d'un voile funèbre (1).

J'ai regardé le Ciel, et voici : il n'y a plus d'étoiles; j'ai regardé la Terre, et voilà : elle est noire et chaotique (2).

Les hommes ne reconnaîtront plus le Seigneur. L'Éternel n'est-il plus dans Sion? demanderont-ils. Qu'est-il devenu? (3).

Et la prédiction s'accomplit : « Dieu est-il mort? » (4). s'écriait dernièrement un des représentants les plus éclairés de la Société moderne.

Je m'en irai, dit l'Eternel, pour qu'ils recherchent de

(1) Isaïe LX. 2.
(2) Jérém. IV. 23.
(3) Jérém. VIII. 19.
(4) Titre d'un livre du sénateur Pelletan, livre assez remarquable comme signe des temps.

nouveau ma face. Ils m'appelleront de grand matin, quand ils se trouveront dans l'angoisse (1).

Vous demeurerez sans roi, sans princes, sans sacrifices, sans Ephod et sans Téraphims (2).

Si vous abandonnez le Seigneur, il vous abandonnera de son côté, et vous resterez sans vrai Dieu, sans Loi, sans Culte (3).

Et en vérité, le vieux culte s'en va discrédité; le culte de l'avenir ne se montre pas encore, et, de la sorte, le vrai culte ne se voit nulle part.

« S'est-il élevé, en quelque endroit, un Autel nouveau? » interrogeait Michelet, « sorti de l'orthodoxie ultramontaine pour cause de Christianisme », comme il disait, et comme on répéta sur sa tombe.

Pensez-vous, demandait le Christ, que lorsque le Fils de l'Homme reparaîtra sur la Terre, il y trouvera de la foi? (4). Parole terrible, et qui ne s'est que trop vérifiée! Les traditions humaines ont étouffé partout les traditions divines, et les lampes charbonnent dans tous les sanctuaires de Jésus-Christ, à l'Orient comme à l'Occident, et du nord au sud des deux hémisphères.

Qui ne le voit? Toute âme en gémit avec le poète :

« Et notre Chrétienté n'est qu'un Temple désert,
« Dont la foudre à noirci les voûtes chancelantes;
« A travers les portails brisés, les tours croûlantes,
« L'affreux vent du néant hurle son noir concert.

« L'enfer au fond du chœur rugit ses sombres vêpres;
« Les blasphèmes, mêlant leurs ténébreux essaims,
« Passent, hideux corbeaux. Sur la face des saints
« La pourriture étend ses rouilles et ses lèpres.

(1) Osée V. 14-15.
(2) Osée III. 4.
(3) II. Paralip. XV. 3. — Daniel VIII. 11. 12.
(4) Luc XVIII. 8.

« Des débris du festin, les parvis sont semés;
« En sentine des nuits, l'abside est convertie.
« Du tabernacle d'or on a sorti l'hostie,
« Que la chienne a jetée à ses chiens affamés.

« Les tables de la loi de fanges sont couvertes;
« Le Saint des Saints sans voile apparaît à nos yeux;
« Et les grands ossements des sublimes aïeux
« Sortent confusément des dalles entrouvertes! » (1).

« Il fait bien obscur, chez nous, gémissait le moine Rosmini, un saint. Cinq plaies affreuses ont épuisé l'Eglise romaine, et l'ombre de la mort l'envahit déjà. Cette ombre, ajoutait le savant théologien, s'étendra sur le monde plus froide encore et plus épaisse qu'elle n'est à présent » (2).

C'est bien l'heure des ténèbres, signalée dans l'Evangile (3) et décrite par saint Jean dans l'Apocalypse (4). C'est la période glaciale, pressentie par l'apôtre (5) et prédite par le Messie (6). C'est la nuit profonde, annoncée par le Christ, nuit pendant laquelle personne, disait-il, n'opérera plus dans la lumière (7), et où il s'éclipsera lui-même de nos yeux (8).

Je n'invente pas ces textes; ils sont bien dans nos saints livres, et il y en a d'étranges, d'effroyables, écrits pour tous les temps, mais pour le nôtre surtout.

« Pierre, Pierre! Avant que le coq chante pour annoncer l'aube d'un monde nouveau, tu renieras ton Maître devant une servante et devant des valets » (9). Demandez, en effet, au nonce Chigi ce qu'il fit, au nom du Pape, en 1648, au Congrès de Wesphalie, en présence de cette servante de César, qui s'appelle la Politique, et en présence des

(1) Des Essarts. Humanité, 1885. Chez Lemerre, Paris, p. 108.
(2) Rosmini Serbati. Le cinque piage della Chiesa romana.
(3) Joan. IX. 4.
(4) Apoc. XVI. 10.
(5) Act. III. 20.
(6) Mat. XXIV. 12.
(7) Joan. IX. 4.
(8) Joan. XVI. 16.
(9) Luc XXII. 16.

valets de ce même César, qu'on nomme les Diplomates (1).

L'athéïsme gouvernemental et le mépris public du saint Evangile, datent de ce malheureux Traité, où la Loi du Christ fut solennellement violée, avec l'assentiment d'un Légat de la Cour romaine.

L'ère des renversements religieux et des destructions sociales s'ouvrit à cette époque, et non pas en 1789, qui ne fut que le contre-coup de 1648. Quand les monarques se font révolutionnaires et foulent aux pieds les droits et l'autorité de la Justice éternelle, il est tout naturel que les peuples, devenus révolutionnaires à leur tour, foulent aux pieds les droits et l'autorité de la prétendue justice des monarques. Il ne fallait pas que ceux-ci donnent l'exemple!

Les rois le comprirent bien en 1815; c'était trop tard! Quand un principe subversif se pose *souverainement* dans les idées d'un peuple, ce principe va jusqu'au bout de ses conséquences. Il n'y a pas, contre cette marche, de *Sainte Alliance* qui vaille ni qui tienne. La crise, provoquée par les têtes couronnées, donnera tous ses résultats. Tant pis pour vous, princes et rois prévaricateurs! Vous avez organisé le brigandage politique : vous en porterez les conséquences!

Ne nous effrayons pas outre mesure de ces bouleversements et de ces ruines! Il nous fallait passer par là.

Espériez-vous donc sortir de l'ancien monde babylonien sans avoir à traverser cette mer Rouge, ces sables arides et la nudité de ce désert? Comptiez-vous que la rénovation religieuse et sociale s'opérerait comme par enchantement?

Nous sommes en plein dans la logique de l'Evangile, dans le prolongement rectiligne des annonces paraboliques et dans la trajectoire marquée par les prophètes de tous les Sanctuaires.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que des crises de cette nature se déclarent dans l'humanité. A chaque étape

(1) Voir Saint-Yves. *Mission des Souverains*, tout le chap. XI°.

en avant de la Civilisation, et quand une ère religieuse succède à une autre ère, des phénomènes analogues se produisent; et toujours l'on voit, sur les ruines de l'Eglise d'hier, surgir une autre Eglise, conformément à la parole d'Amos, vraie de son temps, comme à notre époque, et à tous les âges critiques de notre globe : « Après cela, je « reviendrai, dit le Seigneur, pour relever mon tabernacle « brisé, et j'en restaurerai tous les débris » (1).

Et toujours le nouveau Temple s'initie avec des matériaux pris en dehors de l'ancien Temple, pour des raisons qu'explique le Rédempteur : « Il faut des vases nouveaux pour recevoir le vin nouveau; drap neuf, cousu sur vieil habit, emporte pièce et ne fait qu'élargir le trou; les filles de joie, ô pharisiens, entreront plutôt que vous dans le Royaume de Dieu. »

Cela se vit au passage de l'Eglise adamique dans l'Église patriarcale, de l'Église patriarcale dans l'Église mosaïque, de l'Église mosaïque dans l'Église chrétienne, sans compter les phases intermédiaires, et rien qu'en suivant la lignée canonique.

La rénovation qui se prépare sera le couronnement et la conclusion de toutes les phases religieuses qui se sont succédées dans le Monde; et, si la déroute est générale pour toutes les cléricatures de l'heure présente, comme je le démontrerai au chapitre X, c'est que nous touchons au moment psychologique où doit se reconstituer la synthèse universelle de tous les dogmes et de tous les autels, en même temps que de la Science avec la Religion.

Plus est sombre le Crépuscule, et plus belle sera l'Aurore.

Pour le coup, Lamennais a raison : « Les temps sont « clos sur cette terre où les âmes, ondoyantes comme les « longues herbes des cimetières, ne rendent plus que des « sons plaintifs et mourants. Du haut de ces débris,

(1) Amos IX. 11.

« regardez l'horizon : pas un signe n'annonce encore le « lever de l'Avenir; — mais ce lever se fera, n'en doutez « point ! »

Ceux qui cherchent là-haut l'endroit où furent les anciennes constellations, ne les y retrouvent plus (1). Il y a des taches noires à la place.

Notre intellectualité se modifie profondément : ce qui fut la raison n'est plus la raison. Le bon sens cesse d'être le sens commun. Les idées des pères ne sont plus les idées des enfants, et les vieillards se demandent avec effroi quel est ce monde moderne où ils se trouvent comme étrangers dans leur propre maison, devenue pour eux méconnaissable. « Les vérités, qu'on regardait partout comme les fonde- « ments des bonnes mœurs et comme la source de l'hon- « nêteté publique, dégénèrent à tel point en problèmes et « en paradoxes que bientôt on n'entendra plus raison de « rien et que, le brouillard gagnant de proche en proche « et s'étendant sur le Monde entier, on n'y verra plus « clair en plein midi » (2).

C'est que la raison et la sagesse, j'entends la vieille raison et la vieille sagesse de l'homme, étaient vouées par le Christ à une destruction complète, dit saint Paul (3), et ce qui fut une source de vie devait devenir une source de mort (4).

Les influences ambiantes ne sont plus les mêmes : d'autres rosées distillent du ciel sur la terre; d'autres courants circulent ; une autre atmosphère nous enveloppe; d'autres vents soufflent, qui viennent on ne sait d'où (5).

C'est la fin ! dit l'un. — Pardon ! dit l'autre : C'est le commencement ! Et les deux ensemble ont raison ; car la *fin* de l'ancien ordre de choses est le *commencement* d'un ordre nouveau. Et le poète latin chantait déjà cette

(1) Joan. IX. 39.
(2) Charles Lejeune. *Variétés d'un philosophe provincial.*
(3) I. Cor. II, 6. 7. 8.
(4) Rom. VII. 10.
(5) Joan. III. 8.

merveille, lui qui en avait appris le secret dans le fond des Temples (1).

Le Monde du Christ est diamétralement opposé au Monde de César, et pour ce motif ils ne sauraient cohabiter ensemble sur le même globe.... Quand l'un sera rasé, l'autre s'élèvera.

La crise n'est pas finie. Nous en verrons de toutes : Du faite du vieil édifice social, il pleuvra autre chose que des tuiles et des cheminées; il en tombe déjà des couronnes, des sceptres et des trônes. « Il n'en restera pas pierre sur pierre », a dit le Christ (2).

Au large! croyez-moi : « En pareil cas, réfugiez-vous sur les montagnes » (3), criait le Messie; il voulait dire : élevez-vous sur les sommets de la plus haute spiritualité, sur les cimes philosophiques, d'où l'on découvre la raison des choses et les sublimes desseins de la Rédemption, — et abandonnez à la tempête de Jéhova, ce que la tempête doit emporter, — toutes les institutions de César, avec ses guenilles royales, sa bave, sa politique et tout son tremblement.

Une raffale, à tout briser, traverse nos régions de long en large et de haut en bas : Ciel, terre, mers, tout est balayé : — Ni faciat maria ac terras (4)....

Plus rien ne résiste. Tant que le Pape a pu conjurer la fureur de l'ouragan, il l'a fait. C'était son devoir, il faut le croire ! que savons-nous?

Du poste qu'il occupe, au timon de la Planète, il voit, mieux que les passagers, la manœuvre que réclame la gravité des circonstances. Plus que jamais, j'ai confiance

(1) Ævo ab integro magnus renascitur ordo. — Redit et Virgo; redeunt et saturnia regna. — Et bis tua fata novabis.

(2) Marc XIII. 2.

(3) Matth. XXIV. 16.

(4) Ni faciat Maria ac terras cœlum que...
Quippe ferant rapidi secum, verrant que per auras.
(Virgile)

dans le Pape, car derrière le Pape, il y a Pierre, et derrière Pierre, il y a le Christ ; et je me souviens de la tourmente de Tibériade, quand le céleste nautonnier avait l'air de dormir, la tête appuyée sur le tillac.

Cependant quelque absolue que soit cette confiance, elle ne doit pas empêcher les matelots de veiller au grain, et de signaler tout haut ce qu'ils distinguent, à l'horizon, de points noirs et menaçants.

Que personne ne perde la tête ! Et que chacun fasse son devoir.

Le devoir de chacun, à cette heure, est de favoriser l'évolution que doit opérer la Papauté, pour qu'elle se mette en harmonie avec l'esprit nouveau du Monde et avec les sciences rationnelles, sans renier les principes fondamentaux de l'Evangile éternel. Sur pied, les savants ! Il faut arracher l'institution papale à l'influence empirique qui l'empêche d'évoluer. Voici, d'après un évêque — celui-là même qui appelait nos prônes de chaque dimanche « *les quarante mille fléaux hebdomadaires de la France* » — voici, d'après cette autorité, comment se passent aujourd'hui les choses, en fait de pression exercée sur le Chef de l'Eglise :

« Béats et béates, nonnes et nonnettes, bourdons et guêpes de confessionnal, mouches de sacristie, rats d'église, hirondelles de presbytère, toute la gent dévote que Fénélon n'estimait guère, pèse très fort sur le petit clergé des paroisses. Les vicaires, circonvenus et subjugués par ce fanatisme de bas étage, pèsent à leur tour sur les curés, lesquels gardent le silence pour ne pas se faire des ennemis de ces *enfants terribles de l'Eglise, plus papistes que le Pape,* selon le mot de Donoso Cortès, et capables, d'après sainte Thérèse, de régenter le Saint-Esprit lui-même. Les curés, ainsi contenus, pèsent de leur côté sur les Évêques et, au besoin, les font marcher, comme cela s'est vu dans maints diocèses de France.

Comprimés de la sorte, les Évêques à leur tour pèsent sur le Pape ! »

Et voilà comment une masse énorme d'obscurantisme, dérivant des sources les plus infimes, conflue vers Rome de tous les points de la catholicité, et paralyse la marche de l'Eglise, quand elle ne l'oblige pas à marcher à reculons.

Il y a à réagir contre cet empirisme désastreux.

L'Eglise est un corps organique et vivant dont la direction suprême est dans les cieux. Si elle a sur terre un organe cérébral et vocal, c'est comme suppléant de l'organe divin. De ces deux têtes, qui n'en feraient qu'une, si dans le crâne du Pape il n'y avait pas aussi un cerveau d'homme, de ces deux têtes, dis-je, ce n'est pas celle d'en bas qui doit gouverner celle d'en haut ; c'est celle d'en haut qui doit régir celle d'en bas.

Aussi voyez à cette heure : le Pontif est dompté, comme homme et comme roi temporel. Une puissance supérieure le subjugue. Pour plus que sa main se raidisse au gouvernail de la barque, afin de faire front à la bourrasque qu'on a prise pour une tempête de l'enfer, cette main est maîtrisée par une force qui n'a rien d'humain. Qu'on se rappelle Jacob luttant dans les ténèbres, avant que Jacob fut Israël. Le Pape lutte dans la nuit; mais contre qui ? Demandez à Jacob.

Quelle est donc cette Puissance qui le ploie ? Apparemment, c'est celle-là même qui de nos jours terrasse les rois et brise leurs vieux trônes ; c'est celle-là même dont Alexis de Tocqueville énumérait, en trois volumes, les triomphes successifs, dans les triomphes mêmes de la Démocratie chrétienne ; cent publicistes l'ont connue et l'ont acclamée pieusement avec Franklin, avec Turgot, avec Ballanche et Bordas Demoulins. Elle a inspiré à Joseph de Maistre la page la plus étonnante qu'il ait écrite : « Je n'y comprends rien ! disait-il. La marche de la Révolution française

renverse toutes mes idées. Elle mène les hommes, plus que les hommes ne la mènent. Elle conduit les évènements; elle brise tous les obstacles, elle asservit toutes les volontés. Elle va toute seule. *Jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière aussi éclatante, etc.* »

Il faut lire d'un bout à l'autre cet étrange chapitre (1). Il y a là des vues de prophète, saisies dans une lumière bien différente de celle qui éclairait cet auteur, quand il écrivait son livre : *du Pape.*

Le successeur de Hildebrand est aux prises avec cette Puissance extraordinaire; mais pas autrement que comme homme et comme prince temporel.

Il en sera de l'*Imperator Summus Pontifex* de la Rome ultramontaine, ce qu'il en fut de l'*Imperator Summus Pontifex* de la Rome païenne. N'ayez pas peur! le Christ vaincra César sous tous les costumes que César a revêtus; et il le vaincra par la main même du Pontife, que le monstre avait asservi, ceint et garrotté, conformément à la prédiction du Rédempteur (2),

Tous les présages sont accomplis.

Le souffle du Vatican royal, ce souffle qui jadis courbait les chênes de la montagne et les pliait comme des roseaux, n'a plus même la force d'incliner aujourd'hui les brins d'herbe de la vallée; il passe sur les peuples comme l'haleine expirante d'un vieillard.

Tout s'affaisse dans le vieux monde : « Tout est à la renverse, à la renverse, à la renverse! »

Aux révolutions politiques et sociales, qu'ont précédées, accompagnées ou suivies toutes nos décadences, décadence en philosophie, décadence en littérature, dans les arts, dans le goût et dans les idées, s'ajoutent, de nos jours, les tremblements de terre, les boulversements atmosphériques, le renversement des saisons et l'invasion des microbes, ces

(1) Joseph de Maistre, Considérations sur la France, t. I.
(2) Joan. XXI. 18.

agents invisibles de la destruction et de la mort. Les cimes de la Nevada se balançaient hier à six mille pieds au dessus de la mer, comme font les peupliers, que les cyclones tordent et retordent. A Ischia, répondit Krakatoa, à Krakatoa a répondu l'Andalousie en s'ouvrant sous les pieds de ses habitants ; tandis que, de leur côté, les fleuves, sortant de leurs vieux lits, ont promené la dévastation dans les campagnes et dans les villes sur tous les points de l'Europe.

Tout cela était prédit, — et ce n'est pas fini!

Des pressentiments sinistres remplissent les cœurs :

« Il y aura lutte, et lutte effroyable : les anciennes notions se heurteront contre les nouvelles; beaucoup de questions resteront sans réponse, jusqu'à ce que la logique de l'Évangile soit en état de les résoudre selon l'esprit de Jésus-Christ » (1).

« Crise terrible pour les peuples, écrivait Benjamin Constant, et grand sujet d'épouvante, toutes les fois qu'un monde s'écroule pour donner lieu à un autre monde. Alors les vieux principes s'évanouissent, les nouveaux principes ne sont pas encore debout, et de la sorte tout se détraque dans la machine sociale » (2).

(1) Henry de May. L'Univers visible et invisible, p. 512.

(2) J'extrait ce passage d'un précieux opuscule que Benjamin Constant destinait à l'Encyclopédie moderne, et que M. Saint-Marc a sauvé de l'oubli en le faisant imprimer à la suite de l'édition qu'il a donnée de l'*Histoire de tous les cultes*, par Dupuis (Garnier, in-12).

L'auteur y décrit, de main de maître, l'état de l'esprit humain, il y a dix-neuf siècles, quand se produisit, en principe, le fait rénovateur, dont les conséquences sociales se font sentir de nos jours.

Je cède au désir de résumer cet admirable travail, afin d'épargner au lecteur la peine de recourir à l'original.

« 1° Aux époques de Palingénésie universelle, à mesure que s'accomplit la rénovation, il se produisit une disproportion toujours croissante entre les vieux dogmes et les nouvelles idées qui envahissent l'esprit humain. 2° La découverte scientifique des lois de l'Univers fait connaître aux hommes les causes naturelles des phénomènes que les prêtres leur présentaient comme miraculeux, et cette découverte ébranle et puis déracine toutes les croyances religieuses. 3° Il en résulte une lutte ardente entre les pouvoirs cléricaux, qui ne veulent pas mourir, et les nouveaux pouvoirs sociaux, qui veulent vivre, et l'effet de cet antagonisme est désastreux pour la conscience populaire. 4° La philosophie, après avoir longtemps marché sous la tutelle de la théologie, se retourne contre les sacerdoces, qui tentent en vain de la ramener à leur maîtrise. 5° Les opinions les plus discordantes, les pratiques les plus absurdes et les traditions les plus erronées, s'étaient glissées, à l'ombre de l'ignorance, dans la partie occulte de la religion, et l'avaient détournée de ses fins sacrées. 6° De toutes ces causes résulte, pour la classe instruite, une hostilité, sans trêve

Alors aussi, la grande masse du corps social tombe providentiellement dans un état d'indifférence religieuse et dans une sorte d'insensibilité cataleptique, qui permet à la conscience humaine de subir, sans horreur, l'opération de la cataracte qui l'aveugle à son insu. — Et c'est ainsi d'ailleurs que procède la Science moderne sur les malades qu'elle endort, afin de leur épargner les douleurs des grandes opérations chirurgicales; et c'est encore ainsi que le jardinier attend, pour pratiquer la greffe, que la sève ait suspendue son mouvement dans les sauvageons qu'il veut régénérer; et c'est ainsi, enfin, que, pour chaque sous-multiple de l'Adam-Ève, le mystère de la mort, qui est celui de la réintégration de la monade vivante dans l'*unité sociale* originelle, se consomme dans une crise de la Nature, bien plus pénible pour les spectateurs que pour le captif dont la cellule se dissout (1).

L'heure présente est, pour l'humanité, l'heure décisive de la crise sociale (2) et de l'incrustation divine.

Les plus à plaindre ne sont pas les inconscients, ceux-là dansent, boivent, mangent et font le reste comme au temps de Noé. — Les tourmentés sont les conscients, ceux qui se rendent compte du brisement, et qui en voient tout le péril.

ni merci, contre les prêtres, et pour le peuple une incrédulité brutale, haineuse, folle, non moins folle que la superstition elle-même, puisque, aussi bien que la superstition, elle ne se fonde sur aucun raisonnement et sur aucune excuse. 7° Alors l'état de l'esprit humain est des plus étranges; d'étrange il ne tarde pas à devenir déplorable. Toute religion fait du bien quand on y croit ; toute religion fait du mal, beaucoup de mal, quand on n'y croit plus. 8° Les vieux dogmes passent à l'état de symboles politiques entre les mains d'un parti qui finit de dégrader le culte en le faisant servir à d'autres intérêts qu'aux intérêts religieux. Parmi ces intrigants. les uns comme Cecilius, Minutius Félix, Plutarque, etc., voudraient de force ramener les hommes au passé et ne reculeraient pour cela devant aucune extrémité, s'ils avaient la force en main; les autres, pleins de généreuses illusions, s'efforcent de rajeunir les vieux rites et de les accommoder aux idées nouvelles, comme on le voit dans les Ennéades de Plotin. »

Changez les noms propres, remplacez les mots Paganisme et Judaïsme par celui d'Ultramontanisme, et vous avez la peinture exacte de notre situation religieuse.

Ce parallélisme est bien fait pour dissiper toutes les illusions et pour éclairer les prêtres de nos jours.

(1) Voir les belles études sur la mort, du docteur anglais Beardsley.

(2) Νῦν κρίσις ἐστί τοῦ κόσμου τούτου. (Joan. XII. 31.)

Ah! ceux-là sont consternés!... Mais à tort! Des paroles lamentables sortent de leur bouche; ils feraient mieux de se tairent ou de crier, comme les disciples, au plus fort de la tempête : « Domine, salva nos! perimus! » (1). — Mais il faut la foi pour cela, et tous ne l'ont pas! Entendez ces cris de détresse :

II

« Voilà! dit M. de Bonald : la plus grande félicité que nous eussions ici-bas, celle de laisser après nous des enfants, sur la tête desquels ont repoussé les cheveux tombés de notre front, cette félicité est devenue pour nous le plus horrible des tourments, par l'incertitude qui trouble l'heure présente et qui fait redouter celle qui vient. »

« Montalembert n'espérait qu'à peine, pour la Société, quelques années à vivre »; du moins c'est Louis Veuillot qui l'affirmait dans une lettre à Mgr Rendu, évêque d'Annecy. Et le scribe de l'*Univers* ajoutait, pour son compte : « Mes espérances ne vont guère plus loin, mais jusqu'à la dernière heure il faut combattre. »

« La Société est perdue! s'écrie Auguste Nicolas : il ne lui reste plus, pour gagner quelques heures de vie, que les dernières ressources, celles de l'empirisme. »

« La France est à refaire, à refaire de haut en bas, à commencer par la tête », écrit Sarcey.

« L'avortement de la Révolution française est complet, gémit Emile Montégut : l'enfant qu'elle a mis au monde, allaité par de mauvaises doctrines, suçant le pus avec le lait, meurt de ce qui le fait vivre et vit de ce qui le fait mourir. »

« Il y a quelque chose dans le monde, qui ne va plus du tout, me disait, à Madrid, Montero Rios! J'ai peur! Nous sommes menacés d'une catastrophe générale! Nous allons aux abîmes!

(1) Marc IV. 38. — Luc VIII. 24.

« Le temps présent est sombre, constate Renan, de son côté, et je n'augure pas bien de l'avenir prochain. Notre pauvre pays est toujours sous la menace d'une rupture d'anévrisme, et l'Europe entière est travaillée d'un mal grave ! »

Et ce sont partout les mêmes jérémiades, chez les prétendus sages de notre époque. L'air est plein de gémissements et de sanglots, que les douleurs de l'enfantement, annoncées par le Christ, arrachent du sein de la race humaine en couches.

C'est que réellement la crise est en son état le plus aigu, et que nul ne saurait dire, vu la stupidité des accoucheurs, quand ni comment s'achèvera la parturition qui déchire les entrailles de la vieille société.

« Quel malheur ! dit le Prophète, l'enfant est venu au terme, et il n'y a pas de force pour le mettre au monde ! (1) ». Et il n'y a pas de force, parce qu'il n'y a pas de savoir faire pour opérer la Délivrance.

« A cette fin, on envoie des vétérinaires au Palais « législatif, comme si la France était un quadrupède en « mal d'enfant », me disait un esprit qui voit très clair.

Au reste, c'est partout et chez tous, le même empipirisme. N'attendez pas mieux des mandataires issus des deux scrutins du 4 et du 18 octobre 1885. Jules Simon a dit le mot juste : « Malgré les affiches dont elle a été « tapissée durant la période électorale, la France ne sait « pas au juste si elle est blanche ou si elle est rouge. « Elle a travaillé, tremblé, hurlé, pour accoucher d'une « équivoque. Ceux qui se sont tant fatigués à aligner des « chiffres, n'ont additionné que des illusions (2). »

De grands maux de tête travaillent tout le monde, et surtout les pasteurs. On les dirait pris de vertiges : « Plus rien ne nous réussit, et tout sort à l'encontre de nos pré-

(1) Isaïe XXXVII. 3.
(2) Journal Le *Matin*, du 7 octobre 1885.

visions », me disait un pauvre vicaire général, complètement désorienté. C'est une vraie pitié !

L'Ecole des Hautes Etudes, dite des Carmes, sur laquelle l'épiscopat français fondait tant d'espérances, il y a quelques années, a complètement échoué ; l'Université catholique qui en occupe aujourd'hui les locaux, rue de Vaugirard, et toutes celles qu'on a créées en province, végètent à peine. Les généreuses tentatives de Léon XIII : ses académies de Saint-Thomas, recommandées à tous les Evêques de la chrétienté, son entreprise de relèvement religieux, par le Tiers-Ordre de Saint-François ; son école paléographique, inaugurée le 16 mai dernier dans une des salles des Archives du Vatican ; l'ouverture publique de la grande et précieuse bibliothèque des cardinaux ; l'appel fait aux savants de venir y puiser, — tout cela demeure sans effet appréciable sur la direction des idées. Les journaux, les revues, les livres qui se publient pour la défense des anciens principes, n'arrivent pas à faire leurs frais, malgré le talent des écrivains fourvoyés dans les voies qui ne sont plus celles de l'esprit public et de l'orientation nouvelle.

Lutter contre l'irrésistible courant, presque universel venu de très haut et de très loin, qui emporte le monde vers ses hautes destinées chrétiennes et sociales, c'est folie ; — tandis que combiner, avec précision, nos forces religieuses avec les forces biologiques qui sont entrées en activité dans le monde présent, ce serait sagesse, et sagesse d'Evangile !

Mais il y faudrait du savoir, et nous en manquons au dire même des Evêques (Mgr Isoard) (1) ; il y faudrait surtout de la Foi !... et pensez-vous qu'il y en ait sur la terre, à cette heure où le Christ revient ?... (2).

Il se trouve pourtant des hommes, dans Paris, capables

(1) Voici les paroles de ce prélat : « Pour les études ecclésiastiques, notre condition, dans les séminaires, c'est l'insuffisance ; pour les études extra-ecclésiastiques, le *vide absolu !* »

(2) Luc XVIII. 8.

de réorganiser scientifiquement la Société religieuse et civile, et de l'arracher au désordre qui la perd si misérablement ! Et ces hommes, je les connais.

Avant que la science se fut emparée du fluide électrique et de ses forces redoutables, ce fluide existait dans la nature, et ces forces aussi. — Mais dans quel état, grand Dieu !

Il en est de même du fluide divin, diffus dans le monde, chez tous les esprits, mais ignoré sans emploi organique et précis.

Les savants dont je parle, et dont la vie se consume dans la retraite, dans la prière et dans l'étude, je les crois de taille à faire, pour l'électricité céleste répandue à profusion dans la chrétienté présente, ce que Franklin et ses disciples ont fait pour l'électricité terrestre, — car le fluide matériel est la forme plastique, et peut-être la gaîne grossière, du fluide spirituel : « L'univers est double, disait Hermès Trismegiste, et ce qui est visible est comme ce qui est invisible. » (1).

Ah ! les malheureux routiniers de la vieille école ! Ils préfèrent, au lieu de s'initier aux sciences nouvelles, s'en aller dans les ténèbres, éperdus, incertains, sur la voie des casse-cou, sans autre appui que le bâton de l'empirisme. « Prenez garde, leur crie le Christ, que le peu de lumière « qui semble encore vous éclairer, ne se retire de vous, et « que les ténèbres ne vous saisissent ! Celui qui marche « dans l'obscurité ne sait plus où il va. » (2). Et le texte ajoute : « Après leur avoir donné cet avertissement le Christ se déroba à leurs yeux. » (3).

(1) Dans les Conférences qu'il donne à l'Institut populaire du Progrès, le Dr Pinel initie depuis un an un auditoire choisi aux secrets de la vie qui circule à torrents dans le Cosmos, par des voies et sous des formes, ignorées jusqu'à présent, mais qui furent connues des Temples primitifs. Tous les phénomènes de la Nature, même ceux où l'on ne voyait autrefois que des miracles, vont s'expliquant rationnellement l'un après l'autre, et l'on découvre de plus en plus, à la lumière des expériences physiques et à l'aide des appareils de la science moderne, ce que le Christ ne put d'abord enseigner que par des paraboles mystiques. « La Science finira par dire la même chose que la Révélation, » comme le prévoyaient déjà Ballanche et de Bonald.

(2) Joan. XII. 35.

(3) Ibid. V. 36.

On tâtonne à Rome, depuis longtemps. On tâtonne à Paris. On tâtonne partout, dans les congrégations, comme dans les conseils d'Etat. Et les peuples, fatigués d'attendre et de souffrir, donnent aux gouvernements affolés des surprises inespérées comme celle du 4 octobre, dont je parlais plus haut, sans compter mille autres avertissements.

Pour tous points de repaire, il ne reste plus aux partisans entêtés des vieilles formes, passés tous à l'état de races nocturnes, que les lumignons qui fument encore à la voûte ruinée de leur ciel en capilotade.

S'orientant comme ils peuvent, ou plutôt comme ils ne peuvent plus, aux souvenirs effacés des croyances d'autrefois, ils cheminent le long des anciennes routes, comme ferait un pauvre aveugle, le long des murs qui lui sont restés familiers.

De là, tant d'erreurs de gouvernement, tant de faux pas, et tant de chûtes! De là aussi, tant de révoltes chez les peuples. « Les troupeaux se cabrent et se dispersent, dit « le Prophète, parce que leurs pasteurs abrutis manquent « d'intelligence pour les conduire. » (1).

Un immense éteignoir coiffe, dirait-on, non seulement le Vatican royal, mais la Planète tout entière.

On parle d'obscurantistes, et on ne les voit qu'à Rome ; on a bien tort! Il y a des retardataires et des égarés, dans vos parages civils, Messieurs, aussi bien que dans nos parages ultramontains. Il y a des hiboux et des chouettes, partout, blottis dans les trous de l'ancien édifice.

On s'encroûte dans les murs d'Ilion, je le sais bien! mais on s'encrasse aussi hors de notre enceinte, et vous avez parmi vous, des culs-de-jatte par centaines de mille.

Si les enkylosés encombrent nos sacristies, je n'oublie pas que M. Duruy se plaignait fort, de son côté, du grand nombre de paralytiques qu'il ne pouvait mettre en marche dans l'Université.

(1) Jérém. X. 21. — XXIII. 13.

Ne nous tournez pas tant en ridicule !

Je me demande, si l'on y regardait de près, où l'on compterait plus d'aveugles et de traînards, si ce serait parmi les prêtres, proportion gardée, ou si ce serait dans les autres corps officiels.

Une chose fait illusion, c'est que les premiers, seraient-ils déjà dans la lumière nouvelle et dans le mouvement, ne peuvent pas encore s'y montrer, faute de signal venu de Rome, tandis que les seconds, seraient-ils encore dans les ténèbres et l'immobilité, se vantent néanmoins d'en être déjà sortis.

Allez donc savoir ce qui se passe au fond des esprits !

Dans tous les cas, Messieurs, si nous allons de travers, nous, dans les voies sociales de l'Evangile, convenez que vous y allez vous, à reculons, quand vous n'y allez pas à la diable, — et que si notre état confessionnel est déplorable, votre état politique est absolument désespéré.

III

C'est notre faute à tous : nous avons cherché jusqu'ici, nous Prêtres, la solution religieuse en dehors des lois sociales de l'Evangile, voilà notre erreur ! — Vous avez cherché, vous laïques, la solution sociale en dehors des lois religieuses de ce même Evangile, voilà votre égarement !

Nous n'en sortirions jamais ! Il n'y a pas de question religieuse, et il n'y a pas de question sociale, isolées l'une de l'autre. Mirabeau quand il niait celle-là, Gambetta quand il niait celle-ci, n'avaient raison qu'à moitié. Ils auraient dit toute la vérité, s'ils avaient pu voir, dans une lumière plus haute, comment ces deux problèmes se confondent ensemble, et comment la même solution les tranchera du même coup, quand nous serons en plein dans la belle lumière du Christ.

Gloire aux nobles esprits qui pressentent ce dénouement, et qui l'annoncent en ces termes :

« Evoluant sur lui-même, le Christianisme qui ne nous « avait montré jusqu'ici que sa face religieuse, commence « à nous présenter son côté scientifique et social, et ne « tardera pas à éclairer, d'un même rayonnement, les deux « sphères à la fois. » (1).

« La question morale et religieuse implique la question « politique et sociale. Le génie de l'homme le soupçonne « de nos jours, et s'efforce de découvrir dans les entrailles « même de l'âme humaine, les sources profondes et sacrées « de la Religion. » (2).

« L'Evangile se manifeste à mes yeux comme un idéal « qui plane au-dessus de tous les drapeaux, plus haut que « les partis qui nous divisent, et que les sectes qui nous « déchirent ; plus haut même que les Eglises nationales, « sur la tête en un mot de l'humanité tout entière qu'il « finira par grouper dans un seul et même bercail, selon « la promesse formelle du Christ. » (3).

L'Evangile n'est pas connu ; de cette ignorance découle tous nos maux.

Quand notre cléricature lira cet Evangile, sans lunettes politiques, sans verres enfumés par le système ultramontain, notre cléricature, d'une main, cachera son visage, et, de l'autre, frappera sa poitrine, en demandant pardon aux peuples et à Dieu.

Heureusement pour nous que cet Evangile a fait son chemin, tout de même, dans la Chrétienté, qu'il s'y est propagé sous mille formes, qu'il y fructifie à foison, malgré les hommes, comme saint Paul l'explique (4) ; heureusement qu'il a produit, dans le monde moderne « cette Civilisa- « tion prodigieuse qui devait s'inaugurer sans les prêtres, « malgré les prêtres et contre les prêtres, pour des rai- « sons providentielles », qu'a décrites Bordas Demoulins, dans une œuvre qui ne passera pas.

(1) Kraüse.
(2) Findel.
(3) Findel.
(4) Col. I. 6.

Au reste, à partir de Franklin, de Turgot et de Ballanche, ils sont innombrables les hommes qui ont parlé comme Bordas Demoulins, et dont les œuvres fourniront un jour les matériaux du nouveau Temple de Jésus-Christ.

Pour nous, prêtres du vieux régime, je le confesse, quand nous commentions les Paraboles aux fidèles, nous le faisions de bonne foi, croyez-le, à la manière déplorable dont les docteurs de la synagogue, sincères eux aussi peut-être, parodièrent, à leur profit, la Loi sainte de Moïse.

Tous nos désastres viennent de là.

L'Evangile, tel que le prêcha le Christ, tel que le promulguèrent les Apôtres, tel que l'entendit la primitive Eglise, c'est le fond, c'est le cœur même du grand mystère social que tous les Temples avaient connu (1) et dont saint Paul nous parle avec tant de force et d'émotion (2), mais, en même temps, avec tant de prudence (3). Il en fut l'Apôtre discret, comme saint Jean en avait été l'Evangéliste non moins discret — plus discrets l'un et l'autre que ne le furent les Gnostiques, les néo-Platoniciens et les néo-Pythagoriciens, de l'Ecole d'Alexandrie.

Nous sommes aveuglés, en même temps qu'enchaînés, par un système de pédagogie primaire qui fut vrai, à son époque, et qui est faux, archi-faux et désastreux à cette heure.

Quand je considère nos égarements, que tout le monde voit, et dont nous sommes les seuls à ne pas nous apercevoir ; quand je me rends compte, d'autre part, de la bonne foi de nos pauvres docteurs, je ne puis m'empêcher de trembler au souvenir de cette parole terrible de Jésus-Christ : « Prenez garde que la lumière qui est en vous ne soit faite de ténèbres ! » (4) et de celle-ci, non moins

(1) Voir Saint-Yves. Missions des Juifs, p. 797.

(2) Col. I. 26-27.

(3) Je n'attribue pas à autre chose l'aversion instinctive qu'ont témoignée à saint Paul bon nombre d'exégètes ultramontains. On sait dans quels termes indignes M. de Maistre a parlé de cet apôtre, et il n'est pas le seul, dans cette école.

(4) Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint. (Luc XI. 35.)

redoutable : « Si votre œil est enténébré de la sorte, vous n'y verrez plus clair et tout sera ténèbres autour de vous (1) ». « Alors votre maison deviendra déserte (2) » et « le Royaume vous sera ôté, pour être confié à des gens qui lui feront porter de bons fruits (3). »

Nos catégories mentales, toutes fausses et complètement déformées, sont à briser, pour être refaites. Il faut que nos cerveaux se dilatent et que nos crânes s'élargissent. Les idées du Christ ne tiennent plus dans nos étroits concepts, tels que les a faits notre théologie primaire.

Pour les grands Docteurs des premiers siècles, pour les Paul, pour les Justin, les Clément d'Alexandrie, les Origène, les Cyrille ; plus tard, pour les Vincent de Lerins, pour les Grégoire-le-Grand, les Léon-le-Grand, pour tous les Pères de la vraie Science théologique, le Christ brilla « comme la manifestation, en chair et en os, de l'éternelle « Raison des choses, comme l'incarnation de la Sagesse- » Principe, rendue visible, parlante et agissante, sur un « point central de l'espace et du temps, pour rayonner, « de là, sur tous les points de l'espace et du temps, et « pour envahir successivement les domaines divers de nos « sciences et de nos cultures, à l'infini. Ce fut comme une « vision stéréotypée de la destinée générale de l'Humanité « tout entière. » (4).

Ce que la *Foi* pressentit et formula de la sorte, la *science* le confirmera par voie de démonstration logique. Le dernier mot de celle-ci, sera le premier mot de celle-là « *quand les croyances des simples auront été mises à la* « *portée des savants* » comme disait de Bonald.

(1) Matth. VI. 23.
(2) XXIII. 38.
(3) Matth. XXI. 43.
(4) J'ai souligné tout ce paragraphe parce qu'il n'y a pas là un seul mot qui ne soit emprunté de notre bonne théologie.

IV

Il y a, voyez-vous, dans le Ciel de l'Evangile, par delà les distances incommensurables qui séparent le fini de l'Infini, et la raison créée de la Raison incréée, un arrière-fond d'étoiles, dont la lumière scientifique est en marche, depuis dix-neuf cents ans, vers nos horizons intellectuels. Ces étoiles commencent, à peine, à piquer de nos jours la voûte de notre firmament rationnel, tellement sont épais et profonds les brouillards qu'elles ont eu à traverser avant de passer à nos yeux, de l'état intuitif et mystique, à l'état discursif et logique.

Qui peut mesurer l'éloignement qui règne entre les idées du Christ, et les chétives idées de l'homme, entre l'infiniment grand et l'infiniment petit? « Mes pensées ne sont « pas vos pensées, vos voies ne sont pas mes voies, dit « l'Eternel : Autant les Cieux s'élèvent au dessus de la « terre, autant mes voies et mes pensées sont élevées au « dessus de vos pensées et de vos voies. » (1).

« Si votre œil était simple et pur, disait le Christ, tout serait lucide hors de vous et dans vous. » (2). Mais est-il pur, est-il lucide, cet œil de l'homme, que la chair obscurcit et qu'aveuglent les passions ?

Voilà plus de trente-cinq ans que je médite l'Evangile de jour, et que j'en rêve la nuit, au point que j'ai fini par l'apprendre par cœur, d'un bout à l'autre. Or, je vous déclare, en vérité, que dans cet Océan de lumière, sans fond ni rives, il ne se passe pas vingt-quatre heures sans que je découvre des merveilles que je ne soupçonnais pas la veille. Vous pouvez m'en croire, il en est de ce ciel comme de l'autre : on n'en connaîtra jamais toute la magnificence.

D'après les calculs des astronomes, la lumière sidérale,

(1) Isaïe LV. 8-9.
(2) Luc XI. 34.

bien qu'elle parcoure 70 mille lieues par seconde, ou 25 milliards 92 millions de kilomètres par jour, a mis 70 ans 1 mois et 3 semaines, rien que pour atteindre du soleil à l'étoile polaire; et il a fallu des centaines de mille ans, à ce même rayon solaire, pour aller visiter, aux confins de l'Univers visible, les constellations derrière lesquelles se cachent probablement des mondes encore inaperçus, et que nous découvrirons plus tard.

Ce firmament astral est le symbole du firmament du Verbe, de même que la lumière visible est l'image de la lumière invisible, et peut-être aussi son vêtement, comme semblent l'indiquer plusieurs textes de nos saints livres, et comme on l'enseignait à Memphis.

Quoi d'étonnant, dès lors, si le Ciel de l'Evangile a tant de peine à se débrouiller dans la dense et sombre atmosphère d'erreur, qui nous entoure! Quoi d'étonnant s'il a fallu tant de siècles aux nouveaux dogmes pour venir poindre à notre horizon, dans une lumière intellective! (1).

Je le disais plus haut, en rappelant une parole de saint Pierre, « mille ans pour le Seigneur et pour l'humanité collective, c'est comme un jour pour nous, sous-multiples fugitifs de l'Adam-Ève universel.

Et encore n'est-ce là qu'une manière de parler.

Au reste, nous en étions bien avertis : « Cette nouvelle intellectualité, disait le Christ, n'est pas l'affaire d'un jour, ni d'une seule génération; vous n'êtes pas faits pour la comprendre de longtemps. » (2). Elle sera l'œuvre des siècles et de l'Esprit. Invoquez cet Esprit jusqu'à ce qu'il vienne (3). J'ai bien des Etoiles à fixer à votre Ciel; j'ai

(1) On sait que les astronomes, qui sondent les profondeurs de l'espace pour y faire de nouvelles découvertes, ont soin d'isoler de tout autre objet l'œil qu'ils appliquent au télescope, afin de le rendre plus apte aux visions qu'ils recherchent. Ils le bandent après chaque opération. Cela s'appelle *conserver l'œil pur*, comme disait Herschell. Si nous avions soin, nous aussi, d'isoler notre œil et de le garder pur, comme le Christ le recommande, il ne nous en coûterait pas tant de familiariser notre esprit avec les merveilles du Ciel de l'Évangile.

(2) Joan. XVI. 12.

(3) Emitte Spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ. (Judith XVI. 17. — Ps. CIII. 30.)

bien des vérités à faire éclore dans votre entendement; mais vous n'êtes pas capables de les porter à cette heure (1). Un autre Paraclet vous les révèlera plus tard. Le Père vous l'enverra, dans la suite des âges, avec des lumières qui, étant prises de moi, me clarifieront dans votre intellect (2).

Comment ne pas reconnaître, dans ces paroles, l'annonce prophétique du rayonnement extraordinaire que les sciences projettent de nos jours, sur tous les problèmes que se pose l'esprit humain.

Ce renouveau ne date pas du xve siècle, comme on se plaît trop à le répéter : sa première aurore se levait aussitôt après l'an mil, comme un point bien faible encore, rendu visible avec le moine Gerber, Pape depuis, sous le nom de Sylvestre II; elle brilla plus claire avec Béranger, archidiacre d'Angers, puis écolâtre de saint Martin de Tours, avec Gilbert de la Poirée, avec Arnauld de Brescia, et avec Abeilard, — Abeilard, cette lèvre du Paraclet, comme l'appelaient ses disciples, cette bouche lumineuse que l'abbé de Cluny, saint Bernard, parlait de briser à coups de bâton, comme trop audacieuse.

Je dirai, dans le chapitre des *Nouveaux Cieux*, au second volume de cet ouvrage, ce que, depuis l'heure matinale où surgirent ces piqueurs, jusqu'à l'heure sinistre où Savonarole se coucha sur les charbons d'un bûcher, l'esprit humain ne cessa de découvrir de lumières sociologiques, dans cet adorable Evangile. Je dirai ce qu'en démêlèrent plus tard, en pleine Renaissance, Henri Corneille, Agrippa, Paracelse et Cardan; puis le comte de Saint-Germain, Charles Castel, dit l'abbé de Saint-Pierre, Swedenborg, Claude de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, et sa fameuse école, dite des Martinistes.

Je dirai encore ce qu'en ont dévoilé, durant « la période des nouveaux Apôtres et des nouveaux Prophètes, qui

(1) Joan. XVI. 12.
(2) Joan. XIV. 26. — XVI. 12. 13. 14.

succéda, selon la remarque de Victor Hugo, à la période des Philosophes et 'des premiers encyclopédistes », Franklin, Turgot, — peu d'années après, de Maistre, en quelques bons endroits, Fabre d'Olivet, Saint-Simon, Fourier, de Bonald, Ballanche, Donoso Cortès, Auguste Comte, Proudhon, Pierre Leroux, Lamennais, Cabet, Bordas Demoulins, pour ne citer que ceux dont je connais, plus ou moins, les écrits.

Je dirai, enfin, ce qu'en distinguent plus clairement de nos jours Findel, Lecky, Kraüse, Victor Hugo dans des échappées de vue sublimes, le judicieux et sagace Destrem, Tolstoy à sa manière, et, par dessus tous, Saint-Yves, dans cette étonnante *Mission des Juifs*, où se dresse la synthèse de toutes les données de la Civilisation des premiers âges, et de la Civilisation qui s'initie de nos jours.

Mais ce n'est pas des *Nouveaux Cieux* et de ce qu'y voient déjà les pionniers de l'avenir, qu'il est question dans ce chapitre. Il s'agit au contraire des *Vieux Cieux* et de ce qu'y cherchent en vain les hommes du passé, les doctrinaires, tous « *les Polichinelles de César* » dont parle Joseph de Maistre (1).

J'ai donc à parler ici, non des progressistes, mais des rétrogrades, — non des néophiles, mais des archéophiles.

Ces derniers se rencontrent partout, disais-je tantôt, à l'état de races nocturnes. Ils constituent encore la grande masse de l'humanité : « *intrâ muros iliacos et extrâ.*

C'est à cause d'eux que le Pape se tient, sans bouger encore, au poste où le cloue l'état anarchique de la Planète en péril.

J'en formerai deux sections, l'une que j'appellerai le *groupe du dehors* ou le *groupe politique;* l'autre que j'appellerai le *groupe du dedans* ou le *groupe clérical.*

Nous constaterons que ces deux groupes sont ensemble

(1) Mot étrange dans la bouche de l'auteur *du Pape*, et qui donne beaucoup à penser, comme 'observe Arbousse-Bastide, quand on considère à qui de Maistre appliquait cette rude épithète. Quel coup de boutoir contre l'Empereur clérical ! Je n'ai pas à l'en défendre au point de vue politique. (Voir Arbousse-Bastide : « Le Christianisme et l'Esprit moderne », p. 10.

dans les mêmes ténèbres, et qu'ils se trouvent, l'un vis-à-vis de l'autre, dans la situation respective et parfaitement ridicule de ce personnage parabolique que le Christ nous montre très affairé pour tirer la paille de l'œil de son voisin, tandis qu'il ne voit pas la poutre qui crève le sien (1).

Pour procéder avec ordre, je traiterai séparément, d'abord, pour le compte du *groupe politique :*

De son vieux Ciel et de ses Dogmes césariens;

De sa vieille Terre et de ses plantations antisociales.

PUIS, pour le compte du *groupe clérical :*

De son vieux Ciel et de ses dogmes ultramontains;

De sa vieille Terre et de ses plantations confessionnelles et sectaires.

(1) Luc VI. 42. — Matth. VII. 3.

CHAPITRE VI

LA QUEUE DU MOYEN-AGE

SOMMAIRE : I. Les loques de César. — II. Nouveaux destins. — III. Obstacles. — IV. César au Vatican. — V. Entre sagesse et sagesse.

I

Il semble impossible qu'après dix-neuf siècles de cultures chrétiennes, les vieilles et pauvres idées de César aient conservé assez de crédit pour qu'on puisse encore les professer au grand jour.

Et pourtant cela est! et cela sera tant que l'intellectualité toute nouvelle de l'Évangile n'aura pas totalement remplacé l'intellectualité du vieux Monde.

La doctrine du Christ a rudement à faire encore : il faut qu'elle finisse de déloger de notre cerveau, de notre langue, de notre enseignement, de nos codes, de nos tribunaux, de nos chaires civiles, de nos chaires ultramontaines et surtout de nos cœurs, tout ce qui traîne encore, chez nous, d'idées erronées et de principes païens, de maximes fausses, de défroques césariennes et de sentiments égoïstes.

Saint Paul établit qu'il y a, dans l'esprit humain, deux classes différentes de pensées, deux ordres de sève morale, deux formes de sagesse dissemblables et opposées, deux hommes, en un mot, le vieil homme et l'homme nouveau,

de même qu'il y a, dans la nature organique, deux ordres de sève végétale, et deux classes bien distinctes de produits matériels (1).

Nous n'observons pas assez, en nous, autour de nous et dans l'Univers entier, le jeu contradictoire de cette double force, que l'antiquité connaissait si bien (2) et qu'elle désignait, dans les Temples, l'une, sous le nom de *puissance d'Ormuzd*, l'autre, sous le nom de *puissance d'Ahriman*. Dans un autre langage, le dogme chrétien enseigne cette même dualité, quand il parle de la puissance *de Dieu* et de la puissance *de Satan*.

N'allez pas inférer, de là, qu'il y a, dans le Monde, deux Forces créatrices, personnelles, intelligentes et actives toutes les deux, antagoniques par conséquent, et en guerre continuelle, l'une contre l'autre. Ce serait tomber dans le plus grossier manichéïsme.

En s'exprimant ainsi, les Temples universitaires et l'Église catholique, d'accord entre eux sur ce point, comme sur tous les autres, ne font que constater la différence profonde qui sépare l'*état de nature*, de l'*état social*, et les forces brutes du Cosmos, de ces mêmes forces régénérées par l'action providentielle du Christ Rédempteur ou de la Civilisation, dont il est le promoteur et le principe épigénésique.

Remarquez bien ceci : de soi, de son propre fond, sans le secours de l'art et de l'industrie, la Nature n'enfante nulle part de produits bons ou *graciables*, comme dit saint Paul; elle n'en donne que de sauvages, aux sucs âpres et mauvais. Dans son ordre le plus élevé, elle généra le primate dont Dieu a fait l'homme, après l'avoir dégagé de l'état bestial.

La Civilisation n'est pas autre chose qu'une bataille, livrée sans relâche aux forces ingrates de la Nature, dans

(1) I. Cor. II. 6. 7. 8.

(2) Vim sentil geminam, (Ovide.) C'est encore un mot venu des anciens Temples. (Voir les notes de l'édition de Leyde, 1670. (3 vol. in-folio.)

tous ses règnes et dans toutes ses manifestations originaires.

Cette bataille incessante s'appelle *culture;* et, de ce mot, le génie des Sanctuaires antiques tira le mot *culte*, lequel s'est conservé dans notre langue liturgique, toute faite, d'après Ammonius Saccas, des traditions sacrées de la Théologie cosmogonique des anciens Temples et des premiers sacerdoces.

La Science a constaté que la Nature n'a pas produit le froment à l'état pur. Pour l'obtenir, il a fallu *cultiver* le *gramen*. Grâce à ce *culte* ou à cette culture, le gramen s'est *converti* en blé.

De même nous avons dû *convertir* la lambrusque pour avoir le vin, les oléacées pour obtenir l'huile : trois bonnes et saintes choses que la Religion glorifia sur le champ, en les élevant aux honneurs de l'autel, comme prémices des moissons de l'avenir, quand la terre entière sera *convertie, civilisée* ou *christianisée*, — trois termes synonimes. — Alors, mais alors seulement, florira parmi nous ce Royaume des Cieux, que nous apporte l'Évangile.

Voilà ce que sont, en définitive, ces merveilleuses Lois de l'Évolution, de l'Élection et de la Sélection que Darwin a découvertes au fond de la Nature, et dont il a mieux signalé le côté inférieur et le point de départ, que le côté supérieur et le point d'arrivée.

Ce n'est pas seulement le gramen, la lambrusque et les oléacées, qui sont déjà *convertis :* une quantité d'espèces animales et végétales, sauvages toutes à l'origine, ont subi la même régénération et font aujourd'hui l'ornement et les délices de nos basses-cours, de nos parcs, de nos vergers, de nos serres et de nos tables.

Je montrerai, dans un autre chapitre, comment la même *conversion* s'est opérée ou va s'opérant sur toutes choses, même dans le règne minéral. Bientôt il ne restera plus, à l'état de nature brute, que l'homme, l'homme bestial, humanimal, aux appétits charnels, aux instincts barbares

et césariens, tels qu'ils se manifestent encore chez les bipèdes à face humaine qui déshonorent notre race, et qui ravagent notre planète, dans l'état anarchique où ils l'ont jetée.

Les Sacerdoces primitifs sauvèrent de l'oubli ceux des mortels qui dotèrent la terre des premières cultures. Pour honorer leur mémoire et pour remercier la Providence du Père, qui se manifesta par leurs inventions, on dressa des statues, dans les Temples, à Cérès, à Bacchus, à Minerve, à tous les bienfaiteurs de l'Humanité, — absolument comme l'Église catholique a fait depuis, à l'égard des Saints, canonisés pour des raisons analogues.

On sait les abus qui, de ce culte de reconnaissance, naquirent dans les temps anciens, et se sont renouvelés dans les temps modernes. Le paganisme et l'ultramontanisme coulent de même source et ont pour mère commune l'ignorance.

Mais je n'ai pas à m'y arrêter ici.

Ce que je voudrais fortement inculquer dans la cervelle humaine, c'est le dogme rationnel de l'Origine du mal, ou du péché originel : l'instinct sauvage, la force brute de la nature n'est ni morte ni désarmée. Si, pour un temps, la civilisation venait à s'endormir sur ses conquêtes, elle les perdrait toutes, les unes après les autres, et le Monde, rétrogradant jusqu'à l'âge de pierre, s'en irait de nouveau *à la diable :* le blé, la vigne, les oliviers, les plantes, les animaux, toute la flore et toute la faune redeviendraient ce qu'elles étaient au commencement.

L'homme lui-même retomberait dans l'état de barbarie, et rentrerait dans les cavernes ou dans les cabanes lacustres, comme il s'y enfonça dès qu'il sortit, il y a plus de 5,000 ans, de la savante Paradésa, où il avait joui d'une très grande et très haute civilisation.

De curieuses expériences confirment chaque jour cette vérité. Dixon en rapporte deux fort surprenantes dans son

livre sur l'Amérique : il parle d'un jeune homme capturé par les Peaux-Rouges, et qui s'adapta si bien à leurs mœurs féroces qu'il fut impossible, après plusieurs années de cette vie sauvage, de le ramener aux goûts et aux habitudes de son adolescence. L'autre exemple n'est pas moins remarquable : un de ses amis, riche colon du Texas, avait fait venir des courtes-cornes de Gersey pour les travaux de sa vaste exploitation. Il les parqua dans un bois qui avoisinait sa ferme. En peu d'années, sous l'influence de cette nature puissante et encore indomptée, les cornes repoussèrent à ces animaux, l'instinct sauvage se réveilla chez eux avec fureur, et un beau jour, franchissant les barrières avec des bonds prodigieux, ils reprirent leur liberté à travers les savanes et les forêts vierges. Il est à ma connaissance que pareille chose s'est passée dernièrement, dans une vallée de l'Oural, avec quelques sujets de race porcine, qui se transformèrent en sangliers; et j'ai vu, de mes propres yeux, dans le vallon de Ribas, aux Pyrénées espagnoles, des oies domestiques prendre leur vol et disparaître, entraînées dans les airs par une troupe d'oies sauvages qui passaient, en ce moment, à une hauteur considérable.

En tant que produit, elle aussi, par son côté passionnel, de la nature agreste, l'Humanité, bestiale dans ses instincts natifs, ne diffère en rien, d'après saint Paul, d'une *pépinière de sauvageons*, à la sève ingrate, aux produits bruts (1). Privé de toute culture et de toute influence civilisatrice, l'homme redeviendrait, comme le prouvent l'exemple de Gaspard Hauser et l'exemple cité par Dixon, ce qu'il fut à l'origine, un troglodyte, un primate; — et nous en fûmes menacés à la plus mauvaise époque du Moyen-Age, comme je le montrerai au VIIIe chapitre.

Tel est, à la lumière des enseignements des Temples et de la Théologie cosmogonique, le dogme profond du Vice

(1) Rom. XI. 17. 24. — Tit. III. 5.

d'origine ou de la naissance dans le sang et la chair. Cette tête, piquée de haut en bas, de l'invisible dans le visible, — véritable chûte de l'essence spécifique dans la substance matérielle, — a été qualifiée bien à tort de *péché*. Les théologiens primaires en ont fait peser la responsabilité sur le dos du premier couple humain, de qui devait naître, comme d'une source corrompue, l'innombrable famille des peuples. Pauvre Père et pauvre Mère, traités de criminels par vos propres enfants! Notre ignorance vous a bien arrangés! Pardonnez-nous cette offense; nous ne savions pas ce que nous chantions.

Le grand Dogme de la déchéance originelle doit s'entendre du Règne hominal, et non pas des deux individus qui, les premiers, représentèrent ce règne sur la Terre. Ils ne furent que les premiers jets d'un tronc invisible, dont tous les hommes sont les bourgeons, au même titre et de la même sève, n'importe sur quel Globe pousse cette végétation.

Une exégèse mieux conçue, grâce au progrès de toutes les sciences, découvre de nos jours, dans ce dogme, ce que soupçonna déjà l'École d'Origène, et ce qu'avaient formellement enseigné les Sacerdoces des anciens *Primitifs* dont parle saint Paul (1) : L'Éden d'où descend l'Adam-Ève générique pour passer, de la sphère des essences et des principes, dans la sphère des substances et des phénomènes, n'est pas situé sur nos parages géographiques : c'est la Terre céleste de Platon, l'*Adamah*.

D'après les théories cosmogoniques et androgoniques, dont Moïse confia le secret à l'idéographie de son Sépher, « toute existence temporelle résulte d'un double mouvement génésique et générateur, intelligible et sensible, opéré par la grande union créatrice de l'*Éternel principe masculin* et de l'*Éternel Principe féminin*, de l'Essence et de la Forme, de l'Époux et de l'Epouse cosmiques, de l'*Eros* et de l'*Antéros* » (2).

« L'antique Science dorienne envisageait la Chûte comme

(1) Héb. XII. 23.
(2) Saint-Yves. Mission des Juifs, p. 259.

« une Progression cosmogonique, descendant de l'Être « absolu jusqu'au non-Être, de l'Esprit pur jusqu'à la « substance divisible. Dans cette notion scientifique, il n'y « avait pas la moindre idée du mal, mais, au contraire, « celle du bien universel, allant porter la vie à l'infini, du « plus grand Cycle jusqu'au Monde le plus infime » (1).

J'en dirai plus long dans la seconde partie de cette œuvre, au chapitre des Nouveaux Cieux et de la Nouvelle Terre.

Ici, je me renferme dans mon sujet.

Une agronomie savante, une sorte de greffe, dont l'insite est le Verbe divin, travaille, depuis l'origine de notre Monde, à tirer de ces graminées, de ces lambrusques, de ces oléacées, en un mot, de ces sauvageons que sont, *a naturâ*, tous les sous-multiples de l'Adam-Ève, le pur froment, le vin exquis, la douce huile, tous les fruits régénérés qu'attend Jésus-Christ pour revenir chez nous les savourer, *nouveaux*, quand sera terminée l'œuvre de la Civilisation, comme il l'annonça la veille de sa mort (2).

C'est donc par sa communion constante avec le Verbe éternel, principe de la Création, que le Monde évolue; c'est par elle que l'homme se rééintègre dans sa forme primordiale et qu'il remonte vers les sources idéales de l'Adam-Eve, de l'Adamah.

Pourtant, me répliquait-on un jour, la Civilisation marche, à notre époque, d'autant plus vite, que la Communion sacramentelle se fait plus rare. — La Civilisation marche, dites-vous.... Eh! sans doute, après tout, elle marche, elle avance; mais ce n'est pas tant par le fait de l'homme que par la Vertu du Verbe fait Chair, qui vint remorquer notre Planète, et qui s'écria, peu de jours avant son départ : « A mesure que je m'élèverai, j'emporterai tout avec moi » (3).

D'ailleurs, la communion ne cesse pas. J'affirme même

(1) Saint-Yves. Mission des Juifs, p. 314.
(2) Matth. XXVI. 29.
(3) Joan. XII. 32.

qu'elle est plus générale et plus efficace que jamais. Permettez que je m'explique :

Tout est *vie*, tout est *esprit* dans les paroles de Jésus-Christ et dans les Sacrements éternels dont les Temples primitifs connurent les formes et les effets, sinon l'essence, d'après Ammonius Sacchas.

A l'heure qu'il est, la vie se dégage des formes rituelles et de l'écorce de la lettre. L'Esprit, ce même Esprit dont le Rédempteur annonça la diffusion dans le monde, souffle partout, et, pénétré de sa vertu, non seulement les espèces sacramentelles qui le localisent sur des millions de points dans l'espace et sur les autels, mais encore dans notre atmosphère ambiante tout entière. L'air n'est pas moins rempli de ce pollen divin, qu'il ne l'est de cette poussière de molécules vivantes qui se comptent par milliards dans un centimètre cube d'espace et dans chaque goutte d'eau. De sorte que, sans qu'elle s'en doute, l'humanité communie, à tout instant, par chaque bouffée d'air qu'aspirent ses poumons, et par les mille influences morales qui agissent sur elle, à son insu (1).

Pour la plupart des hommes, pour tous ceux qui, en dehors de la communion sacramentelle, se nourrissent par l'étude des principes absolus de la justice et de la vérité, la communion se fait comme elle se faisait pour les sages des anciens Temples, pour les justes de la loi mosaïque, pour les anachorètes de la Thébaïde et pour les stylites des premiers âges chrétiens. « Nous avons en Dieu le mouvement, l'être, la vie. » (2). « Tout ce qui vit, vit de Dieu. » (3).

Le Verbe a toujours été un principe de conjonction non seulement de Dieu avec l'humanité, et du ciel avec la terre, mais encore des hommes entre eux. « C'est par

(1) Cette même doctrine est enseignée par l'abbé Chevroton, professeur de Dogme à la Faculté de Théologie de Besançon et Directeur du Grand Séminaire de cette ville, dans un ouvrage intitulé : « La Communion universelle par transsubstantiation. » (Besançon, chez Tubergue, éditeur, 1867.)

(2) Act. XVII. 28.

(3) Rom. VI. 10.

Lui, et dans son milieu, que tous les êtres rationnels se rencontrent, se touchent et s'entendent d'un bout à l'autre de la terre », comme disait Fénélon.

Ce principe était, pour ainsi parler, extrinsèque autrefois à la nature humaine ; il est devenu intrinsèque et concentrique, depuis l'*Emmanuel* (1), épigénèse d'un monde nouveau. La prise de possession de notre chair par la personne du Verbe fait Homme, marque le début et la première étape de l'incarnation de Dieu dans le corps social, qu'il pénétrera d'un bout à l'autre, comme fait dans la pâte le ferment qui la soulève. — Et c'est ainsi que ce dogme est, comme tous les autres, l'expression d'une loi cosmogonique, comme on l'enseignait, dans les Temples universitaires de l'Egypte, de l'Iran, de l'Inde, de la Chine, et jusque dans les sanctuaires de la Grèce primitive.

L'Evangile du Royaume qui, selon l'expression du Messie, doit être prêché *à toute créature* (2), est porté de nos jours, en effet, dans tous les règnes de la vie organique, jusqu'aux extrémités de la terre, par l'armée innombrable des pionniers de la civilisation, des missionnaires, des colons, des industriels, des commerçants, des spécialistes en tous genres.

On évangélise en quelque sorte les forêts, les landes et les steppes, quand on les approprie à la culture ; on convertit les marais, quand on les dessèche, les plaines quand on les couvre de moissons, les bêtes féroces quand on les dompte, les peuplades sauvages quand on adoucit leurs mœurs, les plantes et les arbres quand on les greffe, les minerais et les métaux, quand on les épure ou qu'on les polit, la vapeur, l'électricité, tous les autres fluides de la nature, quand on adapte leurs forces au service de l'Adam-Ève.

Nous entrons dans l'ère définitive du Christianisme pra-

(1) « Dieu avec nous. »
(2) Marc XVI, 15.

tique et social, comme je l'ai dit, dès le premier paragraphe de ce livre (1). O Dieu ! « L'univers est ton temple, et la terre, un autel ! »

A des degrés divers, tous les vulgarisateurs de la science sont des apôtres du Christ. Si Christophe Colomb, ni Galilée, Franklin, Fulton, de Lesseps, Brazza et tant d'autres, avaient vécu du temps de la Paradesa, le Melchisédech des Temples universitaires, aurait inscrit leurs noms glorieux sur les diptiques du sanctuaire.

La vie de l'humanité, non seulement sur ce globe obscur, mais dans le parterre incommensurable de l'univers, où les mondes naissent par millions, et s'épanouissent comme des fleurs, et où notre chair, partout la même dans son essence, quoique diversement organisée, pousse, fleurit et fructifie, aussi loin que s'étend la *Terre divine de Platon*, c'est-à-dire partout, — cette vie, dis-je, est une immense végétation qui se poursuit à l'infini, grâce à l'action de l'Eternel Agriculteur (2) et au profit du Christ, forme typique de l'homme civilisé, et terme idéal de l'humanité sociale tout entière.

Combien de temps s'écoulera, avant que sur notre globe en particulier, cette moisson de grâces arrive à sa pleine maturité, et que le Royaume du Père s'inaugure officiellement ?... nul ne saurait le dire.

Ce serait demain, si demain les hommes venaient, dans un effort intelligent et fraternel, à combiner toutes leurs forces avec la force biologique du Christ ; — haineux, divisés et stupides comme nous sommes encore, il y fau-

(1) J'ignore sous quelles formes le Christianisme sera présenté aux hommes quand il se transfigurera à la lumière des temps nouveaux, et lorsque, dépouillant la forme mystique du passé, il aura pris, canoniquement, la forme sociale et scientifique que réclame la Civilisation moderne. Seulement, je sais que ce renouvellement, pour plus radical qu'on l'imagine, ne dépassera jamais les limites excessivement larges et presques infinies, posées par les théologiens les plus ortodoxes. Il suffit de rappeler ce qu'enseigne Scavini avec le consentement du Saint-Siège, à savoir que le Pape peut dispenser de toutes les lois de l'Église, universelles et particulières, et qu'il n'est pas de foi que l'Église ne puisse toucher même à la *forme* et à la *matière* sacramentelles. (Scavini, édition de Paris, Lecoffre, p. 223 et 225 du tome Ier.)

(2) Joan. XV. 1.

drait des siècles, peut-être même des milliers d'années, sans un secours spécial d'en haut.

Cependant, sur la fin de ses jours, qui furent longs et beaux, Victor Hugo, un des esprits les plus clairvoyants de notre époque, fit tressaillir tous les habitants de la Planète Terre, en poussant ce cri de triomphe, que tous les échos ont répété :

« Au xxe siècle, la guerre sera morte, l'échafaud sera « mort, la haine sera morte, la frontière sera morte, les « dogmes seront morts, — mais l'homme vivra ! et au « dessus de tout il y aura une grande Patrie, toute la « Terre, et une grande espérance, tout le Ciel ! (1) ».

Au fond, cela serait l'entier accomplissement de la *Promesse Dominicale* et la réalisation de la sublime prière du cénacle : « Père, qu'ils soient *un*, comme Vous et Moi ne sommes qu'*un* (2).

Victor Hugo savait-il qu'il ne faisait que répéter, en d'autres termes, les paroles mêmes d'Isaïe ? : « Temps fortunés ! disait le prophète, Jéhova régnera seul sur toutes les nations ; les peuples transformeront leurs épées en instruments de culture, et leurs hallebardes en serpes ; nulle nation n'élèvera le glaive contre une autre, et les hommes ne se feront plus la guerre... Marchez, peuples, marchez à la lumière de Jéhova ! » (3).

Bien des signes se manifestent qui semblent donner raison au dire du grand poète. Il y a mieux : un de mes amis, le savant Destrem, le logicien le plus serré que je connaisse, annonce, dans un livre qu'il travaille en ce moment, la *Mort* possible du mal moral et du mal physique parmi nous. Un autre, colonel d'artillerie, qui ne veut pas être nommé, considère comme probable, dans l'avenir, la *mort* même de la *Mort*. Il dira comment, dans une œuvre qui sera publiée bientôt.

C'est dans la logique de saint Paul, car si la mort est

(1) Discours prononcé, au Château-d'Eau, en faveur des Congrès ouvriers.
(2) Joan. XVII. 21.
(3) Isaïe. II. 4-5.

le *salaire* du mal ou du péché, comme l'enseigne ce grand docteur, il est évident que la *mort du péché* doit entraîner *la mort de la mort*, et l'Apôtre certifie qu'il en sera ainsi (1).

Je me garderais donc bien de rejeter ces consolantes perspectives.

On dira : c'est pour un autre monde. — D'accord ! mais ce monde nouveau ne prend-il pas déjà visiblement la place du vieux monde ?

Sortons enfin de notre nébuleuse théologique et de nos idées rudimentaires !

C'est de notre Planète, encore une fois, et de ses habitants, qu'ont parlé les Prophètes, le Christ et les Apôtres. Cest sur notre Planète et pour ses habitants, que se vérifieront tous les oracles.

L'Humanité a devant elle des destinées fabuleuses, d'après la Kaballe, d'après les Gnostiques, d'après la doctrine des Temples universitaires, et d'après notre dogme catholique, lui-même, bien compris et bien expliqué.

II

Rien ne se perd dans la nature. La Science a mis au grand jour cette vérité, par les théories mêmes de Condillac, de Darwin, de Spencer, de Lavoisier et même d'Auguste Comte.

Nous ne connaissons de la substance, que les phénomènes externes. Ce que nous avons sous les yeux, c'est la fantasmagorie de la caverne de Platon. Est-ce le monde qui passe ? Nullement ! répond saint Paul (2). Ce qui passe, c'est la *figure*, et rien de plus. Il change de forme visible, comme il changerait de vêtement, dit encore l'Apôtre (3). Chose remarquable ! Les savants de nos jours

(1) Novissima autem inimica destructur mors. (I. Cor. XV. 26.
(2) Prœterit *figura* hujus mundi. (I. Cor. VII. 31.)
(3) Héb. I. 12.

tiennent le même langage que saint Paul. Ecoutez M. Flammarion : « Rien ne naît, rien ne meurt. La forme seule est périssable. La substance est immortelle. Nous sommes constitués de la poussière de nos ancêtres : ce sont les mêmes atomes et les mêmes molécules. Rien ne se créée, rien ne se perd ». La matière change d'aspect, la vie demeure ; la première transite, la seconde est fixe. (Flammarion. Dieu dans la nature, p. 65.)

Le fond de toute chose reste éternellement le même.

« Le réel n'est pas précisément ce qui tombe sous nos « sens, écrivait Claudia Bachi, mais justement ce qui nous « échappe ; et il ajoutait : ceux qui ne voient que par les « yeux du corps, sont bien près d'être aveugles. »

La loi de la vie, considérée dans ses principes et ses finalités, n'est pas encore connue.

M. Renan, qui a mis au jour des choses plus sérieuses que celles dont il a rempli son roman de *la Vie de Jésus*, écrit ceci : « L'histoire de l'humanité est à peine commen- « cée. L'étude de la nature réserve des découvertes « absolument impossibles à prévoir. Les problèmes qui « paraissent complètement barrés, sont susceptibles d'être « tournés tout à coup d'une manière inattendue. Tra- « vaillant sur des formules de plus en plus compréhen- « sives, acquises par les générations scientifiques « antérieures, la physique, la chimie, la biologie ont « devant elles un programme qui s'élargit à mesure qu'on « avance.....

« Il faut songer que tout ce qui a existé, existe encore « quelque part, dans une forme qui se conserve, nous ne « savons où, ni comment. Les clichés de toutes choses « sont gardés. Il s'agit pour le photographe suprême « d'en tirer de nouvelles épreuves. Le phonographe con- « serve le son de la voix humaine : pourquoi le Biographe « universel ne conserverait-il pas chacune de nos pensées, « de nos paroles, ne nos sentiments et de nos actes pour « les faire revivre ? » (1).

(1) Renan. Journal *des Débats* du 30 septembre 1884.

« Ce qui résulte de toutes mes études, disait Amiel, « c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition « de l'universelle métamorphose. Les partis pris religieux, « politiques, esthétiques et littéraires ; les principes arrê- « tés, formulés en dogmes, sont des ankyloses de l'idée. « Toute croyance déterminée est une raideur, une obtusité, « un caillot de la pensée ; mais cette consistance est néces- « saire à son heure. Notre monade, en tant que pensante, « s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du milieu « qui la produit ; mais, en tant qu'individuelle, et pour « faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions cou- « rantes et se propose un but déterminé. » (1).

« L'humanité s'épure, même corporellement ; elle s'af- « fine et se sublime de plus en plus, écrivait un autre « penseur. Pour avoir cessé d'être visibles, les morts ne « sortent pas néanmoins de la communion universelle. Ils « y restent sous d'autres formes ; ils vivent et travaillent « avec nous. Ils ne seront tous parfaitement heureux que « quand l'Adam-Ève social arrivera aux termes de ses « labeurs, car ils font toujours partie de l'indivisible « Humanité (2). »

« La mort ne touche l'homme que pour le rendre invisible, » enseigne un dogme védique.

Voilà du spiritualisme biologique, comme on n'en faisait plus sur la terre, depuis saint Paul et les premiers Pères de l'Eglise.

Autrement savant que celui de la scolastique, ce nouveau spiritualisme est professé au grand jour par les maîtres de la science moderne, par les Ed. Quinet, par les Figuier, les Flammarion, etc. Le Dr Pinel, dans ses conférences à l'Institut populaire du Progrès, enseigne qu'il n'y a pas plus de Spiritualisme que de Matérialisme, tels que les entendaient les partisans de ces deux écoles, aussi mystiques l'une que l'autre. Scientifiquement, il y a la *Vie*, dont les

(1) Amiel, cité par M. Renan. Journal *des Débats* du 30 septembre 1884.
(2) Eliphas Lévi. La Science des Esprits, p. 129.

manifestations prennent des formes de plus en plus simples et compréhensives.

En oubliant la portée dorienne de cette parole de l'apôtre : « Nous avons, en Dieu, le Mouvement, l'Être et la Vie » (1), nous avions perdu le sentiment réfléchi de l'immanence de l'Infini dans le fini, de l'Absolu dans le relatif, et de l'Éternel dans le temporel ; du même coup, nous avions ruiné le sens profond du dogme catholique, coupé les ailes au génie, et précipité le Monde dans les ténèbres et les égarements de l'Ultramontisme. L'esprit humain se dégage de ce sépulcre, et il fait bien.

Il n'y a qu'un *Être,* par lequel l'être est à tous les êtres ; il n'y a qu'une *Vie,* par laquelle la vie est à toutes les vies ; il n'y a qu'une *Lumière,* par laquelle la lumière est à toutes les lumières.

Ceci n'est pas du panthéïsme ! Messieurs de la nébuleuse.

Aujourd'hui, l'on constate expérimentalement que l'esprit est au fond de toutes choses, et que la matière la plus opaque le sue elle-même par tous les pores. Cela se démontre par des opérations chimiques, comme celles dont le second Newton d'Angleterre, sir William Crookes, s'est servi à Londres, et dernièrement à Paris, chez l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire. On force, à la lettre, les corps bruts à exhaler leur âme, quand on dégage de leur compacité ce qui, dans la langue scientifique, s'appelle aujourd'hui la *matière radiante.*

L'esprit n'est pas ce qu'on s'était figuré. En dehors de Dieu, il n'y a pas d'Esprits purs. Tout esprit créé a une forme, et cette forme est toujours plus ou moins substantielle : c'est un corps grossier et palpable ici, vaporisée ailleurs, spiritualisé plus haut, quintescensié plus haut encore, et toujours davantage à mesure qu'il s'élève vers

(1) « In Deo vivimus movemur et sumus. »

Dieu, sans sortir de ce Monde, qui est, pour nous, un véritable alambic.

C'est la doctrine même de saint Paul : « Semé sous une forme animale, l'homme jeté en terre se relève sous une forme spirituelle » (1), absolument comme fait le froment, comme fait toute graine, comme font tous les coléoptères.

Le dogme de la résurrection des corps, comme tous les autres, est en acte incessant, en éclosion constante et en épanouissement perpétuel. Lui aussi, il est une des lois du Monde.

On ira loin dans cette direction scientifique : La Théologie cosmogonique est en pleine voie de reconstitution, comme je le disais au chapitre III, et le dogme catholique sera vengé de toutes les injures qu'il a souffertes de la part des obscurantistes.

Je reviendrai sur la Spiritualisation de notre Planète et de son Humanité, quand je traiterai des *Nouveaux Cieux* et de la *Nouvelle Terre*, au second volume de cet ouvrage.

Mais que nous sommes loin, grand Dieu ! de cette intellectualité qu'apporte, avec lui, le Saint Évangile de Jésus-Christ !

J'ai de la peine à partager, pour un avenir si prochain, les belles espérances de Victor Hugo et de mes savants amis.

Il est vrai que nous pouvons filer vite, très vite, désormais, sous l'impulsion de la vapeur, et sur les ailes rapides de l'électricité et des autres fluides, dont la Science est sur le point de s'emparer.

N'importe ! Que d'obstacles encore, et que de barbares sur cette terre !

Les amis de l'Humanité souffrent un martyre inénarrable, à cette heure, en présence des difficultés dont ils se rendent compte. J'ai trouvé, hier, le marquis de Saint-Yves, triste comme le Christ à Gethsémani, au milieu des travaux où il

(1) I. Cor. XV. 42 à 48.

se consume au profit de la Science sociale. « — C'est vraiment l'heure des puissances des ténèbres, que notre temps ! me disait-il. Voyez où nous en sommes, en fait de direction religieuse, morale, politique et sociale. »

Il n'a que trop raison : c'est partout l'ignorance, partout l'empirisme, et souvent même la haine contre le Saint Evangile du Royaume des Cieux. Les brigands n'en veulent pas, ni non plus les fanatiques !

Ces grands blasphémateurs du Christ savent-ils ce qu'ils font? Je ne puis pas le croire. J'ai toujours présente à la mémoire cette parole de saint Paul : « S'ils l'avaient connu, ils ne l'auraient pas traité de la sorte. »

Il faut du courage, en ce moment, rien que pour dire la vérité. Ce courage, je l'ai, grâce à Dieu !

III

Voici, d'un côté, ce qu'on enseigne, dans les Universités allemandes, pour légitimer des attentats qui feraient rougir les Apaches, les Kérokis et les Semnioles; voici, d'autre part, ce que des Français importent, sur les bords de la Seine, d'ordures par eux ramassées dans les cloaques doctrinaires de la rive droite du Rhin.

Je commencerai par nous, afin de ne pas avoir l'air de faire du chauvinisme :

J'ai honte vraiment pour la France, quand je pense aux doctrines sauvages qu'elle se laisse encore souffler à l'oreille, par les démons de la brutalité césarienne. Dans le *Journal des Economistes* (1), M. de Molinari ose soutenir, avec feu, les cruelles doctrines de Malthus et de Darwin, sur le Progrès. Ce qu'il appelle le progrès, il le formule en ces termes : « La Nature, impassible, *écrase* les faibles; « elle *balaie impitoyablement* les entreprises mal constituées, « sans *s'inquiéter* du sort de ceux qui en vivent. Elle court

(1) Avril 1885.

« à ses fins, tantôt par la ruine des producteurs, tantôt « par la mort des consommateurs. L'agent qu'elle emploie « pour cette rude et *salutaire* besogne, c'est la lutte, la « concurrence, le *struggle for liffe*, etc., etc. »

C'est le fait brutal que je constate, dira l'auteur, pour se disculper! — Sans doute! Mais, Monsieur, il faut le condamner, ce fait brutal, et non le qualifier de *salutaire*. C'est précisément parce qu'elle est brutale et satanée, que l'Évangile fulmine contre cette Nature, contre sa maudite vitalité et ses féroces instincts!

Quand verra-t-on clair dans l'Économie sociale de l'Humanité?

Chose étrange! et qui couvre de confusion la presse dite catholique, et que j'appelle sectaire, en tant qu'ultramontaine : c'est du journal le plus anti-clérical qui soit au monde, celui de M. Rochefort, que partent d'habitude les meilleures réponses qu'on doive faire, *chrétiennement*, à ces abominables principes :

« La loi naturelle que prône Molinari, s'écrie Malon, « dans l'*Intransigeant*, c'est l'entre-dévorement universel des « petits par les grands, des faibles par les forts, des doux « par les violents : c'est la fatalité zoologique. La gloire « de l'homme civilisé consiste précisément à s'insurger « contre cette tendance aveugle et sauvage, contre cette « inclination à la rapine, au brigandage et au meurtre, « en substituant partout, de plus en plus, au combat pour « la vie, l'association des groupes humains pour résister « à la force. Le *struggle for liffe* de Darwin amènerait le « triomphe de l'animalité.... C'est en réprimant, et non « pas en déchaînant, les forces aveugles et bestiales, que « les sociétés vont aux progrès. Si la brutalité est votre « idéal, allez vivre parmi les Fidjiens et les Bakas, « M. de Molinari! »

Bien tapé!... Honneur aux écrivains dont les talents se consacrent à refouler ainsi les flots de la barbarie, qui

tentent de nous envahir! Voilà de l'Évangile tout pur, Messieurs de l'*Intransigeant*, et moi, prêtre de Jésus-Christ, je vous en félicite à la barbe de tous les fanatiques.

Ceux-ci frémiront de rage, en lisant ce passage, et crieront au scandale.

Je n'en ai nul souci.

Je sais qu'en introduisant un flambeau dans un nid de chouettes, on y provoque des frimousses horribles, des rebroussements de plumes et des grincements de bec : si ces ennemis de la lumière avaient un Christ à crucifier dans leur trou, ils l'exécuteraient certainement, à l'heure où cette lumière vient les troubler, absolument comme firent les hiboux de la Synagogue, quand le divin porte-rayons provoqua l'horripilation des vieilles barbes pharisiennes.

Les tristes doctrines de Molinari sont, heureusement pour nous, marchandises de contre-bande, fabriquées sur les bords de la Sprée, et que l'âme généreuse de la France saura bien repousser.

Passons de l'autre côté du Rhin; écoutez ce qu'on enseigne officiellement, du haut des chaires teutonnes, aux descendants des hordes germaines, pour ouvrir les routes de l'avenir devant César, ressuscité par Bismark.

« Chez les hommes, comme chez les animaux, dit le « professeur Schopenhaüer, ce qui règne, c'est la *force*, « non le *droit ;* le droit n'est que la mesure de la « puissance de chacun. »

En voilà de la sauvagerie!

Max Stirner renchérit encore là-dessus : « Que m'importe « le droit! Je n'en est pas besoin; ce que je puis acquérir « par la force, je le prends, je le garde, et j'en jouis; ce « dont je ne puis m'emparer, j'y renonce.... La loi morale « n'existe pas; tout se réduit à des lois physiques, fatales. »

C'est, tout simplement, le *struggle for liffe* des fauves;

c'est la morale des gorges des Calabres et de la Sierre Morena; c'est le code de Cartouche et de Mandrin!

Et Strauss, pour aduler Bismark, chante son dithyrambe à cet étrange *Chevalier de l'Ordre du Christ :*

« Une intelligence plus profonde de l'histoire nous « apprend que l'instinct d'expansion des peuples, éclate « dans l'ambition des conquérants, que le génie d'une « nation s'incarne dans leur tête, et qu'ils sont les organes « des aspirations générales de leurs concitoyens. La « suppression de la guerre n'est pas chose moins chimé- « rique que la suppression des orages et des tempêtes. « Elle ne serait pas d'ailleurs moins dangereuse. L'*ultima* « *ratio* des peuples sera, dans l'avenir, ce qu'elle fut dans « le passé, *le canon !* »

Le Docteur Vircher enseigne « qu'un des moyens les « plus efficaces de secouer les angoisses et de dissiper les « tristesses de la vie, c'est de se retremper dans le sang, « et de se mêler au mouvement fougueux de la guerre. « Celui qui ne compte plus avec la vie, reprend goût à la « vie, et éprouve un reconfort intime et délicieux, au « milieu du carnage..., etc. »

Quelles horreurs ! ces doctrines sont bien dignes du pays où s'érigea, au xve siècle, le dogme farouche de la Sainte Vehme !

Cette délirante soif de sang fut connue de tous les monstres qui ont sévi sur le genre humain. Les tyrans en étaient altérés, les démons aussi; des tigres à deux pattes s'en sont délectés, comme faisait l'horrible Divinité, dont les prêtres du Mexique humectaient, chaque matin, les lèvres, avec un cœur de jeune fille fraîchement égorgée.

Pour couper court à ces morbides appétits, il n'y aurait qu'une chose à faire, ce serait de contraindre à la logique ces diables à face humaine : — Ah ! il vous faut du sang, dites-vous, pour vous retremper et vous régénérer, très bien ! mettez-vous en tête de ligne, à première portée des mitrailleuses. Nous viendrons après vous. — Nous aurions

alors le spectacle dont parle Rabelais : au premier signal de l'attaque, nous entendrions ces héros de bec et de plume, tous soldats à poudre d'escampette, pousser le cri de charge, « l'heure est venue de marcher, fuyons ! »

Ces horreurs finiront : « Au xxe siècle la guerre sera morte ! » Ce qu'on appelle la *chair à canon* cessera tantôt d'être taillable à merci, sur le corps des prolétaires. Déjà les peuples se ravisent ; une réaction se fait, qui deviendra formidable. Des protestations s'élèvent de partout ; des congrès pour la paix s'organisent ; des associations se forment pour adoucir l'effet meurtrier des batailles, en attendant qu'elles cessent : en un mot, la conscience humaine se soulève sur mille points de la Chrétienté.

Et ce mouvement, remarquez-le, pousse d'en bas ; je le constate surtout dans les organes publics du prolétariat. Il vient des classes laborieuses, des petits, des humbles, des opprimés, de ceux-là même que le Christ à bénis, à qui sont promises les destinées de l'avenir avec le gouvernement de la terre, et à qui le Père révèle les secrets du salut social, cachés à l'orgueil des grands, des forts et des puissants, pour les raisons terribles que saint Paul a fait connaître, dans l'Epître aux Romains.

Malheureusement, l'armée innombrable des travailleurs, les grandes masses populaires, les neuf dixièmes au moins de l'humanité, ignorent encore l'économie de cette Rédemption sociale. En l'état présent des choses et des idées, les prolétaires ne reconnaissent pas, ils ne peuvent pas reconnaître les inspirations du Christ dans leurs aspirations, ni les célestes lumières de l'Evangile, dans les lumières nouvelles que verse à flots, dans leur esprit, le Soleil ineffable de cet Evangile.

Il y a là un mystère que je voudrais éclaircir :

IV

Les Paraboles divines, où se révèle, en traits adorables, tant d'amour et de compassion pour les classes pauvres, devaient demeurer lettre close, jusqu'au jour où la portée scientifique et sociale de l'Evangile pourrait être clairement enseignée, par dessus les toits, sans péril pour ces mêmes classes que la force césarienne n'a jamais manqué de traiter comme chairs à saucisses, toutes les fois que de justes revendications se sont élevées en leur faveur dans le cours des âges.

Ce fut donc, je crois, par un dessein providentiel et pour ménager le sang des humbles et des petits, que l'Eglise, baissant le ton et prenant un biais, déroba, pour un temps, les traditions divines derrière les traditions humaines, et tempéra le Dogme social de la Rédemption, dans un système politico-religieux, où César trouva place à côté de Pierre, sur le trône du Vatican, qu'il ne faut pas confondre avec le Saint-Siège, moins encore avec la Chaire apostolique.

C'était prudence et sagesse alors ; c'était bonne tactique. Il fallait cette savante stratégie, dans l'intérêt même des opprimés, afin que l'idée chrétienne et sa vertu Rédemptrice pussent gagner du terrain à leur profit, jusque dans les régions officielles des pouvoirs politiques, sans éveiller prématurément les soupçons des tyrans. Ce système a réussi. L'Europe en masse est chrétienne de nos jours. Le but est atteint.

Ce vieux régime à *tempérament*, le seul bon jusqu'à cette heure, et le seul praticable, a cessé d'être tel de nos jours, et sera certainement répudié par l'Eglise. Il fut un *moyen*, pas une *fin ;* il était une *voie*, mais pas un *terme*.

Les rétrogrades et les obscurantistes y tiennent encore. Je le conçois : il favorise leurs intérêts. Monté comme il est, ce système est d'autant plus cher aux pharisiens qu'il

endort leur conscience sur la balançoire ultramontaine, et qu'il leur permet de vivre en paix avec leur foi et avec leur égoïsme, en paix avec Dieu et avec Mammon, en paix avec l'Evangile et avec le Monde, en paix avec le Christ et avec César. C'est très commode certainement, et je comprends qu'ils n'en démordent pas. Mais il y a d'autres intérêts que les leurs sur cette terre : il y a les intérêts sacrés de Jésus-Christ, tête divine de l'humanité, et il y a les intérêts tout aussi sacrés des peuples, corps social de ce même Jésus-Christ.

Je consacrerai tout le IXe chapitre à la démonstration méthodique des trahisons, faites au Christianisme social par la secte ultramontaine.

Le simple aperçu que je viens d'en donner a pour but seulement d'expliquer ici comment la conscience publique a pu s'égarer de nos jours : les idées modernes, qui sont au fond très chrétiennes, se trouvent diamétralement opposées aux idées cléricales, précisément parce que les premières sont évangéliques, et que les secondes ne le sont plus du tout. « Chose étrange ! disait Ballanche ; les conquêtes de « l'Evangile dont vivent les peuples modernes, sont re- « poussées par les prêtres. Les principes nouveaux, les « idées de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, de tolérance... « que les Apôtres semèrent dans la Conscience humaine, « ont été répudiées par Rome, le jour où elles ont levé « et fleuri sur le terrain social. Il se trouve de la sorte « que la société civile est, de fait, sans le savoir, plus « chrétienne que la société dite religieuse. C'est le monde « renversé ! »

D'autres philosophes, en grand nombre, Bordas Demoulin, entre autres, ont fait la même observation, et tout récemment les publications de M. de Saint-Yves, ont complété cette démonstration.

L'opinion publique est complètement égarée.

De là, le conflit lamentable de nos jours.

De là ces vociférations qui nous arrivent de tous les points de la Chrétienté, dans une confusion d'idées et de langues, qui rappelle celle de Babel et du Tohu-Vaho-Bohu !

— « Nous ne voulons pas de votre Christ ; nous sommes « et nous voulons rester nos maîtres ; nous n'attendons « notre félicité d'aucun Dieu, mais de nous-mêmes, et de « nous seuls !... Nos intérêts ne sauraient être en meil- « leures mains que les nôtres. Nous ne vous les confierons « plus, ni à vous, politiciens, qui nous avez toujours « exploités, ni à vous, Prêtres, qui nous avez toujours « trompés, ni à votre Dieu qui vous a faits si cruels pour « nous ! » (1).

— « Il n'y a pas de puissance et de justice au dessus « et en dehors de l'homme. Nier Dieu, c'est nous affirmer « nous-mêmes comme unique et véritable souverain de « notre destinée. » (2).

« Le peuple n'a pas besoin d'avoir raison pour valider « ses actes, quels qu'ils soient. » (3).

« Un peuple a le droit de changer ses lois, même les « meilleures, car s'il veut se faire du mal à lui-même qui « peut l'en empêcher. » (4).

« La Révolution ne pactise pas avec Dieu : guerre à « mort ! » (5). « Ecrasons l'infâme. » (6). « L'insurrection est un devoir..., la propriété, c'est le vol... La famille est un repaire de crimes, c'est la prostitution légale organisée en faveur des favoris de la fortune... La femme c'est la propriété commune ; elle doit être à tous, et les enfants à personne » (7). « Il faut écraser le Vampire sacerdotal. » (8).

« Que nous parle-t-on des Cieux qui racontent la gloire de Dieu ! Nos souffrances proclament bien mieux l'impéritie de votre Dieu. Que nous sert ce vain étalage de la puissance divine, ces astres qui brillent au firmament ? Nous demandons à Dieu le bien être avant le spectacle. Osons enfin

(1) Manifeste de l'Internationale.
(2) Catéchisme populaire.
(3) Jussieu, invoqué à l'Assemblée nationale.
(4) Rousseau. Contrat social.
(5) Eugène Sue.
(6) Voltaire.
(7) Proudhon.
(8) Pinelli.

aborder la question des devoirs de Dieu ! S'il a des titres à la gloire, laissons chanter cette gloire à ceux qui en profitent et qui ont de bonnes rentes. Quant à nous, habitants de ce globe, nous sommes 95 sur 100 qui n'avons pas du tout à nous louer de la justice de ce Dieu. Le roi David, couvert de crimes, peut bien à son aise chanter les louanges d'un Dieu qui lui fournit des hommes à massacrer, des provinces à gruger, des sérails et des flatteurs pour réjouir ses passions. De tels hommes peuvent louer le Dieu protecteur de leurs orgies. Mais le grand nombre des civilisés a le droit de répondre à David, en retorquant son verset : « les désordres de la terre proclament l'insouciance de Dieu, et les horreurs dont nous souffrons, attestent la nullité de sa providence. » (1).

« Aveugles qui conduisez d'autres aveugles, votre place est aux incurables. On saura bien vous y loger. Nos rangs se forment, sachez-le. Nos cadres se remplissent de soldats qui ont du cœur, du sang dans les veines, et des bras nerveux ! Vous n'aurez plus beau jeu, en rase campagne, mes maîtres. Venez donc essayer vos sabres de bois contre nos haches d'acier ! De par Dieu ! on saura bientôt, je vous le jure, si vos cuirasses sont à l'épreuve de nos coups. Et malheur à vous, si elles se brisent, car les haches seront bien trempées, et les coups rudement assénés !...

« Et je vous le dis, si le bataillon de la jeune garde, qui s'enrôle sous le drapeau de l'avenir, a le mot d'ordre pour la paix, il a aussi le mot d'ordre de la guerre. S'il se rallie à cette religieuse parole : « *Association et harmonie.* » il se rallie aussi à la voix qui crie : « *Ecrasons l'infâme !* » Le gant est par terre. On saura bien vous contraindre à le ramasser ! » (2).

Quel délire ! quels égarements ! quelles fureurs ! Juste Ciel ! Mais ces cris de colère ne sont plus de nos jours. Ils furent la première explosion d'un ressentiment que je me

(1) La Phalange. XVIe année, mars 1847.
(2) Considérant. Destinées sociales, t. Ier, p. 438.

garderais bien d'absoudre, bien qu'il ne s'explique, hélas! que trop, par les crimes politiques dont il faudra bien pourtant que je parle dans un autre chapitre.

L'apaisement s'est fait depuis, la raison a repris le dessus, et si des hurlements de rage sont encore poussés de temps en temps, c'est pour nous avertir que les douleurs sont toujours atroces sur certains points du corps social.

D'ailleurs ces blasphèmes, toujours plus rares, détonnent fortement sur le murmure général qui monte du fond des masses populaires, et ils forment une note très discordante dans le concert universel.

Prêtez, comme je fais depuis quinze ans, une oreille attentive aux rumeurs confuses qui s'élèvent de là-bas : vous y entendrez l'expression vague et générale d'une idéalité, fort surbaissée encore, sans aucun doute, mais où néanmoins la note évangélique est partout saisissable, au fond.

Là, par la diffusion qui s'est faite des principes du christianisme dans l'air ambiant, la tonalité la plus basse et la plus large est évangélique, et, plus elle est sourde, plus elle est forte, soutenue et prolongée comme l'est celle des bruits qui se propagent par les sous-sols.

On dirait qu'au lieu de descendre, l'Esprit remonte, comme s'il était allé saisir l'humanité dans ses dernières couches. Et, de fait, cela devait venir ainsi, puisque c'est ainsi, que l'avaient annoncé le Rédempteur et ses Apôtres. Rappelez-vous le passage que saint Paul nous a déjà fait entendre.

C'est des dernières couches sociales, que surgira le fait rénovateur du genre humain, comme il préluda dès l'aurore du christianisme, selon que nous le voyons dans l'*Evangile* et dans les *Actes* canoniques.

Ce ne sont pas les habiles et les prudents, selon les vues humaines, qui sauveront le monde. Le jour où cinq cents pauvres petits se mettraient d'accord, dans une bourgade, fût-elle humble et méprisée comme l'était celle de Nazareth,

berceau très-mal famé du Christ (1) pour montrer à leurs frères ce que peut accomplir, de miracles économiques, la solidarité sociale dont l'Evangile nous révèle la loi sacrée, et dont saint Paul nous décrit le mécanisme et le fonctionnement organique, (2) ce jour-là nos pauvres sociologues éprouveraient de bien grandes surprises.... Et ils les auront !

Je dois rappeler, ici, ce que j'ai écrit en tête du chapitre IV.

Le Rédempteur est venu renverser les deux pôles de notre globe. Entendez cela de la sphère intellectuelle et morale, aussi bien que de la sphère politique et sociale.

Il a pris le vieux Monde à rebours, à revers et par le fond, avec nos idées, nos mœurs, nos lois, notre vie publique, pour retourner tout cela comme on retourne un vêtement. Il soufflera, il souffle déjà, toutes nos chandelles, pour allumer, à leur place, ses flambeaux à lui,

Et cette œuvre va bon train, de nos jours, à la vapeur, à l'éclair, par des courants électriques.

Et vous prétendez arrêter cette marche, vous, sous-multiples individualisés de l'antique tyran du Monde, vous, avortons disséminés de César, partout désorganisé et partout réduit en atomes, que vous représentez ! Et qui êtes-vous devant le Christ social, qui est l'Humanité nouvelle tout entière ?

L'apôtre enseignait que le Christ rabattrait notre vieille raison, qu'il la souffletterait sur les deux joues, qu'il convaincrait d'iniquité ce qui passait pour justice, et de folie, ce qui passait pour sagesse.

C'était donc le Monde à remanier de fond en comble.

Ce miracle s'opère, depuis dix-neuf siècles. Il a repris de plus belle à l'époque de la Renaissance ; il se manifesta, comme une tempête, par notre faute, en 1789. Prenez

(1) A Nazareth potest ne aliquid boni esse ? (Joan. I. 46.
(2) I. Cor. XII. 12-27.

garde qu'il ne se déchaîne, à la fin, comme un cyclone, par le fait de nos criminelles résistances.

Il ne pouvait pas, dès l'origine, s'accomplir tout d'un coup, ni tout à coup. Songez donc : laissez éclater, à la fois, dans ce monde, toutes les vérités sociales, grand Dieu! autant aurait valu mettre le feu aux quatre coins de la Terre : la Planète aurait sauté, comme une poudrière incendiée!

Encore aujourd'hui, malgré tant de progrès accomplis, il n'y aurait pas moins d'imprudence à lacher la bride à toutes les énergies de la Vertu, qu'à ouvrir toutes grandes les portes des bagnes et des prisons.

Il y a des honnêtetés, selon le monde, qui marchent graves et solennelles comme un bonze, et qui sonnent retentissantes comme le bourdon de Notre-Dame, lesquelles seraient obligées de s'enfuir, à toutes jambes, devant les huées de la conscience publique, totalement informée, selon le Christ.

Nous venons de si bas! et le but est si haut!

En cet état de choses, faut-il s'étonner des inepties de nos idées, à nous, à l'égard du Christ et de sa doctrine? Pas le moins du monde!

En a-t-on assez débité d'erreurs sociologiques, dans l'École naturaliste, depuis Montesquieu, qui en fut le père, jusqu'à ses derniers adeptes, assis aujourd'hui sur les banquettes de nos Assemblées législatives?

J'ai dit, dans un autre chapitre, les rapsodies de M. Renan, un esprit pourtant très fin et très délié. Écoutez maintenant celles d'un autre écrivain, qu'on prendrait facilement pour un plagiaire de Renan, s'il n'avait pas publié son livre, avant que l'auteur de « *la Vie de Jésus* » publiât le sien.

« Il n'y a aucune science gouvernementale dans l'Evan-
« gile, écrit gravement M. Ramée, et cela pour une bonne
« raison, c'est que son fondateur n'avait pas la moindre
« connaissance des lois du Monde et de la Société; ni de la

« constitution de la Terre et des Cieux..... Le Christia-
« nisme est vide de toute synthèse sociale ; il ne donne pas
« la loi de l'équilibre général, des proportions individuelles,
« de la hiérarchisation des principes..... Le Dieu des
« chrétiens ne sait rien, ne peut rien pour nous. Il le con-
« fesse d'ailleurs lui-même, et il en convient parfaitement.
« Qu'attendre de qui vous dit naïvement : « Mon royaume
« n'est pas de ce monde » ? Qu'il aille donc le planter
« dans la lune, son règne chimérique ! » (1)

Ce jugement est dans la pleine logique du vieil entendement humain : étant données nos anciennes catégories mentales, telles que les ont faites nos erreurs doctrinaires ; étant données ces ankyloses de l'esprit, ces raideurs et ces obtusités de la pensée, dont parlent ensemble Renan et Amiel ; étant admises, d'autre part, l'orientation césarienne du vieux Cosmos, et la base inique et vicieuse sur laquelle trébuche, plutôt qu'il ne repose, notre faux édifice social, cette appréciation est de rigueur pour tous les philosophes de l'ancien régime. Ils ont raison, mille fois raison, tout en radotant d'un bout à l'autre.

On dirait que le Prophète avait prévu cela : « Parceque,
« dit-il, leurs voies, qui vont de travers, ne se rencontrent
« pas avec celles de Dieu, qui vont droit, ils se figurent,
« les insensés ! que leurs voies sont mieux réglées que
« celles du Très-Haut ! » (2)

Platon explique parfaitement ce phénomène d'optique à l'envers :

« Les mouvements qui se font dans notre tête ayant été
« altérés depuis longtemps, chacun de nous doit les redres-
« ser, selon les lois et les harmonies de l'univers. C'est
« ainsi, seulement, que ce qui contemple peut se rendre
« conforme à ce qui est contemplé. » (3)

(1) Ramée. Théologie cosmogonique, p. 251, 253, 311, etc.
(2) Ézéch. XVIII. 25-29.
(3) Platon, Timée, études, par Henri Martin, t. Ier, p. 241. — Saint-Yves éclaire cette question, à la page 39 et à la page 778 de sa Mission des Juifs. J'y renvoie le lecteur.

V

Ce dont je ne reviens pas, c'est que de la même plume avec laquelle il a écrit ce qui précède, Ramée ait pu écrire ce qui suit :

« Le christianisme est une force morale, une impulsion « occulte, un sentiment profond ; ce n'est pas une lumière, c'est un feu ! »

Ici, je dirais presque : *à la bonne heure !* car j'abonde assez dans ce sens, avec Saint-Yves. Oui, le christianisme, en attendant qu'il put devenir une science organique, s'est répandu, dans le vieux monde, à l'état de force qui renverse : c'est un sentiment qui renouvelle profondément ; c'est un feu qui purifie et qui consume. C'est plus qu'un feu, c'est une dynamite qui était destinée à faire table rase de l'ancien édifice, en brisant toutes les pétrifications de notre cervelle, et tous les ressorts de la machine césarienne. La vertu de l'Evangile peut se comparer à celle de l'émétique : elle purge les vieilles entrailles de l'humanité ; elle se comparerait encore à celle du nitrate, car elle corrodore les crânes, les creuse et les élargit, pour les rendre propres à une autre intellectualité. *Il fallait de nouvelles outres, pour contenir le vin nouveau.*

Dissolvante du faux et du mauvais, elle est en même temps restitutive du vrai et du bon ; en un seul mot, elle est *régénératrice*, comme tout principe d'épigénèse.

A notre époque, cette vertu a déjà tellement pénétré et renouvelé toutes choses, que Renan a pu dire, sans s'apercevoir du démenti qu'il s'infligeait à lui-même : « Arracher ton nom de la terre, ô Jésus, ce serait l'ébranler jusqu'aux fondements ! »

S'il plaisait seulement à cet étrange exégète, de nous expliquer comment a pu faire son « *naïf villageois* » pour enfoncer si avant son nom dans le monde, qu'on ne puisse plus l'en tirer de nos jours ?

Je serais fort curieux d'entendre sortir cette explication de la bouche de M. Renan.

Au reste, des contradictions de ce genre se rencontrent à chaque pas dans les écrits de nos pauvres sociologues, et s'expliquent partout de la même manière. Il y aurait à faire un livre bien instructif, rien qu'en mettant en opposition, non pas les jugements d'un homme aux jugements d'un autre homme, mais la raison de chacun à sa propre raison, en désaccord perpétuel avec elle-même, sur tous les points de l'Evangile.

Je me contenterai d'ajouter quelques exemples à ceux que m'ont déjà fournis Ramée et Renan :

L'auteur de l'ouvrage intitulé « *Essais de critique religieuse,* » le vénérable M. Morin, après avoir, à bon droit, sabré le fantoche ultramontain, qu'on lui avait présenté en lieu et place de Jésus-Christ, finit par dire à la page 387. « En fait de morale, il n'y en a qu'une bonne ; et cette morale, je la formule en en ces termes : Fais à autrui ce que tu voudrais que les autres te fissent. »

— « Mais, mon cher Monsieur Morin, lui dis-je un jour, c'est là, mot par mot, ce qu'enseigne le Christ. » — Pardon ! me répliqua-t-il ; je tiens cette morale des anciens philosophes, elle était dans le monde avant que le Christ y vint. — D'accord ! aussi vous ai-je dit que le Rédempteur ne fait que ramener l'humanité à la Paradésa, d'où elle est sortie pour son malheur et que notre bonne théologie catholique consonne, de tous points, avec la théologie cosmogonique des temples primitifs.

Ils en sont tous là : nourris d'Evangile malgré eux, ils le rendent par chacune de leurs paroles, sans qu'ils s'en doutent.

Un jour, M. Charles Limouzin, un homme dont je prononce le nom avec respect, car de simple ouvrier chapelier, il s'est élevé aux sommets de la science économique, dont il expose les principes dans la précieuse *Revue* qu'il a fon-

dée, M. Limouzin, franc adversaire du Christianisme clérical, finit par me dire, serré de près qu'il était par la logique du véritable Christianisme: « Si je suis chrétien, « c'est, je l'avoue, sans m'en douter, j'ajoute même, sans « le vouloir et contre mon gré. »

L'aveu est impayable. Autrefois les bourreaux de l'inquisition forçaient les hommes à confesser la foi sur les chevalets. Aujourd'hui, c'est la logique du Christ qui empoigne l'esprit humain et qui le réduit à faire profession d'orthodoxie. Ce dernier procédé est le seul bon, le seul qui triomphe.

Il est un homme dans Paris qui, en fait de *qui proquo* dépasse ce que je viens de dire : c'est le Prince Lubomirski, l'auteur d'une *Religion nouvelle*. Voilà certes une intelligence qui se montre en avance, et de beaucoup, sur l'esprit général de notre époque.

Comment se fait-il que cet écrivain ait pu faire imprimer des paroles comme celles-ci : « La Religion chrétienne est « contraire à l'équité qu'elle méprise dans ses enseigne- « ments. Il est évident qu'elle ne peut faire autrement, si « elle ne veut pas flétrir la conduite de son Dieu. Ce Dieu « n'a aucune notion de la justice. » (1).

Quelle confusion ! elle est pire que celle du galimatias de maître *Mathias Galli*.

Eh ! sans doute, Monsieur, la religion chrétienne serait contraire à l'équité ; sans doute, son Dieu n'aurait aucune notion de la justice, si ce que vous avez pris pour leurs enseignements étaient le fait de cette religion et de ce Dieu !

Voilà l'erreur de notre Prince littérateur : Il considère lui aussi la doctrine ultramontaine comme l'expression orthodoxe des vérités de l'Evangile. C'est toujours sur ce même écueil, que vient échouer la foi des meilleurs esprits, comme y naufrageait un jour, si misérablement, le génie même de Lamennais.

(1) Lubomirski. Une Religion nouvelle, p. 186-187.

L'Ecole ultramontaine est la principale, sinon l'unique cause de cette apostasie à peu près générale. Aussi, quel châtiment à cette heure ! quel jugement de Dieu sur ces malheureux sectaires ! Ils ont aussi leurs contradictions, eux, et sous quelle forme, juste Ciel ! Elles éclatent, non dans leurs paroles, mais dans leurs actes, ce qui est infiniment plus grave ; je m'explique :

Les anticléricaux renient l'Evangile de bouche, mais du moins, ils le professent en actes, car ils en font les œuvres. Les cléricaux, au contraire, le professent de bouche, et le renient en fait. C'est l'histoire de ces deux fils de la Parabole, dont l'un dit *Non !* au commandement du Père, tout en l'accomplissant à l'heure même, tandis que l'autre dit *Oui !* et se refuse à l'exécuter. Mieux vaut, dit le Christ, celui qui dit *non* et qui fait *oui*, que celui qui dit *oui* et qui fait *non* (1).

Tirez-vous de là, messieurs de la vieille forme ! c'est bien difficile avec votre intellectualité, plus déplorable mille fois que celle de vos adversaires.

Les confusions de la secte sont inénarrables. Ces pauvres diables ne savent plus sur quoi tabler. Tout se dérobe sous leurs mains et sous leurs pieds, tellement est rapide le mouvement de rotation que l'Evangile imprime, de nos jours, à la sphère chrétienne dans ses éléments religieux comme dans ses éléments civils.

On les voit déroutés, le nez en l'air, l'oreille au vent, tournant à tous les souffles comme des girouettes, et trottinant, d'ici, de là, comme des rats empoisonnés, qui ne retrouvent plus leur trou.

Je n'ai pas encore pu lire l'ouvrage annoncé du P. Félix, « *Le Charlatanisme social* ». Mais si l'analyse que je viens d'en voir, dans une feuille ultramontaine, est exacte — ce dont je ne puis répondre — ce brave homme a perdu la tramontane comme les autres. L'éternel malentendu se

(1) Matth. V. 37.

retrouve sous sa plume, tel qu'il était sur sa langue, dans les conférences de Notre-Dame. Le contraire m'aurait surpris, dans un cerveau pétri, comme fut le sien, dans les moules célèbres de la Compagnie.

— Eh ! certainement, mon Révérend Père « *le Christianisme seul fournira la solution des terribles problèmes de nos jours* », mais pas le Christianisme tel que vous l'entendez, dans votre jésuitière. Le trouble profond qui s'est fait dans la société, procède justement de l'entorse que vous avez donnée aux saintes doctrines de l'Evangile. Comment espérer que le total de nos maux soit rayé du monde, par la réédition des mêmes causes qui les ont amenés? Restituez l'Evangile dans sa pureté primitive ; rendez au Christianisme sa vertu divine, et vous aurez trouvé la véritable solution de toutes les difficultés.

Mais cela, vous ne pouvez pas le faire sans vous détruire, car vous êtes ceux dont il est dit : « *Sint ut sunt, aut non sint.* »

C'est vous seuls, vous et vos frères de robe courte, qui avez jeté l'Eglise et le monde dans cette perturbation générale, et vous venez nous dire : *rendez-nous notre crédit, et nous sauverons la société !* Ce langage serait criminel, s'il n'était pas celui d'un aveugle.

On dirait un ensorcellement des esprits, dans toutes les églises cléricales, comme en dehors de ces églises.

Il y a longtemps que cette mystification aurait cessé, si Rome avait compris ; et Rome n'a pas compris, parce que ses yeux étaient retenus ; et ses yeux devaient être retenus jusqu'à l'heure favorable à la Rédemption générale, à l'accomplissement des prophéties et à la *Transfiguration* sociale dont celle du Thabor fut l'annonce et le prélude. Il fallait attendre que le monde fut mûr, et la moisson prête. Le triomphe économique du Christianisme ne pouvait pas se faire plus tôt.

L'Eglise se transformera, n'en doutez point !

« De tout cet ensemble d'institutions qui composent le « système pagano-chrétien du moyen-âge, disait un arche- « vêque bien connu de Léon XIII, rien n'échappera au feu « de l'holocauste. Rappelez-vous ce qui est écrit du sacri- « fice figuratif de l'Agneau pascal : Brûlez son corps, ses « chairs, son sang ; n'en réservez que les os, — *les* « *Dogmes !* »

Mais n'anticipons pas. Ces vérités éclateront, dans une vive lumière, à la fin de ce volume.

En attendant, voyez le jeu du vieux César, à mesure que les peuples l'expulsent de ses antiques positions, et l'obligent à battre en retraite vers le Vatican où l'attire le Christ et où l'attend le Pontife qui plongera dans son cœur le Glaive infaillible de 1870.

Ce spectacle est digne de la plus sérieuse attention.

CHAPITRE VII

DÉMOLITION DU VIEUX MONDE

SOMMAIRE : I. Conflit des puissances césariennes, partout aux prises entre elles. — II. Les Prolétaires. — III. Les Encyclopédistes de 1830. — IV. La grande loi de la Solidarité. — V. Les bévues des sectaires de la Science et de la Religion.

I

Considérez le plan du Rédempteur dans la construction du Monde moral : le Christ procède en ce labeur comme procéda la Nature dans la construction du Monde physique.

Voyons à l'œuvre, dans l'origine, le grand Architecte de l'Univers, et les agents qu'il y emploie. D'après les découvertes les mieux établies des sciences modernes, les premiers maçons du globe furent les imperceptibles, les infusoires, les bryozaires, les madrépores, toutes les races microscopiques. Ce furent elles qui pétrirent la roche de leur sang et de leurs cuirasses, qui bâtirent les montagnes, qui fournirent au sol son premier humus végétal. Les races géantes des paléothériums, des rhinocéros chevelus, des mammouths et des mastodontes, ne firent leur apparition dans les chantiers de la vie, que pour en déposséder les humbles, pour s'engraisser de leur substance, et pour les écraser.

De même, plus tard, dans l'ordre civil, quand s'établirent les premières assises du monde nemrodien, ce

furent encore les infiniments petits qui portèrent tout le poids de cette édification colossale. Des multitudes infinies d'esclaves, travaillant sous le fouet des maîtres, taillèrent les pierres, pétrirent la brique et le ciment, élevèrent les forteresses de Babylone, de Ninive, d'Ecbatane et de Bactres, roulèrent les blocs des Temples monstrueux de Bélus, de la Tour superbe de Babel, des orgueilleuses Pyramides d'Egypte, des remparts de Persépolis, des Acqueducs et des massives constructions de la vieille Rome.

Ainsi, dans la Société comme dans la Nature, les forts foulant aux pieds les faibles, les opprimèrent, et la vie étouffa sous la pesée du joug que lui firent subir les grands, du haut en bas de l'échelle des êtres, et dans tous les ordres de la création.

Le Christ paraît, et le spectacle de l'origine se renouvelle. Le Rédempteur fait appel aux humbles, aux pauvres, aux ravalés, afin de poser les bases de son Monde à lui (1). Les assises de la Société chrétienne sont faites d'un mortier où se mêlent le sang, la chair, les os des Évangélistes, des Apôtres et de millions de Martyrs, sortis presque tous des classes les plus viles et les plus méprisées. Puis, sur ces fondements, solides comme le roc que fabriquèrent les zoophytes, les ammonites et les radiaires, viennent s'asseoir, dès la sortie des Catacombes plébéiennes, les mégathériums et les dinothériums, les opulents et les forts, les grands dignitaires de l'empire, les Constantin, les Charlemagne, les Charles-Quint, les Philippe II, les rois autoritaires, les barons puissants, tous les seigneurs de la féodalité.

Les lois essentielles de la création seront-elles donc éternellement méconnues et violées? Le gaspillage de la vie ne cessera-t-il jamais? Et toujours la faiblesse sera-t-elle broyée par les titans du pouvoir césarien, dévorée par les cloportes et les termites du brigandage politique?

(1) Infirma hujus mundi elegit Deus etc....

Non! bon ordre sera mis à ses déprédations. Le Christ y a pourvu. Les mesures sont prises. Les refoulements et les écrasements touchent à leur terme. « *Tout sera corrigé,* » dit saint Paul, et l'heure sonne (1).

« Ce qui est en haut s'effondra, par la force même des choses, et ce qui est en bas remontera, car la matière est lourde et l'idée est subtile, la chair est pesante et l'esprit est prompt à se redresser. Les premiers descendront à leur place qui est la dernière, et les derniers monteront à leur poste qui est le premier. « *Les puissants seront rabattus et déposés, les humbles seront exhaussés, glorifiés* » (2). Dans le nouveau monde qui se prépare, l'action de la vie s'exercera de bas en haut, comme elle s'exerce en toute chose, dans la bonne et droite nature, dans l'herbe des champs, dans le roseau des vallées, dans le cèdre des montagnes. Est-ce qu'on a jamais vu les arbres pousser de haut en bas? La fleur qui couronne la tête des plantes n'est que l'épanouissement de leur propre sève; c'est la glorification même des germes qui travaillent dans la terre. Tel est l'ordre éternel auquel le Christ ramène la société; de là cet aphorisme que l'Ange de l'École a tiré de l'Évangile : « *Les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois* (3). »

Comment les Chrétiens ont-ils pu espérer que le monde sera délivré par le fait des grands, par le canal des rois et des princes temporels?

Cessez, peuples, de tourner vos regards du côté des trônes. Le propre de la force c'est d'étouffer, non de vivifier, c'est d'écraser et non de relever.

Aux yeux du Libérateur, les têtes haut-montées sont le rebut du Christianisme. Dans l'Évangile, César porte le titre de Prince du siècle, et Saint-Jean, dans sa vision de Pathmos, nous montre les rois tout couverts de noms de

(1) Tempus correctionis. (Hébr. IX. 10.)
(2) Luc. I. 52.
(3) Reges propter papulos, et non populi propter reges. (Saint Thomas.)

blasphèmes, et destinés à partager le sort de la Bête apocalyptique.

Pour qu'elle donne des fruits bons, la vie doit se faire petite, se réduire dans un germe et s'anéantir sous terre, comme une humble semence, disait le Sauveur : « Si le grain de blé n'est enfoui dans le sol et n'y meurt, il demeure seul ; mais s'il périt, il fructifie, il se reproduit à l'infini » (1).

Telle est la loi. Cette loi, le Christ, épigénèse d'un monde nouveau, l'a subie dans sa personne. Il a fait mieux encore : tandis que son corps descendait dans un tombeau pour s'y transformer comme le grain qu'on met en terre, son âme pénétra dans les entrailles mêmes du Cosmos social, jusqu'à cette région centrale que l'ésotérisme du Dogme apostolique appelle savamment « *les Enfers.* » — *Descendit ad inferos.* (2)

C'est là que le Rédempteur a caché le réservoir infini des forces sociales. C'est de là qu'elles ne cessent plus de monter, depuis lors, avec les flots des générations humaines qui viennent s'épandre au soleil des vivants, pour y prendre la place des morts.

Le génie moderne a eu, de nos jours, des visions sublimes à cet endroit. (3)

Ceux qui vivent, comme je fais, en contact immédiat avec les couches les plus infimes de notre race, s'étonnent « *du son chrétien que rendent les âmes neuves* », dont notre air délétère et nos conventions pharisaïques n'ont pas encore altéré l'innocence.

Pour s'expliquer les idées très simples de justice sociale que les nouveaux venus apportent dans nos sociétés pourries, il faut se rappeler la Mission occulte que le Christ alla remplir dans les limbes obscurs de l'Adam-Ève, quand « *il descendit dans les parties inférieures de la terre* », selon

(1) Joan. XII. 14-15.
(2) Symbole des apôtres.
(3) Henry de May. L'Univers visible et invisible. 2e édition, p. 446 et suiv.

que l'enseigne saint Paul, le plus profond des Écrivains sacrés (1).

Les classes qui montent de là-bas, toujours de plus bas, n'ont pas la tache à l'œil, je vous en réponds. Elles n'ont pas la tache à l'œil, parce qu'elles n'ont pas au cœur le venin des vipères dont parle le Sauveur (2). Elles raisonnent juste et droit, parce qu'elles vivent droit et juste. Si vous ignorez leurs idées et leurs sentiments, ceux-là les connaissent bien qui les voient de très près, et qui entendent le gémissement de ces âmes endolories et délaissées. On fait plus que de s'instruire auprès d'elles ; on s'édifie à les écouter, car on découvre là plus d'Évangile que partout ailleurs.

Ah ! les pauvres, les pauvres ! ces consacrés de la souffrance et des pleurs, comme disait le poète : « *res sacra miser !* » ils sont bien les meilleurs amis de Jésus, allez ! Son doux Évangile, grâce à Dieu ! se retrouve encore tout vivant dans les cabanes, sous le chaume et les haillons.

Quand il déserte les palais, il se réfugie dans les mansardes, dans le cœur des humbles, des petits et des simples, comme il faisait dans les huttes de Tibériade.

En vérité, ils le réalisent, eux ; ils le font à la lettre, ils en vivent, et, dans leur dénuement souvent extrême, ils accomplissent, entre frères, des prodiges de Charité, auprès desquels nos vertus de commande et nos bienfaisances de parade, sont comme du clinquant comparé à l'or pur, ou comme des fleurs de papier peint comparées à la flore parfumée de nos jardins.

Ces bénis du Père sauveront le Monde. Ce sont eux qui, dans les échoppes du travail, où brillent, à travers des larmes, plus de lumières divines qu'on ne pense, résoudront les grands problèmes économiques dont les politiciens de toutes les écoles et de toutes les sectes ne trouveront jamais la véritable solution.

(1) Descendit primum in inferiores partes terræ. (Eph. IV. 9).
(2) Matth. XXIII. 33.

C'est l'avis des meilleurs penseurs de notre époque : « La politique, dit M. Renan, a usé les ressources qu'elle « possède pour résoudre le problème de l'humanité. La « morale, la philosophie, la vraie Religion ne sont pas à sa « portée; elle se trouve dans une fatale impuissance. Si le « salut du siècle présent devait venir de l'habileté, espérons-« nous qu'il surgisse des hommes plus habiles que M. Guizot, « que M. Thiers?... La révolution réellement efficace, celle « qui donnera la forme à l'avenir, ne sera pas une révo-« lution politique; ce sera une révolution religieuse et « morale » (1).

Ce langage de Renan est imité de celui de saint Paul, et sonne comme un écho du Discours des Béatitudes.

Ce problème des temps modernes, les renards du pharisaïsme bourgeois et clérical, ne peuvent que l'embrouiller et l'irriter de plus en plus, en s'efforçant de le dénaturer et d'en escamoter à leur profit tous les avantages économiques, quand « *il serait si facile,* disait Victor Hugo, *d'en dénouer toutes les difficultés, si l'on avait dans l'âme tant soit peu d'humanité.* »

Le Christ, victimé lui-même sur une croix, est allé au devant de toutes les classes victimées, en portant son Saint-Esprit plus bas encore que les régions obscures d'où sortent les prolétaires de nos jours.

Laissez finir d'arriver les bataillons innombrables qui montent du fond ténébreux de ces *Enfers* que visita le Rédempteur !

O sublimité de notre Dogme catholique, partout d'accord avec le dogme cosmogonique des anciens Temples.

« Les opulentes Grandeurs de la terre, enseigne saint « Paul, seront détruites par ceux qui sont aujourd'hui le « rebut et les balayures du monde; la faiblesse détrônera « la force, et les ignobles prendront la place des nobles. » (2)

(1) Renan. Questions contemporaines, p. 322-324.
(2) I. Corint. I. 28.

Ainsi d'ailleurs avait parlé le Rédempteur lui-même : « Heureux les petits et les doux, car ils possèderont la « terre ! » (1).

Répété à chaque page des Saintes Écritures, ce Dogme constitue tout le fonds social de la Religion du Christ, — et c'est là ce qui fait sa force et sa gloire, en attendant que son triomphe en sorte.

L'avénement tout récent de la Démocratie au pouvoir, répond exactement à ces étonnantes prophéties, mais sans les réaliser encore. Ce n'est jusqu'ici qu'un acheminement. L'Axe du Monde s'incline : le pôle Sud de la société se relève, le pôle Nord s'abaisse.

Considérées par l'Église elle-même, — *non sans raison autre fois,* — comme subversives et criminelles, ces Vérités divines sont entrées enfin dans les idées courantes, et les voilà, de nos jours, devenues très chères à la grande masse des peuples, partout où l'Évangile du Royaume a été prêché. S'il n'y a pas là de miracle, je ne sais plus ce que l'on peut qualifier de miracle.

Mais ce prodige social, comment s'est-il accompli ?

Avez-vous jamais réfléchi à l'impossibilité radicale où se trouvaient les peuples du Moyen-Age, de se libérer par eux-mêmes? Les Puissances de la terre étaient alors si corsées, si redoutables, et si fortement organisées; elles étaient à tel point maîtresses absolues du globe, que la pensée ne venait pas même, aux pauvres petits, de tenter un effort de respiration libre. Ils étaient littéralement écrasés sous les pieds des colosses. Il n'y avait que ces colosses eux-mêmes capables de se démolir entre-eux et de se tuer réciproquement.

Exemples pris dans la flore et la faune : Si les plantes géantes, si les grands cétacés et les formidables mammifères, les baobabs, les éléphants primigénius, les rhinocéros velus et les autres monstres, ne s'étaient pas détruits les

(1) Matth. V. 4, et XX. 16. — Marc X, 31. — Luc XIII. 30.

uns les autres, pour laisser le champ libre à la plèbe minuscule de la nature, aux tribolites, aux ammonites et aux bélémites, est-ce que jamais les petites espèces, les imperceptibles bryosaires, les nummulites et les foraminères, auraient pu se soustraire à l'écrasante domination de ces gros blocs de matière organisée ? De même dans le monde civil!

Mais qui donc précipita vers leur ruine les empires monstrueux, tous les géants du pouvoir, les mammouths et les mastodontes du règne hominal? Qui les mit dans l'état de vertige et de fureur où nous les voyons, les uns contre les autres, à partir du moment où l'Esprit de l'Évangile commence à circuler dans le monde. Seule, la dynamite céleste du Verbe incarné a produit ce miracle! On peut appliquer aux puissances de la terre ce que le Christ disait de leurs congénères du Barathrum : « Satanas combattant contre Satanas, se divisera et finira par se démolir. » (1) Son règne sera brisé. (2)

Pour s'expliquer les entre-chocs continuels et les conflits épouvantables dont retentissent les annales de la Chrétienté, il faut se souvenir de cette parole du Rédempteur-Libérateur : « A ce vieux monde je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre! » (3). Et quelle guerre! quelle guerre, grand Dieu !

Et quel spectacle! Il vaut bien la peine qu'on s'arrête à le contempler.

Les voici donc à l'œuvre, tous les Césars que pique la mouche du Christ :

Tandis que les uns, diadème au front, brisent les mîtres à coups de sceptre, les autres, tiare en tête, brisent les couronnes à coups de crosse. Les rois soufflettent les papes et les traînent en exil ; les papes de leur côté piétinent sur les rois, et mettent en chemise les empereurs, sous les yeux des peuples. « *Portentum mirabile visu !* »

Ce fut parfois comme une frénésie. Qui rappellera tous

(1) Marc III. 26. (2) Ibidem. 24. (3) Matth. X. 34.

les outrages qu'ils s'infligèrent mutuellement, comme pour rabaisser leurs majestés omnipotentes :

« Le cadavre du pape Formose est déterré et jeté dans le Tibre, par ordre du pape Etienne VI.

« Etienne IV est pendu dans sa prison.

« Etienne VIII est poursuivi et balafré au visage, par la « populace déchaînée par un autre politicien.

« Jean X est étranglé.

« Jean XI meurt en prison.

« Jean XII est massacré.

« Jean XXII a les mains coupées, les oreilles tranchées, « les yeux arrachés des orbites.

« Pendant ce temps l'aristocratie épiscopale tonne contre « le Pape, et l'évêque d'Orléans s'écrie, au Concile de « Reims : Celui qui occupe le siège pontifical est un ante- « christ, s'il manque de charité ; il est une idole, s'il n'a « pas plus de sagesse que d'autorité, etc. » (1).

En ces jours barbares, deux féodalités à la fois pesaient sur l'Europe : c'était d'un côté, celle des princes barons, cantonnés dans leurs châteaux-forts et rançonnant les peuples, je veux dire les manants, les attachés à la glèbe ; c'était, de l'autre, celle des princes mîtrés, évêques et abbés, ceignant la cotte de mailles sous la robe, et qui, après avoir pris les titres de ducs et de comtes, se constituèrent les suzerains de leurs diocèses et de leurs monastères, retranchés, comme des potentats, derrière les forteresses de leurs évêchés et de leurs riches abbayes. Cette féodalité cléricale, plus absolue encore que l'autre, avait fini par posséder en Allemagne le tiers, en Angleterre le quart, en France le cinquième, en Espagne près de la moitié du territoire total de ces pays.

De ces deux tyrannies, les rois renversèrent la première en affranchissant les serfs et les vassaux, grâce au concours que les communes naissantes et les jurandes prêtèrent à ce mouvement. A lui seul, Louis XI brisa cinq cents

(1) Saint-Yves. Missions des Souverains, p. 91.

princes et seigneurs de toute robe et de tout acabit, lesquels avaient formé contre lui la Ligue du Bien public, ainsi appelée sans doute par anti-phrase. Les Papes renversèrent la seconde dans les Conciles. L'oligarchie épiscopale, déjà mâtée par Hildebrand, reçut un coup mortel à Trente au XVIe siècle, et fut achevée au Vatican, en 1870, comme je l'expliquerai dans un autre chapitre.

Rois et prêtres, pris ensemble d'un même emportement, frayèrent ainsi la voie aux temps nouveaux, et, en rabaissant comme ils firent les individualités trop dominantes, ils acheminèrent de loin l'humanité vers le règne *impersonnel* de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, c'est-à-dire, vers le Royaume de Dieu.

A travers les ruines sans nombre, qui furent les conséquences de ces luttes providentielles, les routes de l'avenir s'ouvrirent, les montagnes s'inclinèrent, les vallées s'exhaussèrent, et le Tiers-Etat put enfin monter au pouvoir.

Ce fut la première poussée de bas en haut.

Mais, telle est la force vivace de César, et telle aussi la vertu contagieuse de sa maudite politique, qu'il dépravе les meilleurs dès qu'ils touchent aux rênes de son vieux système gouvernemental. Un historien des frasques des tyrans, appelle l'esprit de domination le *mal des Césars*, mal héréditaire qui a infecté jusqu'ici toutes les familles régnantes et tous les détenteurs du pouvoir, même dans la Rome césaro-papale.

C'est fatal, a dit Saint-Simon : « Ceux qui aiment le pouvoir abjurent la liberté, et ceux qui aiment la liberté abjurent le pouvoir. » C'est que pouvoir et liberté sont deux choses qui s'excluent, enseigne Saint-Yves : « On perd les conditions de l'autorité sociale en acquérant celles du pouvoir politique, et l'on ne possède ce dernier qu'au prix d'en être possédé soi-même. »

Malheur à qui s'empêtre là-dedans ! Corrupteur de sa nature, ce système maudit par le Christ, agit sur le cœur à la façon de la gangrène. Il entamerait, il pervertirait les

Anges eux-mêmes, si les Anges venaient à s'en mêler ; et c'est pour cette raison que Jésus en repoussa la tentation, sur le mont Quarantan. Grande leçon, donnée en vain !

« Les sénateurs peuvent être d'honnêtes gens, pris un à un ; mais le Sénat, pour sûr, est une mauvaise bête. » disait Suétone (1).

Il en est de même, de tout pouvoir politique.

Quiconque en est investi officiellement, trahit bon gré mal gré, la justice sociale, et, par là même, les peuples, s'il n'abandonne vite la partie, comme faisaient les saints autrefois.

Qu'avaient donc les Papes à s'embarquer dans cette galère ! Mais il y avait, là, un dessein du Rédempteur, que j'ai déjà fait entrevoir et que je rendrai clair comme le jour, dans un autre chapitre. Il est adorable ce plan de délivrance !

Nous n'en sommes pas encore là.

Il s'agit ici du Tiers-Etat. Il vient d'arriver au pouvoir. Perverti sur le champ, il forfait aussitôt. Le sceptre, entre ses mains, se transforme en bâton sec de commandement. Les budgets qui se chiffraient par millions, se chiffrent par milliards. Aucun abus n'est supprimé ; tous empirent au contraire. Les troupeaux humains sont poussés à la boucherie, comme par le passé, non plus par la houlette acérée de Jules II, ou sous l'aiguillon des pasteurs couronnés, mais à grands coups de triques à leur rompre les côtes. Du sang ! il faut du sang à César, sous quelque forme qu'il gouverne, et sous quelque accoutrement qu'il se présente.

Ainsi faisant, tout pouvoir se brise et tombe, par la force même du Christ social qu'il torture. « Quiconque se heurte contre cette *pierre*, s'y brise. » (2).

Alors, une autre couche, venue de plus bas, celle de la bourgeoisie, surgit pour prendre la place des prévaricateurs

(1) « Senatores, boni viri ; senatus autem, mala bestia ! »
(2) Matth. XXI. 44.

de la deuxième heure. Mais c'est pour renier à son tour l'Evangile de la Rédemption sociale, et pour recommencer le jeu satané de la politique césarienne. Le mal ne fait que s'aggraver ; la lèpre de César s'envenime en se propageant, et plus la tâche s'élargit, plus elle devient maligne.

Dès lors, nouvelle Révolution, et quatrième acte de la même comédie. Les personnages, cette fois-ci, ne seront ni décorés des mêmes titres, ni chamarrés des mêmes oripeaux ; mais ils s'y prévaudront des mêmes privilèges, et s'y nantiront des mêmes traitements. Le fauteuil, la canne et le chapeau, remplaceront, au sommet de la mécanique, le trône, le sceptre et la couronne, en attendant qu'arrivent au pouvoir les sans-culotte et les va-nu-pieds politiques.

En définitive, César n'aura fait que changer de valets, et le peuple, de tyrans.

De *Liberté*, d'*Egalité* et de *Fraternité*, vous en aurez, pauvres gens, tant que vous en voudrez, en belles paroles tombées des tribunes officielles, ou gravées sur tous les monuments publics, même sur les murs des prisons ! En fait, on vous donnera la *liberté* de mourir de faim, l'*égalité* de la misère, et la *fraternité* des coups de canon !

Tout cela est fatal, tant que la politique de César gouvernera ce monde.

On nettoiera bientôt la scène pour une nouvelle représentation, je le crois ; mais qu'on la nettoie, si l'on veut, dix fois, cent fois, mille fois... tant que le Christ social, ne viendra pas nous en tirer, nous resterons dans cet enfer, et nous y descendrons plus bas encore !

Toute révolution qui, comme celle de 89 et les autres qui l'ont suivie jusqu'à présent, se fera de *haut en bas*, par l'action de la force, dans des vues personnelles de caste et de parti, d'ambition, d'orgueil et de fortune, et non pas de *Vérité* scientifique, de *Justice* pure et d'*Economie* sociale, n'aboutira qu'à des renversements, — renversements d'ailleurs nécessaires, car ce qui tombe ainsi ce sont les

constructions sectaires, les Bastilles de l'*ignorance*, de l'*iniquité* et de l'*empirisme*. C'est la démolition du vieux Satan !

Le bon mouvement, celui qui peut *seul* opérer la Rédemption sociale, en ramenant sur la terre la Synarchie de Ram, le Règne de l'Agneau ou le Royaume des Cieux, se produira de *bas en haut*, c'est-à-dire en sens inverse des Révolutions politiques, par le fait de l'humilité chrétienne, de l'esprit d'abnégation et de la puissance du renoncement volontaire. Ce mouvement sera l'œuvre biologique par excellence, celle à laquelle le Christ a convié les humbles, les doux, les petits, les pauvres, tous les pardonnants qu'il a bénis, et en qui réside la vertu divine.

« Le sentiment religieux prendra sa revanche, écrit « M. Renan (1).... notre époque de passions et d'erreurs « apparaîtra comme la pure barbarie... Notre politique, « nos partis aveugles et égoïstes sembleront des monstres « d'un autre âge. La Révolution de l'avenir sera le triomphe « de la morale sur la politique. Organiser scientifiquement « l'humanité, tel est le dernier mot de la science moderne. »(2)

II

Les élus de l'avenir, les favoris du père, ces ouvriers de la Rédemption sociale, ne sauraient être évidemment les empiristes de la droite qui voudraient bien, de nos jours, arracher le pouvoir des mains des empiristes de la gauche, qui l'ont accaparé. L'abus déplorable qu'ils en firent quand ils le possédaient, dit assez haut l'usage qu'ils en feraient s'ils parvenaient à le ressaisir. Leurs circulaires électorales ne prouvent pas que ces routiniers aient rien appris, ni même rien oublié. La religion qu'ils promettent de protéger n'est pas la religion scientifique de

(1) Questions contemporaines, p. 381.
(2) Ibid., p. 333.

l'Évangile, c'est la *bondieuserie* ultramontaine dont Fénélon flétrissait les effets pernicieux et les pratiques méprisables.

Rien donc, rien de bon à espérer des rétrogrades! Le salut social viendra-t-il des anarchistes de l'autre côté? Hélas! hélas! les partis les plus avancés, *celui des ouvriers* et *celui des prolétaires*, se sont condamnés eux-mêmes, par leurs propres organes, dès leur première apparition.

Depuis longtemps, je poursuis d'un œil inquiet le mouvement d'idées socialistes, égalitaires, partageuses et communistes qui se propagent, par l'Internationale, avec une rapidité qui frappe tous les regards, et qui devrait faire trembler les soi-disant *Conservateurs*.

Je ne perds pas un mot de ce que publient les journaux les plus radicaux : la *Revanche*, le *Vengeur*, le *Drapeau Rouge*, le *Prolétariat*, le *Révolté*, le *Socialiste*, le *Typographe*, etc., etc.

Je suis vraiment désolé de devoir dire à ces pauvres frères qu'ils n'y sont pas plus que leurs devanciers. Ils portent l'arbitraire, eux aussi, dans les plis de leur drapeau, et le *mal de César* les a déjà atteints au cœur.

Il est possible, probable même, qu'ils arrivent à la puissance, car il faut que l'humanité se dévide jusqu'au fond, et que chacun donne sa mesure, afin que, d'un bout à l'autre de la lignée, « *le Monde sache bien ce que sont les hommes, sans Dieu* », selon la parole du prophète. (1)

Mais, divisés comme ils se montrent, ils se détruiront infailliblement, à l'heure même de leur triomphe, et ils passeront, comme ont fait les autres, en ne laissant après eux que des ruines dans des mares de sang.

L'ambition s'en mêle déjà. La politique les entame et les divise. Des sous-partis, des sectes et des insectes, les travaillent à mort.

Ce sont eux-mêmes qui le confessent : « La regrettable « scission qui oppose entre-elles les différentes écoles « révolutionnaires, ne fait qu'affaiblir les forces de notre

(1) Ut sciant gentes quod homines sunt. Ps. IX. 21.

« parti. Adhérons à l'union des groupes, renonçons aux « ambitions et aux intérêts qui se font jour *déjà* trop « ouvertement, pour n'hadhérer tous qu'à l'intérêt « général ». (1)

Vous le voyez, mes amis, vous êtes aux prises entre vous, comme le sont depuis dix-neuf siècles, et surtout depuis le traité de Wesphalie, tous les partisans de César. Le monstre s'est fait ouvrier, pour se glisser chez vous, et c'est lui qui vous divise et qui vous pousse à vous prendre aux cheveux.

« Tout Royaume divisé contre lui-même, court à sa ruine » dit l'Évangile. (2)

Vous êtes des sectaires, à votre tour !

Et comment seraient-ils autre chose? Peuvent ils se croire les hommes du Christ social universel, ceux qui blasphément contre ce Christ?

Or, écoutez ce qu'ils disaient dernièrement dans un de leurs journaux :

« Il n'y a pas de Dieu ! Les paroles de Victor Hugo, « *je crois en Dieu,* » tirées à des millions d'exemplaires, ont « plus fait, en un jour, pour la conservation des idées « religieuses et de servitude, que des milliers de prêches « catholiques, en plusieurs années.

« Le *Maître, le Père* ! et autres litanies de ce genre, à « l'adresse de Victor Hugo, sont profondément coupables, « anti humaines et anti sociales.

« Dieu est mort, sachez-le ! malgré Hugo et son Testa- « ment, et quoi que disent et que fassent les Hugolâtres, « ce Dieu ne ressuscitera pas ! Et nous ne cesserons de « crier aux peuples qu'ils ont mieux à faire que de débiter « des *patre-nôtres*... etc. » (3)

Quoi, mes pauvres frères ! l'humanité a mieux à faire que de dire au Père : « Délivrez-nous du mal, » du mal

(1) *Le Prolétariat*, n° du 27 juin 1885.
(2) Matth. XII. 25.
(3) *Le Prolétaire*, n° 61, du 6 juin 1885.

politique qui nous dévore! Elle a mieux à faire que de se constituer en famille universelle sous le règne du Père commun, dont le Royaume de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociales, « réalisées sur la terre, comme elles le sont dans le Ciel! »

Mais quelle idée vous faites-vous donc de Dieu, du Christ, de son Évangile et de son Royaume? Quelle idée vous êtes-vous forgée de la *Promesse dominicale?*

Hélas! hélas! Faut-il dire d'où est sortie cette lugubre intellectualité? Elle fut vomie sur la terre et dans l'esprit humain, par la bouche infâme du César-Satan. Elle fut projetée dans la Chrétienté avec la lueur sinistre des bûchers; elle flamboya, dans nos cœurs, avec les fagots de la Santa-Hermandad!

Elle naquit des erreurs déplorables de l'école ultramontaine. Lorsque, par exemple, de Bonald, porte-voix officiel de cette école, et Ministre alors de la couronne de France, s'écriait, en pleine tribune du Parlement, à propos de la loi sur le blasphème : « Quand Dieu se trouve être l'offensé, il n'y a qu'une chose à faire, une seule, *renvoyer le coupable à son juge naturel!* — et cela voulait dire, *à la guillotine!* — quand de pareilles monstruosités retentissaient aux oreilles d'un peuple, sans que nul Pape, nul Evêque, nulle voix autorisée protestât au nom de Jésus-Christ, on devait s'attendre à ce que la Conscience humaine se soulèverait d'indignation un jour, et repousserait ces barbares aphorismes, par des blasphèmes non moins atroces.

Si Dieu est mort, pour tant de pauvres égarés, qui l'a tué? Si le Christ est maudit, qui l'a fait exécrable? si l'Évangile est outragé, qui la rendu odieux? si le règne du Père est abhorré, qui l'a fait haïssable?

Malédictions sur nous! ou plutôt sur notre ignorance!

Mes pauvres frères de la *rouge*, croyez-en un Prêtre qui est bien revenu de la *noire*, et qui donnerait volontiers son

sang et pour la *rouge* et pour la *noire*, non moins que pour la *blanche* et pour la *tricolore* !

Je connais vos souffrances, et je connais vos revendications : vos douleurs sont horribles, c'est vrai ; vos griefs sont fondés, vos revendications sont justes. Vous grillez dans l'enfer !...

Vous y êtes, oui, vous y êtes ! Mais, pensez y, dans ce même enfer, Jésus-Christ est descendu, pour vous en tirer !

Vous êtes sur la Croix, oui ! mais sur cette croix, formée pour vous, par l'intersection de l'Axe des deux pôles et de la Ligne de l'équateur, et ramenée, pour le Christ, à deux troncs d'arbres ajustés ; ce même Christ fut crucifié par les mêmes bourreaux qui vous torturent, sans plus savoir ce qu'ils font aujourd'hui qu'ils ne le savaient il a 1900 ans !

Il est votre Rédempteur, il vous rachètera quand vous voudrez... et vous n'en voulez pas?... Insensés !

Il est votre Libérateur, il vous délivrera quand vous voudrez... et vous le repoussez? Pauvres aveugles !

« *Vous ne conquerrez pas la Terre promise sans Josué !*
« *et Josué, c'est Lui, Jésus ! Vous n'y entrerez pas sans Lui,*
« *vous dis-je !* »

Cette apostrophe tombait, un jour, des saintes lèvres d'un Apôtre, qui m'honora de son amitié, et qui fut un des prêtres les plus savants que j'ai connus ; elle tomba sur un auditoire qui frémissait autour de sa chaire, dans la chapelle de l'Oratoire, rue du Regard ; j'étais-là.

Tout à coup un homme se leva, comme excité par un coup de fouet. C'était Barbès. Il s'écria, l'œil en feu : « Nous n'entrerons pas, dites-vous !... Nous verrons bien !
« — Vous ne verrez pas du tout, mon généreux frère,
« répliqua l'orateur. Je vous le répète, on n'entre là que
« par la porte « *et cette porte c'est le Christ ! Ceux qui*
« *entrent par ailleurs, par escalade ou par effraction, ne*
« *peuvent que ravager !* » (1) Fatalement, ils vont échouer
« dans le fond des prisons. »

(1) Joan. X. 9-10.

Peu de temps après, Barbès méditait ces paroles du Père Gratry, dans les cachots de Sainte-Pélagie.

III

Cela se passait sous les premières années du bas Empire.

La Foi au Christ venait de sombrer dans le cœur de la jeune France, par le crime de haute trahison dont venaient de se rendre coupables les félons de l'Ecole *phariséo-jésuitique*, à l'égard des encyclopédistes de 1830, bien différents des encyclopédistes du XVIIIe siècle.

Indigné de tant de perfidie, Montalembert jetait alors au monde, son cri de réprobation contre la secte, cri puissant que la conscience universelle répétera, un jour, d'un bout à l'autre de la terre.

La génération de 48 fut chrétienne, très chrétienne.

Les scélérates menées des renards politico-cultuels, qui travaillèrent au rétablissement des affaires de César, troublèrent profondément l'âme de la Patrie et la pervertirent jusqu'aux moëlles.

Pour justifier le crime d'un Bonaparte, parjure à la France et à la constitution, un prêtre qui s'habille de rouge aujourd'hui n'eut-il pas le front de s'écrier : « S'il est sorti de la loi, c'est pour rentrer dans la légalité ! »

Ce coup d'Etat du 2 Décembre, vrai coup d'Etat de Satan, fut qualifié, par un Evêque, de « *Coup d'Etat de Dieu ?* » Cette parole déplorable dit tout, explique tout (1).

Un ami de Cabet, d'Esquiros, de Blanqui, de Martin

(1) Elle est écrite tout au long dans un mandement de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, le même qui s'est flatté d'être l'auteur du *Syllabus*, et qui l'est, en effet. Dès le 23 juillet 1860, le prélat, que Sainte-Beuve appelait le Platon chrétien, publiait une Pastorale qui était comme une préface du Syllabus. Deux ans plus tard, en juin 1862, une première rédaction, due toute entière à la plume de cet évêque, fut lue aux évêques assemblés à Rome. Elle fut écartée alors, mais elle reparut à l'improviste, avec quelques légères modifications, à la fin de 1864. Je tiens ces détails de très bonne source. La version de l'abbé Lagrange et celle de l'abbé Maynard ne sont donc pas absolument exactes, bien qu'elles se rapprochent beaucoup de la vérité.

Bernard, de Huber, de Pierre Leroux, de Considérant et surtout de Barbès dont il partagea deux fois la prison, fut à peu près le seul à sauver du naufrage général son culte ardent pour le Rédempteur. Il ne fit pas de confusion lui ; en maudissant la secte, il ne maudit pas le Christ. Fidèle à cette Foi jusqu'au dernier jour de sa vie, il se découvrait, matin et soir, devant l'image du Crucifié, récitait le Pater, et puis s'écriait, avec des larmes dans les yeux : « Ce qu'ils « ont fait de toi, ces politiciens du sanctuaire, o divin « Libérateur de notre race !... et cela, pour assouvir « leur soif de domination sur les consciences et sur les « corps ! »

La veille de sa mort, ce martyr en blouse disait à sa femme, de qui je tiens ces détails, et à qui je viens de fermer les yeux, comme à une sainte qu'elle était : « Je « demanderai à Dieu ma réincarnation si c'est possible, « pour venir travailler encore au rachat des pauvres et à « la délivrance du genre humain. »

Je comprends ces sentiments et ce langage ; mais je ne conçois pas les blasphèmes des descendants de ces héros !

En quoi donc le Christ et son Evangile sont-ils responsables des effroyables abus qu'on en fait depuis des siècles et particulièrement depuis 1849 !

Cependant, ils ont beau dire, dans leurs journaux et dans leurs assemblées, ces pauvres égarés, leurs blasphèmes vont droit, non pas au Christ, qu'ils ne connaissent pas, mais au simulacre qu'on leur a fait prendre pour le Christ.

« S'ils l'avaient connu, disait l'Apôtre, ils ne l'auraient jamais crucifié. » (1). Certainement !

Certainement aussi, ni les Pharisiens d'un côté, ni les anarchistes de l'autre, ne le traiteraient comme ils font, les uns en le travestissant, les autres en le repoussant, s'ils le connaissaient à fond.

Encore une fois, malheur à nous ! « Le Jugement de

(1) I. Cor. II. 8.

Dieu commencera par la Maison de Dieu (1). » Et ce sera justice !

En définitive, et en toute réalité, dans les feuilles publiques dont je parlais tout à l'heure, les doctrines qui se publient ont un fond de christianisme social dont il n'est plus possible à personne de se défaire aujourd'hui : *Vérité, Justice, Liberté, Egalité, Fraternité, Solidarité, Mutualité,* tous mots qui éclatent dans chaque page des Epitres pauliniennes et des autres écrits du Nouveau Testament, sont, de nos jours, dans la bouche de tout le monde, et les idées qu'ils expriment saturent l'atmosphère que respirent les peuples sur tous les points de la chrétienté.

C'est ainsi qu'envers et contre tout, les Etoiles nouvelles du Ciel évangélique prennent, au firmament des esprits, la place des étoiles du vieux ciel de César.

« C'est ici le combat du jour et de la nuit. »

Ce vers improvisé sur les lèvres agonisantes de Victor Hugo, dans le délire même de la mort, rendait bien le spectacle que son œil devait contempler alors, sur le seuil même de l'éternité où les lumières d'en haut entraient en lutte, dans son esprit, avec les ténèbres d'en bas.

Le vieux ciel et le nouveau ciel, les idées de César et les idées du Christ, des légions d'esprits de ténèbres et des légions d'esprits de lumière, se confondent pour nous en ce moment, dans un pêle-mêle comparable, non plus au Tohu-Vaho-Bohu de Babel, d'où sortirent la division des langues et la dispersion des peuples, mais au chaos de l'origine, d'où résultèrent les harmonies de l'Univers.

Je ne crois pas au mal systématique, scientifiquement voulu. Le mal intelligent cesserait vite d'être le mal. Imprévoyant, stupide et bête, le mal est la satanée compacité de notre lourd cerveau : le mal c'est l'ignorance !

(1) I, Pétr. IV. 17.

IV

Si chacun des sous multiples, ou des membres infinitésimaux de l'Adam-Ève universel, pouvait se rendre un compte exact du préjudice que causent ses méfaits au corps de l'humanité, dont il fait partie solidaire et dont il partage la destinée générale ; s'il comprenait que le sang qu'il verse, en tuant un homme, est le sang même qui coule dans ses veines, que celui qui nuit à son frère ressemble à la main droite qui blesserait sa sœur du côté gauche, que celui qui injurie, s'injurie, que celui qui vole, se vole, que tout le mal qu'il fait aux autres retombera sur lui en vertu de l'irréfragable loi de la *Réversibilité ;* si les individus, monades vivantes du corps social, si les peuples groupes constitutifs et centres organiques de ce même corps, savaient bien qu'un point douloureux, sur n'importe quelle partie de cet organisme, affecte son économie tout entière, en raison même de la *Concorporalité* et de la *Comparticipation,* dont parle saint Paul (1) — individus et peuples crieraient à l'unisson, avec le fou sublime de Grenade : « Frères, ravisons-nous ! cessons de nous faire du mal « dans la chair les uns des autres, car toute chair est « notre chair à tous ! » (2). Et l'on verrait alors l'armée des bons et des humanitaires se mettre aussitôt en campagne, à la poursuite des mauvais, pour les prendre à bras le corps et les emporter, de vive force, vers la lumière et vers l'amour ! Et le Royaume des Cieux serait fondé sur la Terre, en un clin d'œil.

Mais voilà ! Nous sommes bêtes, et notre bêtise nous rend haineux ! Et en nous rendant haineux, elle nous rend misérables, — et avec tout cela, d'un nid de colombes,

(1) Ce passage de saint Paul est si plein de science biologique, que je veux le mettre sous les yeux des sociologistes modernes, dans son texte authentique. Le voici : « Revelatum est Sanctis Apostolis et Prophetis *gentes esse cohœredes,* et *concorporales* et *comparticipes Promissionis* in Christo Jesu, per Evangelium. (Ephés. III, 5-6)

(2) Paroles de saint Jean de Dieu.

que pourrait être ce monde, nous en faisons un nid de vipères, un véritable enfer dont nous sommes à la fois les démons et les suppliciés !

L'Evêque Bergase, dans son livre sur « *le Magnétisme animal* », publié à La Haye en 1784, dit, à la page 91 : « S'il existait une science qui nous démontrerait, avec « l'évidence de l'algèbre, que tous les êtres s'affectent « mutuellement, et qui nous apprendrait en même temps « quel est le résultat exact de cette *solidarité* entre tous « les membres du corps social, — cette science implante- « rait, d'un seul coup, le Ciel sur la Terre, car elle nous « livrerait le secret de la Béatitude universelle. »

Mais cette science existe, — je suppose que Monseigneur ne l'ignorait pas ; — c'est la Doctrine évangélique, telle qu'elle est formulée dans les Paraboles du Messie, — non pas il est vrai à l'état de démonstration par A plus B, car l'Evangile n'est pas hérissé d'algèbre, heureusement pour le peuple, et le Christ ne fut jamais un prévôt de syllogismes ; — mais, à l'état de lumières mystiques, destinées à se transformer en lumières rationnelles, dès que les sciences exactes de la nature les auront pénétrées.

Eh ! Il faudrait lire cet Evangile, il faudrait l'avoir sans cesse présent à l'esprit ! — Or, d'un côté, ses ministres le dérobent, ou à peu près ; et, de l'autre, il paraît que le temps manque à notre génération. Du loisir, elle sait en trouver pour se repaître de la prose pornographique de Zola, et des polissonneries rimées de Richepin. A leur tour, les hommes sérieux, les sages, les savants se casseront la tête, jour et nuit, tant qu'on voudra, à la poursuite de mille vérités naturelles, dont je suis loin de contester l'importance, — mais quant à l'Evangile, quant au Royaume de Dieu, quant à la découverte des routes qui nous mèneraient, en quelques enjambées, au règne de la *Vérité* absolue, de la *Justice* éternelle et de la *Prospérité* universelle, personne n'y songe, nul n'en a cure, pas plus

à Rome qu'à Paris. Quels beaux merles nous faisons tous ensemble !

C'est à se demander si nous ne sommes pas fous, et si nous n'aurions pas besoin de recourir aux trois grains d'ellébore, qu'Horace recommandait aux écervelés de son temps.

C'est bien simple pourtant, ce qu'enseigne l'Evangile :

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas « que les autres vous fissent ; — Au contraire, faites aux « autres ce que vous voudriez que les autres vous fissent. » (1)

Cela suffirait à la rigueur. Tout est là, disait le Christ. « Tout est là, répétait de son côté le bon La Hire ; (2) et il pratiquait cela naïvement, malgré ses brusqueries de caractère. « Bon Dieu, répétait-il souvent, faites donc à La Hire ce que La Hire ferait pour vous si vous étiez La Hire, et si La Hire était le bon Dieu. » Et ce qu'il disait à Dieu, il le disait aux hommes, et il l'accomplissait à leur égard.

Gratry a tiré de ces deux préceptes, l'un négatif et l'autre positif, son admirable « Traité de la Morale », où il démontre la Loi même de l'histoire et de toute l'Économie sociale, en même temps que le secret du triomphe futur de l'humanité.

Saint Paul ne fait qu'expliquer ces deux textes, dans cent passages de ses Epitres, comme par exemple quand il dit : « Nous sommes membres solidaires les uns des autres, « et tous les peuples ensemble ne forment qu'un seul et « même corps. » (3) Et saint Jean résumait toute la doctrine, quand il répétait sans cesse : « Mes enfants, aimez-« vous bien les uns les autres. » (4) Ce qu'il disait aux individus, étendez le aux peuples, et vous aurez énoncé la loi sociale de l'Evangile.

La démonstration algébrique, réclamée par Mgr Bergase

(1) Matth. VII. 12.

(2) La *hirr*, surnom que lui donnèrent les Bourguignons, et qui veut dire grognement. « Il est bon comme le pain, disaient-il, mais il grogne comme un... de tant qu'il nous aime. »

(3) Eph. IV. 25.

(4) II. Joan. III. 18.

viendra, infailliblement, à son heure. Ce sera quand les savants modernes appliqueront à l'Evangile la puissance de leurs méthodes rationnelles et de leurs analyses scientifiques, avec un brin de prière.

Alors « les toiles d'Araignée dont parle le Prophète et qui sont nos erreurs présentes et nos législations actuelles, crèveront de toutes parts, pour délivrer ceux qui s'y trouvent pris. »

Une heure sonnera, où les Codes césariens de tous les peuples seront vidés et nettoyés des millions « d'œufs de basilic que couvent les vipères, et d'où sortent les serpents qui nous mordent » au dire du même prophète, — pour faire place à la ponte de la Colombe, je veux dire, aux cinq lois toutes nouvelles, que l'Esprit d'Amour a fait inscrire, pour l'avenir, au Chapitre V de saint Mathieu, versets 22, 28, 34, 39 et 44.

Cette idéalité n'est pas encore la nôtre, je le sais; ces astres sont loin, très loin, de nos horizons; mais, patience! On signale leur approche. Le génie de Victor Hugo a prédit leur lever sur le xxe siècle, et Tolstoy, pour en avoir entrevu le rayonnement, passe en ce moment pour fou, me dit-on, dans toute la Russie. Fou, pourtant il ne l'est pas! l n'est que trop logique, ou comme dit saint Paul, il est plus sage qu'il ne convient de l'être.

Pour le qualifier de fou, il faudrait croire, avec les Juifs, de il y a dix-neuf siècles, que le Christ a déraisonné, et les apôtres aussi. Si Tolstoy a la berlue, tous les saints l'ont eue.

C'est toujours la même histoire. César radote ; la vieille humanité rabâche, quand elle parle comme César, son Maître, — et parce que ni César, ni son monde, ne se trouvent d'accord avec la Sagesse éternelle, ils prétendent, les insensés, que c'est la Sagesse éternelle qui déloge et qui court la pretantaine.

On pourrait dire de notre terre ce qu'on a dit de celle des Latophages : On y délire, et l'on s'y croit prudent:

on y a la jaunisse, et l'on s'en prend au soleil; on y souffre et l'on s'y plaît, et l'on veut y rester, quand même!

A qui parle de nous en tirer, nous jetons des pavés à la tête, ou nous dressons des croix!

D'encouragements, jamais! pas un! A quel Messie laissâmes-nous une pierre, pour reposer sa tête?

Quelle race!

V

Ignorantins et rétrogrades, obscurantistes, revêches, entêtés et endurcis, nous le sommes tous, qui plus, qui moins. Sans les dogmatistes, non seulement de la calotte, comme l'on dit, mais aussi de la toque universitaire, dans quelle voie lumineuse nous filerions depuis longtemps, à la suite du Messie.

La doctrine élevée, libérale et libératrice du Rédempteur, ne trouve pas moins d'opposants « *hors des murs que dans les murs d'Ilion* » (1). Partout des éteignoirs! partout des entraves! et partout des pierres d'achoppement! Nous ne pouvons faire un pas dans les voies qui montent sans nous y casser dix fois le nez et sans nous fourvoyer, d'abord. dans mille égarements.

A la tête de l'humanité marchent, pour la guider, qui donc? Des aveugles! nous dit le Christ, « des aveugles conduisant d'autres aveugles, et culbutant tous ensemble dans les fossés. » (2)

Ce qui sauve les sciences profanes, c'est que, lorsqu'on s'y trompe de route, — et le cas se présente à chaque instant, — on y change de direction avec plus de facilité que dans les sciences sacrées. Sans faux amour-propre, et sans orgueil, les laïques en appellent, de Philippe ivre, à Philippe à jeûn, et l'on se redresse du mieux qu'on peut.

(1) « Intrà muros iliacos et extrà.
(2) Matth. XV. 14.

Au fond, pourtant, quoiqu'en dise la secte des porte-éteignoirs, ce recours n'est pas moins permis à Rome qu'à Paris, toutes les fois qu'il s'agit de questions étrangères aux vérités fondamentales de la Foi, lesquelles se réduisent à très peu de mots. Le Pape n'est infaillible, ni dans le domaine presque infini des sciences naturelles, ni dans le champ immense des sciences historiques, ni dans la sphère toute nouvelle des sciences sociales, ni, pas même, dans le gouvernement temporel et disciplinaire de l'Eglise. (1)

Des bâtons, dans les roues du char qui porte la Civilisation à travers le monde, le démon de l'ignorance les jette par brassées, de gauche et de droite de la route, partout coupée de fossés, et partout ravinée d'ornières, qu'ont faites les routines du passé, dans les ténèbres de l'ignorance.

Ce que je vais dire semble fatal; écoutez, c'est Victor Hugo qui parle :

« Tout progrès commence par la raillerie et le sarcasme. « Attendez-vous y ! C'est la première épreuve. Et quel- « quefois ceux qui se trompent le plus sont ceux qui « devraient le moins se tromper. Il y a quarante-cinq « ans, à la tribune de la Chambre des députés, un homme « distingué, M. Thiers, déclarait que les chemins de fer « seraient le hochet de Paris à Saint-Germain. Un autre « homme distingué, et qui faisait autorité dans la science, « M. Pouillet, avait affirmé que le télégraphe électrique « serait l'amusement des cabinets de physique. Ces jou- « joux ont changé le monde. » (2).

Faites un crime, après cela, à Grégoire XVI, de ses anathèmes contre les inventions modernes, et aux pauvres moines de Florence, de la condamnation de Galilée ! Faites un crime, au *Syllabus* de l'Evêque de Perpignan, de ses

(1) Cela résulte incontestablement d'une masse de documents, en particulier de la Déclaration des Evêques suisses, approuvée par le Pape, et *du Traité de la fausse et de la vraie infaillibilité des Papes*, par Mgr Fessler, secrétaire général du Concile du Vatican, avec le Bref confirmatif de Pie IX. (Chez Plon, rue Garancière, Paris.)

(2) Victor Hugo. Discours au Château-d'Eau.

méprises ou plutôt de ses amphibologies, sur la civilisation nouvelle, — quand cette même civilisation est encore odieuse à tous les hiboux de l'ancien régime, bien qu'ils en bénéficient largement.

Si ceux qui se trouvent sans péché doivent jeter à Rome la première pierre, Rome peut dormir tranquille : elle ne sera jamais lapidée.

Qui n'a pas déraisonné sur les matières, où les papes, à leur tour, ont pu déraisonner comme tout le monde, sans préjudice pour leur mission, laquelle n'a rien d'académique ni de classique.

Quel long chapitre on dresserait rien qu'avec les bévues qu'ont commises les savants ! Connaissez-vous une découverte qu'ils n'aient pas combattue ? Sans reparler de Thiers et de Pouillet, quel accueil fut fait, à Paris, en 1752, au *Mémoire* de Franklin, par la plus docte assemblée du monde ? La lecture s'en termina par un immense éclat de rire, où le vieux Satan, ouvrant sa bouche d'une oreille à l'autre, montra la double rangée de ses trente-six grosses dents, — et ce travail fut rejeté comme indigne de figurer au rôle des questions académiques.

Et Jenner, en Angleterre, avec son idée de la vaccine, cette science merveilleuse dont nous ne savons encore que l'a. b. c. ! et Galilée, en Italie, avec son idée astronomique, à laquelle nul ne peut, encore de nos jours, assigner de limite ! Et Christophe Colomb, dans toutes les cours d'Europe, avec son idée des antipodes, si féconde en résultats de toute nature ! Tous martyrs, ces Génies, et, chacun à sa manière, tous bafoués comme le Christ.

Une autre sottise de nos corps savants fit perdre à la France le bénéfice de l'invention de la marine à vapeur, en déclarant le système de Fulton, un rêve impraticable.

Et pensez-vous que ce soit fini ? La présemption dogmatique n'est pas morte, ni l'intolérance non plus ; le sectarisme se porte encore assez bien, dans toutes les écoles et dans tous les partis.

Quand l'état-major de la science n'avait su, jusque-là, que railler des idées qui, en définitive, rentraient parfaitement dans ses programmes officiels, et qui devaient, par leur importance, révolutionner la fortune, les mœurs et l'industrie du monde entier, que diable venait faire Mesmer sous cet éteignoir, en 1778, avec son *Mémoire* sur le fluide universel ? On sait qu'il l'avait découvert, à Vienne, six ans auparavant, et qu'il lui avait d'abord donné le nom de fluide magnétique, à cause de son analogie avec l'aimant. Ne pouvant en faire apprécier l'importance dans sa patrie, il vint à Paris pour en soumettre les résultats à notre Académie. Il me semble qu'il aurait dû prévoir l'accueil qui lui fut fait :

Malgré les efforts de Jussieu, de Puisségur et du docteur Cloquet, sa découverte fut qualifiée de folie, et reléguée comme telle au rancart des rebuts académiques, avec cette étiquette : *chimérique*.

Chimérique !... on en revient de nos jours, et le Congrès tenu à Blois, il y a peu de mois, pour l'avancement des sciences, a constaté autre chose que des hallucinations dans les effets surprenants de ce fluide (1). Demandez au Docteur Charcot, de la Salpêtrière ; demandez aux Membres de la clinique d'hypnoptisme, fondée ces jours derniers dans cet Etablissement ; demandez en particulier au Docteur Pinel qui disait hier à l'Institut populaire du progrès : « Le baquet de Mesmer n'a pas encore livré tous ses secrets : il en sortira une véritable révolution de la science. »

Après tant de déconvenues, comment espérer encore que la transfiguration chrétienne et sociale de notre globe et de notre humanité, puisse être le fait de l'initiative officielle de nos Académies ?

A moins que les savants, décorés des palmes de l'Institut, ne fassent peau neuve, depuis la plante des pieds,

(1) Voir le journal *le Temps*, du 17 septembre 1884.

jusqu'au bout des ongles, et qu'ils ne s'élèvent, comme disait de Bonald, *depuis les sommets les plus élevés de leurs connaissances, jusqu'à la portée de la science des simples,* ce qui n'est pas chose facile, sans la prière, ils demeureront éternellement impropres à cette œuvre divine.

De ces vieilles autorités, comme de celles du Vatican, — le vicaire du Christ excepté, quand il parle *ex cathedrâ,* avec ou sans Concile, — n'attendez jamais autre chose, pour l'Evangile social, que des ruades, comme il en a déjà tant reçu de tous les corps constitués.

La rénovation générale du Cosmos social se fera, et déjà se fait par d'autres voies. La sanction définitive en viendra d'ailleurs.

Une prophétie du Christ reste à s'accomplir.

Elle peut se réaliser d'un moment à l'autre, car tous les signes se sont montrés, et l'œuvre est prête. La détresse est extrême au Vatican, plus qu'on ne pense.

Je vais rappeler les paroles de Jésus-Christ, mais dans le texte grec, et sans indiquer l'endroit, — par respect pour l'auguste Victime qui agonise dans le Jardin des Olives, sur la chaire de saint Pierre, devenue pour le Pape un vrai Gethsémani.

Il s'y débat contre les étreintes de César-Satan, et il boit, jusqu'à la lie, le calice d'amertume où sont recueillies les iniquités temporelles de tous les rois de la terre, — qu'ils aient porté couronne, ou qu'ils aient porté tiare.

Une grande expiation se fait en ce moment, et le Ciel se décharge sur la tête d'un saint Pontife.

Ecoutez Jésus-Christ :

« Ἀμὴν ἀμὴν λέγω σοι, ὅτε ἦς νεώτερος, ἐζώννυες σεαυτὸν, καὶ
« περιεπάτεις ὅπου ἤθελες· ὅταν δὲ γηράσῃς, ἐκτενεῖς τὰς χεῖράς
« σου, καὶ ἄλλος σε ζώσει, καὶ οἴσει ὅπου οὐ θέλεις.

« Εἶπε δὲ ὁ Κύριος· Σίμων, Σίμων, ἰδοὺ ὁ Σατανᾶς ἐξῃτήσατο
« ὑμᾶς, τοῦ σινιάσαι ὡς τὸν σῖτον· ἐγὼ δὲ ἐδεήθην περὶ σοῦ ἵνα μὴ
« ἐκλείπῃ ἡ πίστις σου· καὶ σύ ποτε ἐπιστρέψας στήριξον τοὺς
« ἀδελφούς σου. »

Je serai plus explicite dans un autre chapitre, sans sortir des limites de la plus pure orthodoxie, et sans me départir des sentiments de vénération religieuse dont mon cœur est rempli pour le Vicaire de Jésus-Christ. Pierre est toujours à Rome, grâce à Dieu ! César y est aussi, grâce à Hildebrand, et pour un dessein du Rédempteur, d'une magnificence incomparable.

Là se trouve le nœud de la question sociale et de la question religieuse, liées l'une à l'autre de telle manière que les deux n'en forment qu'une.

CHAPITRE VIII

LA VIEILLE TERRE POLITIQUE

SOMMAIRE : I. Tel Ciel, telle Terre. — II. Chemin déjà parcouru. — III. Route à poursuivre. — IV. Les confusions de l'heure présente. — V. Résurrection sociale. — VI. Les nouveaux chrétiens.

I

Tant vaut la semence, tant vaut la moisson.

Ce n'est pas le crâne qui engendre les idées, ce sont les idées qui pétrissent le crâne et le transforment.

La boîte phrénologique de Jean-Sans-Peur, duc de Bourgogne, — laquelle s'est conservée, — présente un développement anormal des lobes bestiaux, avec un retrait inoui de la région frontale. La ruse, la rixe, les instincts du fauve, tous les appétits de la brute, sont marqués là de façon à faire frémir.

Ces difformités organiques ne devaient pas être chose rare, au moyen-âge, à en juger par les mœurs de cette époque. On sait, de nos jours, grâce aux études de M. Broca, les modifications qu'à subies la voûte cérébrale des Parisiens depuis Philippe-Auguste, et chacun de nous peut comparer les crânes anciens avec les crânes modernes, dans la riche collection léguée, par l'abbé Frère, à notre Musée d'Anthropologie.

« C'est la pensée vivante qui, dans la tête humaine, se

« creuse une coupole à sa hauteur. Lorsque la pensée « diminue, le crâne s'abaisse, il revient au type simien : « le dôme s'effondre, le Dieu s'en va; reste la bête au fond « de l'antre. » (1)

Si les siècles barbares s'étaient prolongés, ils auraient fini par faire, de l'Europe, une ménagerie, et il ne serait resté, de l'homme, qu'un castor, un renard, un tigre, un fauve quelconque.

« Qu'un cultivateur, au lieu d'amender sa terre, et d'y mettre le bon grain, ne fume pas, ne travaille point et sème des criblures, que recueillera-t-il? Tout au plus un blé dégénéré, impropre à la panification. » (2)

Quand les notions livrées à l'intelligence humaine sont fausses et mauvaises, que pouvez-vous en espérer?

Aux théories Césariennes, répondirent autrefois des institutions Césariennes; aux doctrines évangéliques, répondront, dans l'avenir, des institutions évangéliques; aux enseignements bâtards de l'heure présente, répondent, de nos jours, des institutions bâtardes.

Dans la proportion même où l'erreur se mêle à la vérité, dans les esprits, le mal et le bien poussent ensemble dans nos cultures sociales. Tel est, en théologie, le Dieu que les hommes se forgent dans leur intellect, tel est, en politique, le Roi qui les gouverne. Donoso Cortés en a dit long à ce sujet.

La diplomatie de Louis XI fourmille d'analogies avec la dogmatique de Pie V et de Dominique; et les idées religieuses de Fénélon et de saint Vincent-de-Paul ont eu leur contre-coup dans le réveil social de notre époque.

Ce principe s'applique à tout : tel Ciel, telle Terre; c'est de rigueur.

« Ce qui est en bas, dit Hermès Trismegiste, est comme « ce qui est en haut; et ce qui est en haut est comme ce « qui est en bas ». *Quand la barbarie règne sur les corps,*

(1) Edgard Quinet. Création. II. 393.
(2) Lorgueilleux. Le Culte intérieur.

c'est qu'elle a régné, ou qu'elle règne encore, dans les esprits : témoin, le fanatisme des âges de ténèbres, l'inquisition et les bûchers. (1)

Notre Ciel présent est pagano-chrétien ; notre Terre est, comme lui, pagano-chrétienne : elle nous offre le spectacle d'un méli-mélo, où fermentent, brouillés ensemble et confondus, plus d'éléments hétérogènes qu'il ne bouillonne de substances dans la *olla podrida* des Espagnols.

César règne chez nous ; le Christ aussi, — absolument comme au Vatican. On a prétendu que César avait mis le Christ à la porte, chez le Pape ; c'est une erreur. Christ et César mangent encore à la même table, se promènent sous la même soutane et dorment dans la même chemise.

Mauvais ménage comme serait celui de la colombe et du serpent. Léon XIII sait, mieux que personne, ce que vaut un pareil accouplement. Il devait se produire, et, d'ailleurs, ce n'est pas lui qui l'a fait.

Plaignez ce martyr ! on est en guerre chez lui. Sa tête est grosse de deux puissances qui se battent dans son cerveau, comme faisaient Jacob et Esaü dans le sein de Rébecca.

Mais ce n'est pas encore de Rome qu'il est question ici. Restons à Paris, et ne sortons pas, autant que possible, de la sphère civile et politique.

Où en sommes-nous, en France ?

J'en conviens, nous avons fait du chemin depuis la Renaissance, moins pourtant, beaucoup moins dans les *institutions* que dans les *doctrines*.

Nous n'avons pas les mœurs qui correspondent à nos idées ; et notre Ciel, quelque enténébré qu'il soit encore, vaut mieux que notre Terre.

Cela s'explique. Dame routine est là. Cette vieille engourdie ne veut pas d'innovation. Cela dérange ses habitudes. Tout progrès est fils d'un effort, et tout effort est

(1) Eliphar Lévi. Science des Esprits, p. 185.

pénible. Refaire son lit, ou frayer des voies nouvelles, n'est pas si commode que de sommeiller, ou que de s'en aller, moitié endormi, le long des sentiers battus et rebattus.

« *Cosi fece nono, cosi fece papa, cosi faremo noi,* » disent les italiens, — et nous aussi.

« Par goût contracté, quand le vin nouveau nous est offert, nous lui préférons celui de la veille, » observait le Messie qui connaissait bien nos côtés gourmands, lâches et crapuleux.

L'humanité d'ailleurs se déroule et progresse, tête en avant, queue en arrière, comme font les annélides chez qui la queue pousse la tête, et chez qui la tête dirige la queue. La masse énorme du corps social, entraînée malgré elle, par la force des ressorts vertébraux qui la rallient d'un bout à l'autre, ne manque jamais de suivre le mouvement que lui insinuent ses chefs de file, et « tout arrive » comme l'on dit. Où va la tête, là va la queue : « Où va le Christ, là va l'humanité. »

Au reste, qui ne le sait ? la moisson ne lève pas à l'heure même où l'on en confie la semence aux sillons. Elle est lente à pousser, sous les frimas de la terre hivernale.

Les cultures du Messie ne diffèrent pas des nôtres, sous ce rapport. Des paraboles charmantes nous expliquèrent cela le long des champs couverts de blé, que côtoyaient Jésus et ses disciples, dans les plaines de Samarie.

Seulement, le céleste Docteur ajoutait : « Les ouvriers font défaut à cette heure ; priez le Maître de la moisson de les envoyer bons et nombreux, pour hâter la récolte. » (1).

Oh ! des saints, des natures entreprenantes, des pionniers de l'œuvre humanitaire, des entraîneurs, des Jean de Dieu, des Vincent de Paul, des Abbé de L'Épée, des Roussel, des Christophe Colomb, des Lesseps, des Brazza, des Claude Bernard, des Pasteur, etc., qu'il en vienne, oui, qu'il en vienne par légions ; mais des éclaireurs à la torche, des praticiens à coups de hache, des bucherons des

(1) Matth. IX. 37-38.

forêts humaines, comme furent Charlemagne, Philippe II, Simon de Monfort, et de nos jours D. Carlos de Bourbon; des Dominique, des Torquémada, des Padre Santa-Crux et des Evêques Caxal, des dragonnants et des sabreurs à la Louis XIV et à la *Bona ou mala parte*, ah! qu'il cesse d'en venir, qu'on n'en voie plus un seul, ni chez nous, ni ailleurs, ni en Afrique, ni au Tonkin, ni chez les peuplades les plus sauvages. Arrière à la force brutale!

Tel est ma prière! et tel est le soupir de la chrétienté tout entière, lorsqu'elle répète à genoux, sans trop savoir ce qu'elle dit: « Père, que votre Règne arrive, sur la terre comme il est au Ciel! »

Il nous reste beaucoup à faire, beaucoup à vaincre! « Mais c'est par les armes intellectuelles, dit Findel; c'est « par l'amour et par la science, et non par le fer et par » le feu, que se résolvent les questions sociales. C'est à « coups d'idées, non à coups de boulets, que la vérité pénè- « tre dans les têtes dures et dompte les cœurs scélérats. »

Déjà Milton, dans son *Aéropagitica* disait: « La vérité, « toute puissante par elle-même, n'a besoin ni de police, « ni de sabre, ni de bûchers, pour remporter la victoire. « Ce sont là des armes criminelles, dont l'*erreur* seule a « besoin, pour se défendre contre la *vérité*. »

Et le Christ, le premier, tança vertement le fanatisme des disciples qui demandaient à sévir contre les habitants de Samarie, coupables à leurs yeux d'avoir repoussé la *Bonne Nouvelle*: — « Taisez-vous, leur dit Jésus, si vous saviez seulement à quel esprit vous appartenez! » (1). L'Inquisition n'est pas issue de l'Evangile, comme on l'a prétendu; elle fut vomie par l'enfer sur la terre.

La tache chrétienne déjà faite, nous est un sûr garant que l'œuvre entière s'accomplira.

Le Christ vaincra sur toute la ligne.

(1) Luc. IX. 55.

II

Mesurons le terrain qu'a déjà perdu César-Satan, depuis le Moyen-âge.

Dans le domaine de l'instruction publique, les progrès sont incalculables. On a plus recomposé de livres, à partir de Gutenberg, que n'en brûla la fureur des sectes dans les *auto-da-fe* de l'ignorance. Par la seule voie des feuilles périodiques, des torrents d'idées sans cesse grossissants, sont mis en circulation, dans toutes les classes de la société, et portent la séve nouvelle, par des millions de canaux, jusqu'aux extrémités du corps social, dans le dernier des villages.

Il est vrai que ces canaux charrient souvent des ondes bourbeuses, quelquefois même délétères ; mais il en est de ces eaux comme de celle des rivières : elles déposent en roulant, et se purifient, chemin faisant ; — les sédiments retombent toujours à terre.

Il fallait ce nouveau déluge, — mais dans les esprits, cette fois-ci. L'idée déborde de partout, comme une marée.

Voulez-vous savoir ce qui s'en édite par jour? Rien que pour des affiches et des proclamations, il se noircit par an, en Europe, plus de huit cents millions de kilogrammes de papier. En fait de publications périodiques, il existe environ trente-cinq mille organes toujours en haleine, dans le monde entier. Les seuls journaux quotidiens s'élèvent à près de six mille et donnent plus de sept milliards d'exemplaires par an. Voilà des semailles!... Le mot du Rédempteur s'accomplit en grand à cette heure : « *Exit qui seminat seminare semen suum!* »

Calculez la puissance de ces véhicules nouveaux ; ajoutez-y l'action des tribunes et des chaires publiques, l'influence indéterminée des livres, et le concours gigantesque que prêtent, à ce mouvement général, les seizes cents sociétés

qui, dans la seule France. constituent *la grande Ligue de l'enseignement libre*, en dehors de l'Université, et de conserve avec elle.

C'est par masses imposantes comme celles de l'Océan, qu'avancent les flots de cette nouvelle intellectualité. Qui peut résister à ces trombes formidables? Rétrogrades, que faites-vous? Pauvres arlequins, vous serez emportés par le courant, quand ça ne serait qu'à reculons, ou culbutés, la tête en bas, les pieds en l'air.

« Nous nous tiendrons barricadés chez nous, tant que « cette tourmente fera rage au dehors, me disait, un jour, « un Dominicain, le P. Vallé; puis, quand la tempête aura « passé, nous rouvrirons portes et fenêtres. »

C'est le langage d'un gros enfant. — Vos portes et vos fenêtres, mon révérend Pére, seront arrachées de leurs gonds et brisées par l'ouragan; et, vous-même, malgré votre imposante corpulence, vous serez entraîné comme une paille. Pour échapper à ce déluge, ce ne sont pas des monuments de pierre qu'il vous faut, mais une Arche scientifique, laquelle surflotte comme fit celle qui sauva les types de l'Eglise adamique, et qui les débarqua dans l'Eglise nohatique.

Dans le domaine de l'industrie, le remue-ménage n'est pas moins extraordinaire. L'homme ne s'est pas contenté de transformer son habitation et ses champs de cultures morales et physiques, en renouvelant au grand complet le mobilier de sa demeure, avec l'outillage scientifique de son école et de son atelier; il a fait une liquidation générale de tout le vieil équipage de la planète, et modifie sensiblement l'aspect du globe. Et le nettoyage n'est pas fini! Et la réforme va grand train!

Non satisfait de remanier la Terre dans tous les sens, il a mis le mords aux dents des vagues de l'Océan, et dompté leur sauvage fureur. Désireux d'embrasser le monde en plein et de lui imposer notre royauté, nous avons adapté

des allonges à tous nos organes et à tous nos membres : à ses bras, l'homme a rattaché les leviers, les manivelles et les forces indomptables de la mécanique à vapeur; il a porté sa voix, par le téléphone, à des distances qui finiront par ne plus en finir; il écoute, par le microphone, le train prodigieux que ménent, dans son corps et dans la nature entière, les agents de la vie bataillant contre les agents de la mort, — tandis que, de son œil, dont la loupe centuple la pénétration, il fouille, dans le monde des infiniments petits, jusqu'aux entrailles des volvoces, des microbes et des acarus. Au-dessus de sa tête, et dans la région des infiniments grands, il a fait réapparaître, au bout de ses lunettes astronomiques, les constellations célestes, dont nous ne connaissions plus l'existence, pour en avoir perdu le souvenir. Et voilà qu'à présent il aspire à monter dans les Cieux, et comme l'aigle, à qui il emprunte ses ailes avec ses sacs aériens, il fend de son vol les plaines de l'azur, en même temps qu'avec l'aide du scaphandre, par lui muni de vessies natatoires dérobées aux poissons, il explore le fond des mers, et va réveiller les monstres océaniques dans leurs grottes profondes.

Les conséquences économiques de ces inventions se font partout sentir de mille et mille manières, et nous ne sommes qu'aux débuts.

Qu'était la France, je ne dis pas à l'époque où

« Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
« Promenaient, *dans Paris*, le Monarque indolent; »

dans Paris, vous entendez, dans ce même Paris qui, faute de lanternes, s'éclairait alors au suif et à la résine, et qui de nos jours commence à dédaigner le gaz, pour s'illuminer à l'électricité, — qu'était alors la France ?

Sans remonter si loin à travers les ténèbres de ces âges barbares, que furent, aux plus beaux siècles de la monarchie, les règnes de Louis XIV, de la Régence, de Louis XV

et de Louis XVI, considérés au point de vue, non pas de l'éclat dévorant de la Cour et de la Noblesse, mais de l'activité nationale et de la prospérité publique?

Il faut consulter les témoins du jour, les mémoires du temps, les cahiers, les statistiques incorruptibles :

« Un coche, *un seul*, dit M. de Montlosier, (1) partait « toutes les semaines des principales villes de province, pour « Paris, et n'était pas toujours plein : voilà pour le mou- « vement des affaires. Un journal, *un seul*, appelé *Gazette « de France*, s'imprimait à Paris, pour tout le royaume, et « paraissait deux fois la semaine : voilà pour le mouve- « ment des esprits, dans la France entière. »

La Bruyère écrivait en 1689, juste un siècle avant la rédemption des masses humaines : « L'on voit certains « animaux farouches, des mâles, des femelles, des petits, « répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés « du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et remuent « avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix « articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils « montrent une face humaine; et en effet ils sont des « hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des tanières où « ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. » (2)

Ce pain noir, ils ne l'avaient pas toujours, hélas! et ils mouraient d'inanition par troupeaux! « J'estime que, de « 1689 à 1715, il en a péri près d'un tiers, *six millions*, de misère et de faim. » (3)

« En 1725, dit Saint-Simon, on vivait en Normandie de « l'herbe des champs... Le royaume tourne en un vaste « hôpital de mourants à qui on prend tout en pleine « paix. » (4)

« Dans mon canton de Touraine, il y a déjà plus d'un « an que les hommes mangent de l'herbe.... Dernièrement « le roi interrogea l'évêque de Chartres sur l'état de ses

(1) Mémoires. I. 161.
(2) Labruyère. Edit. Destailleurs. II. 97. Addition de la 4e édition (1689).
(3) Taine. L'Ancien Régime, p. 430.
(4) Floquet. Histoire du Parlement de Normandie, VII. 402.

« peuples ; Sire, répondit le prélat, la famine et la mortalité « sont telles que les hommes mangent l'herbe comme des « moutons et crèvent comme des mouches... M. le duc « d'Orléans porta l'autre jour au Conseil un morceau de « pain, le mit sur la table, devant le Roi, et dit : Sire, « voilà de quel pain se nourrissent aujourd'hui vos « sujets ! » (1).

En 1740, Massillon, évêque de Clermont-Ferrand, écri- « vait à Fleury : « Le peuple de nos campagnes vit dans « une misère affreuse, sans lits, sans meubles ; la moitié « de l'année, la plupart manquent même du pain d'orge et « d'avoine, qui fait leur unique nourriture, et qu'on leur « arrache de la bouche et de celle de leurs enfants, pour « payer les contributions. Les nègres de nos îles sont « infiniment plus heureux, car du moins ils sont nourris et « habillés, avec leurs femmes et leurs enfants, au lieu que « nos paysans les plus laborieux ne peuvent, avec le tra- « vail le plus dur et le plus opiniâtre, avoir du pain pour « eux et leur famille. » (2).

Cent cinquante pages de textes analogues, extraits, des mémoires les plus authentiques, ont permis à M. Taine de donner à ses contemporains une idée exacte de la misère horrible et des souffrances sans nom, qui furent le partage de nos pères, pendant qu'une aristocratie sans entrailles dévorait la substance de la France (3).

Je ne puis reproduire tous les détails, surtout à l'égard du haut clergé, car je suis prêtre. Je renvoie donc le lecteur aux témoignages précis qu'a rassemblés le judicieux et savant critique.

Quels temps, grand Dieu ! quels temps ! !

Rappelez-vous les jours obscurs où Thénon, visitant l'Hôtel-Dieu de Paris, y comptait 1219 lits occupés par 3418 infirmes : « Horrible promiscuité, dit-il, de toutes sortes de maladies, grouillant sous la même couverture,

(1) D'Argenson. Journal; 19 et 24 mai, 4 juillet et 1er avril 1739.
(2) Résumé de l'Histoire d'Auvergne par un Auvergnat (M. Taillandier), p. 313.
(3) Taine. L'Ancien Régime. Tout le Ve livre, depuis la page 429.

nids infects de fièvres contagieuses, de moribonds et de cadavres, couchés côte à côte, morts et vivants, mêlés et confondus. » (1).

Sur ces 1219 lits, les plus grands, au nombre de 723, mesuraient 52 pouces de largeur, et contenaient 6 victimes chacun ; les autres au nombre de 486, avaient trois pieds de largeur et portaient chacun quatre malades. (2).

Et cela se voyait en France, à Paris, dans la ville la plus *civilisée* du monde, en 1785, trois ans et quelques mois avant la Révolution de 89.

Et il se trouve encore, chez nous, même dans le clergé, des gens capables de maudire ce *coup de soleil* dans les ténèbres de la barbarie !

Trois siècles en arrière, il existait, en Europe, 19,000 léproseries, dont 2,000 dans la seule France. On disait la messe des morts sur le ladre ; on le conduisait processionnellement, au chant du *De profundis*, jusqu'à sa borde, et là, le prêtre lui mettait en main la cliquette funèbre, qu'il devait faire sonner à l'approche des vivants, pour les avertir de la présence du mort : « Passez au large et fuyez cette peste que je suis ! »

Elles ont disparu les mœurs inhumaines qui s'attestent, même chez les sages d'alors, par les incroyables témoignages qu'en rendent les monuments de l'Inquisition. Et les cruautés des rois, des nobles et des grands, ces assassins, pour la plupart, de leur propre famille ? « Il semble-« rait, dit Michelet, que de ce temps, il n'y avait, pour les « barons, ni père, ni frères, ni enfants. Le comte d'Har-« court tient son père prisonnier toute sa vie ; la comtesse de « Foix empoisonne sa sœur ; le sire de Giac, sa femme ; « le duc de Bretagne fait mourir de faim son frère et cela « publiquement : les passants entendaient avec horreur « cette voix lamentable, qui demandait en grâce la cha-

(1) Voir : La Charité dans Paris, p. 95, par Maxime Du Camp.
(2) Paris. Ses organes. T. IV, chap. xx.

« rité d'un peu de pain..... Un soir, le 10 janvier, le comte « Adolphe de Gueldre arrache du lit son vieux père, le « traîne cinq lieues à pied, sans chausses, par la neige, et « le jette dans un cul de basse-fosse. Le parricide décime « les familles marquantes. Nous le trouvons en province « dans la plupart des grandes maisons de l'époque, dans « toutes celles des Pays-Bas, dans celle du Bar, de Ver- « dun, dans celles d'Armagnac, etc., etc. » (1).

Elles sont loin aussi, bien loin, les heures ténébreuses où les recrues du *bouc*, confréries endiablées de la sorcellerie et de la magie noire, s'en allaient, le samedi soir, à cheval sur un balai, danser, à minuit, leurs rondes infernales, dans les ruines des manoirs et dans les gorges des montagnes.

Elles sont loin les nuits monstrueuses « où les courti- « sans de Charles IX, accouplés avec des cadavres, dan- « saient autour des gibets de Monfaucon, et où les cours « d'Europe, livrées aux turpitudes de Sodome, unissaient « les débauches les plus infâmes aux pratiques les plus « outrées de la dévotion, dans les chapelles particulières « dont on voit encore un spécimen au Louvre. C'était le « mysticisme de la luxure ! » (2) Quelles horreurs !

Et les incubes ! et les succubes ! et les lamies et tous les sombres produits du fanatisme : larves gémissantes, griffons aux ailes de chauves-souris, goules, sylphes et lemures ; vampires, arimaspes et salamandres ; gnomes, lutins et fées, tout le sabbat déchaîné dans les sépulcres où l'ignorance avait enseveli l'esprit humain ! La raison sommeillait alors, la critique était absente, la science était morte, et l'esprit des ténèbres régnait en maître sur la terre. Eh ! mon Dieu ! où en étions-nous ?

Au réveil de la conscience publique, commencé par la Renaissance et activé par la Révolution, la pullulation de cette sordide engeance cessa comme par enchantement. Le

(1) Michelet. Histoire de France. T. V, p. 207-208.
(2) Lorgueilleux. Culte intérieur, p. 164.

même coup de soleil qui purifia nos hôpitaux, tua net la vermine de l'ignorance et de la corruption.

Est-ce que les abominations des cours infectes de Borgia, de Henri III, de Louis XIV, de la Régence et de Louis XV, seraient possibles à notre époque ?

Est-ce que les scènes horribles de la Saint-Barthélemi, de la Place de Grèves, du Cimetière des Innocents, et tant d'autres qui se déroulent, aujourd'hui, dans le Diorama historique des Champs-Elysées, sous les yeux des visiteurs, ne nous serrent pas le cœur de tristesse, en nous montrant ce que furent nos pauvres pères, en ces temps si religieux en apparence, et si barbares au fond ?

Il n'est plus besoin de goupillon, ni d'exorcismes, pour chasser les démons impurs. La lumière a mis en fuite ces sales enfants de la nuit.

La science moderne explique, en grande partie, ces phénomènes lubriques : dans un cerveau fortement ébranlé par une passion violente, et d'ailleurs débilité, histérique et névrosé, faute d'exercice intellectuel et de nourriture solide fournie par l'instruction et par la raison, le phosphore animal arrive parfois à s'enflammer dans la tête ; alors l'imagination, désemparée de tout contrôle, abandonnée sans réserve aux extravagances des nerfs, affolée d'autre part, le plus souvent par le fanatisme d'un soi-disant directeur qui ne savait voir autre chose, dans ces désordres organiques, que les faits et gestes du diable, se remplit de monstres fantastiques et de visions ignobles. Rappelez-vous Loudun ?

Aujourd'hui, on ne torture plus les possédés, pour les délivrer de ces sortes d'obsessions, où tant d'illusions se mêlaient aux influences du sarcome et à l'action de cette nature humanimale, inférieure, brute et satanée, dont j'ai montré les effets sensibles sur tous les règnes de la création, dans un des chapitres précédents. L'ordonnance des médecins y suffit d'ordinaire, toutes les fois qu'il n'y a pas eu de lésion cérébrale.

Sous ce rapport la thérapeutique de nos jours n'a plus rien de commun avec celle des crédules aliénistes du Moyen-âge.

« Ceux-ci se doutaient-ils des aberrations mentales? se « demande Maxime Du Camp. — Je ne sais; mais pour « sûr ils croyaient au diable. Frapper le démon sur la « chair du possédé, jusqu'à ce qu'il lâche prise, tel était « le traitement qu'enseignait la science d'alors. On battait « le corps à tour de bras, et l'on s'étonnait qu'un démon « put résister à tant de souffrances.

« C'est que le démon est rarement seul. Il forme légion: « au XVIe siècle, Jean Veïer les dénombra et en compta « plusieurs millions; au XVIIe siècle, Michaëlis, employé « dans l'affaire Gaufridi, reconnait en avoir chassé 6,500 « du corps de Madeleine-Mondols. Le pauvre Jean Ciudat « fut dépossédé et désabsorbé, à grands coups de fouet, à « l'hôpital de Grenade. » (1).

L'abominable racaille du noir abîme, en affinité constante et directe avec cette énergie basse et sauvage, mais toujours vivace et active, que nous avons vue en circulation jusque dans les plantes et chez les animaux, est expulsée de nos parages et reléguée hors de la chrétienté, par l'assaut victorieux que ne cesse de lui livrer la civilisation moderne, mille fois plus chrétienne qu'on ne pense, et d'ailleurs formellement annoncée par le Rédempteur lui-même. Les Évêques frappent aujourd'hui d'interdit, entre les mains des prêtres, *les pouvoirs d'exorciste*, dont il fut fait, dans les siècles précédents, un usage si lamentable.

Est-ce à dire que Satan a perdu tout empire sur la terre, même chez nous?

Hélas! hélas! Il faudrait pour cela que l'humanité fut organisée scientifiquement et que toutes ses forces fussent mises en jeu biologique harmonieux. Il faudrait que le mal eut entièrement disparu de nos cœurs et que le monde

(1) Maxime Du Camp. La Charité dans Paris.

ne tint plus, par aucune racine, « *à cette iniquité dans laquelle il était planté tout entier* » (1), il y a dix-neuf cents ans, au témoignage de saint Jean ? Il s'en décroche et s'en dépêtre de nos jours, c'est visible ; mais « nous sommes-« nous arrachés complètement aux influences du diable, « c'est-à-dire des ténèbres, de l'ignorance et de la haine ? « sommes-nous transportés, âme et corps, ciel et terre, « dans le Royaume de Dieu, dans la région de la lumière « et de l'amour, » comme dit saint Paul? (2). Socialement, la Délivrance générale s'est-elle faite, telle que le Christ la veut, telle que nous la voulons nous-mêmes ?

Voici des documents qui permettront d'en juger. Je les emprunte, pour la plupart, à des Mémoires académiques, à des documents irrécusables.

III

De 50 à 60 mille individus, des deux sexes, se lèvent chaque matin, dans Paris, sans savoir ni comment ils mangeront le jour, ni dans quel gîte ils coucheront le soir. Et s'il en est ainsi pour une seule ville, que sera-ce pour la France entière? Que sera-ce pour la chrétienté d'un bout à l'autre?

Or, le vice est le compagnon assidu de la misère, son épouse et, dans la balance que se font les deux conjoints, le plateau du mal moral et le plateau du mal physique sont en équilibre à peu près constant.

Est-ce là le Royaume de Dieu, ou de la Civilisation?

« Délivrez le pauvre de sa misère, si vous voulez le « nettoyer de ses vices, et vous mettre à l'abri des coups « de main qu'ils suggèrent ensemble. *Faites les hommes « heureux, vous les ferez meilleurs* », disait Victor Hugo.

Paris, le lieu du monde le plus civilisé, serait épouvanté

(1) I. Joan. V. 18.
(2) Col. I. 13. — Éph. VI. 12. — Rom. XIII. 12.

si, à la même heure, ses hôpitaux, ses dépotoirs d'infirmités et de difformités, ses prisons, ses deux Roquettes, tous les égouts où se recueillent les immondices physiques et morales des deux sexes et de tous les âges, venaient à vomir à la fois, dans ses rues et sur ses places publiques, tout ce que ces trous renferment de hideurs, de vices, de larves immondes, de lemures rampantes, d'être noués et contrefaits, d'ébauches et de débauches de la nature, de phénomènes repoussants, de monstres physiques et moraux, de fous, d'imbéciles, de stupides et d'idiots !

Pensez-vous que ce soit là le royaume de Dieu?

Plus de 32,000 aveugles, dont 25,000 indigents, parcourent nos campagnes ; et ceci n'est rien : le nombre de ceux qui, frappés de la goutte sereine de l'esprit, ne voient pas plus la lumière du Christ, soleil des intelligences, que les autres ne voient la lumière de l'astre du jour, est peut-être mille fois plus grand. Tout ce monde d'*humanimaux* marche dans les ténèbres, et « *l'on ne voit partout que des aveugles conduisant d'autres aveugles* », comme il est dit dans l'Evangile. (1)

Est-ce là le Royaume de Dieu? Délivrez les peuples de cette grande misère qui est la mère de toutes les misères, et qui s'appelle l'ignorance, si vous voulez les introduire dans cette Terre promise, qui est la région même de la lumière.

L'honneur de la troisième République sera d'avoir fait, pour l'instruction des masses, plus que ne firent ensemble tous les régimes antérieurs. En cela elle mérite bien du Christ et de cette humanité sociale qui est son corps universel. Mais, hélas ! une chose fait grandement défaut, pour ne pas dire, *tache hideuse*, dans notre enseignement public ; — et cette chose, je n'ai pas besoin de la nommer, pour que l'on me comprenne.

Des crimes sont commis sur la conscience des petits. On

(1) Matth. XV. 14.

ne s'est pas contenté de frapper le prêtre, d'ostracisme, dans l'école; on en a chassé le Christ, du même coup; on a proscrit le Saint Evangile qui fait la gloire et la fécondité de l'enseignement à tous les dégrés en Amérique, ce beau pays de liberté.

L'attentat s'est porté plus loin : on a brisé des croix; on a scié celle du panthéon sous les yeux du peuple. C'est barbare! c'est insensé! c'est idiot!

Vous aviez cru étouffer le cléricalisme, et vous avez assassiné la République.

C'est un vrai parricide que vous avez dirigé contre la Mère-Patrie, car les nations meurent à la longue des atteintes portées à leur conscience. Heureusement que la France n'est pas solidaire de ces folies, et qu'elle les réprouve par des manifestations comme a été celle du 4 octobre 1885.

Vous mettre en garde contre l'Ultramontanisme, vous le pouviez; peut-être même le deviez-vous! Quand on sait ce qu'est devenue la glose de cette secte sur les principes sacrés de la Rédemption humanitaire, on comprend que des mesures de défense publique soient prises pour préserver les générations naissantes, des effets pernicieux de ce nouveau Carbonarisme. Mais fallait-il pousser la chose jusqu'à ces stupides excès? En dépassant le but, vous l'avez manqué, et vous vous êtes perdus vous-mêmes. Pour avoir voulu entraîner de force la nation à gauche, vers les écueils révolutionnaires de Charybde, la rouge, vous l'avez obligée à se rejeter à droite, vers les abîmes jésuitiques de Scylla, la noire. Pauvre France!...

Oui! pauvre France! toujours ballottée entre ces deux gouffres qui n'en font qu'un, sans que, ni cléricaux d'un côté, ni anticléricaux de l'autre, veuillent comprendre que cette belle France ne veut aller à aucun excès, pas plus à droite qu'à gauche, pas plus à gauche qu'à droite. Elle est Chrétienne et non pas fanatique; Chrétienne libérale, et non pas absolutiste; libérale Chrétienne et non pas anarchiste.

Quand donc, enfin, nos gouvernants, — ceux de l'Etat comme ceux de l'Eglise, — connaîtront-ils mieux notre génie, et lui montreront-ils sa *voie !*

Pourquoi, tout en se défendant contre les entreprises de la réaction, la République n'a-t-elle pas inauguré, dans les chaires pédagogiques, je ne dirai pas l'enseignement, mais la simple lecture des Paraboles évangéliques dans leur céleste pureté, sans commentaires d'aucune sorte, telles, absolument telles qu'elles se trouvent dans leur texte immaculé, sous le gracieux symbolisme dont le *Verbe* fait chair a revêtu les principes éternels des Sciences religieuses et sociales ?

Elles sont si belles et si lumineuses, ces divines Paraboles, elles répondent si bien aux premiers *dictamens* de la conscience humaine et aux premières inspirations du cœur, surtout chez les enfants, qu'il aurait suffi de les montrer aux petits innocents, dans leur forme ingénue et charmante, pour qu'ils y vissent, tout de suite, l'accord parfait de l'Esprit de l'Evangile avec l'Esprit nouveau de notre jeune Civilisation.

Ce qu'on aurait semé, par là, de germes de vertu, de principes de justice et de graines de vérité, dans ces cœurs tendres et dans ces jeunes intelligences, ne peut pas s'apprécier. On aurait préparé des moissons sociales comme on n'en a pas vu mûrir, sur notre Planète, depuis près de six mille ans, et comme il faudra bien qu'elles y repoussent, à la fin, si l'on veut mettre un terme aux maux qui nous dévorent !

Ce qui était à faire, reste à faire et se fera, quand les politiciens de l'Eglise et de l'Etat ne seront plus là pour étouffer le Saint Evangile.

Une autre gloire de la République, — et celle là du moins est sans tache et sans ombre, — c'est d'avoir inauguré un système de liberté individuelle, qui permet enfin à chacun de dire la vérité aux empiristes qui nous gouver-

nent, ou plutôt qui nous égarent en religion comme en politique.

Est-ce que j'aurais pu faire éditer ce livre, sous n'importe quel régime précédent?

Je sais ce qu'eût à souffrir mon saint ami, le Père Gratry, pour avoir essayé de publier un ouvrage bien plus discret que le mien. Cette histoire est honteuse pour l'Empereur, qui intervint en personne. Un autre prêtre, ancien inspecteur primaire, en Corse, fut menacé par le même Napoléon, d'être cassé aux gages et réduit à la misère, s'il tentait de livrer à la presse un écrit que sa conscience lui avait dicté, contre le célibat écclésiastique.

On doute du progrès; on le nie même, et l'on a raison, par un certain côté, celui qu'examine de près le prince Lubomirski; (1) mais, du moins en fait de liberté de la parole et de la presse, s'il reste encore quelque chose à conquérir, nous sommes en avance marquée sur tous les régimes précédents, et presque à la hauteur de l'Angleterre. C'est là le point essentiel : ce que nous en possédons suffit aux Missionnaires de l'Evangile, et j'en use largement.

Tout est gagné, pour la Vérité, dès qu'elle peut se faire écouter, et la Vérité, qu'on le sache bien, la Vérité, c'est le Logos, c'est le Verbe éternel, c'est Jésus-Christ, « *Ego sum Veritas!* » (2).

Et, vive donc la Liberté, puisque par elle seule le Christ triomphera et que, par elle seule, le monde sera sauvé! *Et Veritas, liberabit vos!* (3).

Grande et précieuse conquête! On n'en dépossédera plus la France. Tout progrès, une fois réalisé, ne se perd plus. L'humanité ne revient jamais en arrière. Quelles que puissent être les fluctuations de la politique, ses tentatives de recul, ou ses poussées en avant, là sainte Liberté nous restera, comme restera le suffrage universel. Il nous faut compter désormais avec les agents nouveaux de civilisa-

(1) Lubomirski. Une religion nouvelle, p. 157 et suiv.
(2) Joan. XIV. 6.
(3) Joan. VIII. 32.

tion, introduits providentiellement dans le monde, et nous arranger avec eux.

C'est à la science et à la religion, à les organiser et à les consacrer, pour qu'ils donnent tous les fruits de *Vérité*, de *Justice* et d'*Economie* sociales, dont ils enrichiront les peuples. Mis en fonctions religieuses et savantes, le suffrage universel et la liberté résoudront tous les problèmes de l'heure présente, comme je le démontrerai dans le second volume de cet ouvrage.

Mais revenons à notre situation politique, et poursuivons l'inventaire déplorable des reliquats de César.

Un ver rongeur mine au cœur la France, depuis longtemps, et menace son existence. La souche humaine s'appauvrit en sève ; les sources de la génération tarissent misérablement. On fait des calculs d'enfer dans les sanctuaires conjugaux, où la vie est tuée dans ses premiers germes. La population décroît, dès qu'elle cesse de s'accroître dans les proportions normales. J'ai touché à cette plaie dans un autre livre, et j'en ai dit les ravages (1).

Voici d'autres faits : « La mortalité des nourrissons s'élève, dans les grands centres, à 45 pour 100. On est terrifié lorsqu'on apprend, par les voies officielles, que sur les 25,500 enfants que la ville de Paris envoie, par année, à la province, il en meurt plus de 13,000 (2). »

Est-ce là le Royaume de Dieu ? N'est-ce pas plutôt le règne de l'infâme Moloch qui dévorait les enfants par milliers, chaque jour ?

100,000 petits abandonnés galoppent en France, la bride sur le cou, on plutôt, francs de bride, francs de règle et de toute direction.

Si tout soldat, comme on dit, porte, dans sa giberne, le bâton de maréchal, tout enfant qui erre comme un chien, dans les rues des grandes villes, porte, dans sa poche, le bonnet vert du galérien.

(1) Le Christ, le Pape et la Démocratie, p. 254 et suiv.
(2) Revue scientifique, n° 24, du 13 juin 1885, p. 756.

Qui peuple l'école, dépeuple le bagne ; c'est connu.

— « Il faudrait pour cela des éducateurs, et nous en manquons, » me répondait, un jour, un politicien.

— Est-ce vrai, monsieur ? « Au rapport d'un expert, « rien que dans Paris, 3,000 institutrices, munies de « brevet, et privées de pain, adressaient naguère à la « Préfecture de police, des demandes de secours, restées « sans réponse. » (1).

Ainsi, nous avons, d'un côté, 100,000 vauriens, voués au crime, faute de maîtres, — et d'autre part des légions de maîtres mourant de faim, fautes d'élèves ; situation contradictoire et doublement anarchique.

Est-ce là l'Etat social que le Christ a promis à nos efforts ?

On compte sur les maisons de correction, pour donner le pli civil à ces multitudes de petits sauvages ; mais s'il faut juger de la *Paternelle* par les résultats qu'elle obtient, toute maison de correction est une maison de dépravation. « Ici, nous semons, disait à Maxime Du Camp, un sur- « veillant de la *Paternelle ;* nous semons à la petite « Roquette, ce que l'on récolte à la grande Roquette. »

Il y a mieux à faire que de cultiver pareille graine, à si grands frais, et pour de telles fins. Avec moins de dépenses, on créerait en Algérie des Fermes-Ecoles et des colonies d'enfants de troupe, d'où sortiraient avec un brin d'Evangile, d'honnêtes agriculteurs et peut-être des héros.

Est-ce assez ? Faut-il découvrir d'autres plaies ? Le corps social en est couvert. Voici des chiffres que j'emprunte à un livre savant (2) :

Sur 950,000 enfants qui naissent en France tous les ans, — quand il devrait en naître deux millions, en proportion de la Russie, — 70,000 entrent dans la vie par la porte dérobée et par des voies illégitimes, privés ainsi des

(1) Maxime Du Camp.
(2) Destrem. *La future Constitution de la France.*

garanties sociales, des douceurs de la famille et de tous les avantages qu'assure le contrat conjugal.

De 1 à 10 ans, la mort moissonne les deux cinquièmes de l'enfance, et de 10 à 18 ans, elle enlève le vingtième de ce qui a échappé aux premiers coups de sa faux.

Nous comptons, en moyenne, 6,000 suicides par an, et 10,000 cas d'aliénation mentale, causés le plus souvent par le désespoir.

Sans parler des coupables qui échappent aux investigations de la justice, nos tribunaux condamnent annuellement 4,000 criminels environ, et nos chambres correctionnelles frappent 160,000 délinquants. 4,000,000 de femmes adultes, sur 11,500,000 qu'il y en a de recensées en France, sont réduites, par les vices de notre organisation sociale, à vivre de travaux mécaniques, salariés ou mercantiles, qui les éloignent, toute la journée, du foyer familial pour lequel la Providence les a créées.

Si l'on dressait le bilan de la misère et du malheur, pour la seule population masculine, on obtiendrait approximativement les résultats suivants :

1° Succombant au désespoir.....	20,000	hommes
2° Désespérés sans succomber.....	100,000	—
3° Languissant, dépérissant.....	200,000	—
4° Affligés.....	400,000	—
5° Dénués, vivant de privations....	1,275,000	—
6° Inquiets, sans lendemain assuré.	605,000	—
Et l'on arrive au total effrayant de	2,600,000	hommes

Le grand physiologiste Flourens a établi, par des raisons dont les esprits philosophiques comprennent toute la valeur, que la vie normale de l'homme devrait avoir cent années de durée. « Nous ne mourrons pas, nous nous tuons avant l'âge, faute de sagesse ! »

Ecrasés de charges budgétaires, nous sommes le peuple du monde le plus rançonné. Nous payons, en impôts, par

tête, deux fois plus que les Anglais et les Américains, et cinquante fois plus que les Asiatiques, traités par nous de barbares.

Ces maux, et tant d'autres qui nous accablent, sont-ils sans remède, et faut-il nous résigner à périr? Non, certainement non! Ce qui a déchaîné sur la France ce déluge de calamités, c'est l'iniquité, c'est l'impéritie.

La lèpre qui nous dévore est engendrée par l'ignorance. Les partis politiques et les sectes cléricales, voilà les fauteurs de tous ces désordres économiques.

Nous sommes livrés à l'exploitation des empiristes qui font sur nous des expériences désastreuses. Nous manquons de science organique, et c'est par là que nous succombons. Les vrais principes sociologiques font défaut partout, dans l'Eglise comme dans l'Etat. Ah! l'ignorance! voilà le vrai Satan de l'enfer où nous sommes! Les vieux Principes, ceux de César, que le moyen-âge avait adaptés à l'Europe barbare, sont morts; les nouveaux, ceux du Christ ou de la civilisation moderne, ne sont formulés nul part, et combattus par les prêtres qui auraient dû être les premiers à les proclamer scientifiquement. Dans ce désarroi général, « *nous allons à la renverse, à la renverse, à la renverse!* » comme le voyait venir le prophète.

IV

A la place du concert social que devrait former la Chrétienté, nous avons la cacophonie où éclatent autant de voix discordantes qu'il y a d'exécutants dans ce charivari universel.

Honte à nous! Honte surtout à la Rome politique de Hildebrand. C'est pire chez nous qu'à l'abbaye de Thélème où chacun faisait ce qu'il voulait; c'est comme à la cour de ce roi légendaire, où l'un défait ce que fait l'autre et où tout le monde se collette et se culbute.

Dans l'ensemble, comme dans les détails, notre situation est déplorable.

L'Europe entière présente l'aspect d'un champ de foire où l'on maquignone, à qui mieux mieux. Le trafic partout! partout l'agiotage, l'exploitation du pauvre peuple, l'*affarisme!* comme disent les Italiens.

Voici le tableau qu'en traçait hier une plume experte: « Généraux, Ambassadeurs, Ministres, Magistrats, Avo- « cats, Littérateurs, voire même Comédiens, tous se « transforment en gens d'affaires, en habiles spéculateurs, « dont l'unique souci est de ne se laisser mettre dedans « par personne, et d'y mettre soi-même tous les autres.

« La prospérité de notre commerce est-elle au fond si « réelle qu'elle le semble? Prenons Paris pour exemple: « une succession ininterrompue de boutiques se prolonge « du pont de Courbevoie au Donjon de Vincennes. Il en est « de même de Montrouge à Montmartre, et de Clignan- « court à Grenelle. Chaque trafiquant possède en moyenne, « dans son champ d'exploitation, dix clients *au maximum.* « Comment s'étonner du renchérissement des denrées, de « leur frelatage et du mauvais état des affaires?

« Ce que l'on voit à Paris, on le retrouve à Londres, « Vienne, Saint-Pétersbourg, Berlin, Lyon, Marseille, « Hambourg. Une ligne de magasins, sans discontinuité, « s'étend, à Nice, de la gare au pont de Lympia, sur un « parcours de deux kilomètres; à Cannes, sur toute la « longueur de la rue d'Antibes; au Havre, depuis Sauvic « jusqu'à la gare, pendant plus d'une lieue. Dans de petites « localités, comme Menton, on compte autant de bazars « que de maisons. Tout le monde se plaint; le malaise est « général. Trop d'affaires étouffent les affaires, et là, comme « ailleurs, les gros poissons mangent les petits. » (1).

Dans l'ordre des principes et des idées, la confusion est à son comble. On ne s'entend plus sur rien de rien: les

(1) Lubomirski. Une Religion nouvelle, p. 163.

sujets tirent la langue, et les gouvernants perdent la carte, en des troubles de tête qui leur cassent la cervelle.

Mais je me hâte de le dire : les rétrogrades auraient tort de battre des mains là-dessus, et d'y fonder des espérances ; les progressistes auraient plus tort encore de s'arrêter court, frappés de découragement, bras et jambes coupés.

Cette décomposition générale devait se faire. C'est l'éparpillement des anciens groupes ; c'est la dissolution du vieux cosmos social, en vue de sa réorganisation, selon l'Evangile ; c'est le corps du vieux Pélée, réduit en bouillie par ses propres filles, en vue de son rajeunissement.

Le *nucleum* maudit de l'ancien monde était à résoudre entièrement. C'est fait ! Il ne se reconstituera pas, je vous en réponds, car celui qui l'a brisé, c'est Jésus-Christ.

Sous les ruines qui se multiplient, un nouvel édifice se prépare et déjà s'élève, pièce à pièce, comme nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage.

Celui-ci sera le monde du Christ « le Royaume de Dieu, qui vient sans qu'on s'en aperçoive, » comme disait le Rédempteur (1).

« Il y a plus de Christianisme vivant sur la terre qu'il « n'y en avait jamais eu, » ainsi que le démontre l'auteur du livre intitulé : « Le Culte intérieur » (2).

Ceci dit, j'aurai le courage de pousser jusqu'au bout l'examen et l'analyse de toutes les plaies, qui dévorent les entrailles putréfiées de César.

D'ordinaire, quand une épidémie est sur le point de disparaître, il se produit un coup d'éclat qui marque sa fin : ainsi font, au reste, et l'orage qui se dissipe, et la lampe qui s'éteint, et la vie animale qui expire dans l'homme, quand l'âme se dégage de sa larve charnelle.

Voici du rouge ! du sang à torrents ! Retroussons-nous !

On estime à 30 millions d'hommes, les victimes massa-

(1) Non venit Regnum Dei cum observatione. (Luc XVII. 20.
(2) Lorgueilleux, page 120 et suiv.

crées depuis 84 ans, sur nos champs de bataille (de 1800 à 1884).

Depuis l'année 1859 on a tué à l'Europe 443,508 de ses enfants. Et ce sont des frères qui ont commis ces meurtres sur des frères, et les survivants de cette boucherie en ont payé les frais : 20 milliards 825 millions de francs!

Qu'avons-nous donc dans la tête et dans le cœur?

De nos jours, dans cette Europe en armes, frémissante comme une forêt de baïonnettes qui s'entre-choqueraient sous un vent de tempête, savez-vous combien d'hommes nous tenons sous les armes, en temps de paix? 3 millions 902 mille. Et en temps de guerre, prêts à s'entredéchirer? 13 millions!

Est-ce là le Royaume de Dieu? N'est-ce pas plutôt le règne de toutes les puissances de l'enfer, faisant rage sur notre terre.

Rien que pendant les 20 dernières années, les dépenses publiques annuelles se sont élevées, de 9 milliards 725 millions de francs, à 18 millards. Les dettes des États se sont portées, dans ce même intervalle, de 70 milliards, à 120 milliards de francs! Les peuples que traitait de barbares le *grand génie* fustigé par M. Clémenceau en plein Palais législatif, se gouvernent avec un budget qui leur revient à peine à deux francs par tête. Le nôtre se chiffre, en moyenne, pour chaque individu, à 107 francs. Nous sommes décidément la première nation du Monde en fait de *laine* fournie aux tondeurs qui nous rasent. Nous l'emportons sur les Américains : 59 fr. par tête ; sur les Anglais : 57 fr. ; sur les Italiens : 56 fr. ; sur les Allemands : 55 fr. ; sur les Russes : 36 fr. ; sur les Espagnols : 33 fr. Pauvre France, comme on te plume!

Est-ce là de l'Économie sociale scientifique? Est-ce là le règne de la Vérité, de la Justice et de la Prospérité publique? N'y reconnaissez-vous pas plutôt le règne de l'ignorance, de la folie ou du brigandage politique?

Qu'il nous en coûte, Grand Dieu! pour évincer César de

nos terres et pour exproprier de chez nous ce garnisaire, avec sa maudite séquelle de colériques, de sectaires et d'imbéciles !

La guerre d'Italie, en 1859, coûtait la vie à 45,000 hommes, et au Trésor, un milliard et demi !

Celle de Danemark, en 1864, a dévoré 3,500 hommes et 175 millions de francs.

Celle d'Autriche contre Prusse, en 1866, 45,008 hommes et 1 milliard 650 millions de francs.

Celle d'Allemagne contre France, en 1870, 250,000 hommes, 12 milliards 500 millions de francs.

Celle de Russie contre Turquie, 100,000 hommes, 5 milliards de francs.

Voilà les prouesses des Chrétiens de nos jours. Peuples, faites la somme de ce qu'elles vous coûtent : au total, vous aurez 443,508 de vos frères massacrés, et 20 milliards 825 millions de francs destinés à solder les frais de ces orgies de cannibales.

Il valait mieux réaliser le rêve humanitaire de Henri IV, et nous mettre, à chacun, la poule au pot, avec un écu d'or en poche, chaque dimanche, comme voulait Sully.

Nous payons, par tête qui tombe sur les champs de bataille, 46,955 fr. Les prix sont plus doux, place de la Roquette, quand c'est Monsieur de Paris, qui opère.

S'il faut absolument que le sang coule, abolissez le chassepot, faites jouer la guillotine, et vive le bourreau, comme disait de Maistre. Ce sera du moins plus économique et plus propre. (1)

Barbares que nous sommes ! Et l'on nous fait chanter, à nous, prêtres, des *Te Deum*, là dessus ! Et les chauvins, comme Henri Fouquier, élèvent jusqu'aux cieux la gloire de la patrie ! César, le sanguinaire César, fait donc son

(1) Pour que les partisans des anciens régimes ne fondent pas des rêves de restauration sur ce tableau navrant, je leur rappellerai que ce n'est pas d'aujourd'hui que le sang coule et que l'or se gaspille. Dans la seule Europe, et depuis le Traité de Westphalie, en 1648, les statistiques accusent 80 millions d'hommes tués, et deux mille cent milliards de francs sacrifiés à la guerre. Tous les régimes politiques se valent !

jeu par le chauvinisme, qui est l'égoïsme national, mieux encore que par l'égoïsme privé, qui est le chauvinisme individuel : deux orgueils qui se valent au fond, et comme bêtise, et comme résultat.

Écoutez ce Fouquier, l'auteur de la « *Sagesse Parisienne* », parlant de la désastreuse campagne du Tonkin : « Elle a « été *bonne* cette guerre !... Il est *bon* qu'une nation ait des « *enfants qui meurent* pour elle !... Que les *morts* me par- « donnent, et les *mères* aussi : leurs larmes ne peuvent « prévaloir contre l'*orgueil et la joie de la Patrie!* »

Quel pathos ! Et quel dommage que Ferry ne soit plus là, pour décorer ce plat Tyrtée !

Dans le tableau de nos aveugles fureurs, je n'ai fait mention ni des pertes privées, ni des récoltes ravagées, ni des monuments détruits, ni des affaires publiques en déroute, ni des larmes des épouses, des mères, des fiancées et des enfants, lesquelles larmes font la joie du patriotisme des chauvins à la Fouquier.

De tant de crimes, j'en appelle à Jésus-Christ ! Je me prosterne à ses pieds et je le supplie de nous venir en aide.

Faites comme moi, peuples infortunés !

Et à qui voudriez-vous recourir ? Ne vous bercez d'aucune illusion ! N'attendez rien des gouvernements politiques, rien des pouvoirs constitués ; rien de vos corps d'Etat, rien de vos diplomates ; rien, absolument rien, pas même de vos savants officiels et de vos cinq Académies. Ils ont assez à faire, ces Messieurs, pour soigner leurs palmes, leurs rubans, leurs galons, et leurs intérêts personnels.

Le Messie les connaissait bien ! Demanda-t-il quoique ce soit, à ceux qui marquaient de son temps ? Implora-t-il le concours du Sanhédrin, du corps savant des Scribes, des Docteurs et des Pontifes ? du Grand-Prêtre Caïphe ? du Proconsul Pilate ? du Tétrarche Philippe ? du Roi Hérode ? traduit devant eux, il se tût. Traîné chez le dernier,

il ne daigna pas même le regarder. — « C'est un *renard !* » avait-il dit de lui (1).

Or, *renard,* qui d'entre nous peut se flatter de ne pas l'être? « *Chacun pour soi!* » telle est notre devise. Les meilleurs ne valent pas cher, si ce n'est en bavardage devant les électeurs et les jobards. « *Tout homme est faux!* » dit un texte sacré (2).

A bas! nous tous! Et vive Jésus-Christ! Lui seul nous rachète sur la croix totale du sacrifice personnel! « *Lui seul est Rédempteur; Lui seul est Sauveur; Lui seul est Libérateur!* » (3).

Et voilà pourquoi nul César, grand ou petit, en manteau royal ou en guenilles, ne peut le souffrir; voilà pourquoi nul pouvoir constitué ne veut de Lui, pas plus de Lui que de la vraie Liberté, pas plus de la vrai Liberté que de la véritable Égalité, pas plus de la véritable Égalité que de la sainte Fraternité, pas plus de cette Trilogie que de la Justice sociale, absolue, divine! Le Christ c'est tout cela en même temps! Peuples, ne cherchez pas ailleurs.

Il semblerait pourtant qu'un homme, *un au moins,* devrait ici bas ressembler, de tout point, à ce grand Humanitaire : c'est celui qui porte, parmi nous, le titre auguste de Vicaire de Jésus-Christ, et *qui l'est en effet.*

Mais que vous dirai-je? O peuples, que vous dirai-je? hélas! hélas!

Depuis Constantin, et surtout depuis Hildebrand, Pierre n'est plus seul à Rome! et, sur son siège apostolique, il n'est pas libre! César en a escaladé les marches; il s'est assis à côté de lui. Il l'a saisi, il le tient garotté, bras et jambes liées, absolument comme c'était annoncé. Et voilà que, depuis lors, le Pape va, vient, agit et parle, comme il ne voudrait pas toujours et comme il ne ferait point certainement, si Pierre n'était pas enchaîné par des liens concordataires. (4).

(1) Luc XIII. 31.
(2) Omnis homo mendax. (Ps. CXV. 11.)
(3) Lamennais.
(4) Joan. XXI. 18.

Vous raconterai-je ce que César lui a fait faire, non comme Vicaire de Jésus-Christ, mais comme monarque temporel, à la manière des autres tyrans de la terre?

Eh bien! oui, je le dirai: Au roi du Vatican il a fait répandre le sang de dix-sept millions huit cent quatre-vingt-neuf mille six cents (17,889,600) chrétiens, massacrés par les bourreaux de l'Inquisition, ou dans de prétendues guerres religieuses, qui sont une offense directe à Jésus-Christ.

Ce chiffre résulte des calculs d'un Prélat romain (1). Il est vrai que, d'après Auguste Nicolas, « *les Papes durent se faire bourreaux, pour ne pas être victimes.* » L'illustre magistrat se trompe: Les Papes se firent bourreaux pour avoir entrepris de se faire Césars. Voilà la vérité!

De malheur pour César en tiare, et de bonheur pour le vicaire de Jésus-Christ, que le Saint Evangile n'est pour rien là dedans. Nulle part, il n'est écrit que le Sauveur et ses Apôtres se soient fait bourreaux, pour éviter d'être victimes! Partout au contraire, ils avaient séparé avec un soin religieux la cause de Mammon de la cause de Dieu, laissant à César ce qui appartient à César, et rendant à Dieu ce qui appartient à Dieu.

J'avais promis de rester dans la sphère politique. Je n'en suis pas sorti par cette digression, qui n'en est pas une.

Il n'est ici question, ni de culte, ni de religion, mais de gouvernement temporel. Affaire de *politique* donc, et non pas d'*Evangile*.

Je distingue absolument, radicalement, entre l'Empereur clérical et le successeur de saint Pierre, enlacés tous les deux dans la même personne, mais brouillés à mort de nos jours, prêts à rompre en ce moment, et forcés de se détruire l'un par l'autre. Je sais très bien qui des deux

(1) Mgr. J.-B. Savarèse. La Scommunica di un' idea, p. 89.— Un autre statisticien, un moine, Fra Andrea d'Altagène, porte ce chiffre à 28 millions au plus bas. (La Elezione del futuro papa.)

l'emportera. Ah! César, César, tu expieras, au Vatican, tous les crimes dont tu t'es couvert!

Et ce sont les progrès de la Civilisation moderne qui auront amené ce dénouement.

Quel coup! quel coup! Le salut du monde en sortira! Peuples, vous admirerez, dans un autre chapitre, cette stratégie de votre Libérateur, et vous l'adorerez alors, j'espère!

Grand triomphe déjà pour l'humanité! Mais ce triomphe ne s'arrêtera pas là, vous dis-je. Le Christ vaincra sur toute la ligne. Son règne approche. Il vient dans la *Vérité* sociale tout entière, dans la *Justice* absolue et dans l'*Economie* scientifique.

Place au Christ, peuple! Le voilà ressuscité dans des milliards de monades vivantes, et dans ses cellules les plus infimes.

Vous n'empêcherez pas cette glorification! La vie déborde. Les nations sont en l'air, libres déjà, partout affamées de *Vérité*, de *Justice* et d'*Ordre* économique, socialement évangéliques.

V

« Jusqu'à ce que l'odieux individualisme ait disparu « devant le socialisme chrétien, disait Lamartine, le prolé- « tariat dont le sort ne fait qu'empirer, ne cessera de « remuer la constitution vicieuse de l'ancienne humanité. »

« Un état politique où les individus ont des millions par « centaines, tandis que d'autres meurent de faim, peut-il « subsister? » demandait Châteaubriand.

« Sous le couvert du mécanisme officiel du vieux monde, « vient d'écrire Tolstoy, il se commet des crimes épouvan- « tables, qui feraient frémir d'horreur la conscience des « magistrats qui les décrètent légalement, s'ils étaient « forcés de mettre la main eux-mêmes, à l'infâme besogne

« qu'ils font exécuter par des mercenaires irresponsables.
« Obligez tout juge qui prononce une sentence de mort, à
« tirer la ficelle du couperet, ou à serrer le garrot, et vous
« n'aurez plus d'exécution capitale. Vous convenez donc,
« dans votre conscience, que cela est abominable ! »

On répond : « *pour que le bourreau cesse, il faut que* « *Messieurs les assassins finissent !* » Eh ! sans doute ! Mais n'en doutez pas, les assassins finiront quand les politiciens consentiront à sanctionner, dans nos codes, les principes humanitaires du Saint Évangile de Jésus-Christ ! « *Cultivez les têtes, et vous n'aurez pas besoin de les couper !* » disait Victor Hugo. Employez à l'amélioration du sort physique et moral de l'espèce humaine, seulement la moitié de ce que vous dépensez pour l'opprimer et pour la canarder, et vous n'aurez plus de bêtes fauves sur la terre.

Ce que nous appelons *Justice* est trop souvent l'*iniquité* légalement organisée.

Cela changera; cela change déjà, malgré tout et contre tout.

« *J'appelle de tous mes vœux*, disait un sage, dont j'ai cité la parole au IVe chapitre, *le jour où la faiblesse se fera respecter de la force*. » Ce jour est celui qui se lève sur nous, grâce à Celui qui promit l'Empire de la Terre aux doux, aux humbles et aux petits.

Parole de Dieu ne pouvait passer, quelque incroyable qu'elle fut ! Contre la volonté du Rédempteur, que peuvent tous les conjurés de l'Hétérie, ligués contre le Christ social, depuis tant de siècles? Voici, tel qu'Aristote le rapporte, le serment qu'imposait cette Ligue inhumaine aux nouveaux récipiendaires : « Je jure de combattre l'avènement du « peuple au pouvoir, et de lui faire toute l'opposition qui « dépendra de moi » (1).

« On descendra des premiers rangs aux derniers, et l'on montera des derniers rangs aux premiers », avait dit le Rédempteur (2). Ainsi dit, ainsi fait !

(1) Saint-Yves. Missions des Juifs. p. 690.
(2) Matth. XX. 16.

L'Évangile est plein, d'un bout à l'autre, de mots de cette force. L'imbécillité de César n'y vit d'abord que des utopies, grâce à Dieu! et de bonheur pour le peuple!

« Je renverserai toute votre intellectualité : ceux qui ne voient pas, y verront clair, et ceux qui voient, n'y verront plus! » (1).

L'exploitation qui s'est faite des misérables jusqu'ici sur une si grande échelle, cessera tantôt : « Qu'est aujourd'hui le travail? Rien! Qu'est le capital? Tout! » Que sera demain le capital? Rien! Que sera le travail? Tout! » Telle est la devise du Journal « Il Proletario », fondé par Nicolo lo Sabio.

Cédant au plaisir de faire une antithèse, Nicolo n'a fait que mettre une exagération à la place d'une autre exagération. La Justice chrétienne se formule autrement : « Ni le travail ne peut rien sans le capital, ni le capital ne peut rien sans le travail. Ces deux puissances se valent comme facteurs. C'est en combinant leur action qu'elles s'enrichiront réciproquement dans des proportions que la science déterminera, quand nous serons sortis du gâchis social et religieux où nous tient l'empirisme des politiciens. »

C'est le principe même de Moïse, et c'est le principe de Jésus-Christ, chef divin de la nouvelle Humanité, et charpentier, pour ce motif, venant redresser la charpente vicieuse du vieil édifice social.

Rouvrez la Bible, sans parti pris d'aveuglement; faites sauter les éteignoirs; rallumez partout les lampes des sanctuaires, et vous les verrez, à foison, les grandes lumières sociales.

« Qui ne travaille pas, ne mange pas! » avait dit expressément saint Paul (2).

« Quiconque se soustrait à la sainte loi du travail, vivant

(1) In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant, et qui vident cæci fiant. (Joan. IX. 39.)

(2) Qui non loborat non manducat. (II. Thess. III. 8. 10.)

« de ce que les autres ont produit, sans rien produire lui-« même, est un voleur public », écrivait un des meilleurs Chrétiens de notre époque, Bordas Demoulins. Le travail est chose divine !

Karl-Marx et Bakounine ne m'apprennent rien, en définitive, si ce n'est qu'ils sont au fond plus chrétiens qu'ils ne se le figurent eux-mêmes. Tout ce qu'ils ont publié est dans nos saints livres. Je me fais fort de le montrer, mot par mot.

Vous pouvez tous, d'ailleurs, vous en convaincre rien qu'en parcourant les extraits authentiques que Cabet en a collectionnés, en masse, dans son volume du *Vrai Christianisme selon le Christ*.

« La Société est une ruche, dit Vera Zassoulicht. Il faut « y remplacer les bourdons de la paresse par les abeilles « du travail, et les parasites par les intrépides au labeur. »

Le mot est juste et beau, mais il n'est pas neuf. Il nous vient des anciens Temples, et Virgile, qui le tenait des Sanctuaires, ne fesait que le paraphraser, dans des vers immortels, quand il disait, avec la discrétion que lui commandait son serment d'initiation :

« Sic vos *non vobis*, mellificatis apes;
Sic vos *non vobis*, parietis oves;
Sic vos *non vobis*, nidificatis aves. » (1)

Cette nouvelle sociologie selon l'Evangile, fait trembler les sages de l'ancien monde césarien. Ces braves gens ont tort de se donner de ces frayeurs. Ils feraient mieux de s'entendre à l'amiable avec la Justice du Royaume de Dieu, pour que cette justice, au lieu de s'imposer, par les voies révolutionnaires s'organise enfin par les voies saintes de la *Science* et de la *Religion*. Du moment que son triomphe est inévitable, arrangez-vous, avec elle, chemin faisant, avant de paraître devant le Juge, disait le Rédempteur (2).

(1) Voir la savante dissertation de Warburton, insérée dans la traduction de Virgile, par Desfontaines.

(2) Luc XII, 58.

Ne craignez rien du Christ : il est Sauveur, dans tous les sens, et dans toutes les sphères. Il pardonna sur la Croix, par la bouche de son humanité personnelle; il pardonnera de nos jours, par la bouche de son humanité sociale. Il porte, dans sa conscience sans tache, la conscience nouvelle de l'universel Adam-Eve, et avec elle le *pardon général.*

Ne voyez-vous pas ce qu'il a fait du peuple? Ce lion indomptable se montre, malgré qu'il souffre, doux comme un agneau, aujourd'hui qu'il est dans toute sa force, et sûr de sa victoire finale. Il pourrait tout mettre en pièces, aiguillonné comme il est encore par la misère : il endure; il reste calme et magnanime.

Il est bien le Maître pourtant, puisqu'il est le *nombre,* et qu'il est la *force,* et qu'il est *libre.* Il le sait parfaitement! il a pleine conscience, et de son *droit,* et de sa *puissance,* et de sa *liberté.* Il n'aurait qu'à secouer sa redoutable crinière; il n'aurait qu'à pousser un de ces rugissements qui font trembler la terre, pour porter l'épouvante dans le cœur de ses anciens maîtres, aujourd'hui faibles et désarmés devant lui. Il n'en fait rien! Il attend tout de la *Justice* de sa cause et de la *vérité* de la Science sociale qui s'élabore lentement. Ah! mais, pourtant, n'allez pas trop abuser de sa royale patience; ne tirez pas tant ses poils, car vous savez ce qui arrive quand sa Majesté sort, un instant, de son auguste repos.

Au fond, partout caché et par tous méconnu, le Christ est là, qui souffle la mansuétude à l'âme de ce peuple et qui lui dit : « Ne rendez ni œil pour œil, ni dent pour dent « à vos ennemis; payez par des bienfaits le mal qu'ils vous « ont causé. Laissez votre soleil se lever sur les méchants « comme sur les bons. » (1)

« Peuples, faites l'aumône aux derniers de vos rois! »

disait Béranger, au nom de l'Evangile.

(1) Matth. V. 38.

Tel est le frein moral, ignoré des uns comme des autres, qui retient la Société désorganisée, sur le penchant des abîmes. Si le Christ retirait sa main, tout volerait en éclats, et la Planète nagerait dans le sang de ses habitants.

Le même Christ qui fait ce miracle, sous les yeux des aveugles qui ne veulent pas en convenir, a promis d'en faire un autre, non moins grand : il s'est engagé à multiplier au centuple les richesses de ceux qui craignent de s'appauvrir en sacrifiant leurs biens personnels pour le royaume de Dieu : « *Qui que vous soyez, qui renoncerez pour moi,* c'est-à-dire, pour mon *Humanité sociale, à des biens, n'importe lesquels, vous verrez ces mêmes biens se multiplier pour vous à l'infini* » (1) par l'action économique et fécondante de la mutualité et de la solidarité, qui feront de la jouissance d'un seul, la jouissance de tous, et de la prospérité de tous, la prospérité d'un seul.

Paradoxe encore ! diront les vieux. Paradoxe, oui, pour vous, je le veux bien; mais paradoxe pourtant moins renversant que d'autres, déjà devenus des vérités tangibles. Convenez qu'il était plus difficile de porter les dépenaillés au pouvoir, quand ils n'étaient rien du tout, et que vous les teniez sous vos pieds, que de les faire arriver à la fortune, maintenant qu'ils sont au pouvoir et qu'ils vous tiennent sous leurs pieds. Quand ce tour de main a réussi, tout est possible au Christ, et « tout arrive » avec lui.

On croit que cette théorie sociale est barrée par un simple mot de l'Evangile : « *Vous avez toujours des pauvres avec vous* » (2), comme si cette parole n'était pas au contraire la flétrissure et la condamnation du vieux système économique. Le Christ ne dit pas : vous *aurez* toujours des pauvres, mais vous *avez !* Et pourquoi ? parce que vous avez transgressé la loi sainte de l'alliance sociale : « Observez tous mes préceptes et vous n'aurez pas de pauvres parmi vous », voilà ce que portait la Loi sainte de Moïse. (3).

(1) Matth. XIX. 29.

(2) Joan. XII. 8.

(3) Voir le Lévitique et le Denteronome, passim. — « Patentia pauperum non peribit in fine. » (Ps. IX. 19.) — « Liberabit pauperem a potente. » (LXXI. 12.)

Au reste, grâce aux lumières nouvellement entrées dans l'esprit humain, la science entrevoit la possibilité de cette transformation et de cette multiplication de la fortune publique. Elle bégaye les lois d'une économie plus savante plus juste, plus vraie que ne le fut celle qui s'en va *déshonorée ;* et il n'est pas de sociologiste sérieux qui ne convienne, avec Malon, que « *tout ce qu'il y a de bonté, de justice, de morale et de vérité, dans les nouveaux systèmes préconisés depuis 150 ans, dérive en droite ligne de l'Evangile* (1).

Du moment que le Ciel s'éclaire de ces constellations nouvelles, tenez pour certain qu'elles auront leurs effets pratiques sur notre globe. Tel ciel, telle terre ! Secondez le Rédempteur, et vous verrez !

VI

De grâce, n'allez donc plus qualifier de révolutionnaires et de canailles, ceux qui vous annoncent cette rénovation générale, et qui travaillent à l'accomplir saintement, scientifiquement.

Les anarchistes, ce serait vous, plutôt, rétrogrades ! ce serait tous ceux qui n'ont jamais voulu de la Justice divine, et qui après l'avoir crucifiée, dans la personne du Christ, il y a dix-neuf siècles, la persécutent encore maintenant qu'elle se montre ressuscitée, dans son humanité sociale.

Si les pauvres, si les ravalés, si tous ceux qui sont à la peine, par le fait de César et des bandits politiques de son clan, forment, à vos yeux, la canaille révolutionnaire, vive Dieu ! j'en suis moi aussi, de cette canaille, entendez-vous ! et je m'en fais gloire, car je m'y trouve en sainte compagnie, Messieurs ! C'est de cette canaille que s'environna Jésus-Christ dans la Galilée où il la ramassait dans les

(1) Malon. Histoire du Socialisme.

carrefours et sur les bords de Tibériade ! J'en suis avec tous les martyrs de la cause humanitaire ! J'en suis avec Pierre avec Jacques, avec Jean, avec Paul, avec tous les Apôtres, avec tous les saints Papes et les saints Evêques de l'Eglise primitive. Et, à notre tête, marche Jésus que les politiciens et les prêtres de son époque traitèrent, pour cette raison, de vaurien, d'ivrogne et de possédé du diable, comme une simple Louise Michel, et comme on fera peut-être aussi de moi.

Ah ! malheureux ! n'ayez pas tant peur de cette canaille, car c'est elle précisément qui vous sauvera. Et si, méconnaissant l'esprit de son chef qui est un esprit de paix, de miséricorde et de pardon, elle venait à vous faire du mal, à vous qui fûtes pourtant ses bourreaux, elle n'entrerait pas, elle non plus, dans le Royaume de Dieu, et tout serait à recommencer ! (1).

Mais elle est bonne, oh ! elle est bonne, je vous l'assure; et vous le vîtes bien d'ailleurs en 1848. Comme elle pardonna vite, et comme elle pardonna tout. Vous souvenez-vous de l'élan avec lequel elle nous entraînait, vous, riches, et nous, prêtres, vers ses *arbres de la liberté* pour nous les faire admirer et bénir? Elle les plantait, sous nos yeux, joyeuse comme un enfant, confiante et candide comme une innocente.

Quel crime fut le nôtre, de la tromper comme nous fîmes ! Et que je comprends bien le cri déchirant de Montalembert, quand il s'aperçut de l'infernale astuce de la secte pharisaïque !

« Fédération de sabres et de goupillons ! Coalition du « corps de garde et de la sacristie ! » s'écria-t-il, dès que le voile fut tiré. Et il flétrit, au fer rouge, les rénégats de 1852, qui foulaient aux pieds la foi jurée en 1848.

La bonté d'âme du peuple ! mais ils devraient bien savoir ce qu'elle vaut, ceux qui, vers la même époque,

(1) Matth. V. 20.

l'avaient vu éclater dans Rome « le jour où Pie IX, vrai « vicaire du Christ, à cette heure, montrait au peuple, « pour la première fois, rayonnante sur son front, la sainte « Etoile de la Liberté : on détacha son char ; le peuple s'y « attela, et les romains l'emportèrent en triomphe, son « char et lui, sur les places publiques, au milieu d'un « enthousiasme indescriptible. »

« Ils avaient pourtant bien souffert, ces infortunés ! Ils « oublièrent tout en ce moment. L'antique cité bourdonna « comme une ruche au soleil de mai : et ceux des affranchis « que touchait en passant la main bénissante du Pontife, « juraient, en prenant le ciel à témoin, que jamais l'eau « n'effacerait, de leur front, l'onction de cette caresse. » (1).

Pauvre Peuple ! partout le même et toujours trompé ! toujours martyrisé, et, par dessus le marché, souvent calomnié !

Maudite politique, ce sont là de tes coups ! cruelle fille de Caïn, maîtresse infâme des Césars, prostituée de toutes les Babylones, le Christ s'apprête à payer le salaire de tes sanglantes débauches.

Malheur à quiconque s'est accouplé avec elle, soit au Calvaire, lors de la crucifixion du Christ, soit dans le cours de l'histoire, en renouvelant ce Drame typique, dans la crucifixion de son corps social.

Avis aux pouvoirs publics qui furent présents au Golgotha ! Or, tous étaient là, trompant le peuple, se jouant de son ignorance et l'excitant contre son Rédempteur. Et le plus coupable de tous était, sans contredit, celui qui parlait au nom de Dieu : le boute-feu portait tiare et s'appelait le Grand-Prêtre !

Quel symbolisme ! et quel enseignement ! Tremblez déicides, et tremblez homicides ! La divinité et l'humanité sont tellement unies en Jésus-Christ qu'elles n'en font plus qu'un, et que désormais qui frappe celle-ci, frappe aussi celle-là. Briser le Christ à la tête, comme on fit il

(1) Christ-Pape et Démocratie.

y a dix-neuf siècles, ou le briser dans ses membres, comme on le fait depuis lors, c'est toujours le même crime : « Ce « que vous faites aux plus petits, c'est à moi-même que « vous le faites » (1), répétait-il.

« *Alea jacta est!* ». « Que ce qui doit mourir, meure ! que ce qui doit être retranché, soit retranché. » (2). « *Et que chacun aille où il doit aller!* »

Je touche à la partie la plus délicate de ma tâche. Avant de l'aborder, je me recueille, et j'implore à genoux les lumières du Saint-Esprit !

(1) Matth, XV. 40.
(2) Zacharie XXI. 9.

CHAPITRE IX

LE VIEUX CIEL POLITICO-RELIGIEUX
LOGOMACHIE ULTRAMONTAINE

SOMMAIRE : I. Système obscurantiste. — II. Hildebrand et saint Pierre. — III. Faits et gestes de César au Vatican. — IV. Relèvement du Christianisme. — V. Défaite du Césarisme, enveloppée dans la déroute politique du Vatican royal.

I

Parler franchement, comme je vais faire dans ce chapitre, ç'aurait été jusqu'à nos jours, une imprudence; plus qu'une imprudence, une folie; plus encore qu'une folie, un crime, et je dirai même, un sacrilège épouvantable.

On pouvait bien, à huis clos, loin du monde, entre saints, dans les solitudes de Port-Royal, du Mont-Cassin et des autres Sanctuaires de la Science cloîtrée, s'avouer *à voix basse*, au tuyau de l'oreille, ce que je vais jeter, par dessus les toits, aux quatre vents de la publicité; mais, pour ôter les sourdines au Verbe social du très Saint Evangile, il fallait attendre que le tympan de la Conscience publique fut de force à supporter l'éclat extraordinaire de ce timbre nouveau.

Le fragile édifice de la société chrétienne, eut été ébranlé, du sommet à la base, par les vibrations puissantes qu'eût déterminées dans l'air, l'explosion des paraboles évangéliques. César agacé, crispé, irrité, n'aurait pas manqué de

replonger ses mains dans le sang des Chrétiens, et de les jeter en pâture, pour la dixième fois, aux bêtes féroces des Arènes et des Colysées !

Le monde ne pouvait pas porter plus tôt cette haute et divine intellectualité, comme disait le Rédempteur : « Non potestis modo portare. »

Mais il peut la porter aujourd'hui ! et la preuve, c'est qu'il la réclame à grands cris, et qu'il menace d'aller la chercher dans le branle-bas général d'une révolution sociale, s'il ne l'a voit pas sortir d'une institution scientifique. Ce qui aurait été un danger autrefois, est devenu à notre époque un recours de salut, une solution *nécessaire*.

Les idées humanitaires, les principes de *mutualité*, de *fraternité* et de *solidarité*, dont les racines plongent dans le cœur du Verbe fait chair, se sont partout développés et, comme les branches de l'arbre dont parle l'Evangile, elles couvrent de leur ombre tout le sol de la Chrétienté.

Il y a quelqu'un qui s'est toujours montré plus sagement *opportuniste* que Gambetta et son école : c'est l'Eglise, après tout.

Elle a dit, elle a fait, dans le cours des âges, ce qu'il fallait dire et faire, au fur et à mesure que l'Esprit grandissait parmi nous. Qu'importe qu'on n'en convienne pas encore. On le reconnaîtra, n'en doutez point, quand sonnera l'heure des saines critiques et des loyales appréciations, et quand on aura fait à Rome la part du Christ et la part de César.

Loin de moi, le parti pris de justifier toutes les théories et tous les actes du Pouvoir temporel des Papes-Rois et des Princes-Evêques.

Qu'on ne l'oublie jamais, il y a des distinctions *radicales* à faire, en cette matière. Dans l'institution du Vatican s'enchevêtrent deux fondations bien différentes, pour ne pas dire antagoniques : celle du Saint-Siége apostolique

de Pierre et celle du pouvoir royal de Hildebrand. Dans tout Pape, il y a deux personnages, le *Pontife suprême* et l'*Empereur clérical;* et dans chaque ministre des autels, il y a deux hommes, le *prêtre* et le *fils d'Adam*.

Or, rien de ce qui est humain et temporel n'est impeccable. L'indéfectibilité a été promise par le Christ, non pas à la puissance royale, mais à l'autorité pontificale, et l'infaillibilité est l'apanage exclusif, non point du successeur de Hildebrand, mais du successeur de saint Pierre, chef visible du Corps social divin dont le Christ lui-même est la Tête invisible.

Tout ce qui s'est commis d'erreurs et de méfaits dans l'Église est l'œuvre des passions humaines; mais ces passions elles-mêmes, pour plus ardentes qu'elles aient été, ont servi finalement au triomphe suprême de l'Évangile, tel qu'il se produira dans la sphère sociale, d'un bout à l'autre de la Chrétienté, et, par suite, sur le Globe terrestre tout entier.

Les scandales qu'à donnés la secte ultramontaine, surtout à l'époque néfaste de l'Inquisition, ont été permis pour provoquer, dans tous les esprits, l'horreur qu'inspirent aujourd'hui les politiciens du Sanctuaire et de l'État, tous les bourreaux du Corps social de Jésus-Christ.

Ce que je vais relater ici ne touche donc en rien l'Institution divine dont les pères de Nicée marquèrent *pour toujours* les quatre NOTES essentielles : UNAM, SANCTAM, CATHOLICAM et APOSTOLICAM (1).

Les vices que je stigmatiserai n'affectent pas cette Eglise universelle, mais les sectes éthniques qui la déchirent en s'anathématisant les unes les autres. Toutes ensemble, elles ont mis en lambeaux le *Corps social* du Christ; elles ont renouvelé sur lui l'acte sacrilège qui s'accomplit au pied de la Croix, quand les bourreaux du rédempteur firent quatre parts de ses vêtements, et les tirèrent au sort.

De ces quatre sectes — (latine, grecque, anglicane, pro-

(1) *Credo* du Concile de Nicée, chanté dans toute la Chrétienté, sauf chez les Grecs, le *Filioque*.

testante), — la plus coupable est celle que je vise particulièrement sous le nom d'Église ultramontaine.

C'est cette École pharisaïque et politico-jésuitique, qui s'est appliquée de tout temps *à blanchir les sépulcres par le dehors, afin d'en mieux dissimuler la pourriture interne, — à revêtir les loups de la peau des brebis qu'ils dévorent, — à rincer l'extérieur des coupes, sans toucher aux souillures du dedans, — à couler la boisson dans de fines passoires, pour ne pas avaler les moucherons, tandis qu'on engloutit des chameaux, — à payer la dîme exacte du cumin et de l'aneth, tout en violant ouvertement et sans remords les grands préceptes de la Loi, — à se claquemurer dans la lettre morte des textes dont on étouffe l'esprit vivant, — et à tirer la paille de l'œil gauche du voisin, alors qu'on porte soi-même une poutre énorme dans l'œil droit.*

Vieux trucs! Les premiers Pharisiens y avaient excellé; le Christ les démasqua, en les marquant au front du fer rouge de sa parole. D'autres sont venus qui ont remis en vogue cette cauteleuse dialectique. Pascal, indigné, tentait de refouler dans les abîmes cette légion ténébreuse, quand il montrait, dans la fulgurante lumière de son verbe implacable, de quelle force sont les alchimistes de la morale et du dogme évangéliques, dans l'art infernal d'en subtiliser l'esprit, d'en altérer le sens, d'en fricotter la substance, d'intrigailler dans les consciences, d'inventorier à la loupe le cœur humain, pour y découvrir, morte ou vivante, la petite bête de l'*intention dirigeante*, parmi les acarus du *probabilisme* et les volvoces de la *Casuistique*.

Probabilisme, Casuistique!.... on a défini ces inventions diaboliques, l'art de dépraver l'esprit. Et c'est bien cela : à force d'ergoter sur les cas de conscience, on déforme la conscience; à force de la tordre, elle reste tordue. Le sens moral se brise, le sens mental s'éteint : tact, instincts, inspirations vivantes, élans généreux, tout s'oblitère, tout périt. A la place du cœur, savez-vous ce que le Casuiste

endurci porte dans sa poitrine ? un viscère desséché, un thymus caduc, un *caput mortuum* de ce qui fut une âme.

Et voilà ce que ces gens auraient fini par faire de la Chrétienté toute entière, s'il leur avait été donné de prévaloir jusqu'au bout de leur système : *périnde ac Cadaver*. Arrière ! « *andate in malora !* » comme il vous fut dit à Venise en 1606, en Bohême en 1618, à Naples et dans les Pays-Bas en 1622, dans l'Inde en 1623, en Russie en 1676, en Portugal en 1759, en France en 1764, à Rome même et sur toute la face de la Chrétienté en 1773, par l'organe même du Saint Siége, Clément XIV.

Qu'était-il besoin, grand Dieu ! de vos scalpels et de vos bistouris, de vos alambics et de vos cornues, quand le Maître s'était contenté de dire : « pour que tout s'illumine en vous, il suffit que votre œil soit pur, simple et droit (1).

Saint Pierre et saint Paul voyaient venir cette calamité quand ils s'écriaient : « Il s'élèvera parmi vous des Maîtres « de mensonge, qui formeront une secte de perdition ; beau- « coup s'enrôleront sous leur bannière, et la doctrine de vérité « sera étouffée par une doctrine de fausseté. On fera de vos « consciences un trafic d'avarice par une piété feinte, et par « des enseignements artificieux... Fontaines sans eau, nuées « vides, agitées par un tourbillon, l'obscurité des ténèbres de « l'abîme les enveloppera pour l'éternité. Leur jugement « s'avance, et la perdition ne s'endort pas après eux. » (2).

« De faux frères se glisseront dans le sanctuaire, pour « attenter aux libertés que vous tenez du Christ, et pour « vous remettre en sujétion. » (3). — « Soyez fermes, « rejetez le joug de toute nouvelle servitude. » (4). — « Ne vous rendez pas esclaves des hommes. » (5).

L'apôtre signalait encore la doctrine ultramontaine, quand il disait : « Prenez garde qu'on ne vous égare par

(1) Matth. VI. 22.
(2) II. Petr. II. 1. 22.
(3) Gal. II. 4.
(4) Gal. V. 1.
(5) I. Cor. VII. 23.

« une philosophie de trompe-l'œil, fondée sur de faux prin-
« cipes et sur des traditions humaines, conformes aux pen-
« sées de ce monde, et non pas aux idées du Christ. » (1).

Il y a une voix qui paraît droite, dit l'Evangile, et qui ne l'est pas. « Attention ! La lumière qui est en vous pour-
« rait bien n'être faite que de ténèbres. » (2).

Ces solennels avertissements, et mille autres pareils, n'ont pas empêché la catastrophe : l'art des entorses a prévalu, et l'obscurantisme a triomphé !

C'est qu'on pêche mieux en eaux troubles qu'en eaux claires ! C'est qu'il faut des filets aux mailles subtiles, à ceux qui veulent faire aux âmes *la chasse perfide* dont parle Ezéchiel (3).

Pour embabouiner les hommes, pour les embastiller sans qu'ils s'en doutent dans un faux système, les spéculateurs du Temple avaient besoin de défigurer la vérité, de la disséquer, de la réduire en poussière et de fabriquer, avec cette cendre théologique, ce fantôme de religion qui s'appelle l'Ultramontanisme.

L'entreprise des nouveaux Pharisiens fut conduite avec une science machiavélique. Il ne s'agissait de rien moins que d'introduire subrepticement, dans le sanctuaire de Jésus-Christ, le *Prince*, ou les principes, de ce même monde que le Christ avait maudit, et d'emberlucoquer l'esprit tout nouveau de l'Evangile, dans le vieil esprit du siècle.

Il y a une logique à l'envers, qui n'est pas moins inéluctable que la logique à l'endroit. Cet artificieux système de frelatages et de trahisons, fort bien dit rétrograde, devait fatalement rouvrir à César les voies romaines, et lui permettre « d'enfourcher l'Eglise des clercs », en lui mettant à la bouche le *baillon des concordats*. Il se fit un compromis, une sorte de *modus vivendi*, entre les deux

(1) Col. II. 8.
(2) Luc XI. 35.
(3) Ézéch. XIII. 18.

puissances adverses, qui sont représentées l'une par le Christ, et l'autre par César.

Le Christ avait prédit cette violation du saint Evangile ; il avait annoncé ces liens, ce mords et ces entraves à Pierre, pour la fin de ses jours prolongés dans ceux de ses successeurs : « Quand tu seras avancé en âge, *un autre* te ceindra, et te conduira où tu ne voudrais pas aller. » (1).

Les procédés sournois de cette école, sont visibles à l'œil nu pour quiconque en étudie les progrès de siècle en siècle. Il y a des ruses de serpent dans sa marche tortueuse, dans ses *distingo* méticuleux, et dans ses analyses microscopiques. Les constructions doctrinales de cette logomachie rappellent les maisons de Victorien Sardou, bâties avec des clefs de sol et des pattes de mouche.

Ce goût des zigzags et des demi-jours, perce jusque dans la forme de leur architecture. « Le style est l'homme », a dit Buffon. « La littérature d'un peuple, c'est ce peuple, » ajoutait de Bonald. Et Violet-le-Duc complétait cette vérité, quand il écrivait : « L'esprit de chaque siècle se « grave sur la pierre de ses édifices. Voulez-vous savoir « ce que fut telle époque de l'histoire, étudiez les monu- « ments de cette époque. »

On devinerait l'âme de l'Egypte, de la Grèce et de l'ancienne Rome, rien que par les débris qui nous restent de leurs constructions primitives.

On a poussé ces remarques jusqu'à découvrir, dans les signes graphiques d'une page, la trempe de caractère de son auteur.

Or, transportez-vous à Rome, sur n'importe quel point, place du Panthéon, si vous voulez, et de là tâchez de vous orienter vers le Vatican, par exemple.

Vous n'en êtes guère éloigné ; vous verrez néanmoins

(1) Joan. XXI. 18.

quel temps il vous faudra, et que de tours et de détours vous aurez à faire, pour y parvenir, si vous y parvenez.

On n'en finit plus avec la diplomatie de ces ruelles qui serpentent comme l'anguille, et qui vous ramènent en arrière, quelque fois jusqu'au point de départ, sans que vous sachiez comment vous y êtes revenu.

Qui fit, de Rome, un enchevêtrement de voies si compliquées, et du Vatican, un labyrinthe où je n'ai jamais pu me reconnaître, moi qui n'avais pour me diriger, ni le fil d'Ariane, ni la science de Dédale?

Evidemment, ce n'est pas l'Esprit de l'Evangile, lequel va droit au but, comme un rayon de lumière. Ce n'est pas, non plus, l'esprit de la Renaissance, lequel aime fort le grand jour, le grand air et les routes bréves.

— C'était pour se ménager autant d'ombre que possible, me disait sur place et de bonne foi, un vieux magnat romain : le soleil est ardent ici, ajoutait-il, il fallait bien se mettre à l'abri de ses feux.

— Très bien! Marquis; mais le soleil qui éclairait la Rome d'autrefois, était-il plus brûlant que celui qui la réchauffe de nos jours? Et comment se fait-il qu'en ce moment, vous bâtissiez les nouveaux quartiers des environs de la gare, justement comme on fait à Paris? Et pourquoi vos Haussmann songent-ils à remplacer vos ruelles des bords du Tibre, par des quais où aboutiront des boulevards à la moderne?

Evidemment, notre honorable patricien se trompait, ou plutôt, il disait vrai, sans le savoir : *on aimait l'ombre* au moyen-âge.

En y regardant de près, on trouverait peut-être la raison de cette architecture dans certain passage de l'Evangile, où il est question de ceux qui recherchent l'obscurité, pour des motifs que tout le monde sait (1).

Quand nous les portons dans l'esprit, les ténèbres pas-

(1) Dilexerunt magis tenebras quàm lucem ; erant enim eorum opera mala. (Joan. III. 19-20.)

sent dans nos œuvres. « Si la lumière qui est en vous est noire, tout sera noir en vous et hors de vous. » (1).

Répétons avec Violet Le Duc: Telle intellectualité, tel art de bâtir. » Et, pour Rome en particulier, telle dogmatique, tel temple et telle discipline ecclésiastique.

L'édifice politico-religieux de Hildebrand se fonde sur un jeu très compliqué d'ingénieuses combinaisons, où les idées de César s'agencent avec les idées du Christ, où Mammon et Dieu sont servis en même temps (2) et où l'on arrive à faire de l'Evangile tout en faisant du paganisme ; — autant vaut dire à faire du paganisme, tout en faisant de l'Evangile.

Nul ne peut, il est vrai, accuser cette Eglise d'avoir carrément abrogé cet Evangile, et nié formellement l'*essence* du christianisme ; mais elle en a mis la vertu à une sauce mondaine, qui la noie en la délayant dans l'esprit du siècle, et pas mal aussi dans les mœurs du paganisme. Elle l'a mêlée aux éléments les plus terrestres, afin de l'accommoder au tempérament de César, au goût des cours et des salons princiers, aux habitudes du vieil homme, à l'étiquette du monde, à ses lois, à ses règles, à ses maximes courantes.

Est-ce possible que l'Evangile se prête à de pareils fricot? Serait-il une plaisanterie d'un bout à l'autre? Ou bien, l'École de Renan aurait-elle raison quand elle enseigne qu'il y a, dans la doctrine de Jésus, une part de beaux rêves, d'idyles et d'utopies, et une part de bon sens, de sagesse et de raison ? Ramée serait-il dans le vrai quand il dit, du Christ et de son royaume : « Qu'il aille faire jouer sa pastorale dans la lune, ce pauvre idéologue, puisque son règne n'est pas de ce monde, comme il en convient lui-même ? Et Deschanel, touchait-il juste, quand il affirmait que, dans l'Evangile, tout jure avec les règles de la logique et avec les lois de l'esthétique ?

(1) Matth. VI. 23.
(2) Matth. VI. 24.

En vérité, ces conséquences découleraient en droite ligne du système jésuitique, lequel, faisant son triage dans le dépôt des vérités sacrées, en prend et en laisse à sa convenance, en arrangeant le tout au mieux de ses intérêts. La seule différence qui se note entre les rationalistes, cités plus haut, et les finauds de l'Ultramontanisme, c'est que les premiers confessent, carrément, ce que les derniers laissent présumer seulement par la diplomatie de leur éclectisme utilitaire.

Au fond, le Christ et l'Évangile ne sont pas mieux traités par les uns que par les autres; et j'ajoute qu'à mes yeux exploiter nos saints Dogmes est pire encore que de les nier. Je préfère cent mille fois un Renan à un Escobar!

César fut-il satisfait de cet arrangement? Je le crois! Car César est myope, et, de plus, il est stupide. Mettez un appât au bout d'un hameçon, et vous y prenez les grosses bêtes qui le happent.

Et le Christ aussi fut content, mes amis! et pour de bonnes raisons, Lui, — raisons que je puis dire, enfin!

Le système ultramontain, tout condamnable qu'il est, a eu sa *raison d'être*. Encore une fois, il ne se justifie pas dans toutes ses conséquences, tant s'en faut! Mais, du moins, il s'explique dans ses principes intentionnels, par des raisons occultes d'opportunité, d'économie gouvernementale et de stratégie de conduite.

En souffrant pour un temps, pour de longs siècles même, cette promiscuité sacrilège de l'*Esprit du Monde* et de l'*Esprit de l'Évangile*, le Christ préparait un coup de maître, comme jamais il n'en a éclaté sur la Terre, et qui provoquera, à son heure, des tintements d'oreilles à briser les tempes de tous les Pharisiens.

J'appelle, sur les développements qui suivent, la plus sérieuse attention, si l'on veut comprendre comment, sans cesser d'être divine, l'Église romaine a pu devenir la cour sardanapalesque des Borgia, et la Babel empirique de notre époque.

II

Il est écrit, dane le *Liber gomorrhæus* et dans les *Lettres et Opuscules* de Pietro Damiani (le fameux cardinal Saint-Pierre Damien), que ce prélat reçut un jour les hautes confidences de Hildebrand. Celui-ci lui dévoila le plan de Monarchie universelle, qu'il avait conçu sous le capuchon du moine toscan, et qu'il portait caché, depuis longtemps, dans sa vaste et puissante tête.

Pietro Damiani demeura frappé de stupeur, devant la révélation de ce rêve de géant : — « Mais, Saint-Père, « vous seriez donc alors, tout à la fois, le Christ et César, « un Saint et Satan ! » fit-il en se reculant. Puis il ajouta en joignant ses deux mains : « Saint Lucifer, je m'incline devant vous ! »

Quel était donc, par le détail, le projet de saint Grégoire VII pour qu'il fit pousser une telle exclamation, à un intrépide comme le cardinal Damien?

C'était celui de mettre en conjonction l'axe spirituel du Christianisme avec l'axe économique de l'ancienne société, afin de relever celle-ci par celui-là.

En d'autres termes, c'était de régénérer le monde politique et gouvernemental, en rachetant, pour le compte de Jésus-Christ, les trônes, les couronnes, les sceptres, les empereurs, les rois, les princes-évêques, les barons-abbés, toutes les puissances constituées de la terre.

« Il faut, disait Hildebrand, que le Pape entre dans ce « monde de royales iniquités, comme le Christ est entré « dans notre monde de péchés ; il faut que je me fasse « César, pour assumer tous les pouvoirs, comme le Verbe « s'est fait homme, pour assumer tous les hommes. « Je « veux que tout soit ramené à l'ordre divin. Je ferai, de « la tête des rois, l'escabeau de mes pieds. Le clergé, sous

« ma main, se transformera en un bâton, que je ferais jouer « sur tous les points de la Chrétienté ; les moines de tous « les ordres seront comme une armée en campagne, que « j'entretiendrai à ma solde, à travers le monde, et dont je « me réserverai le commandement en chef. Cette armée « secondera, et au besoin surveillera, les forces régulières « de l'Eglise, qui combattent, à poste fixe, dans leurs « cantonnements diocésains. »

Devant ce dessein, il faut que toute raison s'incline, comme fit Pietro Damiani.

Il y a là une conception dont rien, parmi les œuvres des hommes n'a jamais égalé, ni jamais ne dépassera le grandiose et la portée sociale.

Comprenez bien ceci : L'Evangile *c'est de la poudre, c'est de la dynamite !* Hildebrand le savait bien.

Cette dynamite, destinée, dans la pensée du Rédempteur, à faire sauter tout l'ancien monde, Grégoire VII l'enferma dans les vieux cadres politiques et antisociaux du Césarisme, les mêmes qui avaient contenu l'âme du despotisme romain et des institutions impériales. Il emprisonna le vin nouveau, dans les vieilles outres du gouvernement autoritaire.

C'était, d'avance, vouer ces outres et ces cadres à un éclatement certain ; c'était introduire l'ennemi au cœur même de la place, dans les bastions de la forteresse césarienne qu'il n'avait pu jusqu'alors que miner en dessous dans les catacombes et qu'attaquer du dehors par des escarmouches de *guerillas*, dans les provinces.

A vrai dire, la chose était en marche depuis Constantin, où se placent les vraies origines du pouvoir temporel papal. Dès 858, on avait vu Nicolas Ier ceindre son front de la couronne d'or, dont devait hériter Hildebrand. Boniface VIII la porta double, en 1293. Urbain V la porta triple en 1362, et ce fut seulement sous son pontificat,

c'est-à-dire trois siècles et demi après Grégoire VII, que le *Gloria in excelsis* de la Papauté, la pompeuse Tiare se trouva montée de toutes pièces.

De nos jours, cette *couronne* est redevenue *d'épines* sur la tête de Léon XIII, comme elle le fut sur la tête de Jésus-Christ, de saint Pierre et des 50 premiers papes, tous canonisés jusqu'à la fin du ve siècle, à l'exception du seul Félix II, à qui la mort ne laissa pas le temps de s'élever à cette hauteur.

On ne saurait trop, à notre époque, se rendre compte de ce qu'était le Saint-Siége, aux origines de l'Église, et cela pour la raison que son Fondateur la ramène présentement à sa primitive pureté.

Que de catholiques on trouve qui croupissent dans l'ignorance des principes les plus élémentaires de leur foi, et qui confondent l'Autorité pontificale avec le Pouvoir papal et avec les privilèges royaux de la Tiare temporelle.

La vérité est que Trône et Tiare, s'ils furent rendus nécessaires par le malheur des temps, n'en furent pas moins préjudiciables à la sainte Institution de Jésus-Christ et des Apôtres.

L'origine de cette royauté n'a rien d'honorable, considérée dans les documents captieux qui lui servirent de point de départ et de première base : « Escaladant les « siècles à reculons, les Papes, pour donner du prestige à « leur empire temporel, en avaient fait instrumenter, en « chancellerie romaine, *un titre apocriphe*, qu'on fit remonter « à Constantin. On croit que cette invention fut le fait de « Paul Ier, au VIIIe siècle, vers l'an 767, pour fermer la « bouche, dit un historien, aux ambassadeurs de Constan- « tinople, qui redemandaient à cette époque les provinces « d'Italie, que le roi Pépin avait données à l'Église « romaine » (1).

(1) On a reconnu la même origine à la frauduleuse Charte, attribuée à Louis le Débonnaire et aux fausses Décrétales, forgées par Isidore Mercator, en opposition avec les vraies Décrétales de Denis le Petit, où il n'est pas signalé de Pape proprement dit, avant Sirice, c'est-à-dire avant la fin du IVe siècle.

On sait le trait d'esprit de l'ambassadeur vénitien, Jérôme Donato, que le pape Jules II croyait fort ambarrasser, en le priant d'exhiber le titre de possession du golfe Adriatique : « Plaise à Votre Sainteté de faire « apporter ici l'original de la donation par Constantin au « pape Sylvestre, de la ville de Rome et des États ecclé- « siastiques, et nous y trouverons au dos la concession « de la mer Adriatique, faite à ma patrie (1). »

On élève jusqu'aux nues le génie de la Papauté, en lui attribuant l'organisation de sa puissante hiérarchie, et l'on oublie que le seul mérite qui lui en revienne, c'est d'avoir fait du plagiat en adaptant de toutes pièces, au fonctionnement du système ecclésiastique, tel qu'il est en vigueur encore de nos jours, tous les rouages de l'administration païenne du vieux Monde césarien. Les Papes se contentèrent de couler l'idée chrétienne dans les moules politiques de l'Empire romain. La vieille machine fut remise sur pied et en fonctions canoniques : aux quatre Préfectures prétoriennes, se substituèrent les quatre grands Patriarchats de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople. Les Exarques, chargés de l'administration des intérêts de l'Empire, furent remplacés par les Évêques, chargés de l'administration des intérêts de l'Église : les attributions de ces derniers répondaient exactement à celles des premiers. Ils furent préposés : le Métropolitain à une province, l'Archevêque à un district, l'Évêque à un diocèse : on en créa mille dans l'Est, huit cents dans l'Ouest de l'Empire. Les curies furent remplacées par les cures; les vice-curies par les vicariats. Et ainsi de suite, pour l'ensemble comme pour les détails, de tout le système ultramontain, au point de vue de son organisation temporelle.

Qu'y-a-t-il d'apostolique et d'essentiellement chrétien, dans tout cela? Rien, absolument rien!

(1) Champrobert. Prérogatives de l'Église universelle, défendues contre l'oligarchie sacerdotale de Rome, p. 161.

Mais revenons à la grande idée de Hildebrand, telle qu'elle ressort des écrits de Pietro Damiani.

J'avais soupçonné quelque chose de ce plan gigantesque, avant d'avoir lu le livre de M. Ferdinand Fabre (1) où il est dit un mot à ce sujet, — mot de travers, il est vrai, mais qui me donna l'éveil, et qui m'inspira la curiosité d'aller aux sources.

J'avais deviné juste, comme on peut le voir par un passage du « *Christ, le Pape et la Démocratie,* » publié en 1884, quatorze mois avant que M. Ferdinand Fabre éditât son roman.

Voici ce que je disais alors :

« Dans les conditions religieuses et sociales, où se trouvait l'Europe du Moyen-Age, il fallait des compromis économiques, organisés de compte à demi avec le détenteur de la puissance politique, pour ménager la transition de l'ancien régime au régime nouveau. En ces temps difficiles, la monarchie de Hildebrand ne pouvait être qu'un *modus vivendi,* une sorte de transaction ou de concordat, entre les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire du monde.

« Pour en venir à replanter la Société toute entière sur ses bases originelles, il fallait bien que la contre-révolution du Christ regagnât, une à une, par l'action de l'Eglise, toutes les positions que l'homme avait perdues sur le théâtre de ce monde.

« Elle devait donc pénétrer, d'un bout à l'autre, l'économie politique et gouvernementale, à travers les mille éléments qui la composent dans ses ordres multiples.

« Voilà pourquoi, Saint-Père, quand l'heure fut venue, *on vit le Pape se faire roi,* de la même manière et pour les mêmes raisons que le *Verbe s'était fait homme.*

« Rien de plus providentiel.

(1) Lucifer, par Ferdinand Fabre, p. 49 et suiv., 1885, Charpentier.

« Cette incorporation nouvelle était destinée, dans les desseins éternels, à transporter l'esprit et les bienfaits de la Rédemption, de la sphère religieuse, dans la sphère temporelle ; elle devait régénérer le pouvoir politique, l'élément gouvernemental et toute la machine sociale, comme le Christ avait régénéré l'homme individuel, son esprit, ses idées et ses sentiments.

« Sans cette immixtion profonde, lente et radicale, des maximes évangéliques et des principes chrétiens, dans le corps pourri du vieux monde païen, jamais n'aurait pu s'opérer cette rénovation sociale dont nous sommes les témoins, jamais ne seraient venues au jour cette civilisation et cette science économique, qui sont en train de transposer les deux pôles de la Société : « Deposuit potentes, — exaltavit humiles. » (1).

Je le répète aujourd'hui avec plus de conviction encore qu'alors : dans la déplorable extrémité où l'ignorance et la barbarie avaient acculé l'Europe, il fallait un grand travail de démolitions, d'un côté, et de subconstructions sociales de l'autre, avant d'abattre, de fond en comble, le vieil édifice d'iniquité, dont l'origine remonte très haut, dans l'histoire, et que Moïse flétrissait déjà, sous le hiérogramme de Nembrod — (dont les cynégètes de nos jours ont fait un chasseur de *cailles et de lapins*, tandis qu'il fut un chasseur d'*hommes et de peuples*, comme Alexandre, mais cent fois plus cruel que le fils de Philippe).

Je ne m'étonne plus des allures de la Papauté à partir de cette époque, ni pas même des hauteurs de son langage et des violences de son action, dans la sphère politique. Et, dans la sphère ecclésiastique, quand on songe à l'état de corruption, où la simonie, le concubinage, la luxure et d'autres désordres, avaient jeté le clergé de ce temps, on comprend la nécessité du remède énergique, appliqué par Grégoire VII aux plaies qui dévoraient le corps sacerdotal :

(1) Christ, Pape et Démocratie, p. 42.

il fallait les mailles serrées de cette discipline de fer, pour couper court à tant de maux. Il fallait les façons mi-césariennes, mi-chrétiennes, de Hildebrand.

Elles n'étaient pas absolument nouvelles, d'ailleurs. Déjà Grégoire II, le premier des politiciens déclarés du Saint-Siège, avait dit au VIIIe siècle : « L'épiscopat de « Rome, — le mien surtout, — doit être exercé, non « comme la charge d'un Pasteur d'âmes, mais comme « l'office d'un prince temporel ». Adrien Ier, qu'on a surnommé le *premier des Papes-Césars* ; plus tard, Nicolas Ier, au IXe siècle ; puis Nicolas II, Formose, toute une série de Pontifes jusqu'au XIe siècle, jouèrent à l'absolutisme, et c'était nécessaire, je le redis, vu la dissolution de cet âge barbare et cruel.

Hildebrand, lui, entre en scène avec une audace à ne reculer devant rien. — « Finissons-en avec ce brigandage ! « écrivait-il à Henri d'Allemagne. Le monde est à Dieu, « et pas aux tyrans, et ce monde, je le prends pour son « compte, moi qui suis son vicaire. »

Cent ans plus tard, Boniface VIII, au faîte de cette puissance, dont l'apogée ne se montrera que deux siècles plus loin, sur la tête de Léon X, s'écrie : « *Il n'existe pas d'autre César, d'autre Roi, d'autre Empereur, que moi !* »

Je crois à ce langage délirant, et il ne me scandalise pas. Il était de saison. Et j'ajoute qu'il était dans l'ordre de la Rédemption, comme dans la logique de la situation, par ces temps de violences inouïes et de crimes de toute sorte.

Mais, par exemple, je ne crois pas du tout à cette autre parole que prête à ce Pontife l'auteur de l'histoire des Papes : « *L'Evangile enseigne plus de mensonges que de « vérités. Les sommes d'argent que la fable du Christ m'a « rapportées, sont incalculables.* » (1).

Ce sacrilège serait-il tombé de la bouche d'un Pape —

(1) Histoire des Papes, t. V, p. 258, édition de 1842, Paris.

(et ce n'est pas impossible, après tout, *extrâ cathedram*) — qu'il ne faudrait y voir qu'un blasphème du César qui se cachait sous la soutane de l'empereur clérical. Jamais Pierre n'a ainsi parlé, *ex cathedrâ*, jamais Pierre ne parlera ainsi ! Nous en avons pour garant la parole du *Maître* quand il releva son disciple de sa grosse chute. « *Ego* « *rogavi pro te, Petre, ut non deficiat fides tua.* » (1).

Jules II, qui prépara le règne trop glorieux de Léon X, le Louis XIV de la Tiare et le Salomon de la Papauté, Jules II caractérise le rôle du Vatican, au XVIe siècle, quand il s'écrie : « *Je revendique pour moi la maîtrise suprême du jeu du monde !* » — *Que faut-il vous mettre à la main ?* lui demandait un jour Michel-Ange, faisant la statue de ce pape ; *voulez-vous un* **bréviaire** *ou une* **épée ?** — *Une* **épée !** répond Jules II ; *une épée, car* « **Io non so littere !** »

C'est très fort ! j'en conviens. Il y a du soudard dans ce batailleur qui prenait d'assaut les places fortes, casque en tête, sabre au poing, battant la terre des quatre fers de son coursier.

Mais qu'on me dise, de grâce, comment aurait pu faire un Pape, en ces jours de rapines et de crimes, pour contenir les bandits du trône, les forbans des galères et les brigands des châteaux-forts de la féodalité, sans un bras d'airain et sans un courage de cette trempe ?

L'organisation donnée à la puissance papale, ainsi armée des deux glaives à la fois, par le génie de Hildebrand, fut ni plus ni moins, ce qu'elle devait être à cette époque sanguinaire et ténébreuse. Et qui donc, encore une fois, qui donc aurait pu tenir en échec les tigres et les léopards, devant ces troupeaux de bétail humain, faible et désarmé, si ce n'est les canons et les foudres, sans cesse grondants, du Vatican temporel ?

(1) Luc XXII, 32.

D'ailleurs, j'ai déjà dit à quelle besogne travaillaient les Papes et les Rois, en s'abattant les uns les autres, et en se dégradant, par de tels excès, sous les yeux de la Chrétienté naissante. Il y a eu des excès, des abus, des crimes épouvantables, j'en conviens ; mais n'oublions pas cette parole d'un auteur espagnol : « *Los crimines, en Roma, son cosas de reyes, y no de Padres santos!* »

J'étonnerai beaucoup de monde en enseignant que je tiens l'entreprise de Hildebrand pour un fait providentiel, et même pour un *sacrifice*, — sacrifice jugé nécessaire par l'intrépide génie de ce saint formidable. Il faut que je m'explique tout à fait :

Il est écrit dans la *Légende dorée* des premiers âges que « si le Christ ne retenait de force les élus dans le Ciel, « tous s'élanceraient vers les Enfers, pour en retirer ceux « qui y souffrent, dussent-ils y rester à leur place ! » Idée sublime ! Nimbe éblouissant de notre dogme !

Ce fut un plongeon de cette espèce que fit saint Grégoire VII, quand il se jeta dans l'*enfer anti-social* où César martyrisait les peuples du Moyen-âge. Et le Christ laissa faire. Que dis-je ? Pour en inspirer l'audace à son vicaire, il en avait lui-même donné l'exemple, à sa manière, en descendant dans le cloaque de notre chair et de nos pourritures, pour nous en tirer !

Bien plus : à moins de fermer les yeux à l'évidence, et de nier absolument l'assistance promise par le Rédempteur à son Église, à travers les âges, et jusqu'à l'entière *consommation du siècle* de César, Hildebrand pouvait-il ne pas reconnaître que, depuis Constantin, l'axe du Christianisme allait s'inclinant, du pôle céleste ou spirituel, vers le pôle terrestre ou temporel, comme pour se mettre en conjonction avec l'axe économique et social de la Planète gangrenée ?

Et cette décantation de l'Arche Sainte pouvait-elle avoir

d'autre but que celui d'attirer, dans son sein, les éléments gouvernementaux et politiques, pour les régénérer, une fois recueillis dans le sanctuaire de la Nouvelle-Alliance? Ne fallait-il pas que la barque de Pierre touchât un jour terre politique, pour prendre à bord ce qui était de cette terre! Sans cela, jamais César ne se serait embarqué dans le Vatican, où le Christ devait pourtant l'attraper au piège pour l'y crucifier, comme César l'avait crucifié lui-même sur le Calvaire. *Par pari referitur!* C'est la loi du talion, justement appliquée ici, pour le salut social du Monde. Ainsi se font d'ailleurs les grandes expiations de l'histoire.

La manœuvre qu'opéra l'Église, à cette époque, peut se comparer à celle qu'exécute un navire pour capturer une felouque ennemie et pour l'entraîner à sa remorque ou bien la couler. Je me suis déjà servi de cette image au chapitre IV, quand j'ai montré le Christ conduisant aux abîmes la pirogue du brigandage politique, montée par tous les corsaires de l'ancien monde.

III

Hildebrand, ce fier dompteur du Césarisme, avait-il calculé toutes les conséquences de cette évolution? Vit-il les maux sans nombre qui en résulterait pour l'Église? les abus qu'on ferait du pouvoir temporel, alors que la fumée des bûchers monterait vers le Ciel attristé? Avait-il espéré que les courtisanes et les luronnes, les Marozia et les Théodora, se tiendraient pour expulsées de l'alcove des Papes et des Cardinaux, et qu'elles n'y rentreraient pas sous la figure des Lucrèce, des Miramonde, des Laurette de Sade, des Briande d'Agoult, etc.? Avait-il prévu les frelatages qu'aurait à subir le Saint Évangile, sous un pareil régime, et les accouplements monstrueux qui seraient faits partout, des maximes du Monde avec les maximes de

l'Évangile, des principes de César avec les principes de Jésus-Christ, et des pompes des cours avec la simplicité des temps apostoliques?

Je le crois! Mais de tous ces maux, il fit la balance avec les bienfaits économiques que les peuples émancipés recueilleraient, un jour, de son entreprise, et dès lors, la somme du bien général l'emportant sur celle des maux particuliers à l'Église cléricale, le Saint Pontife n'hésita pas à vouer la Papauté à une nouvelle Rédemption, dut cette Papauté, pour amener la rénovation sociale et la résurrection sociale des peuples, subir à son tour tous les tourments de la Passion, le long de la voie douloureuse qui va de Gethsémani au sommet du Calvaire, en passant sous les insultes des Pharisiens, sous les sacasmes de la populace, sous les fouets des soldats et sous les sentences d'Hérode et de Pilate, comme cela se voit de nos jours!

Ce sont là choses dignes des vicaires du Christ et des successeurs de saint Pierre, crucifié, celui-ci, non comme son Maître, la tête en haut, visant le ciel, d'où il descendait, mais la tête en bas, touchant la terre, d'où il montait.

Hildebrand dut prévoir, j'imagine, que semblable à la sangsue qui s'est gorgée d'un sang impur, la Papauté temporelle succomberait, victime de son dévouement et des excès du pouvoir, une fois qu'elle aurait absorbé tout le venin et tout le pus de la puissance politique et du régime césarien. Qui sait même si ce grand Pontife n'avait pas présente à l'esprit la terrible sentence de saint Paul, par laquelle ce grand Apôtre décrète de mort les dignités cléricales, dans des termes dont voici le texte pur : « Puto enim quod Deus nos ostendit *novissimos* apostolos, tanquàm *morti destinatos.* » (1)

Ah! ce dut être, pour le front de saint Grégoire VII, non pas comme un diadème de rubis, mais comme une couronne d'épines, qu'il la ceignit, cette tiare, si brillante par le dehors, si cuisante par le dedans! Et il pressentit,

(1) I. Cor. IV. 9.

probablement, toute l'amertume du calice qu'il aurait à boire un jour, par la bouche d'un de ses successeurs, une fois ce calice rempli, jusqu'au bord, de toutes les iniquités des Césars de la terre.

Hildebrand ne pouvait pas ignorer ces deux principes fondamentaux de l'Institution du Christ.

1° L'Eglise a horreur du sang : *abhorret a sanguine!* Donc, toutes les fois que le sang sera versé, dans des guerres faussement dites religieuses, ou sur les chevalets, au nom des papes, ou sans qu'ils protestent comme vicaires de Jésus-Christ, ce sang retombera sur la tête des Papes! Et d'un.

2° L'Eglise a horreur de toute compromission de ses divines prérogatives et de sa puissance spirituelle : *abhorret a servitute.* » Donc tout pacte qui assujétira le Christ au bon vouloir de César, sera un crime que les Papes auront à expier! Et de deux.

Allez! ils le savent bien, tous, aussi bien que le savait Hildebrand!

Aussi vous les entendrez, le long des siècles, se plaindre amèrement de ses transactions politico-religieuses, qui s'appellent des Concordats, et qu'ils signeront néanmoins, forcés qu'ils y sont, par un jurement signé comme héritiers d'une puissance temporelle, laquelle ne peut vivre que d'accrocs répétés sur la justice éternelle, et sur la vérité du très Saint Evangile.

Un savant religieux, que je vénère à l'égal d'un saint, depuis sa mort toute récente, me disait dans Rome : « La « Papauté temporelle fut comme le bâton à l'aide duquel « le Christ a remué toutes les ordures des chancelleries « politiques. Le bâton s'est sali presque toujours, mais du « moins, grâce à Dieu! la main de Pierre reste intacte, « car Pierre n'est pour rien là dedans. »

Déjà le Pape saint Gélase déclarait, dans sa lettre à l'empereur Anastase Ier, que « la confusion des pouvoirs est

« impie, qu'elle est une œuvre détestable, et que le Christ « est venu pour en consacrer à jamais la séparation. » Qu'aurait-il pensé de cette *confusion* des pouvoirs, s'il l'avait vue se faire sur la tête de ses successeurs, et qu'aurait-il dit des *concordats* qui en résultent forcément?

« Ces concordats ont été, de tout temps, des traités « politiques, nullement religieux, dans le vrai sens du mot, « et d'où l'esprit intégral du Catholicisme universel est « complètement absent, dit l'auteur de la *Mission des* « *Souverains* : ils sont l'œuvre, non de Pierre, mais du « César clérical, s'entendant avec le César politique. « Œuvre inique! par conséquent. De quel droit, par « exemple, le Pape et le Ier consul brisèrent-ils la forme « ecclésiale primitive de la vieille France, pour lui substituer « par le pacte du 9 avril 1801, la forme de nos jours? » (1)

Le Pape annula par une bulle tous les anciens sièges, pour en instituer soixante nouveaux. « Ce coup d'État, sans pareil dans l'histoire de l'Église, pouvait être dans la logique des nécessités politiques, mais il n'était pas dans la logique de l'Évangile. »

« Belle capucinade! » s'écria le général Delmas, le lendemain du *Te Deum*. Et il ajoutait : « Il n'y a manqué « que le million d'hommes qu'on a fait égorger, pour « détruire, à coups de canon, ce qu'on a rétabli, à coups « de plume. »

Aussi, prêt à signer ce déplorable instrument, Pie VII, les larmes aux yeux, laissa-t-il échapper ce cri de douleur : « C'est dans la pleine amertume de mon âme! » — Je le crois bien!

Tous les papes ont gémi de la sorte, en pareille occurence : « Je me sens garotté de la tête aux pieds, disait « Pie IX à Rossi. Je ne puis mouvoir ni bras, ni jambes!... « Ah! les Concordats! Ces attentats contre le Saint « Évangile! De ces lourdes chaînes, forgées sous mes

(1) Saint-Yves. Mission des Souverains.

« prédécesseurs, et subies par eux comme par moi, qui « me délivrera? »

Ce sont là les *liens* de César, que le Christ annonçait à saint Pierre! « Alius prœcinget te et ducet quo tu non « vis! » (1).

Il les fallait, sans doute! saint Grégoire VII le comprit bien, et s'y résigna d'avance.

Sans les pragmatiques sanctions, sans les trêves de Dieu, sans tous ces *modus vivendi*, qui donnèrent droit de cité à l'Évangile dans le vieux Monde, comment se seraient passées les choses? Le mouvement chrétien n'aurait pu aboutir. « Toujours la force brutale eût écrasé la force morale, et le sang aurait coulé comme un fleuve, le long des siècles, comme il coula durant la période des persécutions impériales » (2).

Pour porter la dynamite sacrée dans les bastilles de César, il y avait à passer par la voie des *Concordats*.

Il y avait à faire davantage, et ce fut fait: les Abbés posèrent en grands Seigneurs, les Evêques en Princes temporels, et le Pape en personne *se fit César! Et Verbum caro factum est!* »

Pour une nature divine, comme était celle du Verbe, le revêtement de notre chair, quelque souillée que fut celle-ci, ne risquait pas d'altérer la sainteté de sa personne; mais l'endossement des livrées politiques du césarisme par les Abbés, par les Evêques et par les Papes, était gros de périls et de catastrophes, vu la faiblesse et la corruption de l'homme, chez eux.

Ah! nous verrons de tristes choses, dans le cours des âges!

Voici de l'histoire critique : « Dans la plupart des Evê- « chés et dans les opulentes Abbayes, à Saverne, à

(1) Joan. XXI. 18.
(2) Ranke. *Histoire des Papes.*

« Clairvaux, à Saint-Germain-des-Prés, au Mans, à Cam-
« brai et ailleurs, les prélats porteront la soutane aussi
« gaillardement qu'un habit de cour. Pour la leur coller
« au corps, il faudra la tourmente révolutionnaire. Jus-
« qu'en 1789, le ciel est trop beau, l'air est trop tiède,
« pour qu'on se résigne à se boutonner jusqu'au menton.
« *Liberté, facilité, chez moi, M. l'abbé,* disait le cardinal
« de Rohan à son secrétaire ; *sans quoi nous ferions de*
« *ceci un désert.* » Ce dont l'aimable cardinal s'était bien
« gardé, lui qui avait fait de Saverne, au dire de Watteau,
« *un monde enchanté, un embarquement pour Cythère.* » (1)

Prêtons-nous main-forte réciproquement, Sire, diront les princes de l'église aux princes de la terre, aux rois, aux empereurs, à Pépin, à Charlemagne, à Charles-Quint, à Louis XIV, à Napoléon, à tous les potentats. Nous diviniserons votre pouvoir avec la Sainte-Ampoule, si vous appuyez le nôtre avec le sabre. Passez-nous le *séné ;* nous vous passerons la *rhubarbe,* et les chrétiens payeront les frais de la *rhubarbe* et du *séné.* Faites nous place dans votre royaume ; nous vous ferons place dans le nôtre, car il est des accommodements, même avec le ciel. Si ce qui vous est offert à la table de la Reine, votre épouse légitime, manque d'excitant et de saveur pour vos augustes sens, goûtez, Sire, jusqu'à l'enivrement, aux mets exquis du Trébuchet, aux fines gourmandises du Parc-aux-Cerfs ; mordez à belles dents aux pommes fraîches et aux pêches veloutées. Les fruits défendus aux bouches roturières ne le sont pas aux appétits royaux. On vous absoudra quand même, o grand Monarque... à une condition pourtant, c'est que vous rachetiez vos péchés mignons, par des œuvres pies : Vous savez très bien que tel *édit* nous gêne ; il vous faut le révoquer. Telle *lèpre* ronge vos Etats ; chargez vos *dragons* d'y porter remède, et qu'ils frottent dur sur la peau des hérétiques. Ce faisant, Sire, vous serez

(1) De Valfons. *Souvenirs*, p. 60. — Taine. *L'Ancien Régime*, p. 194 et suiv.

toujours le Roi-Soleil, le Fils aîné de l'Eglise, et le Monarque très chrétien !

Voilà comment l'on marmitonnera l'Evangile, dans la cuisine d'Escobar.

Ainsi adoucie, d'abord pour les rois, la sainte morale de Jésus-Christ, mise à toutes les sauces, deviendra le blanc manger des duchesses et des plus fines bouches, dans les confessionnaux à bel air, capitonnés et musqués.

Aussi, la verve gauloise, qui fut toujours la même, spirituelle et mordante, dira-t-elle en voyant passer dans les rues de Paris, les nouveaux moralistes ; « *Les voici ceux qui ôtent les péchés du grand monde! Ecce qui tollit peccata Mundi!* » On sait à l'adresse de qui partaient ces traits d'esprit, ces fusées et ces pétards.

Ce fut pire plus tard, quand se produisit, à la cour, le débordement de vices, dont Louis XIV aurait frémi lui-même : je veux parler du temps où, selon l'expression d'un historien « *on vit le pavillon de la France passer du blanc au* « *noir*, et où *Versailles arbora pour drapeau la soutane d'un* « *Cardinal, entre les mains des Marmousets du ministère* « *Fleury*. Au règne des courtisanes succéda le règne des « néo-Mignons, et chez les Jésuites, maîtres absolus de la « France, on vit fleurir des historiettes comme celle du « Père Girard avec la petite Lacadière, une toute jeune « fille, frêle et maladive, que le vice eut dû épargner, « pourtant, et à qui tout autre libertin eût fait grâce « certainement! (1) » Et les Tribunaux de Louis XV de condamner la *Colombe* et d'absoudre le *Vautour*. O puissance des Jésuites!

Je n'ai pas la force d'en dire davantage. Au reste tout se devine, et tout s'explique logiquement, grâce à un livre fort à la mode, dans la France d'alors, dédié à la Reine, écrit par un Evêque et nulle part condamné. A chaque page, l'obéissance aux prêtres y est mise au-dessus de

(1) Michelet. Histoire de France, t. XVI, chap. vi.

toutes les vertus, et l'on y fait dire à Jésus lui-même : « Préfère la volonté de ton confesseur à la tienne », et ailleurs : « Obéis lui, *plutôt qu'à moi.* » (1)

Obéir aux hommes plutôt qu'à Dieu! On va loin, avec de tels préceptes.

Telles sont les conséquences extrêmes que la corruption humaine devait tirer, à la longue, du système politico-religieux de Hildebrand, bien innocent de toutes ces turpitudes.

Pour compenser ce désastre de la morale, on eut l'idée d'*ajouter au Credo* tout ce que l'on *retranchait du Décalogue.* Et, comme cela ne gêne personne, les dévots crurent aisément tout ce que voulaient leurs directeurs, du moment que ces *bons* directeurs acquiesçaient à toutes les fredaines des dévots. Quel maquignonnage des choses saintes!

Et le symbole de la Foi, de jour en jour plus allongé, finit, un beau jour, par prendre, dans l'*organe* le plus autorisé de l'Ultramontanisme, les proportions fantastiques, que voici. — Je cite mot par mot, et j'indique la source, car nul homme sensé ne me croirait sur parole :

« Il faut soutenir les articles de foi, *les plus absurdes,* « *les plus impopulaires, les plus révoltants,* et faire *avaler* « tout cela à l'orgueilleuse imbécillité des libres-pen- « seurs » (2).

Et, peu de mois après cette redomontade, *la feuille des Sycophantes* libellait son Évangile en ces termes textuels :

« Nous ne croyons pas seulement à la subordination du « pouvoir temporel au pouvoir spirituel; nous croyons « également à la *dîme,* aux *méléfices,* aux *pieux mouve-* « *ments des yeux des Madones sur l'autel.....* En un mot, « *nous acceptons et nous admirons* **tout ce que la Papauté a fait** (3). — « Même quand Borgia s'amusait au Vatican? lui-demanda, vingt-quatre heures après, un malin du journalisme. La question demeura sans réponse.

(1) Longuet. Édit. de 1729, p. 46 et 120.
(2) Journal l'*Univers*, du 3 juillet 1850.
(3) Journal l'*Univers*, du 24 mars 1851.

IV

Est-ce à dire que l'Église du Christ et des Apôtres a sombré dans cet abîme d'iniquités et qu'elle s'y est corrompue?

Non, certes! Non, non, non! Ce qui a sombré dans ce gouffre noir, c'est une secte, c'est une autre synagogue, c'est la Babylone flétrie par saint Jean, dans son Apocalypse.

Quant à l'Église catholique, elle demeure sauve. Immaculée dans son essence divine, elle est complètement innocente de tous nos crimes.

Ensevelie, de nos jours, sous les ruines de l'Ultramontanisme, elle se dégagera des formes temporelles qu'elle a dû subir, et qui, durant 1579 ans, l'ont asservie plus ou moins à César. Les *liens* de Pierre seront coupés, ou plutôt détachés scientifiquement. « Le filet se rompra, dit le pro-« phète, et nous serons délivrés! » (1).

Il suffit pour cela d'un simple canon. Qu'un Pape se dédouble; c'est chose facile! Qu'il sépare, dans sa personne, Pierre — de César, le Vicaire du Christ — de l'empereur clérical, déjà détrôné à cette heure; qu'il condamne *ex cathedrâ*, au nom de Jésus-Christ, son divin Maître et son modèle, toutes les aberrations politiques qu'ont pu commettre les Papes, non comme héritiers des prérogatives apostoliques, mais comme héritiers d'une puissance temporelle et caduque, — et voilà le triomphe suprême de l'Évangile. Ce jour sera le plus beau de la Chrétienté, le plus glorieux de la Papauté régénérée, purifiée, sanctifiée, divinisée!

Ce canon, n'en doutez pas, retentira bientôt. Il en ressortira une chose qui fera la stupéfaction du Monde, et qui jettera ce Monde à genoux devant son Rédempteur. Cette chose, ce sera la démonstration de l'accord parfait qui

(1) « Laqueus Contritus est, et nos liberati sumus! » (Ps. CXXIII. 7.)

règne entre l'*Idéalité de la Civilisation moderne* et l'*Idéalité du Christ et de son Évangile;* ce sera la *Consécration* du nouvel Ordre social et le *Baptême* solennel de la Civilisation moderne.

Quand Samuel, investi lui aussi de la double puissance et armé des deux glaives, abdiqua son autorité temporelle entre les mains d'un roi civil, il ôta sa tiare devant le peuple, et il adjura ce peuple de faire plainte, *incontinent,* de tous les griefs auxquels avaient pu donner lieu les actes de son gouvernement, se résignant d'avance à subir les peines qu'il aurait encourues, s'il était déclaré coupable.

Scène prophétique! Quand Hildebrand abdiquera devant la Chrétienté sociale, pour restituer la Direction de l'Église aux mains pures de saint Pierre, il se soumettra d'avance, lui aussi, au jugement de la Conscience universelle, et se déclarera prêt à expier tous les abus de son gouvernement temporel. *Ne les expie-t-il pas déjà?*

Je ne vois pas d'autre arme que ce canon, pour trancher le nœud redoutable par lequel la sainte religion de Jésus-Christ se trouve inextricablement enlacée dans les liens abominables de la politique.

Pas de glose ultramontaine, pas de décrétales, pas de tradition ecclésiastique qui tienne contre l'Evangile. Que peuvent toutes les jurisprudences de la terre contre la Justice éternelle? rien! Que peuvent les Décrétales contre la Vérité divine? rien!... Nous savons d'ailleurs ce qu'elles valent, ces Décrétales! Et quant aux traditions humaines, Jésus-Christ nous a dit le cas qu'il faut en faire, quand elles se mettent à l'encontre des *Traditions divines*!

Le marquis de Saint-Yves d'Alveydre a traité ces questions capitales avec tant de lumière et de discernement, avec une telle élévation d'idées, et avec une telle profondeur de vues religieuses, qu'il est impossible de ne pas conclure comme il conclut.

Ce qui a été fait par Hildebrand, devait être fait. La

main de la Providence se montre là ! la main des hommes s'y montre aussi. De cette œuvre mêlée, faites deux parts, celle du Christ, et celle de César : Rendez à César ce qui vient de César, les souillures ; et rendez à Dieu ce qui vient de Dieu, les essences pures.

Le salut est là ! et il n'y en a pas d'autre !

On ne me reprochera pas, j'espère, d'avoir dissimulé les erreurs, les fautes, les crimes même qui ont été commis au Vatican royal et temporel. On ne le reprochera pas, non plus, à l'auteur que je viens de nommer.

On nous accuserait plutôt du contraire.

Mais on aurait tort, grandement tort ! Ce serait se mettre le doigt dans l'œil, et se crever la prunelle.

« Il n'y a que la Vérité qui délivre ! » (1) a dit le Rédempteur.

Et il n'y a que la Justice qui triomphe !

Prêtres, sommes-nous innocents ? Non ! Donc il faut que nous soyons brisés ; nous le sommes déjà et ce n'est pas fini ! Place au Christ, s'il vous plaît, dans toutes les sphères ! Place au Christ, surtout sur la *Chaire* de saint Pierre !

Un théologien de première force, le plus sage et le plus orthodoxe que je connaisse, un Religieux qui fut, pendant 50 ans, la lumière de son ordre, et dont on a fait un martyr, m'écrivait au sujet du *Credo de l'Abbé Gabriel*, que j'ai publié à la 299e page du livre, « *Le Christ, le Pape et la Démocratie* » : — *Je signerais ce symbole des deux mains.*

Or, ce formulaire doctrinal en dit long ; ses trois derniers articles sont conçus en ces termes :

« Art. X. Je crois que tous les abus que l'histoire reproche à la Tiare, durant la longue période de son omnipotence, n'affectent en rien la sainteté de l'Eglise catholique ; mais uniquement l'institution temporelle qui, sous le nom de Cour romaine ou de Vatican royal s'était juxtaposée, quelque fois même superposée, à l'Institution divine. Le

(1) Joan. VIII. 32.

Pape n'était pas infaillible quand il parlait ou agissait comme Monarque, et son Pouvoir politique ne fut jamais un Dogme. Le Roi, dans la personne pontificale, ne différait en rien des autres puissants de la terre, si ce n'est par les excès plus grands qu'il pouvait faire de son autorité terrestre, par suite de l'ascendant de son autorité céleste. Ainsi s'expliquent et peuvent se condamner, sans atteindre l'Eglise, toutes les horreurs de l'inquisition. »

« Art. XI. « Je crois, en conséquence, que les comptes rigoureux que rend de nos jours la Papauté politique, devant l'inéxorable tribunal de la conscience publique, ne sont pas ceux du Vicaire de Jésus-Christ, mais bien ceux du Roi temporel qui s'était assis, avec lui, sur la chaire de saint Pierre, et qui agissait, non comme chef de l'Eglise catholique, mais comme héritier d'un trône nullement protégé par les promesses indéfectibles du Christ.

« Art. XII. Je crois finalement que mieux se fera ce jugement sévère, et mieux aussi s'accomplira l'œuvre de restauration religieuse qui s'initie de nos jours. La science critique de l'histoire viendrait-elle à démontrer que les intérêts sacrés du Rédempteur et de son Eglise furent trahis par d'autres crimes que ceux des Borgia, la divinité de la Religion catholique n'en résulterait que plus éclatante, puisqu'il serait alors bien prouvé que même la dépravation sacerdotale n'a pu l'altérer dans son essence.

« Cet Evangile seul est adorable, dont l'incorruptible lumière a pu traverser, comme fait celle du soleil, tant de fanges et de pourritures, sans rien perdre de sa pureté, sans jamais cesser d'éclairer le monde et de l'embaumer. » (1).

Nous avons beau raser notre tête, pour y figurer la cou-

(1) Les douze articles de ce *Credo* ont été envoyés au Vatican. Je ne sache pas qu'aucune censure les ait frappés. Signe des temps, partout les mêmes : Mgr di Rende m'a fait l'honneur dernièrement (10 janvier 1886) de m'appeler au palais de la Nonciature de Paris. Le gracieux et discret accueil que j'y ai reçu de sa part ne diffère en rien de celui que je reçus du cardinal secrétaire d'État, Mgr Jacobini, lors de ma visite au Vatican, ni non plus de celui qui m'est fait à l'Archevêché de Paris, toutes les fois que j'y vais. Signe des temps, signe des temps ! L'heure du triomphe approche.

ronne de notre empire sur nous-mêmes et sur le monde, comme faisaient, avant nous, les prêtres de l'Iran ; nous avons beau ceindre nos fronts de la mitre et de la tiare, comme faisaient avant nous, les Pontifes étrusques, grecs, égyptiens et Chaldéens, nous sommes nés *hommes*, nous vivons *hommes*, et nous mourons *hommes*. Comme tels, nous traînons, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la longue chaîne de nos infirmités, toutes les faiblesses de la chair, de l'esprit et du cœur.

Tout peut se pervertir entre nos mains, et s'y pervertit en effet; et meilleure est la chose dont nous abusons, pire en est la corruption.

Du système ecclésiastique de Hildebrand, qui devait battre en brèche le Césarisme, et qui l'a réduit, en définitive, à l'*extrémité critique* où nous le voyons, notre malice a fait sortir des excès déplorables ; et le remède, à son tour, est devenu pire que le mal. Un autre correctif, est absolument nécessaire de nos jours, et ce correctif l'Évangile seul nous l'appliquera dans toute sa raideur. Impossible d'y échapper!

De nous-mêmes, sous l'aiguillon de nos passions, nous ne pouvons que tourner dans un cirque fatal, où, d'un bout à l'autre, soit que nous allions de droite à gauche, soit que nous courions de gauche a droite, nous retombons sans cesse dans les mêmes errements, comme il est marqué dans ce savant logogriphe :

« *In girum imus noctu; ecce ut consumimur igni.* »

Prenez cet apophtegme comme il vous plaira; lisez-le de gauche à droite comme on fait pour les langues vivantes, lisez-le de droite à gauche, syllabe par syllabe, comme on fait pour le sanscrit et l'hébreu, vous aurez toujours, mot par mot, la même sentence et la même condamnation.

C'est fatal ! En empoignant César pour le soumettre au Christ, César nous a empoignés nous-mêmes pour nous soumettre à lui, et il nous tient plus fort encore que nous

le tenons. C'est l'histoire du soldat qui avait fait un prisonnier : — « Je l'ai pris, mon général ; je le tiens ! — C'est bien, mon ami, amène-le. — Impossible ! mon général ; il me tient de son côté, et c'est lui qui m'entraîne.

César nous a roulés dans un cercle ensorcelé, dont la seule vertu du Christ est capable de rompre la magie diabolique.

Voilà pourquoi le Rédempteur disait : « *Satan réussira « à vous cribler, et vous serez abîmés ! Mais j'ai prié pour « toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point. Une fois con- « verti, c'est Toi qui confirmeras tes frères.* » (1).

V

Pierre sortira vainqueur de cette épreuve terrible. Lié, roulé, moulu, passé au crible de Satan, ah ! il l'est en ce moment, et nous le sommes tous, avec lui ! Pierre n'est pas mort, Pierre ne meurt pas ; mais Pierre est accablé, Pierre est prisonnier d'un système politique.

La lourde *imbécillité* de notre cerveau ne s'élève pas encore à la hauteur d'où l'on voit clairement ces choses. La lumière qui les révèle ne monte ni de la chair, ni du sang, disait le Christ ; elle descend de l'*Esprit* dans l'esprit.

Mais si le monde ne comprend pas, et si la secte me maudit, par tel ou tel *organe clérical*, le Pape comprend, lui, et le Pape ne me maudira pas. Je suis moralement certain que Rome applaudit à mon courage.

Les paroles du Christ sont théandriques. Comme telles, elles ne passent pas, ainsi que font les nôtres, avec le bruit qu'elles provoquent dans l'air. Elles demeurent à jamais.(2).

Les vérités formulées dans l'Evangile sont des vérités typiques, toujours actuelles, toujours vivantes, et en réalisation biologique constante.

Elles restent, immuables comme l'est le fond du monde,

(1) Luc. XXII. 32.
(2) Verbum tuum, Deus, permanet in œternum. (Ps. CXVIII. 89.)

alors que changent les accidents, les modalités et les phénomènes du dehors. Il n'y a pas de contingences de temps et d'espace pour Dieu, comme il y en a pour nous.

Le Pape le sait bien. Il sait parfaitement que les divines allégories s'accomplissent toutes dans sa personne, et qu'il est le *sensorium* central où viennent retentir tous les oracles des saintes Écritures.

L'Église romaine, centre aujourd'hui défiguré de l'Église catholique universelle, est à la fois tout ce que les Prophètes ont dit d'elle de plus disparate et de plus opposé : elle est Jérusalem la sainte, et elle est Babylone, la prostituée. Elle est vierge, et elle est souillée ; elle est l'épouse fidèle, et elle est la femme adultère ; elle est la mère des enfants du Christ, et elle en est la marâtre !

Et le Pape, de son côté, sans cesser d'être le Bon Pasteur qui paît fidèlement les brebis et les agneaux, est le loup dévorant qui ravage le troupeau, qui le disperse et qui le perd.

L'Eglise romaine est tout cela, parcequ'elle est en même temps terrestre et céleste, humaine et divine, temporelle et immuable.

Et le Pape est tout cela, parce qu'il est à la fois *homme* et *prêtre*, *Roi* et *Pontife*, *César* et *Christ*, *successeur* de *Hildebrand*, et *successeur* de *saint Pierre*.

Tenant du Ciel, par un côté ; tenant de la Terre, par un autre, il peut dire lui aussi comme l'être hybride de la fable :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes !
« Je suis souris, voyez mes pieds. »

Tout ce que les apologistes les plus enthousiastes ont accumulé de gloires sur la Papauté, est vrai ; tout ce que les détracteurs les plus implacables ont entassé sur elle de critiques, est vrai aussi. De ces deux lots, le premier, celui des gloires, revient au Christ ; le second, celui des hontes,

revient à l'homme...., à l'homme, être peccable, organe débile, mais autonome, et par conséquent responsable de tous les abus qu'il a faits de l'Évangile.

Quelque souillé que soit le canal de transmission, qui débite à la Terre les eaux des célestes doctrines, ce canal serait-il la bouche impure d'un Borgia, les oracles qui passent par là *canoniquement, ex officio cathedræ,* sont infaillibles et divins.

Saint-Augustin le disait déjà de la Chaire de Moïse : « Une fois assis sur cette chaire, la loi à la main, les « méchants mêmes sont contraints d'enseigner la bonne « doctrine, *sua dicere non audentes* » (1).

Voilà pourquoi la Christ disait : « Faites ce qu'ils « prêchent, mais ne faites pas ce qu'ils font ! » (2).

Il sort de toute bouche sacerdotale un Verbe de *vie* et de *vérité,* dont nous ignorons la vertu theurgique. Tout notre Dogme est divinement scientifique; mais qui le sait et qui s'en doute? Le plus souvent, on pourrait dire de nous ce que Philostrate disait du rhéteur Euxène : « Il « débite son affaire à la façon des oiseaux qui répètent des « mots appris, et qui vous disent *bon jour, bon soir, soyez* « *heureux,* sans savoir nullement ce qu'ils chantent, ne « faisant en cela que remuer la langue d'une certaine « manière. »

On affirme, des Juifs, non sans raison, qu'ils furent, et qu'ils sont encore de nos jours, les bêtes de somme, sur le dos desquelles Moïse chargea les livres de la Loi, pour leur en faire porter, à travers les peuples et à travers les âges, le texte incompris et la lettre morte. On peut répéter la même chose de nous, à l'égard des saintes Paraboles de l'Evangile : nous en avons partout répandu la divine semence, et maintenant que cette graine sociale a levé, contre notre attente, sur le terrain économique, et qu'elle couvre la chrétienté tout entière, voilà que nous, les semeurs aveugles, nous ne savons pas reconnaître,

(1) Saint Augustin. De Doctr. verit. Christ. (IV. 27.)
(2) Matth. XXIII. 3.

dans cette belle moisson que nos mains préparèrent, les fruits inespérés de nos labeurs, de nos prédications et de nos enseignements.

Que Dieu nous bénisse avec son grand bénissoir, et qu'il déchire enfin le bandeau que nous portons sur les yeux.

Sommes-nous humiliés, juste Ciel ! Plus grande aberration se vit-elle jamais sur la terre !

Eh bien ! c'est bon ! L'exaltation du Christ et la glorification de son Evangile, se feront précisément par ces humiliations profondes, par le complet anéantissement de nous-mêmes.

Le prêtre sera de plus en plus rabaissé, jusqu'à être réduit à sa valeur propre, c'est-à-dire à zéro.

Il le faut ! il le faut absolument, pour les raisons profondes qu'enseigne le savant Apôtre de l'Aréopage. Vous le savez, vous l'avez déjà lu ; plus loin vous le relirez mieux encore : « Le Christ doit tout abattre et tout détruire, en nous et hors de nous, afin de tout relever et de tout reconstruire, sur son modèle à Lui ! Quand nous serons entièrement fourbus, c'est alors que nous serons forts : « *Cum infirmor, tum potens sum,* » disait le sublime Paul.

Nos misérables personnalités ont trop éclipsé jusqu'ici l'HOMME divin, l'homme typique dont il fut dit, du haut du Gabbatha (en grec, Lithostrotos) : « ECCE HOMO ! » Il n'y a pas d'autre homme que cet HOMME. Racaille que tout le reste, racaille en haut, racaille en bas, racaille partout ! Au lieu d'éclipser le Christ, prêtres, éclipsons-nous derrière lui.

Ainsi l'entendait pratiquement le Baptiste : « Pour qu'il grandisse, il faut que je sois diminué » (1) ; pour qu'il s'élève, il faut que je m'abaisse ; pour qu'il ressorte, il faut que je m'efface !

Savez-vous d'où viendra le triomphe suprême de ce

(1) Joan. III. 30.

Christ, qui est la personnification de l'Humanité sociale ? Il viendra du parfait anéantissement de l'orgueil sacerdotal, et des prétentions pharisaïques de tous les politiciens !

— Vous nous tuez, dans l'opinion publique ! me diront mes frères. — Pardon, mes amis ! tués nous le sommes déjà, non par la vérité, mais par l'erreur. On ne nous a pas assassinés ; nous nous sommes suicidés.

La vérité ne tue personne ; elle délivre, a dit le Rédempteur (1). Tuer le vieil homme en nous, ce n'est pas tuer le Prêtre ; au contraire, c'est le ressusciter.

Mourons, pour que le Christ vive ! Si nous étions morts plus tôt, on n'aurait pas ensanglanté si souvent les marches du trône pontifical, pour monter à l'Assaut du siège de Pierre, ou mieux, du trône du Vatican. Si nous étions morts plus tôt, on ne trouverait pas, en feuilletant l'histoire, des pages souillées comme celle-ci : « En 1063, pendant les fêtes de Noël, l'Abbé mitré de Fulde et l'Evêque d'Hildesheim, l'épée au poing, se disputèrent en pleine église la préséance, et s'administrèrent de tels coups que l'autel en fut couvert de sang, et que l'Empereur en manqua d'être massacré » (2). Si nous étions morts plus tôt, on n'aurait pas vu, pour chaque mître devenue disponible, ce qui se voit encore de nos jours, des requêtes pleuvoir par centaines au ministère des Cultes, au grand scandale des bureaucrates.

C'est grâce à tous ces excès que « l'Eglise est devenue de notre temps, ce quelle était du temps de Tacite, l'*objet de la haine du genre humain* », comme l'écrivait naguère, à un de ses amis, le cardinal Lavigerie (3).

Satan nous a maîtrisés. Ce qu'il a fait, par nous, de la Chrétienté, nous le verrons au chapitre suivant : c'est le spectacle le plus désolant qui jamais se soit étalé sur la terre.

(1) Joan. VIII. 32.
(2) Saint-Yves. Missions des Souverains.
(3) Lettre du cardinal Lavigerie à l'abbé Lagrange, 1884. — Vie de Mgr Dupanloup. T. III Introduction.

On dirait que le Christ est vaincu et qu'il va sauter de chez lui.

Erreur! erreur! erreur! C'est son ennemi qui est vaincu; c'est le politicien, c'est César qui sautera de partout où il s'est personnifié, soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat.

César est perdu, vous dis-je, perdu sans rémission!

L'imbécile! alléché par l'amorce que lui offrit Hildebrand il s'est pris au piége que lui dressa le génie colossal de ce Pape.

En attirant César au Vatican, en l'emballant dans son Vicaire, le Christ, qui tient le Pape par Pierre, empoigne César du même coup! Et déjà je vois, dans le main du Pontife, prêt à frapper, le glaive à deux tranchants que forgea le décret conciliaire de 1870.

Quand par la bouche du Pontife, qui est la *lèvre* même de Pierre, quand du haut du balcon de la Basilique centrale, l'arrêt foudroyant retentira *urbi et orbi*, pour condamner l'ancien régime et pour bénir la civilisation moderne, que diront les politiciens de l'Ultramontanisme, et que feront-ils?

Quand le Pontife révoquera tous les actes de la Papauté temporelle, les fausses décrétales de Mercator, la donation apocryphe de Constantin, la frauduleuse charte de Louis le Débonnaire, le Dictatus supposé de Grégoire VII et le Syllabus amphibologique de Pie IX, tous les concordats et tous les traités qui asservirent Pierre à César, que diront les Vecchi, et que feront-ils?

Quand le Pontife réprouvera les bûchers et les *auto-da-fé* de l'Inquisition, les guerres prétendues religieuses, les dragonnades et les noyades, les Te-Deum chantés sur des millions de cadavres, et tous les faits sanguinaires qui signalent la marche du pouvoir temporel à travers les siècles, que diront les Pharisiens, et que feront-ils?

Quand le Pontife brisera le sabre que maniait si bien Jules II, quand il rejettera le *gloria in excelsis* de la triple

couronne, dont Urbain V coiffa sa tête, pour lui substituer la tiare antique du Pontificat universel; quand il répudiera tout le fastueux appareil de la puissance séculière, pour revenir à la divine simplicité des temps apostoliques, que diront les Sycophantes, et que feront-ils?

Que feront-ils et que diront-ils, ces tristes amis de César, maintenant que les peuples libérés ont pris en horreur, et César et ses lieutenants?

Il faudra bien baisser pavillon et s'incliner devant toutes les forces régénérées de la terre, entrées alors en conjonction avec les forces même du Ciel, par l'entremise du Saint Evangile et par l'organe même de Pierre! (1).

Avais-je raison de dire que César fut bête?

Il est entré bien portant au Vatican; il n'en sortira pas vivant, ou du moins sans y laisser tout son poil, ses griffes, ses dents, et le virus rabique qui par lui s'est propagé chez tous les autoritaires, comme un mal contagieux.

L'insensé! Il a touché au Christ dans la personne de son vicaire. Il l'a investi; il l'a couvert de chaînes. Il l'a mordu au vif, et il espérait l'avaler. Eh! donc là haut! Le Christ ne se digère pas, entendez-vous? qui en mange, claque et meurt!

C'est la sentence de l'Eden, dans son ésotérisme le plus profond : quàcumque die comederis ex eâ morte morieris (2).

Traqué dans la Chrétienté tout entière, expulsé de partout, partout détesté, partout battu, ce monstre politique

(1) « Allez-vous en au diable, avec votre doctrine! me disait, dans Rome, un politicien en *cappa magna*, qui vise plus haut que la prélature des Monsignori; ah! nous serions frais, si jamais vos théories venaient à triompher. » Elles triompheront pourtant! Mais vous ne voulez pas comprendre le sens des textes :

Quodcumque in orbe nexibus revinxeris
Erit revinctum, Petre, in arce siderum
Et quod resolvit hic potestas tradita
Erit solutum cœli in alto vertice :
In fine mundi judicabis sæculum.

(In festo Cathedræ S. Petri, quâ Romæ primum sedit princeps apostolorum.)

(2) Genès. II. 17.

est enfermé là, au Vatican, sans pouvoir en sortir. Il ne s'en échappera pas, vive Dieu! Ce Vatican est de nos jours une prison. Le mot a été dit. C'est plus qu'une prison, c'est un gibet, c'est un tombeau : Gibet d'un holocauste presque aussi solennel que celui du Calvaire! Tombeau de tout l'ancien Monde, sur lequel Hobbes voyait se dresser, *tiare en tête, le spectre de César*.

César mourra crucifié, sinon dans la chair, du moins dans le cœur d'un Pape, et par la main d'un Pape!

Pour racheter les crimes des hommes, le Fils de Dieu se fit le Fils de l'homme; pour racheter les crimes des Césars, le Pape se fit César : et c'est ainsi seulement que le salut pouvait passer, de la sphère individuelle et morale, dans la sphère économique et sociale!

O altitudo divitiarum sapientiœ et intelligentiœ Dei! (1).

Et ne dites pas que je blasphème, car ce que j'annonce s'accomplit déjà; le sacrifice auguste se consomme en ce moment : Léon XIII est, tout à la fois, à Gethsémanie, chez Anne et chez Caïphe, au Prétoire, sur la Croix et dans le Sépulcre!

Quand ce grand drame sera terminé, on verra le Pontife sortir glorieux de l'enveloppe césarienne, dépouillé de ses attributs temporels, comme le lépidoptère se délivre de sa chape de poussière, pour déployer au soleil ses ailes d'or, et comme le Christ se dégagea des vêtements mortels qui restèrent au fond de la crypte ténébreuse.

Quel radieux symbolisme, et que d'enseignements, ô Ciel! La lumière d'un Monde nouveau inonde ma paupière :

« Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?
« Quand Dieu, par plus d'effets, marqua-t-il son pouvoir?
« Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
« Peuple ingrat! Quoi! toujours les plus grandes merveilles,
« Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles! »

(1) Rom. XI. 33.

On a dit mille fois que, pour en finir avec les maux qui l'accablent, le Pape songerait à quitter Rome. — N'en croyez rien! Le Roi gémit et agonise, chez lui, mais le Pontife tient ferme, et, dans sa foi, il tressaille aux approches de la délivrance.

Une brochure fameuse lui proposait naguère Constantinople et lui montrait sainte Sophie (1); Victor Hugo lui parlait de Jérusalem qui l'appelle ; Malte lui tend les bras; la France, l'Espagne, l'Autriche, la protestante Angleterre, l'Amérique indépendante, l'orthodoxe Russie, Bismarck lui-même, le Grand Turc au besoin, seraient heureux de l'accueillir : le Vicaire du Christ ne bouge pas ! Sa mission le tient cloué, près de la sépulture de Paul et de Pierre.

Et si, dernièrement, il disait aux délégués des sociétés conservatrices, qui vinrent le consoler : « Priez pour éloigner l'heure de la crise fatale », c'est que le Christ, au Jardin des Oliviers, laissa lui aussi sa langue d'homme exprimer cette prière : « Père, que ce calice s'éloigne de moi, si c'est possible ! » (2).

Le Pape ne se dérobera pas ! Il sait bien que, s'il tentait de s'échapper, il trouverait quelqu'un, sur le chemin de l'exil, qui marcherait en sens contraire, le visage triste et les yeux pleins de larmes ; et s'il demandait à ce pélerin mystérieux : Où allez-vous de ce pas, Seigneur ? — Jésus lui répondrait, en regardant Pierre comme il le regarda dans la cour du sanhédrin : « Je vais à Rome, Bar-Jona, prendre le poste que tu désertes, et mourir à ta place. »

Mais n'ayons pas de ces craintes ! D'ailleurs le Pape n'ignore pas que ce qu'immole la Justice du Christ, ne va pas aux gémonies, mais à la gloire !

Le Sauveur vivifie tout ce qu'il tue.

La légende, qui est souvent plus vraie que l'histoire,

(1) Voir le *Figaro* du 2 octobre 1885.
(2) Matth. XXVI. 31.

selon la remarque très entendue d'Alfred de Vigny, la légende qui, comme la parabole, nous offre la forme symbolique des vérités de la science, la *légende dorée* raconte qu'au dernier jour du vieux Monde, quand se lèvera l'aurore du Royaume des Cieux — et nous y sommes — on verra César prosterné sur le Calvaire, et arrosant de ses larmes la place où jadis fut planté l'arbre de la Rédemption.

Puis se relevant, brisé de repentir, mais radieux d'amour et triomphant d'espérance, il se jettera dans les bras de Jésus qui l'aura conduit là, vaincu, dompté, battu, anéanti.

La cime aride du Calvaire se revêtira tout à coup de verdure et se couronnera de fleurs.

Prenant la main de César transfiguré par ce coup de foudre, le Libérateur du Monde l'entraînera sur le Caucase, près de l'antique Prométhée ; et ce géant, qui personnifie l'Humanité, dans les labeurs et les souffrances de sa transformation sociale, s'élancera avec eux vers le Ciel, après avoir foulé aux pieds, sur la pointe la plus aigüe de la montagne, le cadavre d'un vautour aux ailes pendantes, au bec rompu.

« Ainsi, dit Eliphas Lévi, en terminant ce récit, les « grands Symboles divins et humains de tous les temps « et de tous les sanctuaires, se rencontreront et se saluer- « ront, dans une même lumière, celle du Christ : les voiles « s'écarteront, les figures rayonneront, les mythes s'expli- « queront et les Vérités éternelles se montreront ; — Dieu « se reconnaîtra dans l'Humanité, l'Humanité se recon- « naîtra en Dieu, sur cette terre redevenue ce qu'elle fut « à l'Age d'or, dans la Paradesa ! » (1).

« *Notre Monde est une Parabole qui se déroule dans un* « *vaste système de choses invisibles, visiblement orga-* « *sées.* » (2). Omnia in figuris contingebant.

La raison de l'homme qui se croit fort grande, et qui

(1) Eliphas Lévi. Science des Esprits, p. 494-501.
(2) De Maistre.

l'est en effet quand l'humilité la rend petite à ses propres yeux, s'élèverait bien haut, si elle savait s'abaisser ou plutôt s'élancer, par la prière, jusqu'à la science des simples, laquelle ouvre, à l'œil pur, la porte des visions célestes.

Et si nous, Prêtres, nous qui sommes les plus coupables, puisque nous avons laissé se rouiller entre nos mains la clef des Hiérogrammes religieux, nous avions eu la foi et l'abnégation que le Christ nous prêcha de parole et d'exemple, nous n'aurions pas jeté sa sainte Eglise dans l'état lamentable où je vais la montrer, pour finir de confondre et de briser nos prétentions politiques et nos privilèges temporels.

CHAPITRE X

EFFONDREMENT DÉFINITIF DE L'ÉDIFICE CLÉRICAL DANS LA CHRÉTIENTÉ TOUT ENTIÈRE

SOMMAIRE : I. La libération religieuse. — II. Impuissance des Églises à se reconstituer, par elles-mêmes, dans l'unité. — III. Les Catholiques libéraux. — IV. Déroute du vieil Épiscopat ultramontain. — V. L'Abomination de la désolation dans le Sanctuaire. — VI. La vraie Réforme.

I

Ici, je ferai de l'histoire et de la statistique, — pas autre chose. Le lecteur dira si le tableau, que je vais mettre sous ses yeux, n'est pas le croquis exact de la décrépitude générale où tombe de nos jours l'Eglise ultramontaine.

Il se fait une démolition complète de toutes les constructions, dites à tort religieuses. Le vrai chrétien n'a pas à trembler devant ces ruines, car il est de la race de ceux qui peuvent dire, avec plus de raison que le poète : « L'univers entier viendrait-il à s'écrouler sur ma tête, qu'il me trouverait impassible » (1).

Le Monde en masse se détache des vieilles formes ecclésiales. C'est un fait patent.

J'ai décrit cet *exode*, dans le livre *du Christ, le Pape et*

(1) Et si fractus illabitur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(HORACE).

la Démocratie, en le qualifiant d'*apostasie*. Je n'ai pas à y revenir; mais je retire le mot d'*apostasie* pour lui substituer, comme plus juste, celui de saint Paul : *discessio* (1), en français *sécession*.

Le grand Apôtre a parlé de ce mouvement de sortie, et l'a présenté comme le signe avant-coureur du triomphe définitif de l'Evangile, du retour des Juifs et de l'entrée des gentils.

Le Christ l'avait annoncé par ces paroles prophétiques : « Voici que votre Maison restera déserte (2). Le Royaume « vous sera ôté, pour être donné à une nation qui lui fera « porter des fruits de justice sociale. » (3)

Il est symbolisé, dans la Bible, par des faits typiques, et comme tels figuratifs : par la sortie d'Egypte, par le passage de la Mer rouge, par la traversée du désert, par l'entrée dans la Terre promise, par le renversement des murs de Jéricho, etc. etc.

Il est décrit par les Prophètes, sous mille images diverses : « Les oiseaux du Ciel, qui nichèrent dans ses « branches, s'envoleront à la lumière des Cieux, pour faire « place aux oiseaux de nuit, qui viendront se cacher dans « son feuillage. » (4)

L'heure de l'émancipation des esprits a sonné.

Quel est le penseur qui ne s'écrie avec Biron, et qui ne répète avec Vinet : « Mon orthodoxie, c'est ma doxie, et chacun a la sienne de notre temps. »

« Je m'en vais, disait Michelet, je sors de l'Eglise cléricale, pour cause de Christianisme. »

Proclamée très haut sur sa tombe, d'où nul prêtre ne put approcher, la parole de Michelet est devenue le symbole qui rallie, depuis lors, les initiateurs de l'avenir, en nombre chaque jour plus considérable. Que dis-je? elle est devenue le mot officiel de tous les Etats modernes.

(1) II. Thes. II. 3. — Quoniam nisi venerit discessio primùm...
(2) Luc XIII. 35.
(3) Matth. XXI. 43.
(4) Ézéch. XXXI. 6-13.

Je n'apprécie pas, je ne qualifie pas; je constate des faits.

A ces faits publics, Louis Veuillot a donné une portée immense, dans un article publié en 1868 : On discutait alors, à Rome, la question de savoir si les puissances temporelles auraient, ou n'auraient pas, leurs représentants officiels et leurs organes autorisés au Concile projeté du Vatican. — « Non! répondit le léader de l'ultramontanisme, non, il ne faut pas qu'ils y figurent, car l'*Etat n'est plus aujourd'hui dans l'Eglise*, il s'en est exclu lui-même en se sécularisant.

On en passa par là, et de la sorte fut constaté et pour ainsi dire sanctionné, par le concile même, le divorce complet qui s'est produit entre la Chrétienté nouvelle et l'Eglise de Hildebrand. C'est la rupture définitive entre la société laïque et le Vatican.

Et l'Église ultramontaine elle-même, et toutes les autres églises, quel spectacle nous offrent-elles, dans les éléments qui la composent, ou plutôt qui les décomposent? La démarcation qui s'y est faite entre le peuple et le clergé est-ce, au fond, autre chose qu'un schisme? Prêtres d'un côté, fidèles de l'autre, n'est-ce pas la division, et une pareille division, n'est-ce pas la mort?

Hammond, le glorieux ancêtre de l'École ritualiste d'Oxford, s'écriait, dès 1620 : « O Rome, Rome! Que « sommes-nous devenus par ton fait? Tant d'Églises, et « dans chaque Église tant de divisions et tant de sectes, « ne sont-ce pas les membres palpitants de Jésus-Christ, « arrachés avec violence de son corps vivant, et présentant « un spectacle tout à la fois douloureux et révoltant, « comme s'ils étaient broyés sous la roue? » (1).

Et qui peut condamner ceux qui s'échappent de cet ergastule, pour reprendre leur liberté religieuse? On en sort de toute part et à la hâte.

(1) Dœllinger. Réunion des Églises, p. 116. Librairie Fischbacher, Paris.

Ces jours passés (1), une voix autrement puissante que ne le fut celle de Michelet, jetait à tous les échos, qui la répètent encore, d'un bout à l'autre de la Terre, cette profession de foi :

« Je refuse l'oraison de toutes les Églises.

« Je demande une prière à toutes les âmes.

« Je crois en Dieu ! » (2).

Ce testament, tiré, d'après un calcul approximatif, à cinq milliards d'exemplaires, constitue un fait d'une importance capitale, acclammé comme il fut par un concours d'hommes, de groupes de cercles et de sociétés, dont l'interminable défilé, se déroulant sous un pavillon d'oriflammes où se confondaient tous les drapeaux du Monde, mesura les 9 ou 10 kilomètres qui séparent l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, où se fit le baptême de l'immortel, du seuil du Panthéon, où se fit son apothéose.

Paris, la France, l'Europe, l'Humanité presque entière, représentés à ces funérailles, faisaient, de corps ou d'esprit, cortége à ce triomphe incomparable.

On aurait pu croire que c'était le dénombrement général du nouveau Monde, comme se fit, pour un dessein providentiel, le recensement total du vieux Monde romain, à l'heure où se produisit le fait rénovateur de la race humaine.

Il y a de ces harmonies dans l'histoire.

Rien de pareil ne s'était jamais vu, pas même aux funérailles des rois, aux plus beaux jours de la Monarchie.

On estime à 45,000 les dépêches reçues au bureaux du *Rappel*, et à 2,000,000 de francs les sommes dépensées en fleurs, à cette occasion, rien que dans Paris.

Encore une fois, je n'apprécie point. J'enregistre. D'autres ont fait ressortir la signification religieuse et sociale de cette manifestation, et c'est M. Renan qui s'en est chargé dans les *Débats*, en y publiant un article où le

(1) J'écrivais ces pages peu après la mort de Victor Hugo.
(2) Testament de Victor Hugo.

trop célèbre académicien signale à l'Humanité moderne la nouvelle Étoile qui se lève, comme au temps des Mages, et vers laquelle cinglent nos destinées religieuses.

Un autre homme peut-être, le plus *scientifiquement* religieux de notre époque, et dont le vœu testamentaire m'est parfaitement connu, a consigné sa dernière volonté, dans une profession de foi, qui, si elle diffère par la forme de celle du grand poète, lui est identique par le fond. Voici la formule :

J'invoque l'oraison de toutes les Eglises.

Je demande une prière à tous les cultes.

Je crois en Dieu, je crois au Christ ! Je crois à l'Eglise catholique, corps social, universel du Christ.

Pour Victor Hugo, il n'y a pas plus d'Eglise romaine, d'Eglise grecque, d'Eglise anglicane et d'autre Eglise particulière, qu'il n'y a de géométrie romaine, de géométrie grecque, de géométrie anglicane et d'autre géométrie particulière. Il y a l'Eglise, ou l'humanité sociale, comme il y a la géométrie universelle, et voilà tout : c'est pourquoi, « je refuse, dit-il, l'oraison de toutes les églises et je « demande une prière à toutes les âmes. »

Pour le chrétien convaincu dont je parle, l'Eglise se trouve, sous des formes diverses, dans l'Eglise romaine, dans l'Eglise grecque, dans l'Eglise anglicane et dans toutes les Eglises de la terre, comme la géométrie se trouve dans la géométrie de tous les peuples : voilà pourquoi « j'invoque, dit-il, l'oraison de toutes les Eglises, et je « demande une prière à tous les cultes. »

Ces deux symboles se valent au fond ; je donne, pour la forme, la préférence au second.

C'est que, à la hauteur où s'élève aujourd'hui l'esprit humain, il est impossible de ne pas voir que nulle religion ethnique ou nationale, ne saurait être la Religion catholique, puisque catholique veut dire universel (1). Ce terme

(1) Καθόλου (κατά, ὅλος).

impliquant pérennité de doctrine et de temps, exclut par là même toute dénomination limitative et sectaire, comme l'enseignait au reste saint Vincent de Lérins, aux applaudissements de tous les théologiens de son époque : « *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus.* »

Pour plus catholique qu'elle se dise, toute Eglise devient sectaire dès qu'un parti se cantonne dans son enceinte, à l'exclusion des autres, et qu'il arbore un drapeau sur lequel on lit ces mots : « Parti catholique. »

Ainsi, du moins, l'entendait M. Augustin Cochin ; ainsi l'entendent, à leur tour, tous les véritables Chrétiens de nos jours.

L'esprit moderne, à force de labeurs, finira par recomposer, presque mot par mot, la belle définition que Saint-Augustin nous a laissée de l'Eglise, et que j'ai rapportée au chapitre IV.

Voici comment s'expriment déjà les savants, ceux qui reconstituent, sans le savoir, les dogmes cosmogoniques du vrai symbole religieux :

« L'humanité est Chrétienne, depuis le commencement « du Monde, car Jésus a été pressenti, dès l'origine, par « les initiateurs de tous les cultes, et par les plus grands « génies de tous les temps. L'Inde le nomma Iésous Chrisna, « et le suspendit aux mamelles de la Vierge Devaky, ou « Devanaguy ; l'Egypte l'adora sous le nom d'Horus, « dormant encore sur le sein d'Isis. Les druides élevèrent « un autel à la Vierge qui devait l'enfanter. Moïse et les « Prophètes préludèrent par de magnifiques dithyrambes, « à l'épopée des Evangiles. Platon entrevoyait ce Juste par « excellence, quand il le montrait mourant, écrasé sous les « coups de l'iniquité. Diogène le cherchait, dans les rues « d'Athènes, une lenterne à la main, en plein midi ; et « c'est à lui que l'aréopage dressait un Temple avec cette « inscription : « Deo ignoto. » Mahomet enfin le reconnut, « et pensa le servir, *en l'invoquant à sa manière.* » (1)

(1) Eliphas Lévi. La Science des Esprits.

II

Et pourtant sur ce fonds commun, essentiel de la religion Catholique trois mille formes de cultes adverses se sont succédés dans le cours des âges, et trois mille hiérarchies sacerdotales ont trouvé moyen d'aller en guerre, l'anathème à la bouche, et souvent le poignard à la main, les unes contre les autres. De nos jours encore, voyez-les à l'œuvre autour du Saint-Sépulcre, sous la police du sultan qui les empêche de s'égorger.

Plus que jamais, des sectes dévorantes et des insectes dévastateurs pullulent et fourmillent, dans le corps de cette Eglise universelle, comme font les vers dans l'organisme humain, quand la mort a sonné l'heure de sa transformation.

Nous sommes tous à l'état de dissolution cadavérique, dans la Rome ultramontaine, comme ailleurs.

Cet état ne saurait durer, c'est évident. D'autre part, l'impuissance des églises sectaires à opérer par elles-mêmes la rééintégration de leurs chairs divisées, dans leur vivante et primitive unité de l'Esprit, est chose non moins évidente, et non moins avérée.

Le cardinal de Bausset, auteur d'une biographie de Bossuet, ne s'explique pas comment la tentative de raccommodement, si bien conçue par l'Aigle de Meaux, si bien comprise par le génie de Leibnitz, si bien secondée par Molanus et par tous les esprits qui s'y employèrent, si bien conduite de part et d'autre, et si bien appuyée sur un merveilleux concours de talents, de science et de bonne volonté, n'aboutit à rien du tout et ne laissa pas même de trace.

C'était à décourager pour toujours, semble-t-il, les hommes les plus désireux d'union et de concorde.

Néanmoins ce qu'on a renouvelé d'efforts depuis Bossuet,

pour accomplir cette tâche et pour reconstituer l'intégralité vivante de la Sainte Église de Jésus-Christ, est incroyable et ne saurait s'énumérer dans un chapitre. Il y faudrait des volumes.

Au reste, ce travail n'est pas à faire. Il a été réalisé, de main de maître, par le vénérable Nestor du sacerdoce catholique, le savant Dœllinger, professeur à l'Université de Munich.

Mais, tel est le discrédit où sont tombées les questions confessionnelles, que rien ne réussit à leur donner de l'intérêt aux yeux du public, et que personne plus ne prend garde à nos débats. « *Querelles de moines!* » répètent, après Léon X, les hommes de nos jours, et cela dit, ils passent outre, en haussant les épaules. Ils ont raison, après tout. Je dirai pourquoi.

A la faveur de renseignements puisés dans les œuvres de Dœllinger, et aux sources qu'il indique, j'ai compté 452 coups d'essai, entrepris depuis Luther, pour réconcilier les églises cléricales. Tous ont raté misérablement, comme rata celui de Bossuet, de Leibnitz et de Molanus.

Et vous croyez que cela n'est pas providentiel? Et vous direz qu'il ne se cache pas là dedans, un dessein du Christ, conçu sur un plan universaliste dont les lignes sociales échappent à notre aveugle fanatisme? Et vous voudriez que le spectacle, tant de fois reproduit, de notre impuissance, n'eut pas fait monter le dégoût de ces choses à la gorge de notre génération! Et vous déploreriez ce cri, poussé par une Revue, il y a 15 ans : « Battez-vous à « loisir dans vos Conciles inconciliants, Prêtres, et laissez-« nous tranquilles! vous n'êtes plus de ce monde : enterrez « vos morts comme bon vous semblera. »

« Le spectacle de nos divisions scandalise la conscience « publique, écrivait Dœllinger. Elle est un obstacle invin-« cible à la conversion des peuples à la foi Chrétienne; elle « est un motif pour les Chrétiens même d'apostasier et de « perdre toute croyance! » (1).

(1) Dœllinger. Réunion des Églises, p. 14.

Les 452 tentatives dont je parle ont été résumées par le docte professeur de Munich, dans quelques conférences populaires, dont la librairie Fischbacher, de Paris, a mis la traduction abrégée à la portée de toutes les bourses. Demandez à Fischbacher combien il en a vendus d'exemplaires.

Les livres hostiles aux clergés se tirent à des 80 et 100 éditions. Informez-vous à combien se tirent les ouvrages cléricaux, et surtout demandez qui les achète.

J'ai fait une enquête pour quelques publications; elle est terrifiante. Eh! mon Dieu! qui lit même les documents pontificaux, si ce n'est pour les critiquer? Quel cas fait-on de la parole des évêques et du Pape?

La conscience publique est sourde, vous dis-je, à cet endroit. Elle se préoccupe de nos débats comme de l'an 40 dans la Lune. Il nous faut toute notre infatuation pour garder, au milieu de cette débâcle, notre éternel et proverbial aplomb.

Les races du Nord, celles qui se séparèrent, au XVIe siècle, de l'Église romaine, sont encore accessibles, par certains côtés utilitaires, aux influences de leurs églises, qui servirent assez bien les intérêts coloniaux de l'Angleterre, les intérêts militaires de l'Allemagne, les intérêts économiques des États-Unis et les intérêts politiques de la Russie : affaires d'exploitation, de cotonnades, d'opium et d'autres articles de ce genre; rien de plus! Au fond, les révélations du *Pall-Mall-Gazette,* constatent se qui se cache de pourriture pharisaïque dans les sépulcres d'Albion, passés par dehors au blanc de l'Évangile. Quant aux races du Sud, pas prudes celles-là, pas hypocrites non plus, mais ouvertes de cœur et trop franches de langue...., elles ont fait la croix, et pour toujours, à ces questions de marchandage des temples et à ces calculs de profits politico-confessionnels.

N'espérez pas qu'elles en reviennent.

On dirait ces peuples frappés de mort, à la racine même de la foi.

Morts au Christ, pourtant il ne le sont pas, vive Dieu! Je l'ai déjà dit, et j'en fournirai des masses de preuves au second volume.

Ils ne sont qu'endormis dans une sorte de sommeil cataleptique, comme est celui que provoque l'anesthésie. Nous nous trouvons dans un cas singulier, celui d'une paralysie complète, non pas précisément du sens religieux, plus scientifique que jamais, mais du souci cultuel, ou plutôt des passions sectaires, intolérantes et fanatiques, dont les ravages aveugles sont consignés dans l'histoire. Allez! il n'y a plus à craindre, désormais, qu'on s'égorge en Europe et surtout à Paris, comme firent nos pères, à la Saint-Barthélemy, sous l'empire des fureurs diaboliques dont ils étaient comme possédés! Croyez-vous que cet apaisement soit un mal? Pensez-vous qu'il ne soit pas un progrès?

J'ai donné, dans un autre chapitre, la raison providentielle de la profonde insensibilité où nous sommes tombés. Si Lamennais avait pu se rendre compte de ce phénomène, il eut donné une tout autre forme à son livre de l'*Indifférence religieuse*, et peut-être aurait-il épargné au monde la douleur du scandale que lui causa la déroute de son génie, égaré dans les ténèbres ultramontaines.

De son côté, Dœllinger n'a rien compris lui-même à cette situation morale, à cet état général de l'esprit public; et cela m'étonne grandement. Il espère encore beaucoup, parait-il, en vue d'une réforme confessionnelle, du rôle que joue en ce moment l'école d'Oxfort, d'où est né le Puséïsme, et qui a créée le ritualisme... Dœllinger se trompe! Il ne viendra rien, ni de là, ni d'ailleurs, dans le sens qu'il se figure.

Montalembert lui-même voyait trouble, quand, dans sa terrible *Lettre au savant Professeur de Munich*, il parlait « de l'abîme d'idolâtrie où s'est affaissé de nos jours le

« clergé romain, et quand il dépeignait la France clé-
« ricale comme la basse-cour de l'anti-caméra du Vatican. »
Son *Testament spirituel* renchérit encore sur cette lettre, et témoigne de la parfaite désorientation de son esprit.

Désorienté ! comment ne l'aurait-il pas été, il est vrai, dans la bagarre qui l'enveloppa, sur la fin de sa vie ? Qu'étaient devenus « les beaux jours, pleins d'espérances, « où les catholiques croyaient aller à la victoire, sous « l'étendard de l'*Union* et de la *Liberté* » (1), que sa main portait alors, et si haut et si ferme ? « Il n'y a pas quinze « ans encore, écrivait Lacordaire en 1841, il y avait, dans « l'Eglise, des ultramontains et des gallicans, des Carté-« siens et des Menaisiens, des Jésuites et des gens qui ne « l'étaient pas, des royalistes et des libéraux, des coteries, « des nuances, des rivalités, des misères sans fond ni rives ; « aujourd'hui tout le monde s'embrasse : les Evêques par-« lent de liberté et de droit commun ; on accepte la presse, « la charte, le temps présent. Montalembert est serré « dans les bras des Jésuites ; les Jésuites dînent chez les « Dominicains ; il n'y a plus de Cartésiens, de Ménaisiens, « de Gallicans, d'Ultramontains ; tout est fondu et mêlé « ensemble. » (2).

Tomber de si haut, et voir tant de beaux rêves s'évanouir d'un seul coup, comment ne pas en être étourdi !

III

La levée de boucliers que tentèrent les libéraux, à partir de 1830 et qui donna d'abord les magnifiques résultats que chantait Lacordaire dans sa lettre à Madame Swetchine, devait, par le fait de Rome, tourner en équipée ridicule, et finir en France, par la piètre Eglise de la rue d'Arras, en

(1) Lacordaire.
(2) Lacordaire, à Madame Swetchine, 18 juin 1841.

Italie par la triste chapelle della via Genova, en Espagne par une comédie encore plus burlesque.

Désarçonnés par la résistance du Vatican, dont ils n'ont jamais compris la véritable cause; arrêtés court, d'ailleurs, par l'indifférence même des masses, qui donnent ainsi raison au Pape, sur ce point, ceux qui continuèrent à rêver de Gallicanisme et d'autres enfantillages de ce genre, après les Encycliques « *Mirari vos* », de Grégoire XVI, et « *Quanta cura* », de Pie IX, se palpent de nos jours, pour s'assurer s'ils n'étaient pas bel et bien endormis, quand ils faisaient ces évocations du passé, dans les cauchemars de leur foi.

D'autres furent plus corrects, sans être mieux avisés : Dœllinger, je l'ai déjà dit, n'est pas sorti, que je sache, de son poste d'observation, d'où il continue à ne découvrir rien du tout.

Lacordaire qui, déjà dégoûté, une première fois, en 1832, rêvait alors de passer en Amérique, ou de se faire curé de campagne, dut finir par s'enterrer tout vivant dans sa retraite de Soréze, où il s'est éteint comme un astre fatigué de courses inutiles.

Gratry, fourbu, scandalisé, prit le parti de se laisser mourir de tristesse et de découragement.

Monseigneur Dupanloup, mordant le frein, baillonna sa plume, baissa la tête et cousit ses lèvres.

Cochin, Ozanam, Foisset, vécurent, sur la fin de leur vie, de jours pleins d'amertume. Albert de Broglie, de Falloux et ce qui restait de vétérans de la phalange, s'en tirèrent, ou continuent à s'en tirer, comme ils peuvent.

Monseigneur Darboy, le conseiller intime de Napoléon III se drapa dignement dans le manteau de la résignation, en attendant les balles qui devaient faire, d'un archevêque vaincu, un martyr de la Patrie; — tandis que le Père Didon qui eut, à son tour, son île d'Utopie, reprenait un jour, tout capot, sa valise d'étudiant pour aller voir quel temps il fait, dans les universités d'Allemagne.

Pendant ce temps, plus heureux que ses corréligionnaires, Mgr Maret, un finaud, se consolait de sa déconfiture dans les coulisses du ministère des Cultes et dans le double Doyenné de Saint-Denis et de la Faculté de Théologie.

— « Anne, ma sœur Anne, ne vois tu rien venir? — Rien, Madame, si ce n'est partout des messagers funèbres, couverts de la poussière de la déroute! »

Et vous, là-haut, prophète Ézéchiel, sentinelle de Dieu, que distinguez-vous à l'horizon? — « La Fin vient! la Fin vient! la Fin vient! » (1).

La consternation est générale, et l'abattement universel!

Et sans profit pour aucune secte, remarquez-le! Sur ce champ de bataille, je ne vois pas de vainqueur; je ne vois que des vaincus; car si, d'un côté, « les libéraux ont fait faillite, » comme on a dit, de l'autre, les ultramontains s'épuisent en efforts impuissants pour retarder l'heure de leur crac inévitable.

Et Rome ne bouge pas!.... Il faut bien qu'elle ait ses raisons : vous verrez comme à la fin ces raisons se trouveront justifiées!

Rome attend! et qu'attend-elle? L'Esprit qui la dirige le sait bien; mais la chose reste encore dans le mystère, aux yeux de tous. Patience! Laissez faire, mortels, et respectez le secret de la providence!

Le système qui s'écroule devait durer jusqu'à la consommation du siècle de César : « *Usque ad consummationem sæculi!* »

Or, la dite consommation touche à son terme. Le vieux Monde s'en va, démoli par le Christ.

Ah! ce Christ, quel stratégiste! et quelle précision dans ses calculs, dans ses plans et dans ses opérations!

Et, chez son Vicaire, quelle attitude singulière! et comme cette attitude donne à réfléchir!

Les anciennes constellations pâlissent dans le Ciel; les

(1) Ézéch. VII. 2.

vieux dogmes sont malades, Messieurs : « Au XXe siècle, ils seront morts ! » a dit Victor Hugo.

Nous allons de mal en pis, et tout culbute autour de nous, hommes et choses, rois et prêtres, couronnes et mitres.

Déjà Lamennais, énigme doctrinale, farcie de contradictions inexplicables, apôtre en même temps de la foi contre la raison, et de la raison contre la foi, propagateur, à la même heure, du despotisme ultramontain et du libéralisme catholique, prophète simultané des temps passés et des temps à venir, comme Ballanche le disait de M. de Maistre, — déjà Lamennais, noirci au front par le coup de foudre de 1832, avait roulé à terre, comme fait le taureau, quand le maillet de l'abattoir le frappe entre les deux cornes.

Depuis lors que d'hommes abattus !

Ce que le canon du 18 juillet 1870, grondant avec la tempête d'éclairs et de tonnerres, qui se déchaîna sur Rome, en ce jour mémorable, a produit de désastres dans le monde ultramontain, qui pourrait le raconter ?

On s'en fait une idée telle quelle, très incomplète et encore plus erronée, en lisant le pauvre livre de Jean Wallon, « *La Vérité sur le Concile,* » lequel livre serait mieux intitulé : « *Divagations sur le Concile.* »

IV

Ce coup de canon, dont la portée est transcendantale, complète la déroute des soi-disant Libéraux à la Bossuet, plat courtisan du Roi-Soleil, et couronna, contre les Evêques du monde entier, la campagne qu'avait entreprise les Jésuites et qu'Antonelli, avait secondée, en France, par l'*Univers,* en Italie par la *Civilta,* en Sicile par l'*Osservatore,* à Turin par l'*Unita,* en Espagne par le *Siglo futuro,* à Amsterdam par l'*Amstelbode,* en Belgique par le *Courrier*

de Bruxelles, et le *Bien public de Gand*, à Berlin par la *Germania*, à Vienne par le *Vaterland*, etc. (1).

Pour la France en particulier, il suffit d'ouvrir le petit livre du Docteur Michaud, pour se rendre compte des ravages que fit la plume, ou plutôt le *stylet* de Louis Veuillot. — Je dis *stylet* comme il disait lui-même *couteau*, et comme d'autres on dit *poignard* et *coup-de-poing américain*.

Elle fut tout cela, en même temps la plume endiablée de ce rude gaillard, infatiguable *tombeur* d'Evêques, briseur de crosses et de mîtres, démolisseur enragé de Grandeurs et d'Eminences, fort, très fort à la boxe, et plus habile encore à la savate. Jamais plus on ne relèvera ce que cet incomparable bateleur a jeté par terre sous les pieds des peuples..

On ne peut s'expliquer ces désastres, sans un dessein secret du Ciel : « Si le Saint Siége, par le Nonce, n'arrête pas ces attaques, le *mal ira loin* » écrivait Mgr Dupanloup (2) dès le commencement des hostilités.

« Si le Pape et les Evêques n'y prennent garde, s'écriait, « de son côté, Montalembert, le journalisme leur jouera « des tours plus perfides que n'importe quelle hérésie ! » (3)

Pie IX n'arrêta rien du tout, par la bonne raison, qu'une influence plus haute que la sienne, entrait en jeu, pour mener rondement cette œuvre de destruction.

En lançant le terrible *Mâtin de l'Univers*, le Pape avait-t-il calculé toutes les conséquences de l'expédition par lui organisée contre le Gallicanisme et contre tout ce qui restait de vieilles Eglises nationales, comme Hildebrand avait calculé les conséquences de l'assaut général, livré par son génie, au Césarisme du vieux Monde? Je n'en sais rien !

(1) Au lendemain du Concile, un Évêque, que je ne puis nommer, disait dans un salon de Rome : « Nous l'avons échappé belle ! C'est miracle si nous sommes sortis du Vatican sans avoir été réduits au rôle de sacristains, comme nous sortimes de Trente, réduits au rôle de Curés. »

(2) Dupanloup, à la princesse B... Lettre du 15 septembre 1849.

(3) Montalembert, à Mgr Dupanloup. Lettre du 1er février 1849.

Les œuvres de Dieu se font par les hommes, presque toujours à l'insu des hommes. Et me prouverait-on que les vues de Grégoire VII ne furent pas aussi élevées que semblent l'indiquer les documents historiques, que je n'en verrais pas moins l'action du Christ, dans toutes les démolitions qui se poursuivent, sans relâche, dans les parages *clérico-césariens*.

Tout cela est hautement providentiel, et je m'étonne qu'un esprit ouvert, libre et clairvoyant, comme est celui du Docteur Michaud, n'ait pas su, même lui, saisir le côté ésotérique des enseignements que portent avec eux les grands évènements de 70.

Il n'eut pas alors écrit cette phrase : « Les Évêques une « fois domptés, l'un après l'autre, Louis Veuillot et ses « hommes anéantiront l'Episcopat. Ce dernier coup fut « l'œuvre du Concile du Vatican, *à l'exclusion totale de* « *l'Esprit saint* » (1).

Le Saint Esprit était là, dans cette débâcle générale et nécessaire, n'en doutez pas, M. Michaud. Exclure son action de l'œuvre même où s'accomplissaient les oracles, et par laquelle se déblayait le terrain pour le triomphe suprême du véritable Christianisme, — le Christianisme social, — est-ce d'un Docteur?

L'érudit de la Faculté de Berne en reviendra, certainement.

« De la tête des rois et des roitelets, du crâne des « princes et des principicules, je ferai l'escabeau des pieds « de Jésus-Christ! » aurait dit Hildebrand, répétant la parole du prophète (2).

Et les têtes couronnées ou mitrés, et les princes-barons et les princes-évêques vont, en effet, s'inclinant partout, depuis lors, tandis que les têtes humiliées se relèvent de toutes parts. « Deposuit potentes; exaltavit humiles. »

« Je réduirait les puissants à rien, et j'anéantirai tous les

(1) Michaud. Guignol et la Révolution dans l'Église romaine, p. 8.
(2) Ps. CIX. 1. — Matth. XXII. 44. — Héb. I. 13.

gouvernements terrestres » (1). « Ceux qui oppriment, cesseront d'opprimer; ceux qui foulent cesseront de fouler; ceux qui tondent cesseront de tondre » (2). « Je traiterai comme souillés les princes de lieux saints » (3). « Je romprai leurs sceptres, et je casserai dans leurs mains les bâtons de commandement et les verges de domination » (4).

Ces choses, c'est Dieu qui les a dites, et il n'y avait que le Christ capable de les accomplir, par des voies mystérieuses, humaines en apparence, mais divines au fond. « *La Divinité n'agit dans l'Humanité, que par l'humanité* », comme enseigne Saint-Yves.

Pour cette besogne, il fallait un *stylet*, il fallait un *couteau*, il fallait un *poignard!* Pour manier cette ferraille, il fallait la terrible main d'un fils de tonnelier, emmanchée du bras des Jésuites, et mise en jeu par les tendons d'un secrétaire d'Etat au Vatican, — laquelle main, lequel bras, et lesquels tendons seraient tous ensemble, les ressorts aveugles que ferait jouer le saint Esprit.

Ceux qui s'imaginaient étayer, par le Dogme de l'infaillibilité, le trône politique de Hildebrand, virent leurs projets déjoués par le triomphe même de leurs agissements, et le trône s'écroula, juste à l'heure où ils disaient: « Le voilà plus solide que jamais. »

C'est ainsi d'ordinaire que les hommes sont les instruments inconscients de la Providence!

Louis Veuillot, les Jésuites, Antonelli et Pie IX lui-même, travaillèrent à l'avènement du Royaume de Dieu, comme y travaillèrent, longtemps avant eux, Voltaire, Diderot, Condorcet, Dupuis, Volney, tous les philosophes du XVIIIe siècle, tous les artisans de la Révolution française, tous les démolisseurs de l'ancien régime césaro-clérical. Avec quelle part de mérite ou de démérite, pour les uns comme pour les autres? Dieu seul en est juge!

(1) Isaïe XL. 23.
(2) Isaïe XVI. 4.
(3) Isaïe XLIV. 18.
(4) Isaïe XIV. 4; XXII. 9. — Jérémie IV.

C'est dans ce sens, je présume, que de Maistre appelait un jour les Papes, des *polichinelles !*

Polichinelles et marionnettes, tous nous le sommes, quand il s'agit d'œuvres sociales évangéliques, dont la portée dépasse infiniment notre petite cervelle, et je me fais à moi-même, en écrivant ces lignes, l'effet d'un pauvre pantin, mû par des ficelles que je ne vois pas.

Quand les conservateurs de la synagogue, dont la graine se propage encore, condamnèrent à mort le Rénovateur du Monde comme violateur de la Loi sainte, ils ne savaient pas, les insensés, que les violateurs c'étaient eux, et que le vrai Conservateur c'était le Christ, lequel avait dit : « Je ne viens pas détruire la Loi, je viens, au contraire, l'accomplir » (1).

Un jour, nous comprendrons tout ce que les adversaires supposés de Jésus-Christ ont procuré de triomphe à Jésus-Christ; et nous comprendrons aussi tout ce que les prétendus amis de Jesus-Christ ont causé de dommages à Jésus-Christ.

Rien de plus juste que cette parole de Saint-Simon : « Le Christianisme a plus à souffrir, de nos jours, du zèle « absurde de ses derniers défenseurs, devenus presque « tous sectaires et fanatiques, que de la haine aveugle de « ses ennemis. » Quels tristes sires, nous sommes tous !

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, pour ne pas dire neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois sur mille, les choses tournent, entre nos mains, à l'encontre de nos desseins, et sortent à l'envers de nos prévisions : c'est ainsi que la Sagesse divine soufflette la sagesse humaine sur les deux joues, la rabat partout, et partout l'humilie.

Je crains que de ce coup mes confrères ne se fâchent tout rouge contre moi. Ils seront tentés de me dire : *vous vous donnez dans l'Eglise un rôle intolérable ; vous êtes*

(1) Matth. V. 17.

un.... Arrêtez, mes bons amis ! N'allez pas déraisonner en raisonnant à la vieille façon. Tout ce que vous pourriez me reprocher, Mgr Dupanloup l'a jeté à la face de Louis Veuillot. Or, convenez que diriger contre moi, adversaire juré des doctrines de l'*Univers*, les griefs accumulés par l'Évêque d'Orléans contre le rédacteur en chef de ce journal, serait chose fort piquante.

Je vous en avertis, le terrain que je vous offre est semé de chausse-trapes. Soyez prudents !... Soyez prudents ! !...

Voici dressé, contre Louis Veuillot, le réquisitoire de Mgr Dupanloup. Pesez-en les termes ; vous me direz après s'il vous convient de me l'appliquer. Je cite textuellement :

« Vous vous donnez dans l'Eglise, Monsieur, un rôle qui n'est plus tolérable.... Vous tranchez avec un grand aplomb, les questions de discipline et de doctrine, les points de théologie les plus graves, les plus délicats et les plus complexes... Vous nous insultez... Vous usurpez sur l'Episcopat... Je vous accuse de calomnie... Vous rendez le Pape odieux ; vous amassez des tempêtes contre l'Eglise... Vous la mettez au ban des nations civilisées... Vous vous constituez le grand agitateur de la Chrétienté : *accusator fratrum !*... Il y a, c'est vous qui l'avez dit, il y a un art d'écrire qui exige la même conscience que l'art d'empoisonner ; il y a des coups de plume, qui sont des coups de couteau, et qui ont des effets pires. Cet art d'écrire, qui le possède mieux que vous, Monsieur, et ces coups de plume, qui sont des coups de couteau et qui ont des effets pires, qui sait mieux que vous les donner, Monsieur ? » (1).

Voilà l'acte d'accusation. Oserez-vous le retourner contre moi ? Gardez vous en bien ! Vous resteriez enferrés, non par moi, mais par vous-même.

Vous allez me comprendre :

Ce n'est pas moi qui tonne d'un bout à l'autre de ce livre. Ma personne ne vaut rien, absolument rien ! Ce qui

(1) Dupanloup. Lettre du 21 novembre 1869.

gronde par ma bouche indigne, ce sont les foudres des prophètes, ce sont les oracles du Christ, de saint Paul, de tous les Apôtres, des plus grands Pères de l'Eglise. Je mets les textes sous vos yeux, — pas tous, pas les plus forts, vous le savez bien ! Je garde les ménagements, qui sont encore aujourd'hui compatibles avec ma conscience, et qui pourraient bien ne plus l'être demain !

Et contre qui, s'il vous plaît, contre quoi ce déchaînement de tonnerres et d'éclairs ? Est-ce contre l'épiscopat, tel que l'exerçaient les grands Evêques d'autrefois ? Est-ce contre le souverain Pontificat, tel que l'entendait Pierre, *primus inter pares*, et tel que l'entendaient encore saint Léon-le-Grand au ve siècle et saint Grégoire-le-Grand, au commencement du vi^e siècle ? Est-ce contre la sainte Eglise de Jésus-Christ ? Est-ce contre le Rédempteur et son adorable Evangile ?

Non, certes, mille fois non !

C'est contre César que je fais rage, contre lui et contre son abominable maîtresse, dame Politique, cette infâme prostituée de toutes les Babylones qui s'est glissée parmi nous, dans nos presbytères, dans nos palais épiscopaux et jusqu'au Vatican pour y jouer avec les Evêques et même avec les Papes dans le sanctuaire même de Jésus-Christ : « *Abominatio desolationis in loco sancto !* »

Je n'en veux qu'à ce monstre ! L'artisan de tous nos maux, c'est lui, lui seul, César ! De ses fureurs sanglantes sont sorties les horreurs de l'inquisition, et, de ses débauches sardanapalesques, sont nées les mœurs qui souillèrent l'Eglise, vous savez en quels endroits et sous quels pontificats. Souvenez-vous de la Mandragore !

Voilà l'ennemi ! C'est lui que signalaient les Prophètes ; c'est lui que visait le Christ, quand il disait : « *Ejicietur foras !* » (1) Qu'on le mette à la porte !

Qu'il saute, enfin ! il en est temps ! Il a brisé l'Eglise en mille pièces ! Il a mis en lambeaux une seconde fois le

(1) Joan. XII. 13.

corps de Jésus-Christ! Il a investi et lié le Pape! Il a dompté les Evêques et il les a asservis! Il a tout sali de sa bave infernale.

Ah! Dieu! ce que ce monstre a fait de nous! Ecoutez:

V

Dès le xve siècle, un saint, Jacques Paradis, de l'ordre des Chartreux, nous montre l'*infâme* à cheval sur le cou du clergé qu'il conduit en laisse (1):

« Point de faste royal, pas de prérogatives et de privilèges temporels, pas de pompes mondaines qu'il ne nous ait suggérées et que nous n'ayons acceptées de sa main: titres d'honneur, génuflexions, coup d'encensoir, prosternements, dominations superbes, « *dominationes magnificæ!* tout nous est venu par lui! Il nous a gonflés au point de nous faire élever au-dessus même du Très-Haut, car si l'on donne à Dieu le titre de *Bon*, il nous a fait appliquer celui d'*Excellence;* si l'on qualifie Dieu de *Vénérable*, il lui a plu de nous faire appeler *Révérendissimes* (2).

Du temps de Jacques Paradis, ces qualifications insensées n'étaient encore que tolérées; elles n'avaient rien d'officiel, pas même à la cour de Rome. Ce fut en 1630 que les Cardinaux obtinrent de Urbain VIII ces titres orgueilleux. Ce Pape leur permit même de s'égaler aux princes et aux monarques, et d'en étaler le faste scandaleux (3), Ce fut aussi vers cette époque que les Évêques

(1) De erroribus et falsis moribus Christianorum. Édit. Lugd.

(2) Si Deus *Sanctus* vocabitur, ipsi *Sanctissimi;* si *bonus*, ipsi *optimi;* si *serenus*, ipsi *serenissimi;* si *clarus*, ipsi *clarissimi;* si *reverendus*, ipsi *reverendissimi!*

(3) De Rome, le faste ne tarda pas à se propager chez les autres princes de l'Église, dans la Chrétienté tout entière. On peut voir dans les Mémoires de Lauzun (p. 257), de Mme de Gentis, chanoinesse du Chapitre d'Alix, dès l'âge de 7 ans (p. 26, ch. Ier), de Mme d'Oberkik (I, p. 15), du marquis de Valfons (p. 60), de M. de Levis (p. 156), et dans Taine (l'Ancien Régime, p. 155 et suiv.), quel train de vie menèrent, en France, au XVIIe et au XVIIIe siècles, la plupart des 131 archevêques ou évêques et des 700 abbés commandataires qui formaient l'opulente aristocratie du clergé. Pour n'en donner qu'un simple détail, dans le palais plus que royal que les Rohans, évêques héréditaires de Strasbourg et cardinaux d'oncle en neveu, s'étaient bâti à Saverne, il y avait 700 lits, 180 chevaux, 14 maîtres d'hôtel, 25 valets de chambres. De tout temps, on trouvait là de 20 à 30 femmes des plus aimables de la province, et souvent ce nombre s'augmentait de celles de Paris et de la Cour.

répudièrent les qualificatifs de *révérends Pères* et de *Votre Révérence*, pour prendre ceux de *Monseigneur* et de *Votre Grandeur*. Les formules dédaignées par les Evêques passèrent alors comme une défroque à la plèbe sacerdotale, aux prêtres des ordres monastiques, lesquels jusque-là s'étaient simplement appelés *frères*.

« N'est-ce pas se moquer de la Sagesse éternelle que de s'arroger ainsi des honneurs qu'on n'attribue pas à Dieu lui-même? s'écriait saint Laurent Justinien; et quel mépris l'on fait en cela des préceptes de Jésus-Christ! » « *Ne vous donnez pas, à vous mêmes, le titre de Maître*, disait le Sauveur, *car votre seul Maître c'est le Christ* » (1).

« *Il suffit à mes disciples d'être traités comme moi, et il* « *ne faut pas que le serviteur s'élève plus haut que le* « *Seigneur*. » (2)

Oh! Pardon, Jésus! Nous entendons la chose autrement, nous. A ces conditions, nous n'en voulons pas! Voici les nôtres : votre couronne fut d'épines; il nous l'a faut de rubis. Votre sceptre fut un roseau; il nous faut à nous des crosses d'or. Vous alliez comme un pauvre homme, sans sou ni maille dans vos poches, au point de ne pouvoir solder votre passage sur une simple barque; il nous faut à nous de riches émoluments, de l'or, beaucoup d'or, et, pour battre monnaie, nous vendrons, s'il le faut, les choses saintes, ou nous tondrons nos ouailles jusqu'à les écorcher. (3) Vous n'aviez pas de pierre où reposer la tête; nous voulons, nous, des palais et les plus beaux de la terre, pas un, ni deux, mais sur chaque colline de la ville éternelle, à Latran, à l'Esquilin, au Vatican, au Quirinal, etc... Nous en ferons bâtir plus de trois mille, rien qu'en Europe, et, dans le nombre, on en verra qui dépasseront en magnificence ceux des plus grands Potentats. (4)

Les saints protesteront contre cette violation flagrante

(1) Matth. XXIII. 10. (2) Matth. X. 25.

(3) Voir Taine. L'Ancien régime, p. 98.

(4) On sait que dans la Moravie, le Château de Kremsier, demeure féodale des Princes-Archevêques d'Olmütz, s'est trouvé assez vaste pour loger simultanément les trois cours réunies d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, lors de la dernière entrevue des trois empereurs (en août 1885).

du Saint Evangile, n'importe ! Quand ils seront fatigués de crier, les saints se tairont ; et la conscience chrétienne. pour plus scandalisée qu'elle soit, finira par s'endormir. On se fait à tout. D'ailleurs, si l'on nous importune trop, les bûchers auront raison des récalcitrants.

C'est égal ! « même sur les bûchers les saints ont parlé » comme disait Pascal, et la conscience chrétienne, pour plus violentée qu'elle fut, a eu parfois des réveils terribles. Témoin, frère Thomas, l'incorruptible Cordelier ! Témoin, Olivier Maillard, Docteur en Sorbonne, Professeur de Théologie et prédicateur de Louis XI ! (1) Témoin, Jacques Paradis, cité tout à l'heure ! Témoin, Canisius dont nous récitons l'office ! Témoins, trente-quatre Papes, Evêques ou Chefs d'Ordres religieux, à ma seule connaissance ! Témoin, les foudroyantes paroles de sainte Catherine de Sienne, à la Cour d'Avignon, comme à la Cour de Rome.

Témoin encore, ce vénérable et courageux Guillaume Durand de Saint-Pourçain, l'intrépide Evêque du Puy, surnommé le *Doctor resolutissimus* pour avoir soutenue avec force « la nécessité d'une Réforme de l'Eglise, dans *la tête* et dans *les membres.* »

Ah ! ce ne fut pas sans raison que les trois conciles de Constance, de Bâle et de Pise, réclamèrent contre ces scandales. Ce ne fut pas sans raison non plus, que Barthélemy des Martyrs, Evêque de Braga, foudroya la Cour pontificale, en plein Concile de Trente, avec cette apostrophe mémorable : « Ah ! *très illustres* Cardinaux, si vous vous opposez à la réforme, c'est que, nous le savons, vous avez besoin vous-mêmes, d'une *très illustre* réforme ! » Ce rude langage n'empêcha pas Clément XIV de le béatifier en 1773.

« La douleur que me causent les désordres de Rome, disait saint Charles Borromée, m'a fait écrire un volume

(1) Voir la *Confession* générale de Frère Olivier Maillard. (Édit. de Lyon, in-8°, 1526. — Voir aussi l'Histoire des Papes, t. VII, à partir de la page 61.

épais de trois doigts; mais quand j'ai vu les portes obstinément fermées à la réforme, j'ai brûlé ce livre. Pourquoi dévoiler les excès de ceux qui ne veulent pas changer de vie, et qui sont devenus plus *politiques* que *religieux ?* »

L'archevêque de Milan ne brûlerait pas son livre aujourd'hui, et il fit bien de le brûler alors. On me comprendra, si l'on songe que, pour amener la ruine du système césaro-clérical, il n'y avait pas de moyens plus efficaces que les propres excès de ce régime.

Saint François de Sales, épouvanté comme l'était saint Charles, et ne comprenant pas mieux que lui les vues secrètes du Rédempteur, et les finalités sociales de l'Evangile, s'entretenait souvent avec le sage Bérulle de « ces tristes malades de Rome, qui se plaisent dans leurs maux et ne veulent pas guérir » ; et il répétait alors cette parole de saint Grégoire de Nazianze : « Hélas ! nous n'avons rien à offrir à l'Eglise, que nos larmes ! »

Offrez-lui vos larmes, pieux Evêques ; vous faites bien ! Mais réjouissez-vous en même temps, car avec de telles abominations, César, ses pompes et ses œuvres finiront par se rendre exécrables, et par amener un coup de balai qui n'en laissera plus de trace nulle part.

De l'excès des maux, naissent les remèdes souverains.

Nous nous sommes anéantis nous-mêmes; et il le fallait bien, pour que le Christ put triompher dans le triomphe même des peuples régénérés.

« Peuples vous régnez *sans nous*, et je m'en réjouis! « disait le grand apôtre, dans la prévision certaine qu'il « eut de l'avenir; car nous, ses derniers ministres, nous « sommes destinés à la mort! (1) Quel trait de lumière! et « quel coup de foudre!

Le Pape Adrien VI, dans sa lettre au Nonce aposto-

(1) Voici, textuellement, ces étonnantes paroles de l'apôtre : « Jam *saturati* estis, jam divites facti estis (d'Evangile, s'entend) ; *sine nobis* regnatis, et utinam regnetis ! ut et nos vobiscum regnemus. Puto enim quod Deus nos apostolos *novissi mos* ostendit, tanquàm *morti destinatos.* » (Cor. IV. 8. 9.)

lique près la Diète de Neuremberg, proclamait, en 1522, à la face du Monde, « qu'il se passait des choses abomi-« nables, sous ses yeux, dans la Cour de Rome »; et il ajoutait « que le mal, d'un bout à l'autre de la Chrétienté « occidentale, s'était répandu *de la tête dans les membres,* « *en descendant des Papes chez les prêtres* (1).

Faut-il rappeler aussi les foudroyantes lettres de sainte Brigitte, de sainte Hildegarde et de sainte Catherine de Sienne, surnommée la Jeanne d'Arc de la Papauté. — C'est inutile (2). La cause est instruite, et il ne se trouve pas un seul chrétien, droit, intelligent et sincère, qui ne sache à quoi s'en tenir. Il n'y a qu'à voir d'ailleurs où en sont les générations nouvelles vis-à-vis de l'Ultramontanisme.

Je m'arrête donc. Et ici, prenant mon front à deux mains, le cœur serré, les yeux remplis de larmes, à genoux devant Jésns-Christ, la prière sur les lèvres, et en pleine lumière d'Évangile, je me pose cette question :

« *Comment se fait-il que l'Église, laquelle pourtant est infaillible, n'ait pas opéré la Réforme disciplinaire que la Religion, que la Justice et la Vérité commandaient impérieusement, que réclamèrent, tant de fois, à grands cris, les Conciles, les Saints, et mêmes des Papes illustres, comme le furent Adrien VI, Paul III, Innocent XI, etc.* » (3).

Ecoutez, vénérable Dœllinger ; écoutez, vous tous, réformateurs de pacotille, hommes à courte-vue !

Je vais dire une chose stupéfiante :

VI

C'est précisément parce que la Chaire de Pierre est infaillible ; c'est parce que là seulement brille, à l'heure

(1) Ranke. Histoire des Papes. Vol. I, p. 98 et suiv.

(2) Le lecteur qui voudra remonter aux sources, trouvera ces sources indiquées dans le livre de P. Rochette intitulé : « L'Ultramontanisme dévoilé », page 14 et suiv. On verra dans cet écrit comment on peut parler comme je parle et comme ont parlé les saints, sans sortir de l'Eglise catholique, et plutôt en y rentrant chrétiennement.

(3) Pour les preuves, voir Dœllinger. — Opere citato. p. 65 et suiv.

opportune, la lumière divine qui éclaire les destinées de la chrétienté et l'économie complète de la Rédemption universelle, à la fois religieuse et sociale, c'est pour cela, dis-je, que la Réforme ne s'est pas faite jusqu'ici et ne se fera jamais comme l'a misérablement entendue, jusqu'à nos jours, la pauvre sagesse humaine, si courte, même dans les choses temporelles, et *nulle* absolument dans les choses éternelles.

Votre réforme à vous, sages de la terre, n'aurait fait qu'aggraver la situation, et que mieux trahir les vues générales de Jésus-Christ, avec les intérêts sacrés de son Eglise catholique, intégrale, universelle et sociale.

C'est une autre Réforme qu'il faut au Monde nouveau !

Ah oui ! Les affaires du Christ et de l'Humanité se seraient trouvées bien avancées, le jour où vous auriez rajusté les deux immenses fragments de la cassure qui fut faite de l'Eglise, par le premier coup de sabre de César, lors du schisme politico-clérical, de l'Orient, d'un côté, et de l'Occident, de l'autre !

Ah ! vraiment ! nous nous serions trouvés bien avancés le jour où l'on aurait ramené au giron papal, les peuples qui s'en détachèrent au XVIe siècle !

La chrétienté se serait trouvée bien avancée, le jour où l'on aurait réappris, aux générations modernes, les chemins oubliés de la paroisse, de la sacristie et du confessionnal romains, tels que les ont faits la casuistique et la *direction* jésuitiques !

Infailliblement, les mêmes causes produisant toujours les mêmes effets, on aurait vu recommencer, le lendemain, les abus de la veille, les mêmes divisions, le même antagonisme et les mêmes scandales ! « Les Chiens, dont parle le « Prophète, seraient revenus à leur vomissement, — et « *sus iterum lota in volutabro luti !* » (1)

Et, en définitive, eut dû cette Réforme de bric-à-brac,

(1) Prov. XXVI. 11. II Petri. II. 22.

tenir pour bonne, — ce qui est impossible, — était-ce bien là le terme social de la Rédemption universelle?

Dans ce cas, qu'aurait-on fait de Jérusalem, objet de tant de promesses de la part des Phrophètes? Qu'aurait on fait de l'immense Orient, toujours en attente et, à cette heure, ébranlé sur ses bases cinquante-cinq mille fois séculaires, et prêt à s'effondrer? Qu'aurait-on fait des trois cinquièmes de l'humanité, qui professent encore les religions préparatoires de Brahma, de Bouddha, de Fo-Hi, de Iésous-Chrisna, de Zoroastre, de Mahomet, des Manitous de l'Afrique, des Fétiches de l'Océanie, etc., etc.

Croyez-vous qu'il n'y ait pas de place pour ces peuples innombrables dans le Bercail de Jésus-Christ? Et à quoi donc songeait le Messie, quand il disait : « Elles sont nombreuses les ouailles qui ne sont pas de cette Bergerie et que je veux y conduire, pour qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur? »

Ces âmes noires, jaunes ou rouges sont, pour cause, plus chères au Rédempteur que les nôtres, blanches en apparence, comme des sépulcres passés par le dehors à la céruse d'Evangile, mais plus noires en dedans, plus jaunes et plus rouges, que celle des peuples de couleur, — car nous avons prévariqué, nous, tandis qu'elles sont innocentes de tous nos adultères et de toutes nos trahisons!

Il est annoncé que, dans le Royaume de Dieu, celles-là seront les premières, qui seront venues les dernières; que les ouvriers de la onzième heure seront aussi bien payés que ceux de la première, et qu'ils seront récompensés avant tous les autres, car si, d'une part, ils n'ont pas porté comme nous le poids du jour et de la chaleur, du moins ils n'ont pas, d'autre part, passé leur temps à violer le Saint Évangile. Ils auront le bénéfice de la Promesse sociale, sans avoir eu à subir les épreuves des purifications nécessaire à nos crimes.

Si l'on veut bien y prendre garde, on n'aura pas de

peine à s'apercevoir qu'il se fait, sur tous les points de notre globe, un travail de ralliement universel. Le Monde en plein s'agite dans la fièvre qui le brûle. L'immobile Orient lui-même s'ébranle, prêt à se mettre en marche vers des destinées nouvelles.

Lors de son dernier passage à Paris, M. Brazza disait de ce mouvement général : « Les peuples s'appellent et se « cherchent; ils tendent à leur incrustation en un seul bloc, « comme pour reconstituer le corps social qu'ils formèrent, « peut-être, à l'origine. »

Les apôtres de l'Évangile humanitaire, les missionnaires des Sociétés géographiques sillonnent la Planète-Terre, et la fouillent dans tous ses coins et recoins. De même que le voyageur réveille, sur son passage dans les bois, aux premiers rayons de l'aurore, les tribus aériennes encore endormies sous la feuillée, — de même les piqueurs de la Civilisation moderne provoquent, de toutes parts, le réveil *des peuplades ensevelies jusqu'à nos jours dans les ombres de la mort*, suivant l'expression des prophètes. Ainsi s'accomplissent les oracles, au point de vue social : « *Terre de Zabulon, terre de Nephtali, Galilée des nations, voies de la mer, insulaires de l'océan, vous verrez un soleil nouveau poindre à votre horizon* » (1).

Pourquoi faut-il que sur les côtes du Pacifique, dans les vallées de l'Himalaya, le long des rives de l'Indus et du Gange, cette résurrection s'opère à coups de canons et de torpilles! Ah! c'est qu'il est dur, très dur, le sommeil que dort le vieux Brahma dans les cryptes ténébreuses de ses pagodes, tant de fois séculaires.

La situation respective de l'Inde et de l'Europe, de la Chine et de la France, est aujourd'hui celle-ci : l'âme de l'Orient s'éteint, son Dieu expire; frappés d'anesthésie, cinq cents millions de fidèles se sont comme raidis dans les cadres inflexibles d'un dogme pétrifié. L'Europe, au con-

(1) Isaïe IX. 1.

traire, tressaille de jeunesse, et vibre d'enthousiasme sous l'action de l'Esprit nouveau dont le Christ social verse dans son cœur les effluves printanières.

D'une part, donc, — là-bas, — c'est un corps qui s'affaisse et d'où la vie se retire; de l'autre, chez nous, c'est une âme exubérante en voie de se constituer, biologiquement, dans un corps organique, approprié à son essence. Corps sans âme, d'un côté; âme sans corps, de l'autre..., les deux s'appellent nécessairement et cherchent à s'unir, comme d'instinct, pour se compléter l'un par l'autre.

Les grandes lois de la vie s'exécutent de la sorte, malgré que les hommes en prétendent; et l'on étonnerait fort, je suppose, M. Paul Bert, si l'on venait lui affirmer qu'il sillonne en ce moment la mer des Indes, en qualité de Pionnier de l'Evangile social.

Il porte aux Orientaux, précisément ce qui leur manque, l'Esprit, le Mouvement, la Vie de l'Occident; et il nous rapportera de l'Orient, justement ce qui manque aux Occidentaux, les formules organiques, les cadres gouvernementaux que réclame la Chrétienté. La lettre morte du Règne de Dieu est là-bas; l'esprit vivant en est ici.

Va donc, Christ vivant de l'Europe régénérée, va faire retentir dans ces plages lointaines, sur le tombeau du Lazare brahmanique, le cri puissant qui réveilla jadis le Lazare évangélique.

Ce qui se prépare, dans l'universelle Eglise de Jésus-Christ, à Rome même, entendez-vous ? ce n'est pas une réforme à la Luther, ni à la Calvin, ni à la Hyacinthe, ah! non! non! non!

C'est, je n'ose dire, une *Révolution*, car le mot sonnerait mal et manquerait de justesse; mais une *Evolution* tout à la fois religieuse et sociale, autrement profonde et radicale, autrement efficace et savante, que ne fut celle de 89, coup raté de la grande Œuvre humanitaire qui reste à faire tout entière, ébauche sanglante d'une Régénération qui

doit s'étendre au monde entier, et dont le premier chant du Coq gaulois ne fit alors qu'annoncer l'approche.

« Si les Géants de la Révolution française avaient « connu la Loi générale et trinitaire de l'Age-d'Or, ou du « Royaume de Dieu, c'est-à-dire de la Vérité, de la Jus- « tice et de l'Amour (1), ils auraient ramené sur la Terre « l'Ordre social de la Paradésa; mais hélas! c'était encore « alors un mystère voilé. L'Assemblée Constituante, qui ne « *constitua* rien du tout, et qui ne fit que mettre en l'air « les racines pourries du Monde césarien, crut pourtant, « de bonne foi peut-être, avoir terminé sa tâche, et le « 21 septembre 1791 son Président prononça ces paroles, « où il y a plus d'amphase que de vérité : L'Assemblée « constituante déclare qu'*elle a rempli sa mission*, et que « ses séances sont terminées » (2).

Risum teneatis, amici!

Les convulsions de la France, qui n'ont plus cessé depuis lors, et qui ont jeté par terre, en 80 ans, dix-sept constitutions sur les ruines de la première, ont répondu à cette ronflante rhétorique.

Rien, si ce n'est des catastrophes, rien ne se fera sans le Christ, et sans l'Évangile, sans Rome et sans le Pape. Les lois biologiques de la société sont dans les Paraboles. Puissent, les politiciens d'un côté, et les Prêtres de l'autre; puissent tous les sectaires à la fois le comprendre bientôt, comme le comprennent déjà les nombreux sociologistes qui se groupent, à cette heure, sous le jeune drapeau de « *La Rénovation* » (3), tous exempts de compromis avec le passé, libres tous, absolument libres de toute attache avec les vieux partis et les vieilles écoles.

(1) Cette loi est justement celle que Saint-Yves a dégagée de l'histoire, et des monuments antiques des sanctuaires primitifs, dans son beau livre de la Mission des Juifs.

(2) Ramée. Théologie cosmogonique, page 454.

(3) *La Rénovation*, titre du journal qui sera « l'organe de la Conciliation sociale et de l'Unité européenne », comme l'indiquera le sous-titre. Cette Revue savante, publiée sous la direction de M. Hippolyte Destrem, l'éminent auteur de *La future Constitution de la France*, a été fondée par cet illustre sociologiste, avec le concours de la Société civile dite de l'*Union rénovatrice*. Siège : rue Châteaudun, n° 30. Je fais appel aux souscripteurs.

Que le Pape s'y mette enfin, et qu'il entre en scène comme vicaire, non plus de César, mais de Jésus-Christ seul, et qu'il reconstitue sur la terre, non pas son *rogaume à lui*, mais le *Royaume de Dieu*, le Règne de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* sociale, sur le trinôme scientifique de la véritable sociologie, « *sicut et in cœlo et in terrâ.* »

Il en est temps; l'heure de la récolte sociale est venue: la moisson a jauni suffisamment sur les sillons évangéliques, fécondés par tant de labeurs, arrosés par tant de larmes et de sang, depuis dix-neuf siècles. Les circonstances sont d'ailleurs favorables. Le Pape peut entrer enfin dans son rôle d'*Arbitre souverain* et de *Pacificateur universel*. Tout l'y invite; Bismarck lui-même vient de lui en offrir la première occasion, en l'appelant à trancher le différend qui s'est élevé entre l'Espagne catholique et l'Allemagne protestante, en attendant qu'il l'appelle à résoudre la question du Rhin, entre cette même Allemagne et la Fille aînée de l'Église. Bismark ne s'arrêtera pas là. Une brochure célèbre (1) où l'on a cru reconnaître, sinon la plume, du moins l'inspiration du Chancelier de l'Empire, semble attendre du Pape la solution du terrible problème des Balkans, que les diplomates et les généraux ne fourniraient certainement pas, sans répandre des torrents de sang.

Il y a là des symptômes à recueillir. J'en montre un autre, plus significatif encore, dans la note ci-dessous (2).

(1) Voir le *Figaro* du 2 octobre 1885.

(2) Un rapport épiscopal, lu ces jours passés (*) devant les Evêques réunis à Fulda, a mis à l'ordre du jour des études ecclésiastiques, la grande question du Christianisme social, ou pour mieux dire du Socialisme chrétien.

Voici les points les plus saillants de ce manifeste-programme, qui n'est un mystère pour personne, puisque c'est par la voie des journaux que j'en ai eu connaissance (**) :

« 1° Le devoir de l'Église est d'éveiller, dans le Corps sacerdotal, l'intérêt pour les classes laborieuses. 2° Les prêtres ne s'occupent pas assez de la question sociale, parce qu'ils en ignorent l'imminence et la gravité. 3° Ils n'en apprécient par toute l'importance; ils n'en connaissent pas les remèdes. 4° Il ne faut pas négliger plus longtemps, dans l'instruction qu'on donne aux jeunes clercs dans les séminaires, la question ouvrière. 5° Il est très désirable que certains ecclésiastiques s'adonnent d'une manière toute spéciale à l'étude de l'*Économie politique*. 6° Il

(*) Août 1885.

(**) Voir l'*Opinion*, n° du 23 août 1885.

« Jamais la Papauté, frappée aujourd'hui de mort politique par les événements providentiels qui se sont « accomplis en Italie, n'a été plus près de la vie religieuse; « jamais le Souverain Pontificat n'a été plus près de « saisir l'*autorité céleste*, par celà même qu'il est débar- « rassé du *pouvoir terrestre* » (1).

Jamais enfin les liens concordataires qui asservissaient Pierre à César n'avaient été aussi faibles qu'aujourd'hui. Il suffit au Pape d'un acte de foi, d'un mot, d'un seul mot, pour les rompre définitivement. Dites-le donc, enfin, ce mot, Saint Père!

César expire; sa main défaille; les rênes tombent de ses doigts. Pierre sera libre quand il voudra. A bas, le Pape temporel! Vive le souverain Pontife spirituel!

conviendrait de créer des bourses de voyage, afin qu'ils puissent aller étudier, sur place, les besoins des classes pauvres, et les moyens d'y pourvoir. 7° Des libéraux illustres ont dit qu'il n'y a pas de *question sociale*; nous, Évêques, nous affirmons qu'*il y en a une, et très grave*. 8° Nos prêtres doivent l'étudier et s'en faire un aide, pour étendre leur influence dans le ministère paroissial. »

L'entreprise est certainement louable. Par, malheur, on y a vu tout de suite une machine cléricale, une arme de combat et de réaction, en vue de reconquérir le terrain perdu par l'Ultramontanisme. On a en tort, je crois. D'ailleurs, le Cléricalisme est frappé d'impuissance radicale dans le domaine scientifico-social. L'œuvre à fonder est essentiellement encyclopédique et universaliste. Elle réclame le concours fraternel de toutes les forces de l'esprit humain et de toutes les Sciences réunies. Les connaissances requises pour cette synthèse générale se trouvent éparses sur tous les chantiers de l'esprit moderne; et nulle part elles ne se montrent moins que dans l'École ultramontaine dont un Évêque disait naguère : « Pour les études ecclésiastiques, notre condition, c'est l'insuffisance; pour les autres, notre condition, c'est le vide absolu ».

N'ayez jamais peur des revenants!

(1) Saint-Yves. *Mission des Souverains*, page 410.

CHAPITRE XI

LES DERNIERS JOURS DE L'ULTRAMONTANISME

SOMMAIRE : I. Réveil général de l'esprit religieux. — II. Les sectes aux abois. — III. Échec définitif des vieux réformateurs. — IV. Dissolution imminente de tous les anciens groupes. — V. Que faire ?

I

Voyez ce qui se passe : tandis qu'on va répétant que le sentiment religieux s'éteint partout, il se fait, au contraire, sous des formes imprévues et généralement incomprises, un réveil de ce sentiment, comparable, sous plus d'un rapport, à celui dont furent témoins les temps apostoliques.

Je réserve, pour la seconde partie de cet ouvrage, la constatation irrécusable de cette consolante vérité : savoir, qu'il y a cent fois plus de Christianisme organique et vivant sur la Terre, qu'il n'y en avait aux époques dites de foi, et qui furent, le plus souvent, des heures de fanatisme.

Rassurez-vous, prêtres ! Ne pleurez pas ; chantez !

Ce qui tombe, devait tomber; ce qui meurt, devait mourir. Ce n'est pas l'Église de Jésus-Christ qui s'en va par terre, c'est au contraire ce qui faisait obstacle à cette Eglise : ce sont nos misérables cantonnements qui s'éboulent, nos constructions ecclésiales qui s'écroulent, nos

groupes cléricaux qui se dissolvent; ce sont nos misérables sectes qui s'éparpillent et s'en vont en poussière.

Et il fallait bien ces démolitions et ces brisements! Sans quoi, comment aurait jamais pu se faire la *sécession* dont parle saint Paul, et qui est la *libération* même qu'annoncèrent les prophètes? Comment se serait constitué le *Bercail unique*, où le Christ doit rassembler tous les peuples de la Terre? Comment enfin se serait édifiée la synthèse intégrale et scientifique de toutes les confessions particulières, dans la Religion de l'Évangile.

Ce travail providentiel, véritable résurrection des morts et des vivants, s'atteste de nos jours par le tressaillement qui met en l'air la Chrétienté nouvelle, et dont toutes les nations éprouvent déjà le contre-coup jusqu'au fond des Indes.

L'esprit, ce même Esprit dont le Messie nous promettait la diffusion générale (1), et dont Joël et Isaïe avaient prédit les opérations mystérieuses dans nos cœurs (2), cet Esprit est à l'œuvre, en ce moment, dans toutes les sphères de notre activité morale.

Il produisit, d'abord, ce déluge d'idées modernes, qui effraya si fort les obscurantistes, et qui déroute encore tant de pauvres intelligences. Il y provoque, de nos jours, mille phénomènes inouis, souvent étranges et baroques, quelques fois même ridicules, — par le fait des extravagances qui s'y mêlent de notre part; car l'homme en s'appropriant les influences d'en haut, les rend à sa manière, tout de travers, et les dénature, neuf fois sur dix.

Par là s'expliquent toutes ces manifestations singulières, ces communications incroyables, ces doctrines nouvelles, assez remarquables d'un côté pour que des savants comme l'académicien William Crookes, à Londres, et d'autres illustrations officielles, à Paris, s'en occupent sérieusement,

(1) Joan. XVI. 13.
(2) Isaïe XLIV. 3. — Joël II. 28.

— et assez constantes, de l'autre, pour que des Revues comme l'*Anti-Matérialiste*, en France, et le journal *Lumière et Liberté*, en Suisse, aient pu s'en faire les organes périodiques, à l'exemple d'autres *Feuilles* publiées dans presque toutes les langues européennes.

Par là s'expliquent aussi les effets surprenants de l'*occultisme*, du *Médianisme*, du *Voyantisme*, du *Spiritisme* et de l'*Hypnotisme* (1), suspects encore à bien des titres, et même redoutables, à cause des abus qu'en font les empiristes et les charlatans. Grâce à ces spéculateurs, on voit tourner plus de têtes et de cerveaux que de tables et de chapeaux.

Par là s'expliquent également cette effervescence de piétisme et cette ébullition d'idées mystiques, qui mettent en campagne, dans le monde entier, l'étonnante *armée du Salut*, forte déjà de 350,000 soldats, têtes exaltées presque toujours par la névrose religieuse, bataillons en marche de jeunes gens et de jeunes filles, recrutés un peu partout, mais principalement en Angleterre, où les enrôle le général Booth, un visionnaire, pour les expédier par bandes, en France, au quartier militaire de sa Fille, la Maréchale Booth, une ravissante extatique, dont l'œil fascine et dont le geste inspiré en impose autant que son beau regard. Les voici déjà campés sur 543 points des deux hémisphères, et leurs conquêtes se poursuivent avec plus d'entrain belliqueux que jamais.

Je ne mentionnerai qu'en passant la croisade des *rubans bleus*, d'Albion, et les 1,495 sociétés de tempérance qui fonctionnent en Suisse, en Allemagne, en Suède, en Norvège, en Angleterre et en Amérique, etc.

Par là s'expliquent enfin les prodiges de la Salette, de Lourdes, de Rimini, de Paray-le-Monial, de tous les pèlerinages en vogue, et particulièrement, ceux des Cénacles de

(1) « La théorie hypnotique, à peine formulée de nos jours, et déjà si puissante, est appelée « à faire une révolution profonde dans les sciences physiologiques, » disait dernièrement le Dr Pinel, à l'Institut populaire du Progrès, où il fait ses remarquables conférences publiques et gratuites.

l'Eglise Irvingienne, où l'on voit se renouveler, en grand, les *raptus* extatiques, les guérisons instantanées, les attaques convulsives, les apparitions, les bruits, les voix, tous les faits extraordinaires des Révivals chrétiens, des camps meetings de Londres, et des sectes américaines, — car l'Esprit agit différemment selon les piles cérébrales qu'il excite et met en jeu, et selon les claviers nerveux qui lui servent d'organes : il ne distingue ni entre races, ni entre climats, ni entre sexes, ni entre cultes (1). Le Saint-Esprit n'est pas sectaire comme nous ; il n'est pas surtout ultramontain.

« A Bristol, dit le docteur John Champmann, pendant « les sermons de Wesley, des femmes se renversent tout « à coup, comme foudroyées d'en haut, frappées au cœur « par la parole du Pasteur. On les voit joncher le sol, « pêle-mêle, raidies, cataleptiques, miraculées, semblables « à des cadavres. » (2).

Dans chacun des milieux où se passent ces choses, on prend ces phénomènes pour des miracles accomplis en faveur de la forme confessionnelle qu'on y pratique. Je scandaliserai fort, sans aucun doute, les fanatiques de Lourdes, en leur certifiant qu'il s'accomplit en Amérique, chez les visionnaires de Cincinnati, des merveilles absolument semblables à celles qu'ils vont contempler, naïvement, près du Gave de Pau. C'est même plus beau, plus varié, de l'autre côté de l'Atlantique, que de ce côté-ci. Les centres à miracles du Vieux Monde, pâlissent à côté de ceux du Nouveau-Monde.

Ecoutez ce que rapporte, *de visu*, Mistress Trolapp :

« J'ai vu là, dit-elle, des choses renversantes, des gué« risons incroyables, des phénomènes indicibles. De cet amas de créatures humaines, étalées sur les dalles, sortent parfois des hoquets hystériques, des sanglots, de sourds

(1) Hæc autem omnia operatur unus atque *idem* spiritus. (I. Cor. XII. 11.)
(2) Champmann. Histoire des révivals modernes.

gémissements, cris inarticulés, aigüs, rapides, qui n'ont rien d'humain, et où se mêlent des masses de mots appartenant à toutes les langues. Une très jolie fille, à genoux devant nous, dans l'attitude ravissante de la Madeleine de Canova, se met à débiter, tout à coup, une quantité prodigieuse de *jargon méthodiste,* dont elle ne savait pas le le premier mot, la veille. Elle a fini par fondre en larmes, en s'écriant d'une voix lamentable : « Anathème sur les « apostats ! O Mitchell, o Mitchell ! » (1).

Quelle tête devait faire là, mon ami, le D. Mitchell, s'il est le même que j'ai connu là-bas !

De ces faits innombrables, dont on ferait une immense bibliothèque, si on voulait tous les raconter par le détail, y a-t-il à déduire que la Religion se perd?

Nullement? Il faut en conclure, au contraire, que la Religion, plus puissante que jamais, cherche à se frayer une voie nouvelle, à se montrer et à se formuler dans une lumière où puisse se reconnaître l'*Esprit nouveau* de la Chrétienté (2).

Les vieilles formes ne suffisent plus. On les délaisse partout, comme on a déjà délaissé les formes politiques du passé.

Il faut du neuf, à tout prix, et l'on peut en faire, sans sortir du catholicisme, ou plutôt en y rentrant plus que jamais.

L'archevêque de Bordeaux énonçait une grande vérité, quand il écrivait naguère, dans un document public : « La

(1) Trolapp. Mœurs américaines.

(2) M. Alphonse Daudet a fort bien dépeint ces phénomènes de l'exaltation religieuse, dans son beau livre de l'Évangéliste, où il les qualifie d'extravagances et de délire. Il a raison, s'il ne vise que le côté humain de ces faits, où se donnent carrière toutes les divagations de notre pauvre cervelle.

Après la revue qu'il passe de ces manifestations, partout couvertes à tort du nom de religion, je comprend la triste figure que devait faire cette religion aux yeux du célèbre romancier, et je m'explique ce qu'il m'écrivait un jour : « Je ne devine pas ce que se propose la Direc- « trice de la *Nouvelle Revue*, en voulant me mettre en relation avec vous, Monsieur l'Abbé. Je « suis l'homme du monde le plus rebelle à toute idée catholique. »

J'espère lui avoir démontré que, pour être hostile aux idées confessionnelles et aux abus de toutes les sectes, il n'en est, par cela même, que plus enclein au véritable catholicisme. Presque tous les hommes instruits en sont là de nos jours.

Religion n'est pas ce que l'on se figure dans le monde; elle n'est pas connue. » Si ce prélat, savamment libéral, avait pu dire toute sa pensée, il aurait ajouté : Elle n'est pas ce que l'on pense dans bien des séminaires ; il s'en faut qu'elle soit toujours bien connue de ceux là même qui prétendent l'enseigner et qui ne font que la dénaturer.

On accuse notre génération d'indifférence et même de mépris pour les Vérités divines. On a bien tort! C'est une pure calomnie. On fait de l'Évangile en grand, partout, sans le savoir, comme Jourdain faisait de la prose.

Les peuples sont en quête ardente d'un symbole et d'un culte, qui répondent à leurs besoins religieux, plus profonds, plus vifs et plus élevés qu'ils ne le furent jamais.

On l'a bien vu dernièrement (1) :

Cherchant un symbole religieux, depuis longtemps, et n'en trouvant pas d'autre, au milieu du désarroi général de toutes les sectes et de toutes les cléricatures, que celui que semblait leur offrir la devise de Victor Hugo, ils ont pris, tel quel, le Credo du Poète, et ils l'ont acclamé, avec un enthousiasme indescriptible, d'abord, sous l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, où ils l'ont opposé au vieil esprit militaire et au despotisme de la force brutale, puis, sous les voûtes du Panthéon, où ils l'ont opposé au vieil esprit clérical et au despotisme ultramontain.

L'histoire gravera cela en lettres d'or, sur l'airain de ses Annales, quand l'Évangile du Christ aura dit son dernier mot, le mot de la Délivrance sociale.

Cette belle antithèse des deux despotismes, terrassés, l'un à l'Étoile, l'autre au Panthéon, n'est pas de moi; elle est d'un jeune et brillant écrivain, M. Fabre des Essarts qui, jusqu'à présent, par horreur du fanatisme, avait méconnu le Rédempteur, et qui l'adore aujourd'hui qu'il l'a découvert, à la pure lumière de l'Evangile scientifique, derrière les excès de toutes les cléricatures.

(1) J'écrivais ces lignes peu de jours après les funérailles de Victor Hugo.

Et c'est bien aussi comme un triomphe de la Justice, et comme la manifestation de l'instinct religieux de la France, que Saint-Yves considérait les Funérailles de Victor Hugo, quand il écrivait, le soir même de cette solennité, les stances que voici :

« Vers qui tout ce concours d'âmes, cette marée,
« Confondant tous les rangs dans l'étreinte sacrée,
« De ce deuil général ?

« Pour quel César, ces chars roulent-ils ces couronnes ?
« Rois, soyez attentifs ! Regardez de vos trônes,
« Ce que peut l'Idéal !

« Regardez ce Paris qu'emplit la France entière ;
« Regardez votre Europe en deuil à sa frontière,
« Murmurant : Me voici !

« Voyez le Nouveau-Monde ouvrant au loin son aile,
« Et, par dessus les mers, à l'Europe nouvelle,
« Criant : Je pleure aussi !

« Papes, Pontifes, Rois, ouvrez l'œil et l'oreille !
« L'auguste enseignement d'une fête pareille,
« Les peuples l'ont compris ;

« Et, refluant soudain vers son centre électrique,
« L'Ame de cette Europe et de cette Amérique,
« Baise au cœur ce Paris.

« Mais pour quoi donc l'éclair de ce cœur grandiose
« Fait-il d'un jour funèbre, un jour d'apothéose ;
« D'un mort, un immortel ;

« D'un Corbillard, le Char d'un triomphe sublime ;
« De la Babel d'hier, une pure Solyme ;
« D'une tombe, un Autel. »

A ces questions, l'auteur répond en belles strophes que je résume en deux lignes de prose : « C'est que Victor Hugo s'était constitué sur terre le Champion de la Justice

et de la Vérité sociales, le Soldat des saintes causes, le Protecteur de la faiblesse écrasée, le Vengeur des iniquités du Pouvoir, en un mot, l'Auteur foudroyant des *Châtiments* et de l'*Année terrible*.

Quand ce rôle, le plus religieux qui se puisse concevoir, sera devenu celui des Papes, les peuples acclameront les Souverains-Pontifes mieux encore qu'ils n'acclamèrent leur sublime Poète.

Quand, libre enfin de toute contrainte politique, comme il le sera dès que la Providence aura fini de couper les liens concordataires qui enchaînent encore Pierre à César, le Saint-Siège pourra bénir et baptiser solennellement la Civilisation nouvelle, comme fille légitime qu'elle est du Christ et de son Eglise, alors la Religion reflorira dans le monde, et l'on verra se réaliser la devise chrétienne: Liberté, Egalité, Fraternité — Liberté évangélique, Egalité évangélique, Fraternité évangélique — saintes choses dont le rêve nous tourmente comme ferait un cauchemar, bien que ce rêve soit un songe divin, une prévision certaine de l'avenir.

Ah! personne ne devine ce que pourra le Pape, à l'heure de la Délivrance, lorsque, avec César crucifié, auront expiré toutes les sectes, même celle de Rome.

Hommes de paille des révolutions, marmousets de la politique et de la diplomatie, vous ne soupçonnez pas ce que les socialistes chrétiens recèlent dans leur cœur, d'impulsions et d'énergie. Les physiciens vous diront que quand la force statique est mise en branle, elle devient formidable. Elle renverse tout! On le voit bien à ces heures cosmiques, où la grande âme du monde, soulevée par un souffle divin, se dresse comme un seul homme chez tout un peuple. Il suffit alors, à ce peuple, d'un doigt pour broyer les empires, et d'un signe pour changer les rois en petits galopins qui prennent les jambes à leur cou, pour s'enfuir à toute hâte.

Laissez que les hommes *de foi*, excités par un mot du Pape, sortent enfin de leur immobilité.

Ils prendront des élans, ils auront des envolées à vous donner le vertige.

Le jour où ces hommes, plus nombreux qu'on ne pense, verront clair dans la situation, et comprendront enfin que les principes de leurs saintes croyances s'accordent parfaitement avec les principes de la civilisation nouvelle; le jour où la femme, ce ressort nerveux si délicat et si vibrant, aujourd'hui paralysé, quelque fois même détourné de ses fins divines, par le faux tour que lui imprime l'ultramontanisme; le jour, dis-je, où cet ange tutélaire de nos berceaux et de nos foyers, de l'Autel et de la Patrie, se verra en parfaite communion d'idées de sentiments et de foi, avec son époux, avec son père, avec son frère et avec ses fils, toutes ces influences combinées avec celle du Christ social détermineront un branle-bas qui fera sauter tous les diables de la terre. Vous la verrez, alors, tourner comme une toupie, cette planète embourbée jusqu'ici dans les fanges sanglantes de César, de sa politique et de l'empirisme qui nous ruine et nous abêtit.

Il n'y a que les Chrétiens, voyez-vous, capables d'empoigner les montagnes et de les jeter dans la mer, selon la parole de leur Dieu : « Il vous suffirait d'un grain de foi, gros comme un petit grain de sénevé, pour déraciner les vieux chênes et pour soulever les masses rocheuses de la terre. » (1)

Que sera-ce, o ciel! quand cette foi aura saisi le Pape (2) et, par lui, la Chrétienté toute entière!

(1) Luc XVII. 6.

(2) Il l'a déjà, cette foi, le Pape, n'en doutez point! C'est dans cette foi qu'il prend, ces jours-ci, la fermeté dont il a besoin, pour briser l'opposition terrible que lui avait fait la vieille École ultramontaine, soutenue comme elle est encore par le *Journal de Rome*, par les autres feuilles de la secte et par tous les politiciens de l'Église.

Personne n'ignore, je suppose, ce qui se passe au Vatican en ce moment? La publicité qu'ont donnée à ces grands évènements tous les organes de l'opinion publique, me dispense d'insister sur leur signification et de louer la noble attitude de Léon XIII. (Voir le *Figaro* du 26 août 1885.)

II

Croyez-moi, vénérable Dœllinger, laissez à terre ce qui est à terre, et que le Christ a foulé aux pieds, sous les pas des peuples !

Il n'y a rien à relever des débris du Temple de Hildebrand Comment ! de bonne foi, vous aviez espéré, vous aussi, refaire l'Église avec les ruines d'un cléricalisme partout sectaire ? Et le mot des prophètes donc ? « Voici que je vais refaire tout à neuf ! » (1) Et le mot de saint Paul ? Dès qu'il est question de *nouveau*, c'est que le *vieux* a fait son temps ; arrière ! » (2).

Les bons naïfs, ceux que je vois si fort occupés encore à rajuster les pièces et les morceaux du vieux monument qui s'écroule de toutes parts, me produisent l'effet de ces maçons dont Renan parlait, il y a quelques mois : « Après « avoir détruit une Église en granit, ils songent à bâtir « une église en plâtras. — Cela me rappelle le sanctuaire « de Ferney, ajoutait le spirituel critique : Deo erexit « Voltaire ! » (3).

Tous les efforts ont été tentés, et tous ont échoué. On vit, il n'y a pas longtemps, comme dernière épreuve, une brillante pléïade d'écrivains, non plus ecclésiastiques, mais laïques et bien laïques, les Saint-René Taillandier, les Montégut, les Prévost-Paradol, les Michel-Chevalier, les John Lemoine, les Arnaud de l'Ariège — et j'en passe — reprendre en sous-main, et sur un plan nouveau, mais avec les mêmes éléments, l'œuvre où échoua l'Ecole de Lamennais : grands libéraux, certainement, ces laïques dont le verbe était au diapason du verbe moderne, et dont

(1) Apoc. XXI. 5.
(2) Héb. VIII. 13.
(3) Journal des *Débats*, 30 septembre 1884.

le cœur était taillé en plein cœur de la jeune France, comme disait Arbousse-Bastide. Quel réveil produisirent-ils dans la conscience publique? Aucun! Sous quelque forme qu'on lui présente l'ancien catholicisme, du moment qu'on ne lui en montre pas le côté social, cette conscience le repousse. Pour le rendre acceptable, pour qu'il excite de nouveau l'enthousiasme universel, il faut qu'il s'opère en lui, scientifiquement, un changement d'axe, une évolution radicale, un renouvellement profond, comme celui qu'entrevoyait Joseph de Maistre, dans la lumière prophétique où il écrivait ses *novissima verba*, à la fin des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Je regrette d'avoir à malmener le *dernier écrit* publié sur cette matière, par M. Anatole Le Roy-Beaulieu (1). *Si pergama potuisset!...* Si la Rome de Hildebrand avait pu être relevée, elle l'aurait été par ce bras, par cette plume si vaillante et si habile. Vains efforts! l'auteur plaide une cause perdue. Il m'a produit l'effet d'un paladin à la don Quichotte!

Il s'en doute probablement, plus qu'il n'ose se l'avouer. Mais il est de ceux qui pensent et qui disent qu'il n'y a pas de salut possible en dehors de ce vieux catholicisme. Pauvres aveugles! « C'est avec lui qu'il nous faut vivre, « s'écrie-t-il avec une résignation comique; le problème « ne peut être ni tourné, ni être supprimé. Il reste entier, « tel qu'il était au commencement de ce siècle. »

Voilà l'erreur! le problème peut être tourné, Monsieur, et il le sera, sans aucun doute, par un Pape et par un Concile, mais dans une lumière plus haute que celle que voit cet esprit, sincère peut-être dans ses affirmations paradoxales. Je dis *peut-être*, car je me garderais bien d'affirmer qu'il n'y a pas de la *politique* dans ce débat. Par çi, par là, j'y flaire le renard, et même j'y vois percer, de temps en temps, un petit bout de l'oreille du sire d'Eu. On sait à quelle école appartient cet écrivain.

(1) Le Roy-Beaulieu. Les Catholiques-Libéraux. (Plon, 1885.)

« Si malade, dit-il, si débile que paraisse cette reli-
« gion, elle n'est pas morte, et, le semblerait-elle, il est
« des morts qui ressuscitent. » — Sans doute, répondrai-je, il est des morts qui ressuscitent, mais jamais tels qu'ils sont morts. Ils ressuscitent rajeunis, transfigurés!

L'auteur ajoute : « Imaginons ce malade s'éteignant
« devant nous, au sourd murmure des prières des femmes
« et des enfants, agenouillés autour de sa couche funèbre
« et s'efforçant en vain de le ranimer; quand nous aurions
« assisté à son dernier soupir.... quel serait l'héritier de
« ce mort? Qui viendrait occuper la place vide? Qui
« régnerait sur sa tombe? » — A ces questions qu'il laisse sans réponse, voici la solution que me fournissent la science et la vraie foi : Le successeur du Christianisme romain sera le Christianisme universel et social! Le successeur du Christ mortuaire du Vatican, sera le Christ vivant de l'Évangile, le Christ transfiguré à la lumière des temps nouveaux!

Est-ce possible que, sérieux et profond comme il se montre, M. Anatole Le Roy-Beaulieu puisse prendre pour de vrais catholiques, cette tourbe de gens qui se disent tels, les uns peut-être de bonne foi, les autres certainement par calcul politique, tous par peur de la Révolution? Ne nous abusons pas sur le nombre des vrais fidèles! A quoi se réduirait la phalange des croyants, si après les avoir non comptés, mais pesés (1), on passait au crible le bon grain? Le vide se ferait dans le sanctuaire!

Le Roy-Beaulieu n'en paraît pas bien convaincu : « Si le
« Christianisme, dit-il, est déserté par les classes popu-
« laires, il a, par contre, restauré son empire sur les
« classes élevées, et ce qu'il a perdu en surface, il l'a
« regagné en profondeur, par l'intensité de la foi et par la
« ferveur de zèle qu'il souffle à ses adeptes. »

Pure illusion! que ne partagent pas les curés les plus intelligents de Paris, eux qui sont plus à même d'en juger

(1) Si non numerantur sed ponderantur.

que ne peut l'être notre auteur. Ils ne s'y trompent pas, les pasteurs expérimentés; ils savent bien qu'il n'y a rien de solide et de sincère, dans l'ostentation cultuelle qu'affichent certains hommes; ils savent bien que la vieille forme perd plus encore en profondeur qu'en surface, que l'intensité de cette prétendue foi se réduit à une intensité de fanatisme, et que l'apparente ferveur de ce zèle cache une ardeur politique, laquelle ne trompe personne, pas même ceux qui en brûlent. Il y a des calculs d'affaires, par là dedans, et pas autre chose.

Comment l'auteur qui a si bien décrit, au XIIIe chapitre, les divisions intestines, les troubles, les révoltes, et le renversement complet de la hiérarchie par « *les entreprises de l'Eglise enseignée sur l'Eglise enseignante* »; comment l'auteur qui a si bien parlé de la révolution profonde qui s'est faite dans l'Eglise de Hildebrand, à l'époque du dernier Concile, comment, dis-je, n'a-t-il pas vu dans ce brisement d'organes et dans ce déchirement d'entrailles, les couches laborieuses de l'Eglise en travail d'enfantement du *Christianisme social.*

Tout le mystère est là.

Les meilleurs esprits le comprennent et le proclament. Un catholique distingué, M. de Vogüé, écrivait ceci, il y a deux ans, dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Lors de la première renaissance religieuse, l'interpré-
« tation *libre* de l'Evangile a préparé la transformation
« civile et politique, à peu près accomplie aujourd'hui dans
« le monde chrétien; pourquoi ne pas espérer qu'à la pro-
« chaine étape, le *sens social du Livre* nous sera révélé et
« que, de cette nouvelle évolution religieuse, l'histoire saura
« tirer encore, avec sa lenteur et sa sagesse accoutumées,
« un *moule social* approprié aux besoin des hommes, aussi
« supérieur à l'ancien que notre vie civile est supérieure à
« celle du moyen-âge? Si cette seconde réforme s'accomplit,
« d'abord dans les âmes, puis dans les faits, il faudra

« reconnaître que le *gouvernement supérieur du Monde,* « *depuis l'institution du Christianisme, est une chose misé-* « *ricordieuse et admirable* » (1).

Ce beau langage, tout catholique savant le tiendra dans un avenir prochain. M. de Vogüé se range, par ce fait, au milieu des Pères de la Nouvelle Eglise, l'Eglise sociale.

Plus loin, dans ce même article, l'auteur ajoute : « Ce serait une grande pensée, celle qui appliquerait *toutes les forces du sentiment religieux à la solution terrestre du problème de la Justice.* » Bravo!

C'est, en termes différents, ce que disaient déjà Franklin, de Ballanche, Bordas Demoulin, et ce que ne cessent de répéter, sur tous les tons, les hommes les plus éclairés et le plus sérieusement préoccupés de la banqueroute générale de tous les sectes cléricales.

Il n'y a de salut possible, pour Rome, que dans cette lumière. Il faut qu'elle sache, une fois pour toutes, que son Eglise, n'est pas une *Fin dernière,* mais une simple *voie de passage,* voie qu'il a fallu suivre pour atteindre au but suprême. Nous touchons barre, en ce moment, *barre sociale,* universaliste, vraiment catholique. L'Eglise y est arrivée, non par la ligne droite, mais par l'oblique, par la diagonale, par la courbe et le zig-zag, par des calculs *différentiels et intégrals* comme ceux de la science mathématique. Et en cela même, elle a rempli les vues de Jésus-Christ ; en cela même, elle s'est montrée infaillible, fidèle aux inspirations du Saint-Esprit, car *la ligne droite était impraticable :* l'idéale perfection n'est pas de ce monde. L'Eglise a dû prendre ce pauvre monde comme elle l'a pris.

De cette Sagesse surhumaine, je rends grâces à Dieu seul. Quant aux abus, quant aux crimes qui se sont mêlés, dans le cours des âges, *à cette conduite transcendantale,* malheur aux hommes, malheur aux prêtres, malheur aux Papes qui s'en sont rendus coupables!

Il n'y a rien de perdu pour Rome, si Rome se ravise à

(1) Eugène-Melchior de Vogüé. Revue des Deux Mondes, du 1er janvier 1883.

temps. Et pourquoi ne se raviserait-elle pas? Pourquoi l'assistance d'en haut lui ferait-elle défaut en ce moment critique? Que Pierre se *retourne*; il lui suffit de cette *évolution*, qualifiée de *conversion* (1) par le Christ, pour confirmer ses frères. Ceux-ci se réveillent déjà et se *retournent* comme d'eux-mêmes; à preuve, le langage nouveau qu'ils viennent de tenir à Fulda, et dont j'ai dit un mot au chapitre précédent.

C'est tard, très tard, sans doute; mais ce ne pouvait pas être *plus tôt* pour des raisons qu'il me suffira d'indiquer ici, et que je développerai dans le second volume.

La vieille pétrification du dogme catholique, dans les moules ultramontains, devait être brisée tôt ou tard; c'est évident! Car il fallait bien que la synthèse, non seulement de toutes les Églises et de toutes les Religions, mais encore de toutes les Sciences divines et humaines, mystiques et rationnelles, s'accomplit, un jour, dans l'intégrale lumière du Christ.

Or, si l'Église romaine avait soupçonné, avant l'heure voulue, ce qu'elle distingue enfin de nos jours, il serait advenu que, fidèle aux principes de sa vieille conduite et de ses habitudes de maîtrise ancienne, elle aurait pris la direction exclusive du mouvement social, et on l'aurait vue détourner, au profit de l'antique forme cléricale, tous les avantages de cette évolution universaliste. Dès lors le dessein du Rédempteur aurait échoué, et, pour le moins, l'avènement du Christianisme social, autrement dit du Royaume de Dieu, ou du Règne trinitaire de la *Vérité*, de la *Justice* et de l'*Economie* scientifique, eut été retardé de plusieurs siècles.

Voilà pourquoi Bordas Demoulin, chrétien sincère, très sincère, en même temps que philosophe profond, très profond, quoi qu'en dise Le Roy-Beaulieu, avec une désinvolture de plume qui ne fait aucun honneur à sa clairvoyance,

(1) Revertere, convertere. — Evolutio, conversio, sont des termes synonimes.

ne cessait de répéter : « Il a fallu, de toute nécessité, que « la civilisation nouvelle s'inaugurât dans la Chrétienté, en « dehors de l'Eglise enseignante, sans cette Eglise, malgré « cette Eglise, et contre cette Eglise ! »

Quoiqu'il puisse advenir désormais, et quelques efforts que tente l'Episcopat pour escamotter ce travail providentiel, le mouvement socialiste ne sera ni enrayé, ni détourné de ses fins, comme il le fut en 1848. C'est trop tard. Un nouveau monde est né ; le vieux monde, le monde ultramontain, est mort, bien mort ; avec lui seront enterrées toutes les églises cléricales.

Tenter de les ressusciter, c'est un enfantillage !

Est-ce qu'on a vu, quelque part, ni jamais, la vie revenir sur ses pas, en arrière ?

Dans la nature, l'enfant rentre-t-il dans le sein de sa mère ? Les feuilles, les fleurs, les fruits, se rattachent-ils à l'arbre qui les porta ?

Ce monde est une matrice ; ce qui en sort n'y retourne jamais, sous la même forme. La chenille devient papillon, mais le papillon redevient-il chenille ?

Toujours, partout, dès que la vie a passé, la nature étrangle les conduits pour l'empêcher de rétrogresser, et ferme les portes derrière le flot, pour le forcer à pousser en avant.

Les formes changent, mais l'esprit reste, et l'esprit ne réassume jamais, tel quel, ce qu'il a une fois usé.

Ce qui tombe en terre, sous forme animale, se relève de terre, sous forme spirituelle, enseigne saint Paul (1).

Telle est la Loi. Dieu lui-même n'y peut rien, car cette Loi est précisément son essence, et Dieu ne se détruit pas. Ceux qui lui font faire des miracles absurdes, l'outragent sans le savoir. Il n'y a pas de miracles, comme les entendent les théologiens primaires. Il y a, dans ce monde, un jeu souverain et transcendant de la vie, dont tous les

(1) I. Cor. XV. 42. 43. 44.

ressorts ne sont pas encore connus de nous. Ces ressorts organiques, la science les découvrit, en partie, dans les Temples universitaires de la première civilisation, et cette même science les réapprend de nos jours. « Vous ferez vous-mêmes des miracles plus grands que les miens », disait le Christ (1). Ils éclatent déjà, de nos jours, ces miracles annoncés, avec les prodiges inouis de la Civilisation présente, laquelle ne fait que de commencer !

Ah ! ce que j'entrevois dans l'avenir, à la lumière du Saint Evangile ! L'Humanité est jeune ; elle sort à peine de son enfance. Elle a devant elle des destinées fabuleuses. Je l'ai déjà dit. Je le prouverai ailleurs, j'espère.

On croit à un retour des choses d'autrefois. Renan lui-même s'attend à une recrudescence d'ultramontanisme. Il est vrai qu'il ajoute : « Ce ne sera que pour un temps. »

Eh bien ! Non, pas même pour un temps. Le Moyen-âge a trépassé, et il n'y a pas de revenants.

Ce qu'on prend, dans l'Eglise romaine, pour un regain de vie, peut se comparer aux efflorescences morbides qui s'élèvent des terres où abonde le phosphore des cadavres. Qui n'a vu quelquefois des gens décrépits à qui l'affaiblissement des forces a fait une seconde jeunesse ? Les rides s'effacent dans l'empâtement flasque des chairs, et l'œil reprend l'éclat humide de l'enfance. C'est le *va-tout* de la vie, avant l'affaissement suprême.

L'auteur du « Diocèse de Chamboran » (2) a bien décrit ce phénomène de la dernière heure ultramontaine. Je ne résiste pas au désir de faire connaitre ce beau passage :

« Le romanisme, qu'on dit en progrès, n'attire plus que les âmes faibles, les intelligences appauvries, les diverses catégories de vieillots de toute espèce, éclopés du plaisir, avortons de la nature, coureurs d'indulgences comme

(1) Joan. XIV. 12.
(2) Doucet. Diocèse de Chomboran, p. 323.

d'autres le sont de loteries, habitués de pélerinages comme d'autres le sont de villes d'eaux, et qui s'assurent contre la damnation éternelle, de même que d'autres s'assurent contre l'incendie, les inondations et autres malechances.

« Pour retenir cette clientèle, en grande partie opulente et toujours lâche ou paresseuse, plus disposée à acheter son salut qu'à le faire soi-même, tout en effleurant les sept péchés capitaux qui lui démangent au cœur, l'Église ultramontaine a adouci ses rigueurs ; elle a mis à la portée de ces efféminés, la virile doctrine du renoncement, transformé les péchés veniels en petites vertus, et créé, pour les grandes dames indolentes, les douces austérités de boudoir. Jésus n'est plus crucifié que sur du velours ; on invente des prie-dieu qui imposent des attitudes élégantes et extatiques. En un mot, on a réussi le catholicisme du Jokey-Club et de la femme comme il faut. C'est le Petit-Saint-Thomas de la grâce, où le faubourg Saint-Germain se pourvoit, de confiance, de tout ce qui est nécessaire à l'œuvre du salut.

« Depuis que cette religion ne féconde plus les forts, elle se répand, dans les natures moyennes, en grâces discrètes, en lumières voilées. C'est la veilleuse qui protége le sommeil des miévres. Des clartés plus vives blesseraient ces albinos de l'intelligence, à qui il faut le demi-jour du mystère et le blanc-manger des petites dévotions.

« Chez ces néo-catholiques, la haute naissance a droit à des places de choix, à des attentions particulières, à des saluts de tête, comme on ne sait les faire qu'au saint lieu. La richesse pleure là ses repentirs en pleurs d'or, et les pauvres, que le Tonnelier de l'*Univers* appelait canaille, ne figurent plus au premier rang, comme aux jours de la folle jeunesse du Christianisme.

« Tout ce monde fadasse, lymphatique, onctueux et béatement niais, ourdit, contre la révolution et ses œuvres, la terrible conspiration des pieuses formules, à coups de

chapelet, de neuvaines, et de pélérinages à la robe d'Argenteuil. C'est la croisade des vieux ingénus.

« Laissez faire ces bonnes gens : ce sont les morts dont parle l'Evangile. Laissez-les enterrer leurs morts comme ils l'entendent ! »

Ceux qui espèrent faire refluer la vie dans cet organisme atrophié, s'abusent singulièrement.

III

Nos prétendus réformateurs, libéraux et autres, tous ceux qui travaillent sur le vieux, par n'importe quels procédés de replâtrage ou de rajeunissement artificiel, se condamnent aux labeurs des cinquante filles de Danaüs.

Notre siècle, plein de pressentiments extraordinaires et beaucoup plus avancé qu'on ne pense, ne s'y trompe pas. Voyez le cas qu'il a fait de la belle éloquence du P. Hyacinthe, à Genève comme à Paris, à la rue Rochechouard comme à la rue d'Arras. On a pris les témoignages de sa foi pour le verbiage d'un charlatan, et un *tolle général* s'est élevé, de tous les organes de l'opinion publique, contre cette conscience, égarée sans doute, mais sincère pourtant dans ses illusions.

Aujourd'hui le grand conférencier de Notre-Dame est un *vaincu,* comme il le repète lui-même.

Un vaincu, oui ; un vaincu par le Christ, sinon du Christ mais par un charlatan !

Le Père Hyacinthe y allait de tout cœur. Je connais l'homme à fond, et je l'estime; je connais l'orateur, et je l'admire; mais je connais aussi le réformateur, et je le plains.

Imbu, d'un côté, des goûts et des vieilles idées du moine, dont il garde la robe dans une chasse à reliques, plein, d'autre part, des pensées et des aspirations de la jeune France, il personnnifie en lui deux âges et deux tendances,

qui, ne pouvant plus s'accorder, déchirent son âme de part en part, et font de son existence un martyre continuel.

Je parle sans amertume, mais non sans douleur, car c'est toujours navrant de voir un homme se jeter à l'eau et s'y noyer. Il y avait tant de force dans sa parole, et il aurait pu si bien servir la cause du Christ social! Mais il aurait dû, pour cela, concevoir autrement sa mission d'Apôtre.

J'ai suivi de très près cette expérience, depuis Genève; elle m'a servi : Ce n'est pas en ramenant l'Église aux formes gallicanes; ce n'est pas même en lui faisant remonter le cours des âges jusqu'à Constantin, comme d'abord je l'avais cru, qu'on ramènera à elle les peuples émancipés de sa tutelle. C'est en faisant évoluer le Christianisme sur son axe divin, de manière qu'il présente au Monde ses deux faces à la fois, sa *face divine* et sa *face sociale*, que cette Religion, se confondant alors pleinement avec la Science et avec la Civilisation, atteindra son but suprême, *l'inauguration sur terre du Royaume des Cieux!* Tel est l'objet final *de la Promesse Dominicale : « Adveniat Regnum tuum!* (1).

Que le Père Hyacinthe me pardonne la franchise de mon langage, en plein air, comme il me l'a tant de fois pardonnée, à huis-clos.

Je voudrais faire servir sa défaite au triomphe de Jésus-Christ, de même que je voudrais faire servir à ce même triomphe, tous les errements des sacerdoces cléricaux.

Il peut être bien persuadé que s'il avait compris ce que tentèrent de lui insinuer ceux qu'il a fini par *excommunier* du haut de sa chaire en les traitant, eux, *de faux prophètes*, et leur Christ, de *fantoche*, il aurait pu remplir, en France, une mission incomparable. Alors, certainement, on ne l'eût pas salué du nom d'Escobar, dans les rues de Paris, et on ne lui aurait pas jeté, à la tête, des baquets de mortier, du haut des échaffaudages des maçons.

(1) Matth. VI. 10.

Que mon vénérable ami, le P. Curci, vrai saint et grand savant à la fois, humble et pauvre, je le sais, quand il pourrait être dans les honneurs et dans l'opulence, me permette, par amour pour ce Christ auquel il a tout sacrifié, de lui dire également que si l'Italie, dont les destinées lui sont chères, a fait la sourde oreille à ses doctrines, c'est qu'il est resté, lui aussi, trop entaché de romanisme, et même, sans qu'il s'en doute, de *Jésuitisme*. On ne passe pas cinquante ans au *Jesu*, sans s'y rendre indécrotable.

— « Dans cette Evangile social dont vous me parlez « sans cesse, me disait-il un jour,

« Je vois bien quelque chose,
« Mais je ne sais pour quelle cause,
« Je ne distingue pas très bien ! »

La cause, mon Révérend Père ? Elle est bien simple : comme le héros de la fable, vous aviez oublié, vous aussi, d'allumer votre lanterne — au flambeau de la théologie de saint Paul.

Presque tous les transfuges du vieux Temple en sont là. Et que j'en connais ! La tête remplie d'idées qui furent autrefois des vérités de circonstance, comme celles de tout système temporel ou transitoire, et qui sont aujourd'hui des erreurs de fait, mais l'âme pénétrée d'aspirations nouvelles et de pressentiments divins, ils volent, en pleine civilisation moderne, sans y voir goutte, comme feraient des oiseaux de nuit, égarés dans la lumière du jour.

Cependant, il semblerait, d'après son dernier livre : « *Il socialismo cristiano* », que les yeux du P. Curci ont fini par se faire à ce rayonnement qui les blessait si fort, à l'époque de mes relations avec lui (1881-1883.) Il y a d'excellents chapitres dans cet ouvrage.

On m'assure aussi que, dans son discours d'hier (1) au Cirque d'Hiver, le P. Hyacinthe a fait preuve d'une intellectualité toute nouvelle, vraiment chrétienne, celle-là. Ainsi soit-il !

(1) 1er juillet 1885.

Ainsi soit-il, non seulement pour lui, mais pour tant de pauvres prêtres désorientés, à cette heure de transition religieuse et de transformation sociale.

Au reste, ils y viendront tous, les uns plus tôt, les autres plus tard, suivant la *disponibilité* que chacun offre à la sainte Vérité, qui est Jésus-Christ en personne.

Qu'ils s'humilient et qu'ils prient ! Surtout qu'ils cessent de politicailler et d'intrigailler, comme ils font auprés de tous les Pouvoirs, et principalement autour du Pape, au témoignage même du Saint Pére, témoignage rendu public par la censure infligée au Cardinal Pitra. On se demande ce qu'est devenue la *religion du Christ,* pour ces gens-là. Je ne m'étonne plus qu'ils se soient tant moqué de la mienne, quand j'étais à Rome, et qu'ils traitaient mon Evangile de *vieille guitare.*

Ainsi faisaient les Pharisiens, au dire de Saint-Luc (1).

Malheureux aveugles! comment ne voient-ils pas qu'ils sont perdus! que tout, absolument tout, se dérobe sous leurs pieds et sous leurs mains! que, dans le Ciel délabré de leur vieux systéme cœsaro-clérical, il ne leur reste plus aucune étoile !

Tournons le feuillet; passons de la politique en robe longue à la politique en robe courte.

La même impuissance qui se constate dans la sacristie, se constate aussi dans l'Etat. Cela s'explique : les sectes qui dévorent l'Eglise sont des partis soi-disant religieux, comme les partis qui dévorent la France sont des sectes soi-disant sociales. Ces deux vermines se valent : sorties ensemble, et à la même heure, de la cervelle anarchiste de César, elles vivent l'une et l'autre de politique, d'expédients et de mensonges, aux dépends de la *Vérité* divine, de la *Justice* éternelle et l'*Économie* scientifique, par conséquent au préjudice du grand *Corp social,* qu'elles dépécent

(1) Audiebant omnia hœc Pharisœi, qui erant avari, et deridebant Christum. (Luc XVI. 14).

et qu'elles dissolvent, à leur profit, par le haut et par le bas.

Au fond, ces deux fléaux sont un seul et même fléau sévissant, ici, par les sectes, là, par les partis ; et ce fléau se nomme la *Politique*, l'infâme politique, attachée aux flancs de l'Humanité comme un cancer dévorant !

La science profonde des Temples universitaires connut ce monstre, et le symbolisa sous l'image d'un *Vautour* fouillant, sans trêve ni repos, les *entrailles de Promethée*, personnification de l'humanité et faisant ripaille de son foie et de son cœur.

Les Sectes et les Partis, voilà le *Vautour* dont vous êtes la *proie*, ô Peuples chrétiens !

Vous l'avez compris à la fin, et vous le criez par tous vos organes périodiques. Grâces au ciel !

Depuis longtemps déjà, vous avez pris en horreur les sectes cléricales, et vous les repoussez toutes, même la secte ultramontaine. Bien fait ! Vous avez raison, mille fois raison, Peuples ! Je vous le dis au nom du Christ social ! — De nos jours, vous prenez en horreur les partis politiques, même celui qui se dit opportuniste et radical. Bien fait ! Vous avez raison, mille fois raison. Peuples ! Je vous le dis encore au nom du Christ social.

A bas la politique, sous quelque accoutrement qu'elle se présente à vous. A bas les sectes ! A bas les partis !

C'est avec un attendrissement religieux que je lis, dans les journaux de la classe laborieuse, des proclamations comme celle-ci :

« Dites donc, politiciens ; derrière vos pancartes et votre bavardage, une grosse préoccupation nous apparaît, à nous. Les paysans, les ouvriers, la grande masse de la Nation, se demandent avec inquiétude quel sort matériel leur sera fait, au lendemain de la grande bataille électorale, à laquelle vous les invitez.

« Elles sont belles, Messieurs, vos promesses ; mais, s'il

vous plaît, tout à l'heure, comment nous ferez-vous donner du pain?

« C'est là la vraie question. Celle-là, vous ne l'agitez pas; elle ne figure pas même dans vos promesses. Hé! braves gens, du pain, avant tout, s'il vous plaît! du travail! des affaires!

« Ils nous répondent : « Le pain, c'est à vous de le « gagner; le travail, c'est à vous de le trouver; les affaires, « c'est à vous de les provoquer. Nous ne tenons pas ces « articles. Nous vendons de la politique, des théories, des « formules. Nous tenons boutique de beau langage; quant « à la bonne soupe, ce n'est point notre affaire. »

« Et c'est de la soupe pourtant qu'il nous faut, à nous!

« On en meurt, à la fin, de votre *politique* d'habileté, de vos cascades parlementaires, de vos théories coloniales, de votre diplomatie de couloirs, de vos grands jeux ministériels.

« Plaisirs de princes, sont les vôtres.

« Pendant que vous en savourez les joies et les ivresses, une crise effroyable étreint le pays, ferme les usines, généralise le chômage, chasse la confiance, restreint le crédit et atteint la France dans ses œuvres vives.

« Je ne veux pas me livrer à des ébats faciles sur le terrain de la critique. Le procès de la politique est fait depuis longtemps. Elle est condamnée par tous, désavouée même par ses pontifes.

« Tout le monde est d'accord là-dessus. Où l'accord n'existe plus, c'est quand il s'agit de se mettre en route *pour une destination nouvelle!* » (1).

Voilà le langage du sens rassis, celui que parle aujourd'hui le peuple, le peuple surmené, le peuple exploité, désabusé, le peuple, poussé à bout, n'en pouvant plus, et demandant, en grâce, un morceau de pain, *un peu de soupe*, quand il est la force, pourtant, et qu'il est le nombre, et qu'il est le Maître!

(1) Le journal *Le Bâtiment*, n° du 13 septembre 1885.

« Votre politique est jugée », dit ce peuple, avec raison. « Tout le monde est d'accord sur ce point », ajoute-t-il, avec non moins de raison. Mais où l'accord n'existe plus, et où personne ne s'entend, c'est quand il s'agit de résoudre la question capitale.

Et en effet, vers qui se retourner? A qui faire appel? — Aux vieilles sectes? Dieu nous en garde! — Aux vieux partis? Que le ciel nous en délivre! — Aux hommes? autant vaudrait s'adresser aux maquignons! nous savons ce qu'ils valent!

Poussés à bout, vous êtes acculés, peuples!

Vous n'en sortirez pas sans vous retourner vers le Christ : il n'y a pas d'autre recours possible, pas plus qu'il n'y a d'autre Rédempteur! pas plus qu'il n'y a d'autre Sauveur! pas plus qu'il n'y a d'autre Libérateur!

Solutio omnium difficultatum Christus!

En cette extrémité, c'est à nous, Prêtres, c'est à vous, Evêques, c'est à vous Pape, à vous dévouer, fallut-il, pour sauver cette humanité qui n'en peut mais, vous sacrifier, comme fit le Messie, à cette même Humanité dont le Christ est la tête divine, et dont tous les peuples forment le corps social.

Et ne voyez-vous pas qu'il faut s'exécuter?

Ne voyez-vous pas comment se précipite la décadance de toutes les vieilles formes sectaires, à mesure que dans l'esprit humain et dans la conscience universelle, s'élèvent et se formulent, de toutes parts, les idées supérieures d'un Christianisme nouveau, intégral celui-ci, social, scientifiquement religieux, véritablement catholique, puisqu'il est général, encyclopédiste, transcendantal et synthétique.

Ne voyez-vous pas le travail providentiel qui se fait dans le monde, d'un bout à l'autre de la Chrétienté?

Ne voyez-vous pas qu'avec nos sectes, tombe le fanatisme et s'amortissent les haines ardentes et les fureurs sauvages, qui, sous prétexte de foi et de communion reli-

gieuse, ensanglantèrent l'Europe du moyen-âge? Nos anciens groupes clericaux, tous entachés, plus ou moins, de passions politiques, de césarisme, et de paganisme, se dissolvent, grâce à l'Evangile, et ne tarderont pas, *si nous le voulons*, à se réintégrer dans l'unité sociale et divine, que le Messie nous a promise : « Que tous ensemble ils soient *un* » (1). « Ils ne formeront qu'un seul Bercail, sous un seul Pasteur. » (2).

Pour mieux nous convaincre du devoir de l'heure présente, portons nos regards dans toutes les directions, de l'occident à l'orient, et du septentrion au midi : partout nous verrons les mêmes coups de *van*, et partout disparaître les pauvres astres de notre vieil entendement.

IV

Le brisement des anciennes formes religieuses est universel, et l'exode des peuples est général.

Pour plus d'élasticité que l'Eglise protestante donne à sa discipline et même à son formulaire dogmatique, on sort de ses cadres, comme l'on sort des cadres romains.

Luther édictait une sentence de mort contre son œuvre, quand il écrivait que « le Christ n'est pas le fonda-« teur d'un système social, mais simplement d'un système « religieux. » (3).

On a fait trop d'honneur au Protestantisme, en répétant, sur tous les tons, qu'il avait affranchi l'homme du joug ultramontain, en rendant à l'Evangile son véritable esprit. Socialement, Luther n'a rien fait pour la Cité de l'avenir, la Cité du Christ. Il n'a pas dégagé la donnée scientifique et sociale de l'Evangile ; il ne l'a pas même entrevue. S'il l'avait pressentie tant soit peu, il n'aurait jamais écrit que

(1) Joan. XVII. 11. 21. 22. 23.
(2) Joan. X. 16.
(3) Œuvres complètes de Luther. Édit. de Leipzig, t. III, p. 553 et suiv.

« le servage n'est point contraire au génie du Christia-
« nisme. Celui qui dit l'inverse, ment! s'écrie-t-il. La
« liberté chrétienne affranchit les âmes, rien que les
« âmes! le Christ n'est le fondateur que de cette liberté
« spirituelle qui ne se voit pas. Pour tout ce qui est
« extérieur, Dieu laisse faire et laisse aller. Il ne s'en
« inquiète pas! » (1).

Ce langage est absolument blasphématoire. Il aurait suffi, à lui seul, pour attirer cent fois, sur la tête de son auteur, les foudres de l'Église catholique.

Les prétendus Réformateurs du XVIe siècle se contentèrent de dépouiller le Christianisme du vêtement impérial et des formes césariennes, dont l'Église l'avait couvert à dessein, en attendant l'heure de la Révélation sociale.

La secte de Luther sera brisée comme toutes les autres, et plus tôt même que la secte ultramontaine.

Edgard Quinet, un des hommes de ce siècle qui a le mieux compris l'importance *sociale* de l'Évangile, tout en demeurant l'adversaire irréconciliable du Catholicisme latin, s'est efforcé d'établir la supériorité du Protestantisme sur le Romanisme, au point de vue sociologique. Cette thèse, pour plus que M. Emile Laveleye travaille à la remettre en lumière de nos jours, ne sera jamais acceptée des nations catholiques.

Il est vrai que les races du Nord doivent à la Réforme d'avoir échappé, jusqu'ici, aux tourmentes révolutionnaires. Cela s'explique parfaitement, sans faire le moindre honneur à Luther, et par l'infériorité même de sa doctrine. Son dogme sectaire a dérobé à ses fidèles, tant qu'il a pu jusqu'à présent, l'idéal social qui relève du fond même de l'Évangile, et qui travaille depuis longtemps les races du Sud. Cet idéal, nié par Luther et frappé de ses anathèmes, est le génie secret de la Révolution; son côté chrétien, sa force dynamique, son âme souveraine, son principe de

(1) Œuvres complètes de Luther. Édit. de Leipsig, t. III, p. 553, et t. XI, p. 471.

Justice éternelle. Luther, en entrainant les peuples septentrionaux dans son erreur, ne les mit à l'abri des révolutions sociales qu'en les façonnant de longue main à l'absolutisme qui fleurit aujourd'hui sur les deux rives de la Sprée. Bismark est un vrai fils de ce patriarche égaré.

C'est par une très heureuse inconséquence que les disciples du célèbre moine évoluent aujourd'hui vers les formes sociales nouvelles. Les Pasteurs même en conviennent, et je sais tel consistoire où l'on serait mal venu, en ce moment, à faire l'éloge de Luther : « Que nous « importent aujourd'hui les idées de Calvin, de Zwingle et « de Luther? disent-ils. Ces pères de la Réforme ont « enfoncé la porte par laquelle nous passons aujourd'hui « sans prendre la responsabilité de leurs opinions. Le « dessein de Dieu était plus grand que l'intention des « hommes qui furent appelés à l'exécuter » (1).

J.-J. Rousseau, qui n'est pas toujours paradoxal, voyait venir ce revirement d'idées, quand il annonçait que l'*Espagne elle-même précéderait l'Allemagne dans les voies de la vraie liberté*. Et de fait, voyez à cette heure : le Césarisme est possible au Nord; il y triomphe avec Bismark. Je le défie de s'implanter au Sud, en Espagne, en France, en Italie, partout où Rome a conservé son influence jusqu'au moment voulu.

Étonnez-vous, après cela, si tous les peuples chrétiens, même les troupeaux de Guillaume, rappelés comme ils sont, enfin, aux vrais principes de la vie sociale par l'initiative de la France, — ce que ne nous pardonnera jamais l'esprit dictatorial de Bismark, — rejettent, à leur tour, le régime pseudo-libéral de Luther, comme ils rejettent le régime autoritaire de Hildebrand.

L'Église tombe en Allemagne, comme chez nous. Je dînais, il y a quelque temps, chez le pasteur Arbousse-Bastide, le chaleureux écrivain à qui nous devons le beau livre *Du Christianisme et de l'Esprit moderne*, et d'autres

(1) Schœrer. Lettres à mon curé, X^e lettre.

publications remarquables. Un des Ministres le plus en vue du Protestantisme nous y rendit compte d'un voyage qu'il venait de faire en pleine terre luthérienne, et il constatait que les défections confessionnelles sont aussi considérables dans les Églises prétendues réformées, que dans l'Église ultramontaine.

Il n'est pas rare de lire dans les revues de ces messieurs des plaintes comme celle-ci : « Nous n'avons plus de trou-
« peau avec nous; les neuf dixièmes du peuple sont déjà
« passés à l'ennemi. L'Eglise redevient partout ce qu'elle
« était du temps de Constantin, une étrangère, une
« proscrite sur la terre » (1).

Un écrivain protestant, d'une loyauté parfaite, me disait, il y a peu de jours : « Nous sommes obligés de convenir
« qu'il y a eu des errements *partout*, partout du fanatisme,
« et partout du Césarisme. Les cultes, pas plus le nôtre
« que le vôtre, n'auraient pas encore renoncé au bras
« séculier, si le bras séculier ne leur avait pas fait défaut.
« Ce n'est pas le seul clergé d'Espagne qui, en brûlant
« les hérétiques, croyait faire acte religieux. Il n'y a pas
« encore cinquante ans, l'intolérance florissait en Suède,
« où l'influence romaine est nulle. Pour sentencier à mort
« Giordano Bruno, la Rome des Papes n'avait qu'à suivre
« l'exemple de la Genève de Calvin, dans l'affaire du
« malheureux Servet. »

Le ciel se nettoie d'un bout à l'autre de l'horizon, partout, même en Russie, dans l'Église orthodoxe du Czar. Je dirai plus : les symptômes d'une rénovation religieuse et sociale s'accusent et s'accentuent d'une manière plus radicale sur les bords de la Néva, que sur les deux rives de la Sprée, de la Seine, du Tibre et du Manzanarès.

Il se publie à Saint-Pétersbourg des livres extraordinaires, dûs à la plume des Chrétiens les plus fidèles à l'Evangile. Ecoutez ceci :

(1) Messmer's. New. Evang. Kirchenzeitung, p. 6, 1866.

« Toutes les Eglises — Romaine, Orthodoxe, Anglicane, Protestante, sans compter les sectes qui les subdivisent, — ressemblent à des sentinelles qui gardent soucieusement un prisonnier, alors que ce prisonnier, personnifié dans la génération présente, est depuis longtemps en liberté dans l'Europe entière, se promène hors de leurs enceintes confessionnelles, et leur fait même la guerre. » (1).

Cette situation comique de toutes les Eglises, en regard des peuples qui leur ont échappé, et en regard aussi des hostilités qui les divisent entre elles, se résume et se symbolise admirablement dans l'attitude qu'elles gardent autour du Saint-Sépulcre, où il n'y a rien de vivant, si ce n'est leurs haines réciproques. Tous les cultes sont représentés là : Latins, Grecs, Russes, Arméniens, Coptes, Jacobites, Protestants, toutes les confessions ont élevé leurs retranchements près d'un *Tombeau vide!* et il faut qu'un soldat musulman se tienne là, pour mettre à la raison, et pour empêcher qu'ils ne s'égorgent, les disciples de l'Evangile!

Voilà un spectacle édifiant! Or, ce tableau n'est que la réduction, sur petite échelle, de celui que présentent les sacerdoces dans le monde entier.

Mais laissons parler Tolstoy.

« L'union entre la vieille Eglise et la Chrétienté, n'a plus de raison d'être. Le lien ombilical qui reliait autrefois la fille à la mère, je veux dire la Société, à cette Eglise, n'est plus qu'une entrave. On peut aujourd'hui le couper, sans péril pour l'enfant. C'est le procédé physiologique de la parturition, et il s'accomplit mystérieusement sous nos yeux. Une fois rompu le cordon embryonnaire, une fois rejetés les lits qui le portèrent, l'enfant vivra, n'ayez pas peur! L'organisme vital fonctionnera très bien pour son

(1) Tolstoy. Ma Religion, p. 61.

propre compte, et d'une manière indépendante. La mère peut mourir; la fille vivra. » (1).

C'est singulier : ce même langage, presque dans les mêmes termes, M. de Ballanche le tenait chez nous, il y a près de soixante ans. Tant il est vrai, que, en fait de prévisions sociales et de pressentiments religieux, c'est la France, toujours la France, qui tient la tête de ligne.

Les idées de Ballanche courent maintenant, et se propagent chez les races slaves, comme ferait un incendie dans une forêt d'essences mortes.

On peut mesurer le chemin qu'à fait la Russie depuis 1848. Il y a quarante ans, elle se croyait encore la nation privilégiée du Christ, la seule en possession de la Vérité religieuse; et, par la bouche de l'empereur Nicolas, elle s'écriait : « *Ecoutez, Gentils, et humiliez-vous, car Dieu est avec nous! Il n'y a plus de véritable foi que chez nous; en Occident, vous l'avez totalement perdue!* » (2). — Comme si dans l'état de délabrement où se trouvent toutes les confessions, il était permis à n'importe laquelle de se dire en pleine et exclusive possession de l'esprit social et universaliste de Jésus-Christ, et de traiter d'apostats ou d'hérétiques, ceux qui ne partagent pas son fanatisme.

On parle autrement, de nos jours, sur les bords de la Néva, et c'est là un immense progrès. Ils ont bien fait d'en rabattre, ces pauvres Russes, car il n'y a pas de lieu au monde où la Religion soit déshonorée comme chez eux. Elle y est traitée par les Popes à coups de triques (à la lettre) sur les troupeaux, et la classe la plus méprisée est sans contredire celle des prêtres.

Pour ne pas voir dans ces manifestations de l'Esprit, partout les mêmes, quoique variant à l'infini, selon le génie des différents peuples, les prémices de la *nouvelle révélation de la Révélation*, qu'ont pressentie les sages, et

(1) Tolstoy. Loco citato.
(2) Proclamation du 26 mars 1848.

qu'annonça le Christ, il faudrait le parti pris de fermer les yeux à toute évidence. Je ne crois pas les hommes capables d'un tel endurcissement de la tête et du cœur.

Une des plumes les plus pénétrantes de notre époque touchait juste, quand elle écrivait dernièrement : « Le catholicisme, en se régénérant, en se rajeunissant, a laissé derrière lui une dépouille sans vie qui porte encore son image et son nom. Son essence éternelle s'est dégagée, elle entre dans de nouvelles combinaisons, et l'Église d'aujourd'hui n'est plus qu'un résidu inutile, un *caput mortuum*, dans le creuset qui consume et transforme toutes choses (1).

Aux pressentiments de la Chrétienté, ajoutez le réveil qui se fait dans l'antique Synagogue. Ce réveil s'atteste par les travaux que publient les Rabbins, dans leurs savantes Revues.

Je ne puis pas m'arrêter longtemps à ces prodromes :

« Nos croyances, qui sont les plus anciennes de l'occi-
« dent, nos traditions les plus vénérables se dissolvent,
« écrivait dernièrement Vittorio Giavi. Une incompatibilité
« radicale se révèle, entre la forme de notre culte israélite,
« et la civilisation présente.

« Ce n'est pas sans émotion que nous touchons, avec la
« plume de la critique, à des dogmes séculaires, qui ont
« occupé une si grande place, dans la vie de nos pères.
« Mais la gangrène est là, chez nous, visible et menaçante ;
« elle s'attache au corps de nos sublimes croyances. Quelque
« douloureuse que puisse être l'amputation, nous la
« jugeons nécessaire, et nous nous exécutons » (2).

« Sortant enfin de notre immobilité religieuse, tant de fois séculaire, disent de leur côté, les écrivains de la *Revue des Archives*, il est temps de nous écrier : Debout ! Israël; il faut marcher ! La Religion ne saurait être un moule inflexible, ni une matière inerte, inorganique. C'est un être

(1) Schœrer. Lettres à mon curé, X^e lettre.
(2) Vittorio Giavi. Le Judaïsme au XIXe siècle. 1883.

vivant, perfectible, ayant dans le passé des racines qu'il ne faut pas couper, poussant des branches toujours vivaces, et se renouvelant comme toute chose ici bas. » (1).

Les Docteurs qui dirigent cette Revue « croient à la possibilité, dès à présent, de constituer une Religion universelle, où toutes les Eglises, — même la nôtre, ajoutent-ils, la plus fermée jusqu'ici, à toute idée de réforme — pourront se donner la main et le baiser de paix. » (2) Ils disent même, sur quels principes cette Religion universelle peut se fonder, et ils annoncent le triomphe du *Christianisme social*, par le passage de l'Evangile dans la sphère économique. (1).

Et c'est là, justement, ce que le juif Isaac Pereyre proposait à Rome, dans sa fameuse brochure à Léon XIII ! Mais c'était trop tôt, sans doute, alors.

On trouve dans l'ouvrage du chevalier Drach, sur « l'*harmonie de l'Eglise et de la Synagogue* », des vues qui serviront à cette synthèse générale, me disait Ratisbonne, peu de jours avant de mourir. Et il me signala ce beau passage, publié par le vénérable président de l'Alliance israélite universelle :

« Un Messianisme des nouveaux jours est sur le point « d'éclore. Une Jérusalem d'un nouvel ordre, saintement « assise sur la *Vérité*, la *Justice* et la *Fraternité*, prendra « prochainement la place de la cité des Césars et des « Papes. Depuis longues années, je nourris cet espoir. « Autant que mes forces me l'ont permis, j'ai arboré ce « drapeau. Ce drapeau, la mort va me l'arracher des « mains ; mais j'en ai l'assurance, des mains plus jeunes « que les miennes le saisiront après moi, et il ne tardera « pas à flotter sur le Monde entier » (4).

Une ardeur si juvénile et si enthousiaste chez un vieillard, comme c'est touchant et comme c'est beau !

(1) Revue des Archives israélites, t. XIV, p. 613.
(2) Ibid., t. III, p. 118.
(3) Ibid., t. III, p. 120.
(4) Ibid., t. XXV, p. 600.

Et ce n'est pas tout : La France maçonnique, à son tour, se montre préoccupée et travaillée par des idées qui ne sont pas moins évangéliques. Ces idées rayonnent au grand jour, dans les admirables écrits de Findel, de Craüze, de Baüer, de Lecky et même de Ragon.

Je ne puis que citer en toute hâte. En cherchant mieux, j'aurais pu trouver mieux ; mais ceci suffira :

« L'organisme complet de l'Humanité, harmonique et solidaire, se constitue non seulement, dit Craüze, de tous les individus qu'elle compte aujourd'hui, comme membres, sur tous les points du globe, mais de toutes les générations qui ont précédé la nôtre, et de toutes celles qui viendront après nous, car nous avons tous le même Pére, la même origine, la même fin et la même destinée. »

Ce langage rappelle celui de Fourrier : « Ni sauvé seul, ni damné seul, car l'Humanité est solidaire dans tous ses membres. »

Quelle différence trouvez-vous entre l'Évangile du Christ et la doctrine de Baüer, quand celui-ci nous affirme « que le dogme maçonnique est *une déclaration de guerre à l'esprit de l'ancien Monde*, à ses lois, à ses règles et à son régime gouvernemental ?

Nous sommes ici en pleine lumière des principes catholiques, tels que saint Paul les a formulés.

« Enfonçons-nous dans les entrailles mêmes de l'Humanité et de notre âme, dit Findel, pour y retrouver les sources profondes et sacrées de la Religion, cachées, de nos jours, sous les ruines des autels et sous les décombres des vieux dogmes. »

Pour ma part, je souscris des deux mains à ces formules ; et mon âme de Prêtre tressaille toutes les fois que je relis cet admirable passage du même auteur :

« A travers les débris des vieilles formes dogmatiques, un Christianisme ravissant, idéal, libre de tout esprit de secte et d'intolérance, cherche à se frayer la voie. Il aboutira. Il resplendit déjà d'une lumière ineffable. Il

pénètre et fascine les cœurs généreux. Avec l'aide de l'amour passionné qu'il leur met au cœur, ces hommes nouveaux descendent jusqu'aux bas fonds les plus obscurs du vice et de la misère pour y répandre à flots la Charité bienfaisante. Ils travaillent d'arrache-pied à renverser les barrières qui se dressent encore entre classes et entre peuples, à circonscrire les guerres, en attendant qu'elles finissent, à proclamer partout les principes sacrés de Liberté, d'Égalité et de Fraternité entre tous les enfants de la grande famille humaine. »

Ainsi, d'un bout à l'autre de la Chrétienté, dans tous les cercles, dans toutes les Églises, partout c'est le *Rappel social* du Christ qu'on sonne, comme je l'écrivais ailleurs (1); c'est le *couvre-feu* des temps anciens, c'est la *diane* des temps nouveaux, c'est la *générale* du Rédempteur qu'on bat aux quatre coins de l'Europe, et déjà même en Amérique.

Si ce n'est pas là de l'Évangile, où donc sera cet Évangile?

Salut, mes frères du Monde entier! Je suis avec vous d'âme, d'esprit, de cœur, dussent gronder sur ma tête les foudres de tous les clercs.

Mais je vous dis que ces foudres ne gronderont pas, du moins à Rome! mes idées sont connues depuis longtemps au Vatican, où j'ai pu les exposer de vive voix; et je ne sache pas qu'elles y aient jamais encouru la moindre censure. Je les ai promenées dans les deux mondes, n'en faisant mystère à personne, et j'ai servi gratuitement ma dernière publication à tous les prélats de France et à tous les curés de Paris.

De tant d'Archevêques et d'Évêques, sur les deux continents, *deux* seulement, l'un en Amérique, où se trouvent aussi des fanatiques, l'autre en France, se sont récriés.

(1) Le Christ, le Pape et la Démocratie.

J'ai nommé le premier dans le livre : *Le Christ, le Pape et la Démocratie*, et j'ai réglé là mes comptes avec lui.

Je me tairai sur le fait du second, car j'ai souvenance de l'histoire de saint Paul : maltraité par un Pontife de la Synagogue, l'apôtre lui avait riposté ce qu'il avait à lui dire : « *Paries dealbate !* » — Comment ! c'est ainsi que vous parlez du grand Prêtre? lui observa-t-on. — « Pardon ! fit-il alors; j'ignorais que c'est le grand Prêtre. Il est écrit : Tu respecteras les princes de ton peuple.... Pardon ! »

Je m'incline donc, moi aussi, et je me tais. Bien plus, je fais un souhait en faveur de Sa Grandeur : C'est que sa conscience mitrée et crossée soit, devant Dieu, aussi tranquille que la mienne, laquelle va, cheveux gris au vent, et sans autre appui que celui de ma foi vive en Jésus-Christ.

Elle va ainsi, ma conscience, parce que je n'ai pas voulu qu'elle aille à la Monseigneur, mitre en tête et crosse à la main. Il m'étais facile, très facile, de laisser teindre ma soutane en violet. Je n'aurais eu qu'à accepter une invitation à dîner chez un de mes amis, où je me serais trouvé à table avec le Ministre des Cultes. — « Venez, laissez-moi faire, et vous sortez évêque. »

Ah ! c'est ainsi que peuvent se faire les Évêques en France? Merci, cher Monsieur; fonctionnaire d'État, je ne le serai jamais. « Tout salarié est un esclave. Quiconque est payé dépend de qui le paye », disaient ensemble Lacordaire et Montalembert (1).

Voilà ce que j'ai à répondre à ceux qui m'ont accusé de faire la cour au Gouvernement pour des motifs d'ambition.

Qu'on veuille bien l'observer, la voie où je marche n'est pas celle qui conduit aux prébendes, mais bien celle qui mène droit à la croix. Elle aboutissait aux bûchers, du temps de Savonarole.

(1) Qu'on aille demander au Ministre actuel des Cultes, M. René Goblet, si je suis du bois dont on fait les flûtes épiscopales de nos jours.

V

Que si, malgré tout, on persiste à dire que je fais œuvre odieuse et condamnable, en prêchant des doctrines qui ne sont pas celles des ignares et des sectaires, je déclarerai, ici, pour l'édification de tout le monde, que je n'ai jamais engagé personne à sortir de l'Eglise romaine; au contraire. Et où voulez-vous que je les envoie, ceux qui me consultent?

A un catholique intelligent, fort ébranlé dans ses croyances par le spectacle que présente l'ultramontanisme, et qui m'interrogeait sur la voie à suivre, en ces temps de trouble et d'incertitude, je rappelais dernièrement les paroles du Précurseur aux juifs qui, dans des circonstances analogues, venaient lui demander ce qu'ils avaient à faire : « remplissez la loi ancienne, observez ce qui est écrit dans les livres sacrés, etc., etc. (1) » Demeurez fidèles, à votre tour, à la vieille discipline, jusqu'à ce que cette discipline qui tombe en désuétude comme d'elle-même, soit canoniquement abrogée et remplacée.

Voici d'ailleurs *textuellement* ce que j'écrivais à un Prêtre du Canada, qui m'avait adressé cette demande : « Faut-il, selon vos idées, que je sorte de l'Eglise catholique? »

Réponse : « Sortir de l'Eglise catholique, mon ami! « Vous n'avez pas à en sortir, vous avez au contraire à y « entrer. Vous avez à relever dans votre âme, par la foi « vive et par l'étude, ce qui est tombé par le fait de la « routine et de l'empirisme; vous avez à rééclairer, à la « lumière de la science, ce qui s'est obscurci dans les « ténèbres de l'ignorance.

« Il y a deux Credo, chez nous, mon ami, le Credo « Chrétien et le Credo romain, le Credo religieux et le

(1) Luc III. 13.

« Credo politique, le Credo de l'Evangile, des apôtres et des « Conciles et le Credo de Hildebrand et des théologiens « ultramontains.

« De ces deux Credo, retenez le premier, celui qui est « éternel ; le second passera, car il est temporel, comme « les circonstances qui le firent, et qui ne sont plus les « mêmes, grâce à Dieu !

« Réduite à un symbolisme matériel, momifiée dans ses « formules littérales, ne jetant plus aucune lumière nou- « velle ni sur les grands problèmes de la science et de la « raison, ni sur les lois de la création et de la sociologie, « toute *confession*, dès qu'elle est réduite à cette décré- « pitude, cesse d'être une *confession* religieuse, et devient « une routine sectaire, un nid à politique et à intrigues « scandaleuses, comme celles dont vous me parlez, et qui « ne sont rien, comparées à celles que je connais.

« Or, si les formes passent, le fond reste ; si la lettre « tue, l'esprit vivifie. »

Combien de temps encore dureront la détresse et le désarroi de la Chrétienté, ses labeurs, ses souffrances et son martyre? Nos malheurs dureront tant que durera, dans l'Eglise et dans l'Etat, le règne de César, par la politique endiablée.

César est détrôné de nos jours, c'est vrai ; mais il n'a pas abdiqué. Le monstre n'est pas mort ; je ne cesse de le répéter, *à dessein*, plus désireux de bien inculquer cette vérité capitale dans la tête de tout le monde, que de me faire, comme *styliste*, un nom glorieux dans les lettres.

Non, non, non ! César n'est pas mort ! tombé du trône, dépossédé de son apothéose, ne pouvant plus se personnifier sous la figure d'un potentat, le monstre s'est vulgarisé de mille manières : il s'est replanté, de nos jours, sous le paletot, sous la veste et la blouse, sous le sac et la corde, dans cette fourmillière de politiciens de toute robe, de

spéculateurs et de maquignons bourgeois, qui ont pris en main, à leur profit exclusif, la suite de ses affaires.

Quand Turenne disparut du théâtre de la guerre, il y fut substitué par sept généraux, qu'on appela *la petite monnaie de Turenne*. César, disparu, comme autocrate, de la scène du Monde, s'y trouve remplacé par une monnaie divisionnaire, qui, pour être infinitésimale, n'en donne pas moins, au total, une somme de maux supérieure à celle qu'infligent aux peuples les plus grandes tyrannies.

A *l'autocratie*, a succédé la *ploutocratie*, — à l'action des tortionnaires, l'influence des millions, — aux cadenas des bastilles, les serrures des coffres-forts, — et aux chaines de l'esclavage, les boulets que la misère attache aux pieds des pauvres. Ce brigandage cessera, car, sous la pression du capital féroce, le monde hurle plus fort encore que sous l'empire de tout autre despotisme. Cela s'appelle dans la langue récente des prolétaires, « *la vermine insupportable de* « *César, née de la décomposition de son cadavre* » (1).

Le règne de cette vermine dévorante touche à son terme. Le peuple, la grande masse de l'Humanité, crie à tue-tête : « A bas les politiciens de toute robe et de toute nuance! A bas les roublards et les maquignons! » absolument comme les bourgeois criaient, il y a cent ans : « A bas les rois! A bas les nobles et les grands! » (2). La loi du talion va leur être appliquée, à tous ces spéculateurs!

Il est au pouvoir de Pierre, en ce moment, de finir de tuer l'infâme Politique, la Prostituée de toutes les Babylones, la maudite Bête de l'Apocalypse, celle-là même qui ronge, de nos jours, toutes les chairs du Corps social, dans l'État comme dans l'Église.

Je ne puis pas en dire davantage, ici; mais je suis prêt à m'expliquer devant le Vicaire de Jésus-Christ, en tête à tête et seul à seul avec lui.

(1) L'Internationale. Manifeste de la section anglaise.
(2) *Le Socialiste*, n° du 19 septembre 1885.

L'heure est venue, certainement, où le Pape infaillible, qui échangeait, il y a quinze ans, les colifichets césariens de sa temporelle royauté, contre les divines prérogatives de sa royauté spirituelle, l'heure est venue dis-je, où le Pape, redevenu Pierre, doit déclarer close l'ère des vieux temps, avec la *consommation du siècle* de César, — pour ouvrir officiellement l'ère des temps nouveaux, celle du Christianisme social ou du Socialisme chrétien.

L'Évangile à fait son œuvre. L'ancien Catholicisme a parcouru sa voie providentielle et touche au terme marqué par le Rédempteur du Monde.

Qu'attendent-ils à Rome, et qu'y fait-on? Est-ce vrai ce qu'on dit? On m'assure que pour se distraire des terribles préoccupations de l'heure présente, on lit et l'on relit Horace, au Vatican! En vérité, le moment serait bien choisi! On lirait Horace, quand la Chrétienté flambe! Cela rappellerait Néron lisant Homère, tandis que Rome brûlait!

Mais qu'importe, après tout, ce que les hommes font là-bas? « Le Monde est gouverné, et Rome est dirigée par « une autre *Puissance* que ne se l'imaginent ceux dont l'œil « ne plonge pas dans les coulisses », comme dit l'auteur de *Coningsby*. La Sagesse qui se manifeste par l'action du Saint-Siége n'est pas la pauvre sagesse humaine. Quand la nôtre, déjà si souvent roulée et souffletée, ne s'accorde pas avec celle de Dieu, quand notre imbécillité ose encore, malgré les leçons qu'elle a déjà reçues, taxer d'*erreur, d'aveuglement et de folie* telle parole de Pierre, tel acte, telle attitude, tel parti pris, tous les *non possumus* par lesquels Rome a repoussé jusqu'ici nos revendications, — nous avons raison, absolument raison, dans le sens d'en bas; mais nous avons tort, absolument tort, dans le sens d'en haut.

D'où provient ce désaccord? Est-ce la logique du Saint-Esprit qui fait écart? Nullement! C'est la nôtre qui perd la tramontane, qui trébuche et qui s'en va, battant la cam-

pagne, tout de travers, et se cognant le nez de toutes parts.

Sans doute, il raisonnait juste, *comme politicien*, ce Cardinal dont j'ai rapporté le langage dans un autre livre, et qui disait : « Le mal pour nous, c'est de n'avoir pas su « aller au devant des revendications, parfois très justes, « de l'esprit moderne. Nous avons préféré nous faire tout « arracher de vive force, ne jamais rien céder de bonne « grâce. Aussi qu'arrive-t-il? On nous dépouille tout de « même, et, pour la résistance que nous avons faite, on « nous maudit par-dessus le marché; de sorte que nous « sommes, à la fois, battus, nettoyés, conspués et méprisés, « Belle tactique que la nôtre! A ce jeu nous perdrons « tout » (1).

Ce raisonnement est juste et clair, tellement clair que, même chez les illettrés, vous ne trouvez pas un homme qui ne parle comme cette Eminence, et qui ne tourne point en ridicule les espérances et les illusions politiques de la secte ultramontaine.

Croyez-vous que le Pape n'a pas des yeux, comme tout le monde, pour voir ce que tout le monde voit? Et néanmoins le Pape ne bouge pas, et rien ne change, par son fait, dans la direction de l'Eglise.

Bonnes gens, cessez de vous scandaliser : le Pape ne bouge pas, parce que le Pape n'a pas à bouger. N'allez pas l'interroger; ne lui demandez pas le motif de ce *statu quo* : il se garderait bien de vous répondre.

Si vous tenez à savoir le fin mot de la chose, adressez-vous plus haut. Questionnez saint Paul. L'apôtre vous dira au tuyau de l'oreille : « Lisez ma Première aux Corinthiens (2). Questionnez les Prophètes : « Sentinelles de l'Eternel, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, qu'y a-t-il de nouveau depuis le crépuscule? Qu'y a-t-il de nouveau, depuis le matin? Que va-t-il se passer? — La Fin vient,

(1) Le Christ, le Pape et la Démocratie, p. 240.
(2) I. Cor. IV. 8-14.

la Fin vient, la Fin vient! La voici qui tombe sur les quatre coins du globe! »

Ah! ah! Entendez-vous, à présent, sourds invétérés? Vieux aveugles, voyez-vous clair enfin? Comprenez-vous, esprits bouchés, pourquoi Rome, toujours fixe comme une barre, garde encore cette attitude qui vous a tant fait déraisonner, à gauche et à droite, politiciens de toutes les sectes et de tous les partis?

Si vous ne saisissez pas aujourd'hui, soyez tranquilles, vous saisirez demain! Voici qu'une clameur formidable sort déjà des sous-sol de l'humanité et s'en vient faire écho aux oracles des Prophètes, de Jésus-Christ et des Apôtres. Prêtez l'oreille aux rumeurs de cet océan d'âmes. Lisez ce que publient, aujourd'hui tous les organes officiels des dernières couches sociales.

Ils viennent enfin, ils arrivent à grands pas, ceux qui se chargeront de mettre d'accord la raison de l'homme avec la Raison de Dieu, et la pauvre logique des sectaires avec la Logique de l'Éternel.

Pierre attend. Et voulez-vous savoir ce qu'il attend? C'est bien simple : il attend la Fin.

Il est écrit aux *Actes des Apôtres* (1) que lorsque l'Église du Christ succéda à celle de Moïse, ruinée par les vices et les abus du Sacerdoce synagogal, une grande multitude de prêtres de l'ancienne Loi, instruits du sens des prophéties, et comprenant les signes du temps, se hâtèrent d'abandonner les vieux dogmes et la vieille forme rituelle, pour embrasser les nouveaux dogmes et la nouvelle forme. Ce fut la classe sacerdotale la plus humble et la plus pauvre, qui fournit cette masse de convertis. Quant à l'autre, celle des Princes des prêtres, des scribes et des pharisiens, elle resta. On connaît le reste. Quel terrible jugement de Dieu!

Heureux les humbles et les petits! heureux les pauvres! heureux ceux qui ont faim et soif de la justice! « Je vous [illegible]

rends grâce, ô Père céleste, de ce qu'il vous a plu de cacher ces choses aux sages et aux prudents, pour ne les révéler qu'aux simples. »

« Votre maison restera déserte, et le Royaume vous sera ôté. » Le Christ ne visait pas le passé; il visait l'avenir. Il parlait pour les vivants, non pour les morts; qu'avait-il à s'occuper de ces derniers, lui qui disait : « Laissez les morts enterrer leurs morts? »

Il y aura une religion nouvelle; il y aura un dogme nouveau, un rituel nouveau, un sacerdoce nouveau, dont le rapport de filiation avec l'Eglise qui tombe, sera exactement ce que fut le rapport de l'Eglise apostolique avec l'Eglise mosaïque, sa défunte Mère. Lisez, relisez les Prophéties, les Evangiles, les Actes et les Epitres!

La position expectante du Saint-Siége, la voici décrite dans une métaphore qui est l'expression juste de la manœuvre occulte qu'opère en ce moment la Papauté, peut-être à son insu.

« Quand la tempête s'abat sur un navire; quand tout, pont, mâts, voiles et cordages, craque et s'engouffre dans l'abîme, alors que déjà le cri de *sauve qui peut!* a jeté, dans les barques de refuge, les passagers et les matelots, — alors seulement il est permis au capitaine de songer à sa personne : saisissant une planche de salut, s'il en reste une, sinon confiant en la Providence, il s'élance au large, à son tour, et va rejoindre, à travers les épaves, son équipage qui l'attend sur terre ferme.

C'est pour couvrir la retraite de la Chrétienté vers les rivages du Royaume de Dieu, que le Pape ne bouge pas, à cette heure où sombre l'Eglise de Hildebrand, *pour noyer César* qu'elle tient prisonnier, depuis que le monstre politique s'est fourvoyé au Vatican.

Les peuples se sauvent, qui d'un côté, qui d'un autre, le Pape reste à son poste, gardant à vue son *ennemi*. Quand le naufrage sera complet, quand César aura péri, le Christ dégagera son Vicaire de cette divine souricière.

Si j'avais au bout de mes doigts le génie et le pinceau qui sont à la disposition de Muncaksi ou de mon ami, James Tissot, je mettrais ce tableau sur une *toile*, et l'on verrait se presser, autour de ce chef-d'œuvre, plus d'amateurs qu'il n'en vint dans la galerie de M. Sédelmeyer, et qu'il n'en accourt au n° 64 de l'avenue du Bois de Boulogne.

J'ai presque terminé la première partie de ma tâche, la plus ingrate, celle où j'avais à montrer le côté ténébreux et sanglant de la Rédemption sociale, les crimes politiques de l'ancien Monde, les faits et gestes de César, hors de l'Église et dans l'Église, l'ombre horrible de satan, la queue affreuse du diable, et tout ce qui traîne encore d'œuvres infernales sur notre Terre.

C'est fait, mal ou bien, comme j'ai pu, plus mal que bien, certainement. D'autres se lèveront qui transformeront cette ébauche en un chef-d'œuvre. J'ai ouvert des horizons nouveaux, les horizons mêmes de l'Évangile. J'ai semé des idées neuves, bien qu'elles datent des premiers jours du Monde, « nova sunt vetera » ; — ou plutôt ces idées, je n'ai fait que les recueillir, car le vrai *semeur* est Celui qui disait de lui-même : « Exiit qui seminat, seminare semen suum » (1).

Nous pouvons, dès à présent, aborder le nouveau Monde, celui qu'éclairent déjà les premiers rayons du Soleil de l'Évangile, et où reflorira pour nous la glorieuse Triade de l'Age d'or, dans le règne béni de la *Science*, de la *Justice* et de l'*Économie*, lesquelles forment le Trimôme essentiel de tout véritable Gouvernement social. Ce royaume s'appellera, dans l'avenir, comme il s'appela dans la passé, la Sainte Synarchie, ou le Règne de Dieu, — car la *Science*, c'est Dieu dans l'intelligence humaine ; la *Justice*, c'est Dieu dans le cœur humain ; l'*Économie*, c'est l'ordre divin dans les sociétés humaines.

(1) Luc VIII. 5.

CHAPITRE XII

CONCLUSION

SOMMAIRE : I. Mission occulte des Jésuites. — II. Dénouements imprévus. — III. Symbolismes profonds. — IV. Action providentielle. — V. Jérémie au Vatican.

I

Je viens de me relire d'un trait. Pour plus discrète que soit cette exposition doctrinale, je crains bien que ni les sectes qui forment les divers partis confessionnels de la Sainte Église, ni les partis qui forment les diverses sectes politiques de l'État social, n'en supportent la céleste Vérité.

Nous sommes encore si peu Chrétiens, et César nous a tant criblés ! (1).

Une pareille nourriture pourra bien se trouver trop forte pour des estomacs débilites, les uns par les mixtures politico-césariennes de l'Université, les autres par les sirops politico-dévotieux du régime ultramontain, et par le blanc-manger auquel les albinos de la foi ont pris goût dans les petites religions à la mode, et en vente au n° 66 de la rue des Saints-Pères, à Paris.

Pour ces derniers, en particulier, de quelle oreille entendront-ils parler du Pape, comme je fais, eux qui le veulent tel qu'on le présente dans le *Manuel de la Dévotion au Pape,* selon les doctrines prêchées à Londres, en 1860,

(1) Expetivit Satanas ut cribraret vos sicut triticum ! (Luc XXII. 31.)

par le Révérend-Père Fabre, et nulle part condamnées, que je sache ? « Dominus Deus noster Papa ! » (1).

Et pourtant, je me souviens que les plus grands Docteurs de l'Église n'hésitèrent jamais, quand il le fallait, à dire, à Rome, de très dures vérités ; et cinquante-huit saints, à ma connaissance, ont suivi cet exemple, sans détriment aucun pour leur canonisation (2).

Saint Bernard, entre autres, savait tenir au Pape un langage qui ferait grand scandale de nos jours, bien que, d'autre part, ce docteur de l'Église vénérât les prérogatives du Saint-Siége apostolique, au point d'écrire à Eugène III : « Vous êtes le Grand-Prêtre, le Souverain « Pontife, le 1er des Évêques, l'héritier de Céphas ; en « primauté, Abel ; en gouvernement, Noé ; en patriarchat, « Abraham ; en ordre, Melchissédech ; en dignité, Aaron ; « en autorité, Moïse ; en jugement, Salomon ; en puissance, « Pierre ; en onction, Jésus-Christ ! »

Les idolâtres de basse-cour, que flétrissait Montalembert, n'ont jamais porté bonheur à leurs idoles.

Le Père Curci, dans son livre du « *Vaticano regio*, parle d'un roi de Castille, que ses courtisans laissèrent brûler tout vif, parce que, en l'absence du camérier qui seul pouvait toucher à sa bénite personne, aucun d'eux n'osa porter la main sur l'oint du Seigneur, pour éteindre les flammes qui avaient pris à ses vêtements, malgré le Saint-Chrême et les Saintes-Huiles.

J'imagine que si cette Majesté, qui s'en allait en fumée comme une pipe de tabac, n'avait pas eu la voix coupée

(1) Voir Lettres à mon curé, Xe lettre.

(2) Si je me permettais les saintes hardiesses de langage que de simples femmes ont fait retentir aux oreilles des Papes, quelques fois en plein Consistoire, comme, par exemple, à la cour d'Avignon, sous Grégoire XI, et à la cour de Rome, sous Urbain VI, les Chrétiens ramollis de nos jours, les pauvres phtisiques de la foi se signeraient en me lisant. Or, les femmes admirables dont je parle s'appellent sainte Brigitte, sainte Hildegarde, sainte Catherine de Sienne. On ne les a pas jetées dans l'enfer ; on les a mises sur les autels. (Voir la Vie de Catherine de Sienne, Par M. A. Mignati, un beau livre tout récent et qui déborde de sève chrétienne.)

par le feu, elle se serait écriée : « vieux saints nitouches ! « un peu moins de dévotion, je vous prie, et un peu plus « d'amour ! ne voyez-vous pas que je flambe ? Mettez en « *cueros* mes royales chairs, s'il le faut, et délivrez-moi « de ce brasier qui me dévore. Ce ne sera pas profaner « ma peau, que de la mettre à nu pour me sauver ! »

Les Jésuites, qui se félicitent d'avoir introduit ces nouveaux cultes, se flattent aussi d'être les plus vaillants défenseurs de l'Eglise romaine. (1).

Je me demande s'il n'y a pas quelque dérision dans ce langage.

« Quand je les entends parler ainsi, en présence des « désastres de la Papauté, dont ils sont les principaux « artisans, ils me rappellent, disait un Archevêque italien, « ce bavard d'Avocat qui s'écriait, devant l'échafaud où « l'on exécutait un de ses clients : « *Lo vedete là, quello « che ora viene impiccato ? Ebbene sono io chi le defeso.* »

L'archevêque ajoutait : « Léon XIII ferait bien de leur « dire : « Arrêtez, mes amis ! *lasciate di défendermi, altri- « menti finite di uccidermi.* — Cessez de me défendre, « vous finiriez par me tuer. »

Quel est celui de leurs clients couronnés, qui soit sorti sain et sauf de leurs mains ?

Malheur aux dynasties qui leur confièrent leur sort ! Pas une maison royale qu'ils n'aient conduite aux abîmes ! Pas un Etat dont ils n'aient précipité la ruine ! Voyez la France de Louis XV ; voyez le Portugal, voyez la Pologne, voyez l'Espagne, voyez les Etats de l'Eglise, voyez toutes les monarchies dont ils furent les patrons.

On dirait un fait exprès dans tout le cours de l'histoire. « Partout où une dynastie se meurt, je vois se soulever de terre et se dresser derrière elle, comme un mauvais génie, une de ces sombres figures de confesseurs jésuites, qui

(1) « Siamo li piu strenuoi defensori del cuore del cattolicismo, che e il Papato. » (Voce della Verita, du 10 octobre 1871).

l'attire doucement, paternellement, dans la mort : le père Nithard, auprès du dernier héritier de la dynastie autrichienne en Espagne ; le père Auger, auprès du dernier des Valois ; le père Peters, auprès du dernier des Stuarts !... Rapelez-vous la figure du père Le Tellier derrière la figure de Louis XIV, dans les *Mémoires* de Saint-Simon. Quel air lugubre, quels pressentiments de mort, et quelle sorte de terreur, se répandent autour de ces deux têtes, dans les dernières années de ce règne, d'abord si glorieux ! » (1).

« On peut s'en rapporter aux Jésuites, me disait un « moine, dans Rome, pour tout ce qui reste encore à « démolir du vieil édifice pagano-clérical, ou césaro- « chrétien. Une femme de génie, une sainte de notre « Ordre, que Grégoire XV et Urbain VIII appelèrent un « *Père de l'Eglise*, Thérèse d'Avila, voyait venir ces catas- « trophes, quand elle disait, dès l'origine, à saint Pierre « d'Alcantara : « Si on laisse faire ces gens-là, ils détrui- « ront l'Eglise romaine. »

Clément XIV s'en doutait bien ; voilà pourquoi ils lui déplaisaient si fort. On sait qu'il ne pouvait pas les sentir : « Qu'est donc cette Compagnie, disait-il, si prétentieuse « dans son appellation, que nul, pas même le Pape, ne « peut dire son *nom*, sans ôter son chapeau ?

Il dut finir par briser leur ordre, et par les expulser de la Chrétienté.

Ils avaient pourtant leur œuvre à remplir. Il fallait donc qu'ils rentrent. En conséquence, ils éludèrent l'arrêt, se mirent en règle plus tard avec Rome, ou plutôt Rome se mit en règle avec eux, et ils ne tardèrent pas à reconquérir leurs premières positions, comme ils les reprennent, au reste, partout, au besoin en tapinois, dans les contrées d'où on les chasse.

Et c'est fort heureux, car le Christ social avait encore besoin d'eux. La Providence les assiste visiblement.

(1) E. Quinet. Jésuites, p. 99.

Leur devise a raison : « Il faut qu'ils soient tels qu'ils sont, — « Sint ut sunt, aut non sint! »

Et c'est bien ainsi que Dieu les veut, pour ce qu'ils ont à faire contre César, tout en le comblant de leurs courtisanneries. On peut dire de leur *pied* ce que disait Attila du *sabot* de son coursier : partout où il touche, l'herbe ne pousse plus. « Au XVIe siècle, ils ruinèrent l'autorité royale par l'autorité des peuples, dont ils se firent les champions; au XIXe siècle, ils ont entrepris de refaire l'autorité des rois par la ruine de l'autorité des peuples » (1).

On n'a pas assez remarqué cette coïncidence-ci : aux origines du Protestantisme, quand l'Église d'Occident se déchirait de part en part, leur entrée en scène, sur le théâtre politico-cultuel, détermina la rupture définitive entre la Rome de Hildebrand et les peuples du Nord. Jusqu'alors, tout espoir de raccommodement n'était pas encore perdu. En Allemagne, Érasme et ses amis, puis Witzel, Staphyle, Cassandre Wild ou Férus; en France, d'Espense, Gentien, Hervet, le Chancelier l'Hospital, travaillaient avec succès à la réconciliation du Sud avec le Nord. Les brouillons furent les Jésuites. Les grands esprits que je viens de nommer étaient à se casser la tête pour trouver les raisons qui poussaient les Pères Lainez, Salméron et Canisius, à faire échec à toutes leurs tentatives de pacification : « Nous sommes évidemment l'objet de la « haine des Jésuites, disait Witzel; on dirait qu'ils ont « intérêt à maintenir le désordre dans l'Église, et que les « principes mêmes de leur Institut excluent toute idée « d'amélioration et de réforme ». — « Mais dans quel « but? demandait Staphyle. Je n'y comprends rien! » Ses amis ne comprenaient pas mieux que lui. Ils ne comprirent pas davantage, les neuf prélats romains qui, par ordre de Paul III, et sous la présidence du cardinal Caraffa, plus tard, Pape, sous le nom de Paul IV, se réunirent en commission pour faire un rapport sur ces étranges événe-

(1) E. Quinet. Jésuites, p. 102.

ments : ils déclarèrent bien que les prétentions des Sycophantes ultramontains avaient été la cause de ce fracas irrémédiable, mais le côté transcendant de l'action occulte des Jésuites leur échappa complètement. L'historien consciencieux qui rapporte ces faits, Ranke, ne semble pas non plus en avoir bien saisi la raison mystérieuse (1).

Dussé-je stupéfier, encore une fois, l'esprit humain, je n'hésite pas à dire que la Mission des Jésuites fut providentielle, qu'elle l'est encore de nos jours, et qu'elle le sera aussi longtemps qu'il restera quelque chose à jeter par terre, sous les pieds de Jésus-Christ. Ils sont les vrais *nihilistes* du vieux Monde. C'est là leur gloire.

Le titre qu'ils se donnèrent, et qui scandalisait si fort Clément XIV, était bien celui qui leur convenait, et qui n'a pas cessé de leur convenir. Nul ordre religieux n'a rendu à Jésus plus de services que la Compagnie d'élite qui porte son nom. Personne n'a su, comme elle, démolir, pour le compte du Libérateur, ce qui était à démolir, tous les bastions du Césarisme, tous les Empires de la Terre, même celui de Hildebrand, le plus solidement établi de tous. Leur besogne est là bonne et la mieux faite.

Laissez-les continuer ! Ils sont plus experts que vous dans l'art d'entasser les ruines. Ils ont le génie de la destruction. Leur œuvre, parallèle de tous points, à celle de notre Révolution, est plus efficace que cette dernière, parce qu'elle est plus savante, plus méthodique, plus correcte et plus propre. Elle n'épouvante pas ; elle enchante au contraire ceux qu'elle conduit au trépas.

La vertu spécifique de cet Institut sur les classes sociales qu'elle a protégées de son ombre, a été celle du mancenillier sur les malheureux qui viennent se reposer à ses pieds, et qui s'y endorment pour ne plus se réveiller. Le Faubourg Saint-Germain est encore sous cette influence. Cela se voit parfaitement.

(1) Ranke. Histoire des Papes, Ier vol., p. 98.

Les Jésuites se doutent-ils de leur vertu mortifère? pas plus, je crois que les euphorbiacées qui croissent dans les Antilles. N'importe! ils vont tout de même, et ils vont bien!

Les peuples qui les éloignent de chez eux, renouvellent la faute que commit Albion, quand elle détruisit certaines espèces d'animaux, qu'elle tenait pour nuisibles. Envahi tout à coup par des légions de chenilles dévorantes, John Bull reconnut son erreur, et se mit, à grands frais, à repeupler son île de moineaux, de charençons et de crapauds. Il y a des fléaux nécessaires : les Jésuites sont les rongeurs à petit bruit du Césarisme, les *dynamitards* de ses forteresses.

On tremble pour eux, quand viendra l'heure de la Justice divine. N'ayez pas peur, ils s'en tireront.

On a dit, de Talleyrand, qu'après avoir trompé les hommes toute sa vie, il trompa le diable à sa mort. Talleyrand n'était qu'un petit écolier à côté des Jésuites. L'enfer espère les avoir en masse. L'enfer se trompe. Il croit les tenir par les cornes du veau d'or, en d'autres termes, par leur fortune, laquelle s'évalue, paraît-il, à des sommes fabuleuses : (si les calculs dont on m'a fourni les chiffres, en Amérique, sont exacts, Rothschild serait un Lazare, comparé à ce Crésus aux mille têtes.)

Au tribunal suprême, quand seront rendus les comptes du vieux Monde, Satan présentera la caisse de la Compagnie, comme chef capital contre eux d'éternelle damnation : — « Ils m'ont servi par Mammon; ils sont donc à moi » dira-t-il au Christ. — Escobar, riant sous cape, s'avancera : « où sont les preuves de cette grave accusation? — Elles sont là, dans cette caisse. — Montrez-les. Satan ouvrira le coffre : — « Vide, la caisse! s'écriera-t-il, « et moi, berné! oh! les rusés tacticiens, ils m'ont joué! »

Et qu'est devenu votre or? demandera le Juge; qu'avez-vous fait de vos richesses? — Des bonnes œuvres, Seigneur, répondra le dernier Général de l'Ordre : nous avions bâti

partout des édifices immenses, de vrais palais, des collèges, des universités, des sanctuaires. La Civilisation chrétienne a converti ces constructions en Temples universitaires, en Ateliers d'arts, d'industries et de progrès, et c'est ainsi que nous avons servi les intérêts sacrés de l'Humanité sociale.

Tout est bien, qui finit bien. Allez en paix ! Laissez-les donc bâtir et thérauriser, politiques à courte vue; ils travaillent en grand pour l'avenir social de la Chrétienté.

II

Quand se fera le dénouement du grand Drame de l'histoire; quand la Parabole messianique se sera déroulée jusqu'à la fin, l'Humanité parvenue au terme de sa glorieuse destinée, n'aura pas assez de tout son enthousiasme, pour célébrer le génie de son Libérateur, et pour glorifier le plan stratégique de la Rédemption universelle.

Ce que nous n'osons pas espérer de nos jours, ce que nous ne pouvons pas même concevoir, ce qu'entrevoient à peine les intelligences d'élite, celles qui habitent les pics les plus élevés de la pensée, tout cela, devenu clair comme le jour, causera des extases de ravissement.

J'ai la certitude que dans un avenir plus ou moins prochain, — Victor Hugo dirait au xxe siècle — le prodige qui s'opéra en faveur des disciples d'Emmaüs (1), se renouvellera, par l'effet même de la Sience, dans la tête de presque tous les hommes :

Notre esprit, épais et bouché jusqu'à présent, s'ouvrira; « *le sens nous sera donné, et nous comprendrons les Ecritures* » (2), non seulement les Ecritures canoniques, mais celles des Bibles et des Prophètes de tous les temps et de

(1) Luc XXIV. 13-32.
(2) Luc XXIV. 32.

tous les lieux, les symboles universels, ceux de la Création comme ceux de la Rédemption, ceux de l'Ancien Testament comme ceux du Nouveau, ceux des Temples antiques de la Chine et de l'Inde, comme ceux des sanctuaires de la Perse, de l'Iran, du Touran, de l'Ethiopie, de l'Egypte, de la Grèce d'Orphée, de la Rome de Numa, de la Gaule des Druides, et du monde entier.

Nos yeux seront rendus clairvoyants, et alors la vision prophétique, que la *Légende dorée* fait passer sous les regards du vieil Aaswerus, deviendra, pour chacun de nous, une ineffable réalité :

« Quant après vingt siècles de marche, le Juif errant retourna dans Jérusalem, il s'y trouva au milieu d'un peuple innombrable, venu là des quatre points cardinaux de la terre, et réuni devant un autel, sur le mont Moria.

« Aaswerus regarda le Prêtre qui offrait le sacrifice, et il s'écria, les yeux pleins de larmes : « *C'est Lui!* » et il l'adora. Il regarda l'Hostie sainte, que le Pontife élevait au dessus de la foule, et il répéta dans un soupir : « *c'est Lui* ! » et il l'adora pour la seconde fois. Il regarda la multitude aussi loin que ses yeux purent atteindre, et *Le* reconnaissant dans chacun de ses frères, il s'écria dans un sanglot : « *C'est encore Lui! C'est Lui présent dans tous. C'est Lui partout, c'est Lui toujours! Christ vit en chacun d'eux!* » et il s'abîma dans une adoration profonde. Puis enfin se regardant lui-même, son cœur fondit d'amour et de reconnaissance, car il venait de *Le* découvrir dans son propre cœur : son *moi* s'était transformé dans le *moi* du Christ. — L'œuvre de la Régénération était achevée ! » (1).

Ce jour doit venir. L'humanité se reconnaîtra dans le Christ ; et chacun de ses membres, sous-multiples infinitésimaux de l'Adam-Ève universel, totalement transfiguré dans le Christ et par ce Christ, sentira qu'il fait partie intégrante et solidaire du corps vivant de ce même Christ.

(1) Éliphas Lévi. La Science des Esprits, p. 107.

Ce jour-là, la Genèse élaborée, dans le sang d'une *Passion* qui se prolonge depuis déjà dix-neuf siècles, sera terminée, et le Paradis s'ouvrira sur la Terre, tel qu'il florissait dans la Paradèsa de Ram.

Alors nous saurons qui fut Job : Job, personnification d'une race, laquelle fut riche durant l'âge d'or de sa jeunesse, comme Job l'était dans son premier état, — pauvre, depuis lors, dans les souillures de son péché, comme Job le fut sur son fumier, — plus riche que jamais, à la fin de son expiation, comme Job le redevint au sortir de son épreuve.

Pas un *mythe* qui ne s'éclaire, pas une *allégorie* qui ne s'explique, pas une *parabole* de notre Saint Evangile, qui ne se dévoile.

Nous vivons ici bas, comme Platon dans sa caverne, « au milieu d'un vaste système de choses invisibles, visi- « blement organisées (1), et au sein des références inces- « santes, qui mettent en harmonie les réalités éternelles « avec les images passagères qu'elles projettent dans le « temps. » (2)

III

O sublimes enseignements ! ô vérités adorables, que le Messie n'a pu nous transmettre qu'en Paraboles (3), et que l'Esprit vient, de nos jours, nous montrer dans une lumière rationnelle !

Nous saurons aussi ce que veulent dire ces quatre veilles laborieuses de la nuit sombre et lourde (4), qui pesait comme du plomb sur les ondes fatiguées de Capharnaüm : les apôtres suaient à ramer la galère; vains efforts! le Christ n'est pas avec eux! et la mer est comme morte.

(1) De Maistre.
(2) Swedenborg.
(3) Nisi in Parabolis non loquebatum illis. — Marc, IV. 34.
(4) Nox sœculum est. (Saint Léon.)

Tout à coup, le lac tressaille et se colore d'une teinte rosée; réflétée par les eaux, une forme lumineuse se montre à l'horizon et s'avance vers les disciples. Est-ce l'aurore? Non, c'est Lui! Sous ses pas, les flots sortent de leur torpeur; et la brise du matin, qu'on prendrait pour le souffle embaumé de sa poitrine, vient rafraîchir le front des amis de Jésus. Pierre l'a reconnu; soulevé par un élan de sa foi, il court à la rencontre du maître, sans songer qu'il marche sur les ondes; et les ondes le portent. Dès qu'il y prend garde, sa foi chancelle, et son pied aussi. Il enfonce! Mais une main l'a saisi; il est déjà dans la barque, et Jésus avec lui. Et voilà que tous ensemble, sans savoir comment ils y abordent, se trouvent sur le rivage, à l'heure même où la nature, muette jusqu'alors et partout assoupie, chante, par les voies infinies de toutes les créatures, l'hymne joyeux de son réveil universel (1).

Allégories morales, que le génie de la Grèce eut rendues charmantes comme une fiction d'Homère, comme une idylle de Théocrite, ou comme une œuvre de Phidias, si ce génie les eut connues. Et nos Deschanel ne trouvent pas de beautés esthétiques dans l'Evangile!

Et cette tempête effroyable, déchainée comme une trombe d'enfer sur le lac de Tibériade, alors que la nacelle de Pierre en faisait la traversée, — traversée qui se continue encore, à travers l'océan des âges, et dans les mêmes conditions — : les flots ameutés s'élèvent jusqu'aux cieux; ils descendent jusqu'aux abîmes, battant avec rage les flancs de la frêle embarcation. Et celle-ci, livrée à leurs fureurs, bondit, craque, tombe, et rebondit avec eux, pendant que Jésus dort, tranquille, la tête appuyée sur le tillac. Eperdus, affolés d'épouvante, les disciples courent à leur maître que rien n'éveille : « Seigneur, sauvez-nous! nous périssons. » Et lui, levant sa tête sereine au milieu de

(1) Matt. XIV. Voir le beau commentaire de saint Jérôme. Liv. II. Com. in Cap. XIV. Matth.

cette horreur : « Tais-toi ! dit-il à la tempête, et vous, « flots courroucés, et vous souffles impétueux, rentrez dans « votre repos ! » Et l'ouragan tomba, et la mer se rendormit, et le soleil reparut à l'horizon ! (1).

Qu'elle mise en scène ! et quelle transparence dans le symbolisme de ce jeu !

Et cette pêche, si longue et si décourageante, sans résultat aucun durant les heures infructueuses de la nuit (2), et qui, tout à coup, aux premiers rayons de l'aube, et d'un seul coup de filet, jeté sur la parole du Maître, dans la direction que son doigt vient d'indiquer, amène un butin si considérable que toutes les barques, celle de Pierre comme celle de ses compagnons, suffisent à peine à le recueillir ? (3)

Est-ce que ces divines allégories, semées à profusion dans nos saints livres, demeurent écrites, là, pour rien ?

Aveugles que nous sommes ! les prophéties, dont nous sommes, à la fois, et le sujet et l'objet, se réalisent sous nos yeux, les prédictions s'accomplissent, la parabole se déroule au grand jour, et nous ne voyons rien !

« Et cette pauvre Mère, qui pleure dans sa solitude des larmes si amères, abandonnée qu'elle se trouve, aujourd'hui, par tous ses enfants, qui court après eux pour les remener, et qui ne peut en rallier aucun, parce qu'ils ne la reconnaisent plus, défigurée et travestie comme elle se présente, à eux, sous le costume ultramontain, ne savez-vous pas de quel nom on l'appelle en occident ? (4)

Et pensez-vous qu'elle restera seule, ainsi longtemps encore, au déclin de son âge ? « Je l'épouserai de nouveau, « dit l'Eternel, et la seconde fécondité sera plus grande que

(1) Matth. VIII. 26.
(2) Nox sæculum est. (Saint Léon.)
(3) Luc V. 5-10.
(4) Osée II, de 7 à 18.

« la première. Les enfants qui naîtront d'elle, après qu'elle « aura perdu les premiers, lui diront : fais nous place plus « large dans ta maison, trop étroite pour nous contenir « tous. Et elle répondra : qui m'a donné ceux-ci, à « moi qui avais perdu les autres. J'étais demeurée seule, « et ceux-ci, donc, où étaient-ils, et d'où sortent-ils ? (1)

Nous sommes en plein dans la phase historique la plus forte et la plus merveilleuse de notre Planète, et la Rédemption touche à son terme définitif, le *Socialisme chrétien.*

IV

L'axe du Christianisme, qui s'inclina vers la terre, dès le IVe siécle, pour un dessein providentiel, comme je ne cesse de le répéter, ne pouvait pas rester ainsi, renversé à jamais. De puissance purement spirituelle, comme l'avait établie Jésus-Christ, l'Eglise se fit, à l'heure voulue, puissance temporelle, pour attirer à elle les grands du monde, les potentats, les politiciens, les amis de César, tous les courtisans du pouvoir, de la fortune, des honneurs et de la gloriole.

Les positions brillantes, les dignités, les profits, les avantages de toute sorte, devinrent alors, dans le sanctuaire même, le partage de ceux qui accoururent volontiers, sous l'étendard du Christ, par l'attrait même de la domination et des richesses. Tout ce monde se rangea, vite, et par calcul, du côté de la cause triomphante. Sans ces avantages, ils n'y seraient jamais venus, ces garnements ! (2)

Et il fallait bien pourtant qu'ils y fussent attirés, pour avoir à y subir, une fois dedans, ce qui les y attendait tous, eux et leur « *Prince de ce monde,* » César.

La voie facile que réprouve l'Evangile, la grande porte

(1) Isaïe XLIX. 20.
(2) In funiculis Adam traham eos ad meipsum. (Osée. XI. 4.)

d'entrée que le Christ avait condamnée, s'ouvrit donc, au large et à deux battants, devant la multitude des *ambitieux* et des *mondains*, qui, se souciant fort peu de la Religion Sainte des Apôtres, devinrent les patrons nés et les défenseurs attitrés de ce système bâtard, dans un Christianisme à gros sous et à bonnes fortunes.

Restés païens au fond du cœur, ces hommes ne tardèrent pas à introduire, dans le sanctuaire, les éléments les plus impurs, et les plus incompatibles avec l'essence de l'Evangile, les œuvres même de César, l'esprit du siècle et les pompes de Satan. Le Monde, ce monde pervers, pour lequel le Christ n'avait pas même voulu prier, puisqu'il était venu le détruire, ce Monde abominable, fit irruption dans son Eglise, s'y installa commodément, sous la pourpre et sur l'or, et y trôna jusque sur l'autel.

Il n'en est pas encore sorti, bien qu'il ne puisse plus s'y prélasser comme autrefois : « N'était-ce pas le Monde et la « fine fleur du siècle, que ces quinze cents Abbés et « Prieurs commandataires qui, loin de leur résidence cano- « nique, vivaient à Paris ou à la cour du Sardanapale de « Versailles, jouissant de leurs bénéfices ecclésiastiques « comme les grands Seigneurs y jouissaient de leurs terres « féodales, sises au fond de la province? et ces 2,700 grands « Vicaires et Chanoines de Chapitre, éternellement occupés « de visites et de dîners en ville? Sauf quelques hommes « apostoliques comme Bridaine, les 130 Evêques et les « 1500 privilégiés de la manse, de la dîme et de l'autel, « résident le moins qu'ils peuvent et n'évangélisent pas « du tout. Presque tous nobles, tous gens *du monde*, que « feraient-ils confinés dans une ville de province, loin de « ce monde qui est leur élément? Se figure-t-on un grand « Seigneur, abbé galant, Evèqne brillant, avec 100,000 « livres de rente (plus de 200,000 aujourd'hui) et qui « volontairement s'enterre pour toute l'année à Mende, à « Condom, à Comminges, à Elne, dans une bicoque ? » (1) — Telle est l'Eglise aristocratique !

(1) Taine. l'Ancien Régime, p. 59.

Grand malheur! direz-vous. Sans doute; mais bon tour en même temps, plus habile et mieux joué que celui de Jarnac; car si, d'un côté, le monde englobe l'Eglise dans ses *lacis terrestres*, de l'autre, l'Eglise enveloppe le monde dans ses *rêts divins*, et les gros poissons, ceux qui mangeaient les petits, se trouveront, à la fin, pris, tous ensemble, dans des mailles serrées où les petits les mangeront. De ces deux coups de filet, croyez moi, le mieux jeté fut celui du Christ. Vive Dieu! le grand monde s'y embrouille depuis lors, et César lui-même, Prince de ce monde, ne peut plus s'en dépêtrer.

Ses amis à lui, sont toujours là comme des intrus, dans le Sanctuaire, cantonnés dans les positions ultramontaines, aucuns disent *ultramondaines*. Ils s'y défendent, comme ils peuvent contre l'Evangile; ils s'y débattent contre le Rédempteur social qui les harcelle du dedans, et qui les attaque du dehors, par la guerre sans merci que leur font les peuples, sortis naguère des retranchements cléricaux, d'où le Christ lui-même les a tirés, par des voies encore incomprises de la vieille sagesse humaine.

Pourtant, ce jeu ésotérique devient plus clair de jour en jour, et passe visiblement à l'état de science exotérique. Voyez le plan stratégique se dérouler, et admirez en le dénouement:

C'est à coups de foudres et d'excommunications que les enfants du Christ ont été chassés par le César clérical, de la maison de leur Père, à mesure que son monde à lui en a fait son domaine de prédilection.

On rapporte qu'un Pontife, Pierre de Luna, rejeté, comme anti-pape, du trône de Hildebrand, sur le cap Péniscola, lança du haut de ce rocher, devenu son tombeau, ses sacrées malédictions *urbi et orbi*, à cette Chrétienté qui ne voulait pas de lui. Le malheureux ne voyait pas qu'en excommuniant l'univers en plein, c'était soi-même qu'il retranchait de la communion générale.

Or, ce Pape en démence n'avait fait qu'exécuter d'un seul tour de main, ce que la Papauté Césarienne devait mettre des siècles à réaliser *singulatim et per partes*.

Déjà saint Bernard s'effrayait, pour le Vatican royal, de la facilité avec laquelle on y maniat les *carreaux de Jupiter*.

Un autre moine, Pierre Sarpi, en religion Fra Paolo, s'écriait à Venise : « Je crains bien qu'à force de fulminer à tort et à travers, ils ne finissent par se foudroyer eux-mêmes ! »

Et de fait, si l'on cataloguait toutes les bulles, et si l'on recensait tous les canons, comme l'entreprit, un jour, Pierre de Champrobert (1), on trouverait que la civilisation moderne, considérée de long en large et de haut en bas, ne présente pas une seule pièce de son édifice social, qui n'ait été frappée de quelque foudre. Au besoin le *Dictatus* attribué à Grégoire VII, et le *Syllabus* publié au nom de Pie IX, suffiraient à le démontrer.

Eh bien ! ces anathèmes ont leur côté providentiel.

Il fallait que la Chrétienté sorte du camp retranché du Cesar papalin, pour aller organiser, au dehors, l'œuvre sociale et religieuse du Christ. Sous la férule du Vatican royal, et sans rompre les liens politico-confessionnels, qui tenaient l'esprit humain asservi dans la scolastique des décrétales, pas une branche des sciences nouvelles n'aurait jamais fleuri. Selon la remarque très juste de Bordas Demoulin : « Il a fallu, de toute nécessité, que la Civilisation nouvelle, par le fait seul qu'elle est chrétienne, s'inaugurât hors de Rome, sans Rome, malgré Rome et contre Rome ! »

Si donc tous les peuples, avec leur sciences sociales, sont dehors, et si l'ancienne Papauté, celle de Hildebrand reste seule claquemurée au Vatican, au point de s'y dire prisonnière, à qui la faute et à qui la gloire ? Je le répète, pour la dixième fois, c'est la main du Libérateur

(1) Champrobert. Les prérogatives de l'Église universelle défendues contre l'oligarchie sacerdotale de Rome.

qui a opéré ce renversement de lignes et de plans (1), pour prendre César dans ses filets.

Pour faire cette capture et pour accomplir cette manœuvre, il s'est servi de la Papauté comme d'un bras de chair, ou mieux comme d'un bâton, suivant la parole d'un saint, rapportée plus haut. Le bâton se brise aujourd'hui que l'œuvre est achevée, et Hildebrand ne tardera pas à s'éclipser devant Pierre. *L'Eglise montera plus haut que jamais!*

Ces vues profondes n'ont pas échappé à l'auteur des Missions :

« L'Eglise, dit Saint-Yves, est comme l'Aigle des mers, « jamais plus vivant qu'au milieu des tempêtes qui « engloutissent les navires. Telle, l'Eglise retrouve ses « ailes, dans les orages, reprend ses mâles et souples « énergies, toutes ses vigueurs, toute l'armature de ses « institutions originelles. C'est alors qu'elle se réveille et « qu'elle s'élève intelligemment, sur les souffles de « l'ouragan, tandis que les puissances terrestres y perdent « la tête, s'enferrent d'elles-mêmes et s'engouffrent en se « heurtant bêtement les unes contre les autres.

« Ce qui tuerait tout autre groupe humain, revivifie « celui-ci, en le ramenant à son type organique primitif et « divin.

« Battue des vents, fouettée par les flots, secouée par « la tempête, elle domine les orages qu'elle déchaine et « qui fondent sur elle de toutes parts. Emportée au large, « sur l'océan des révolutions et des évènements humains, « elle fait son voyage au long cours, depuis dix-neuf siècles, « à travers les cyclones de la politique, vers la Terre « nouvelle et les nouveaux Cieux d'Isaïe, à fond de « cale d'abord, dans les catacombes, puis sur le port, à « côté des puissances temporelles, puis, bientôt enfin, là-« haut, sur le banc de quart, quand elle sera dégagée des « entraves de son gouvernement terrestre.

(1) Hæc est *mutatio* Dexteræ Excelsi. (Ps. LXXVI. 11.)

« Frappée dans son corps ecclésial, Rome sera sauvée « par son âme religieuse, et ne peut l'être que par elle. » (1)

César tomba bien mal, quand il vint s'abattre au Vatican : cerné là de toutes parts, pris entre mille feux, pourchassé comme un fauve, odieux, maudit, traqué partout, partout battu sur le dos des Rois et des Empereurs, le monstre éreinté, expirera sous l'autel du Christ, où il s'est refugié.

L'axe du Christianisme, qui s'était incliné à ses fins, vers les pouvoirs de la terre, ne tardera pas à se relever vers le Ciel, pour y reprendre sa divine orientation.

Nous touchons au triomphe du Christ social, et ce Christ, ne l'oublions jamais, c'est l'Humanité régénérée.

Et comme sa religion est la synthèse de tous les cultes et de toutes les sciences, il advient ceci : ce que l'on a pris, jusqu'à présent, pour la mort du Christianisme, en est au contraire le réveil, le triomphe et la transfiguration.

L'Eglise est en couches, et l'humanité pareillement.

J'ai déjà dit que la Papauté, — et, *par papauté, j'entends ici la chaire de Pierre,* est le moyeu autour duquel se fait le mouvement de rotation universelle, qui emporte le monde en plein, et qui désagrégerait d'un seul coup tout l'ancien édifice, si les ressorts de la grande mécanique dont le Pape a le gouvernement, n'étaient pas tenus en respect. Le Pontife serre les freins, pour modérer l'évolution. Cette résistance est nécessaire.

L'heure présente est celle de l'émancipation générale. Elle correspond, dans la vie des peuples, à l'âge physiologique où l'adolescent devient homme : heure critique et périlleuse, pleine de témérités et de folies. « Il y a un âge, « disait un savant médecin, où l'on ne doute de rien, où le « cerveau se grise, où tous les enfants sont comme fous, « fous de la vie dont les jets puissants leur montent à la « tête, et les enflamment au cœur.

Le Pape, épiant de loin cette effervescence extraordinaire

(1) Saint-Yves. Mission des Souverains, p. 611.

se tient dans la réserve. Il fait bien. L'humanité jette la gourme de son trop plein. Ce n'est pas l'heure où la raison peut se faire entendre. Le Pape fait plus que de se tenir à l'écart : il gourmande de loin, il réprouve parfois. Et qui peut l'en blâmer, quand les peuples eux-mêmes réprouvent aujourd'hui ce qui les passionnait hier? Ne les voit-on pas renverser, le lendemain, l'édifice qu'ils ont élevé, la veille?

Pierre donc observe de loin, et il attend. Avec lui l'Episcopat tout entier est entré dans le recueillement le plus profond, et il attend aussi. S'il hasarde quelques propositions nouvelles, c'est, comme il vient de le faire à Fulda, dans le sens du *Socialisme chrétien.*

Le Concile lui-même, ce Concile du Vatican, toujours ouvert, depuis quinze ans, bien que dispersé par un coup de foudre, demeure en suspens, comme interdit par le Canon solennel, qui sortit de la bouche de Pierre, pour fermer, à l'insu des Pères, l'ère des schismes et des confessions antagoniques, l'ère des sectes, des sous-sectes et des insectes, et afin d'ouvrir, toujours à l'insu des Pères, l'ère glorieuses du Christianisme social, universel, intégral, le seul qui soit pleinement catholique. « Καθόλου. »

Les temps anciens sont clos; les temps nouveaux se lèvent.

Pape, Cardinaux, Evêques et Concile se tiennent dans l'expectative. Le cardinal Jacobini me disait au Vatican : « Que vous conseiller? Ne voyez-vous pas que rien ne va? »

L'expectative!... Mais, n'y aurait-il pas mieux à faire que d'attendre l'heure où les vérités sociales, qui sont en élaboration dans tous les ateliers de la science, auront pris leur dernière forme et se seront fixés dans nos concepts? Ces vérités, dites nouvelles, bien à tort, sont les vérités même de notre Saint Evangile, lequel évolue sur lui-même, pour se montrer sous son aspect rationnel, et pour s'ap-

proprier ainsi à la science moderne, en même temps qu'à l'intellectualité de l'âge mûr de l'humanité.

N'est-ce pas à l'Eglise enseignante à favoriser ce travail divin, à le hâter, à le parfaire?

Telle est bien, semble-t-il, la pensée des Evêques réunis à Fulda, et telle est la portée de leur manifeste.

L'heure psychologique sonne donc, à la fin!

Ni le Pape, ni les Conciles, n'eurent jamais mission de fabriquer les Dogmes, à leur gré. Organes canoniques de la conscience universelle, témoins autorisés et responsables de la *Foi chrétienne et sociale*, telle qu'elle se montre par les manifestations réitérées de la pensée publique, ils constatent officiellement qu'elle est cette Foi générale, et ils la consacrent. Ils disent : voilà ce que l'Esprit souffle présentement sur la Chrétienté! Et les Dogmes naissent ainsi de la conjonction mystérieuse de l'Esprit divin avec l'esprit humain, ou, comme a dit un grand philosophe, « de l'accord qui se poursuit entre le Monde et Jésus-Christ, par le fait d'une incessante Révélation et d'une perpétuelle Rédemption. »

Or, si jamais idées se revêtirent, au grand jour de la publicité, des caractères requis pour la consécration divine, ce sont bien les idées, dites modernes, par erreur, puisqu'elles furent connues et appliquées lors de la première, Civilisation, celle de l'âge d'or, dans la Paradésa de l'Adam-Ève.

Hésiterait-on, de nos jours, à leur imprimer le sceau canonique, parce que la proclamation de ce nouveau Dogme implique une immolation solennelle devant laquelle, peut-être, on recule effrayé?

Cet holocauste est inévitable, pourtant! S'il ne s'accomplit pas *intelligemment*, à la lumière sainte d'une oblation volontaire, il s'accomplira *brutalement*, dans les ténèbres

d'un crime horrible ; si le fruit céleste dont l'Eglise du Christ est grosse, et qui se trouve venu à terme, ne sort point de ses flancs par les voies normales, l'enfantement se fera tout de même, mais alors ce sera sous la contrainte du forceps, par les fers sanglants d'une Révolution ! *Quod Deus avertat !*

« Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas ! »

A ceux qui doivent au monde l'exemple de toutes les vertus et de tous les sacrifices, faut-il rappeler l'exemple auguste du Calvaire ? Sans porter leurs regards si haut, qu'ils les abaissent, un instant, sur le spectacle offert à la France, dans la mémorable nuit du 4 août 1789. On vit, à cette heure, tous les corps privilégiés de l'Etat, Noblesse, Clergé, Magistrature, immoler joyeusement, sur l'autel de la Patrie, leurs privilèges exorbitants ! Et les successeurs des Apôtres seraient incapables de faire, pour le genre humain tout entier, et pour sa Tête divine qui est Jésus-Christ, ce que les descendants des Celtes ont fait pour la Gaule moderne ?

Si l'acte de renoncement généreux qu'accomplirent nos ancêtres, n'ouvrit pas, sur le champ, l'ère du Royaume de Dieu, parmi les hommes, c'est qu'il se fit un siècle trop tôt, a dit un profond sociologiste : « La loi trinitaire de l'âge d'or n'était pas connue alors ; elle l'est aujourd'hui, grâce aux travaux récents de la critique historique. » (1).

Ni la synthèse de toutes les religions, ni la synthèse de toutes les sciences, ni la synthèse plus haute encore qui couronnera les deux premières, à savoir, la synthèse suprême de la Religion et de la Science, rien de cela n'était possible, il y a cent ans. Tout cela est possible de nos jours. Les pierres de l'Edifice, éparses dans mille chantiers, attendent que les ouvriers, dont Joseph de Maistre annonçait l'arrivée prochaine, viennent les recueillir et les coordonner selon le plan divin du monument que

(1) Ramée.

veut le Christ, et qui sera son Eglise, sa sainte Eglise vraiment catholique, cette fois-ci, intégrale, universelle et sociale, « *unum ovile sub uno Pastore.* »

La divine synarchie de la Paradesa antique rétablira, dans leur unité biologique, tous les groupes divisionnaires qui ont mis en lambeaux le corps social du Christ, et formera du genre humain tout entier, une seule famille sous un seul Père.

V

En juin 1881, je visitais Rome pour la première fois, en vue d'études que j'avais entreprises ailleurs et que je ne pouvais compléter que dans la ville éternelle.

Je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à Saint-Pierre, le soir même de mon arrivée, bien que l'heure fut très avancée.

Quand je me trouvai devant la grande Basilique, la nuit était close; mais la lune montait au firmament. Elle me permit d'apercevoir, en face de moi, l'immense façade du Temple, qu'on prendrait facilement pour celle d'un gros hôtel bourgeois, n'était la coupole de Michel-Ange qui la couronne par derrière avec une superbe majesté.

Sur ma droite, j'avais une masse colossale de constructions irrégulières, confuses, sans style et sans cachet, mais d'un beau caractère de force, à l'instar du palais papal d'Avignon. C'est le Vatican.

A ma gauche, rampait une série de bâtisses surbaissées, à la manière des cachots, et c'était bien cela même autrefois : les prisons de l'inquisition, si malancontreusement nommées, le palais du Saint-Office.

C'est bien! me dis-je : le génie du temps le voulait ainsi; en face de la maison du César clérical, la demeure des contraints par le pouvoir, les ergastules de l'autocratie papale.

Du milieu de la place, un obélisque égyptien se dresse vers le ciel. Il est bien à son poste, là, ce témoin pétrifié d'une autre civilisation, attendant toujours le réveil des anciens temples et des anciens sacerdoces, pour venir saluer le Temple du Christ et son Sacerdoce universel.

Tout autour, sur un périmètre immense, règne l'incomparable colonnade qui, comme une forêt de pilliers gigantesques, porte les galeries, du haut desquelles les siècles semblent contempler la lutte que le Christ et César se livrent, depuis dix-neuf cents ans, dans le cirque formé par cette enceinte.

Pas une âme dans cette lugubre solitude, monde mort à cette heure, quelque chose comme les plaines désolées du Sennahar nubique, d'où le simoun du désert a balayé la vie, et que dominent seules les pyramides silencieuses.

Au loin, de l'autre côté du Tibre, les bruits confus de la ville, en fête, ce soir-là, je ne sais plus en quel souvenir de résurrection nationale.

Un profond sentiment de tristesse m'envahit au cœur, et je regrettai presque de n'avoir pas remis cette visite au lendemain, à l'heure où les pélerins de l'archéologie viennent vénérer les grandes reliques d'un autre âge, qui abondent en ces lieux, et qui attendent, elles aussi, le renouveau du Christ.

En m'avançant, je distinguai une forme humaine, une silhouette de prêtre, que l'obélisque m'avait cachée jusqu'alors. J'allai droit vers cette apparition.

C'était une tête exangüe, un vieillard pauvrement vêtu, aux formes anguleuses, sec, cassé, long, drapé de la tête aux pieds comme un squelette vivant : — un autre débris du temps, me dis-je; il manquait au tableau ! J'avais sous les yeux une sorte de Jérémie, errant comme un fantôme, lui aussi, et se lamentant au milieu des ruines morales d'une autre Jérusalem.

Il s'éloigna. Je pus le rejoindre. Il se défiait, car je n'étais pas en costume ecclésiastique; je le rassurai.

Ce spectre sacerdotal, qu'une imagination facile aurait pu prendre pour un revenant des sous-sol des catacombes, ou du siècle de Zorobabel, finit par ouvrir la bouche, et il parla.

Il parla pour évoquer des souvenirs. Il parla du passé, des événements extraordinaires qu'il avait vus s'accomplir sous les six pontificats de Pie VII, de Léon XII, de Pie VIII, de Grégoire XVI, de Pie IX et de Léon XIII. Il parla comme Jérémie parlait; il soupira comme soupirait Jérémie, au milieu des décombres de la ville sainte, et au rappel douloureux des solennités de Sion.

Et lorsque le cœur serré, et les yeux remplis de larmes, j'eus repris, vers minuit, la direction de l'hôtel de la Minerve, je me surpris, sur le pont Saint-Ange, répétant, sinon à la lettre, du moins en esprit, les versets navrants du prophète des ruines, — notes attristées, endormies, dans ma mémoire, et qui s'étaient réveillées en foule, sous le coup de mes émotions:

Aleph! Comment se fait-il que la cité sainte, jadis si florissante, soit assise de la sorte, morne et solitaire, comme une veuve délaissée?

Beth! Pas un de ses courtisans d'autrefois qui vienne le consoler! Ses voisins, tournés perfidement contre elle, l'accablent de leur mépris, et la tiennent captive!

Daleth! Les chemins de Sion sont dans le deuil, parce qu'il n'y a plus personne qui les fréquente pour venir à ses solennités. Ses portes sont désolées, ses prêtres sanglottent, ses vierges gémissent et fondent en larmes!

Van! L'ornement de la Fille de Sion est flétri. Ses enfants sont devenus comme des cerfs qui ne trouvent plus de pâturages, et qui succombent de faiblesse devant le chasseur qui les poursuit.

Heth! Jérusalem a prévariqué; voilà pourquoi la détresse court après elle. Tous ceux qui l'honoraient persifflent à son aspect, maintenant qu'ils ont vu ses nudités

et sa turpitude. Elle en a honte, elle en rougit, elle se cache en détournant sa face.

Teth! Ta souillure, ô vierge, Fille de Sion, est dans les pans de ta robe. O éternel ! regarde d'un œil de compassion cette grande pécheresse.

Lamed! Cela ne vous touche-t-il pas, ô passants, de la voir en ce lamentable état ? Levez les yeux sur elle, et dites s'il est une douleur comparable à sa douleur !

Aleph! Comment le Seigneur a-t-il pu l'envelopper ainsi des foudres de sa colère ? Comment a-t-il pu jeter, du ciel en terre, la gloire de son épouse ? C'est qu'elle a péché gravement, la Fille de Sion !

Hé! L'Éternel a renversé ses palais ; il les a dévastés comme un jardin qu'on saccage. Il a dissous ses assemblées ; il les a traitées comme l'on fait d'un camp ennemi.

Zaïn! Il a brisé son autel ; il a détruit son sanctuaire. Les portes en sont défoncées et les verrous en sont arrachés. La loi n'est plus, le tabernacle est par terre.

Jod! Le anciens de Jérusalem sont assis sur la cendre ; ils ont mis sur leur tête la poudre de la pénitence, et ils se taisent, pendant que les vierges baissent le front, et que les larmes coulent silencieuses le long de leurs joues.

Samech! Tous les étrangers frappent des mains sur toi, vierge, Fille de Sion; ils sifflent de te voir réduite à cet abaissement, et ils disent en branlant la tête : Est-ce là celle dont on a tant vanté les grâces et de laquelle on disait : Voici la parfaite en beauté, l'exquise en vertu, le charme du ciel !

Jérusalem! Jérusalem! Convertere ad Dominum, Deum tuum!

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. I

CHAPITRE PREMIER

Le Christianisme scientifique

I. — Évolution chrétienne 3
II. — Ésotérisme du Dogme catholique 7
III. — Drame historique de la Rédemption sociale. . . 13
IV. — Aspirations évangéliques de la jeune France . . 17
V. — Catholicisme scientifique et social déjà pressenti, dans la primitive Église 23
VI. — Régénération forcée de la vieille Papauté 33
VII. — Le Christ et l'Église transfigurés à la lumière des temps nouveaux. 37

CHAPITRE II

Les Prophéties et les Oracles

I. — Prophéties canoniques 45
II. — Comment-elles se sont accomplies. 50

III. — Prophéties extra-canoniques. 52
IV. — Oracles évangéliques 55
V. — Comment ces oracles se réalisent de nos jours . 58

CHAPITRE III

L'Age d'or

I. — L'Église des Primitifs. 63
II. — Théologie cosmogonique des Temples universitaires. 69
III. — Témoignages nombreux d'une civilisation éteinte. 77
IV. — Retour certain de cette antique civilisation. . . . 83

CHAPITRE IV

La Rédemption sociale

I. — Action conquérante du Christ sur le vieux Monde césarien. 95
II. — Conditions de la bataille. 103
III. — L'opportunisme de nos jours 105
IV. — Le brigandage politique. 110
V. — Ce Christ seul Libérateur et seul Rédempteur social 115

CHAPITRE V

La déroute générale du Vieux Monde

I. — Coup d'œil d'ensemble. 123
II. — Prostration universelle 135
III. — D'où viendra le salut 140
IV. — Les Étoiles de l'Avenir. 144

CHAPITRE VI

La queue du Moyen-Age

I. — Les loques de César. 149
II. — Nouveaux destins. 160
III. — Obstacles. 165
IV. — César au Vatican 170
V. — Entre Sagesse et Sagesse 178

CHAPITRE VII

Démolition du Vieux Monde

I. — Conflit des puissances césariennes, partout aux prises entre elles. 185
II. — Les Prolétaires. 197
III. — Les Encyclopédistes de 1830 202
IV. — La grande loi de la Solidarité. 205
V. — Les bévues des sectaires de la Science et de la Religion 209

CHAPITRE VIII

La vieille Terre politique

I. — Tel Ciel, telle Terre. 215
II. — Chemin déjà parcouru. 220
III. — Route à poursuivre 229
IV. — Les confusions de l'heure présente 237
V. — Résurrection sociale 245
VI. — Les nouveaux Chrétiens. 251

CHAPITRE IX

Le vieux Ciel politico-religieux
Logomachie ultramontaine

I. — Système obscurantiste. 255
II. — Hildebrand et saint Pierre 265
III. — Faits et gestes de César au Vatican. 274
IV. — Relèvement du Christianisme. 282
V. — Défaite du Césarisme, enveloppée dans la déroute politique du Vatican royal 287

CHAPITRE X

Effondrement général de l'Édifice clérical dans la Chrétienté tout entière

I. — La libération religieuse, ... 299
II. — Impuissance des Églises à se reconstituer, par elles-mêmes, dans l'unité. 305
III. — Les Catholiques libéraux 309
IV. — Déroute du vieil Épiscopat ultramontain. 312
V. — L'abomination de la désolation dans le Sanctuaire. 319
VI. — La vraie réforme 323

CHAPITRE XI

Les derniers jours de l'Ultramontanisme

I. — Réveil général de l'esprit religieux 331
II. — Les sectes aux abois 340
III. — Échec définitif des vieux Réformateurs 349

IV. — Dissolution imminente de tous les anciens groupes 356
V. — Que faire? 367

CHAPITRE XII

Conclusion

I. — Mission occulte des Jésuites. 375
II. — Dénouements imprévus. 382
III. — Symbolismes prophétiques 384
IV. — Action providentielle 387
V. — Jérémie au Vatican 396

ÉPILOGUE 407

ÉPILOGUE

Qu'on veuille bien se rappeler ce que j'ai promis dans l'Introduction : « Ce livre, ai-je dit, sera l'expression des idées courantes de notre époque ; il le sera de telle manière que, si l'on en retranchait tous les témoignages rendus par la conscience publique, il n'en resterait peut-être pas cinquante pages. »

Aux érudits de voir si j'ai tenu parole. Ils ont dû s'apercevoir que, même quand je ne cite pas, je cite encore, je cite toujours.

En définitive, je n'ai pas fait autre chose que ramasser les pensées dominantes de nos jours, en un corps de doctrine, où l'humanité se reconnaîtra, j'espère, comme nous nous reconnaissons dans une glace qui reflète notre image.

La seconde partie de cette œuvre, « *Les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre* », sera composée d'après la même méthode, et je m'efforcerai d'y mettre mieux à découvert le foyer qui projette, dans le monde, cette intellectualité toute nouvelle.

Ce foyer est divin. Il est ce Verbe éternel d'où procède l'Esprit qui éclaire tous les esprits, et

qui se manifeste par le prodigieux éclat de nos sciences.

Voici dans quel état physique et moral, la Chrétienté moderne se montre aux observateurs les plus sagaces : « De même qu'il n'y a pas, dans notre corps, une seule molécule qui ne provienne d'une substance commune, et qui n'ait appartenu à d'autres organismes, de même il n'entre pas dans notre âme une seule pensée vraie qui ne sorte d'un foyer commun, et qui ne brille, ou n'ait déjà brillé dans d'autres intelligences. » (1)

C'est la *concorporéité* dont parle saint Paul ; c'est la *Communion* générale qui, à force de se répéter, finira par amener la *transubstantiation* totale de la vieille humanité, dans une Humanité régénérée selon le type divin que nous offre Jésus-Christ.

Nous n'avons qu'un seul Père, et nous sommes tous frères.

Dans l'ensemble, nous constituons une seule et même *Chair,* vivifiée, par un seul et même *Esprit,* de telle manière que, n'était le principe animique qui donne à chacun de nous son individualité propre, le règne hominal présenterait l'aspect d'un *polype* immense où la vie et le mouvement seraient partout, et la personnalité, nulle part.

De là, le dogme si profond de la Solidarité universelle.

Au point de développement que vient d'atteindre notre race, il ne nous reste plus rien à faire qu'à déterminer scientifiquement, d'après les lois éternelles de la vie, les fonctions organiques dévolues à chaque membre de l'Adam-Ève régénéré, et la place qu'il doit occuper dans le Corps universel.

(1) Henry de May. *Univers visible et invisible.*

Le mécanisme de cette constitution sociale fut parfaitement connu des sacerdoces primitifs, qui en consignèrent les formules dans leur théologie cosmogonique.

La notion s'en est assez bien conservée dans l'Extrême-Orient où l'Occident la retrouvera certainement.

Moïse, qui en possédait le secret à fond, le consigna dans deux versions, l'une *écrite* hermétiquement, dans la langue hiéroglyphique des sanctuaires, l'autre *orale*, commentaire vivant de la première, et livrée à la sagesse du Sanhédrin. Cette tradition orale fut recueillie dans le Sohar, par Siméon Ben Jochaï, comme une réserve pour les siècles à venir (1).

Saint Paul en avait acquis, de Gamaliel, une connaissance très étendue, comme il ressort d'une infinité de passages de ses Epitres.

Tous les Apôtres, formés à l'Ecole même de Jésus, et pénétrés du véritable esprit de l'*Evangile du Royaume*, tentèrent, dès le début, de réaliser cette *Constitution sociale*, en organisant l'Eglise naissante sur le plan d'une *Communauté* fraternelle, ainsi qu'on le voit aux premiers chapitres des Actes. Ils préludèrent, ainsi, prophétiquement, au concert social que formeront un jour tous les peuples de la Terre.

Les Pères de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Chalcédoine, c'est-à-dire des quatre premiers conciles œcuméniques, vénérés par Saint-Grégoire-le-Grand à l'égal des quatre Evangiles, consacrèrent cette tradition, non pas, il est vrai, sous des formes rationnelles et sociales, mais

(1) Il existe une traduction latine du *Sohar* ou *Zohar*, à Lyon, chez le baron Vitta, qui l'a payée 25,000 francs.

Siméon Ben Jochaï est le dernier des six membres qui survécurent aux 70 du Sanhédrin, après l'extermination de ce corps savant, lors de la ruine de Jérusalem.

dans des formules dogmatiques et religieuses, les seules appropriées alors à la faiblesse de l'esprit humain et à l'état politique du monde. Ces Pères auraient pu, eux aussi, comme le Christ, dire aux fidèles de leur temps : « Vous ne pouvez pas en porter davantage à cette heure. » L'Esprit vous en dira plus long, un jour.

Saint Thomas enseigne, en effet, que la vérité prophétique est toujours vague, incertaine et par là même insuffisante, jusqu'au moment où elle devient scientifique et rationnelle. La lumière qui descend dans l'intelligence humaine, s'y comporte comme fait à nos yeux celle du soleil, laquelle va grandissant depuis les lueurs douteuses de l'aube matinale, jusqu'au plein rayonnement de l'astre du jour. Toute idée mystique, dès qu'elle se révèle dans notre esprit, s'y transforme, petit à petit, en idée savante, claire et nette. C'est là, justement, ce qui survient de nos jours, pour toutes les vérités chrétiennes, lesquelles, grâce à la précision mathématique de la méthode cartésienne, subissent la crise suprême de leur glorieuse transformation.

Nous sortons positivement du règne de la mythologie et de la mysticité, pour entrer dans le règne de la science exacte et du sens rassis, — en même temps que nous sortons du règne arbitraire de l'homme sur l'homme, pour entrer dans le règne béni de l'Esprit sur l'esprit.

La parole de Bonald s'accomplira tantôt : « La science raisonnée finira par se mettre d'accord avec les enseignements de Moïse et de Jésus. »

Je ne pense pas que Darwin ait voulu dire autre chose, quand il se faisait fort de montrer l'harmonie qui règne entre les formules dogma-

tiques de la Foi chrétienne, et les formules géométriques des lois éternelles de la Nature.

Nous sommes plus près de la transformation sociale qu'on ne se le figure.

Déjà toutes les lumières et toutes les forces dont nous avons besoin pour nous dégager méthodiquement des liens sataniques de l'ancien régime, sont dans le Cosmos social. Si l'on en formait aujourd'hui la synthèse générale, demain la parole du Libérateur s'accomplirait à la lettre, et le Royaume des Cieux florirait sur la Terre.

Cette synthèse se fera, et c'est un Pape, — je ne sais lequel, — qui la couronnera.

Le dogme de l'Infaillibilité n'est pas un vain dogme. Mais ce privilège n'appartient pas à un Pape politique. Il appartient à l'Humanité, corps social du Christ, s'exprimant par une *bouche* qui est l'organe naturel, l'interprète fidèle et le truchement véridique, de la pensée générale et du sentiment universel.

Cette *bouche* est celle de Pierre, de ce Pierre à qui le Rédempteur a dit : « *J'ai prié pour toi,* « *Pierre, afin que ta Foi ne défaille point. Tu* « *te retourneras un jour, et tu confirmeras tes* « *frères.* »

Cette *confirmation* sera le dernier acte de la vieille Papauté. Elle marquera *la fin de l'Ancien Monde et le commencement d'un Monde nouveau*, Pierre alors fera place à Jean ; le Pontife de la Foi s'effacera devant le Pontife de l'Amour, et le Principe d'autorité s'évanouira devant le Principe de liberté.

Ces choses sont écrites, pour qui sait les lire, aux versets 20, 21 et 22, du XXIe chapitre de l'Evan-

gile selon saint Jean. « *Qui habet oculos videndi, videat ! Qui habet aures audiendi, audiat !* »

L'autocratie expire ; l'arbitraire râle et le despotisme est aux abois. Il n'y a plus de Docteurs, il n'y a plus de Maîtres : plus de tyrannie sur les corps, plus de tyrannie sur les esprits ! Et c'est bon ! Il le fallait ; c'était annoncé : « *Votre seul Maître, c'est moi !* » disait le Christ, le Christ, entendez-vous ! le Christ, personnification parabolique de l'universelle Humanité ! le Christ, tête divine de ce grand corps social, que nous constituons tous ensemble ! le Christ dont tous les hommes sont les membres actifs, les monades vivantes et les cellules organiques.

Ceux là seulement serviront bien ce Christ social, qui sauront faire abnégation d'eux-mêmes, pour se dévouer à la collectivité, et s'identifier avec elle.

« Dussions-nous être brisés, moulus, réduits « en farine comme le froment, afin de former « pâte qui lie et s'associe, nous passerions infailli- « blement sous la meule, si nous refusions de « nous prêter volontairement au jeu biologique « de cette mutualité. »

N'allez pas prendre ce langage pour une menace révolutionnaire : ce serait confondre Louise Michel et Krapotkine, avec de Maistre, l'auteur *du Pape*, car ce passage est de lui.

Je ne veux pas terminer sans demander pardon aux auteurs modernes que j'ai cités de préférence, de les avoir quelquefois traités de *Maîtres*. Mon intention n'était ni de les offenser dans leur modestie, ni de rien dérober à la gloire du seul véritable *Maître*.

Je crois au parfait désintéressement de ces grands cœurs, et j'ai confiance dans leurs lumières. Néanmoins, je ne jure par aucun d'eux ; je ne jure que par le Christ. Je dirai plus, sans crainte de les blesser : s'il dépendait de moi de leur mettre en main les destinées de la Chrétienté, je ne le ferais pas. Je redouterais pour eux cette charge, autant qu'ils la redouteraient eux-mêmes.

Ils n'ignorent pas plus que moi comment les meilleures volontés se corrompent, dans l'exercice officiel du pouvoir.

Tout homme se pervertit, dès qu'il touche aux rênes du gouvernement.

L'investiture de l'autorité agit sur nous à la manière de la tunique de Nessus. Malheur à qui s'en revêt, serait-il fils, comme Hercule, de Jupiter et d'Alcmène ! Un feu dévorant circule aussitôt dans ses veines, et il devient la proie vivante de ce *virus subtil* qui s'appelle le *Mal de César*. C'est fatal ! « On ne possède le pouvoir qu'à condition *d'en être possédé soi-même.* » (1). Cette *possession* vaut celle du diable ! Quand tous les *exorcismes* n'ont pu en délivrer les Papes eux-mêmes, qui donc peut se flatter d'échapper à cette *obsession* démoniaque.

Je demandais un jour à un habile politicien qui n'a pas encore pu mordre au gâteau ministériel, et qui voudrait bien y planter ses longues dents : « — Vous sentez-vous de force à faire mieux que les autres ? — Pour m'y arrondir, oui ! pour mettre un terme aux souffrances du peuple, non ! — Alors, ce n'est pas la peine de changer de ministère. — Que voulez-vous, on ne peut faire l'im-

(1) Saint-Yves.

possible. Ce n'est pas la faute des Ministres si tout va mal; c'est la faute du *ministère même* qu'ils remplissent. »

Cette parole, franche jusqu'au cynisme, rappelle celle de Plaute : « Les gouvernants peuvent être d'honnêtes gens, mais pour sûr le gouvernement est une affreuse bête! *Senatores boni viri; senatus autem, mala bestia !* »

Ce ne sont pas les mécaniciens qui sont mauvais; c'est la machine qui est infernale! Les peuples exaspérés finiront par la faire sauter à la dynamite, si vous ne les en délivrez pas au plus tôt. Prenez garde! prenez garde!

Mais qu'y peuvent les hommes? Rien, rien, rien! Tournez-vous donc vers le Christ, peuples infortunés! Confiez-vous à Celui-là seul qui personnifie, à la fois, et l'*Humanité* dont il a fait son Corps universel, et la sainte *Vérité de la Justice,* dont il a déposé les germes vivants dans le Cosmos social, que vous formez tous ensemble, et où ces germes poussent et se développent selon les lois mêmes de la végétation, de la floraison et de la fructification.

Ce Christ peut tout, car il est tout: il est la lumière et il est la force; il est la vérité et il est l'amour; il est la voie et il est la vie; « il est « tellement Homme qu'on serait tenté de croire « qu'il n'est pas Dieu, et il est tellement Dieu « qu'on serait tenté de croire qu'il n'est pas « Homme. » (1).

Je vous le dis en vérité, peuples; en vérité je vous le redis : à l'heure même où, fatigués de souffrir sous la main des misérables politiciens que nous sommes tous, vous tournerez vos regards vers le Christ, pour l'appeler à votre

(1) Bossuet. Élévation.

secours, « il se lèvera comme un géant », et, dans son triomphe irrésistible, éclatera votre triomphe, car vous, peuples, c'est Lui! et Lui, c'est vous!

Vive Jésus-Christ !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

COSNE. — IMPRIMERIE F. COTTAIS.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

LE CHRIST
LE PAPE
ET LA DÉMOCRATIE

LA CRISE FATALE
ET
LE SALUT DE L'EUROPE

DE L'ABBÉ FERRÉOL CHASTAN

LE CONCORDAT
ET
LE GOUVERNEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

COSNE-SUR-LOIRE (Nièvre). — IMPRIMERIE F. COTTAIS, 3, RUE SAINT-NICOLAS.

R6

Roca, abbé.
La fin de l'ancien monde.

M169273

BX1530
R6

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

YC147517